

Le loup des plaines

ggulden, Conn

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CONN IGGULDEN
LE LOUP
DES
PLAINES

L'ÉPOPÉE DE
GENGIS KHAN

ROMAN

PRESSES
DE LA CITÉ



Conn Iggulden

LE LOUP DES PLAINES

L'épopée de Gengis Khan

*

Roman

*Traduit de l'anglais
par Jacques Martinache*



PRESSES DE LA CITÉ

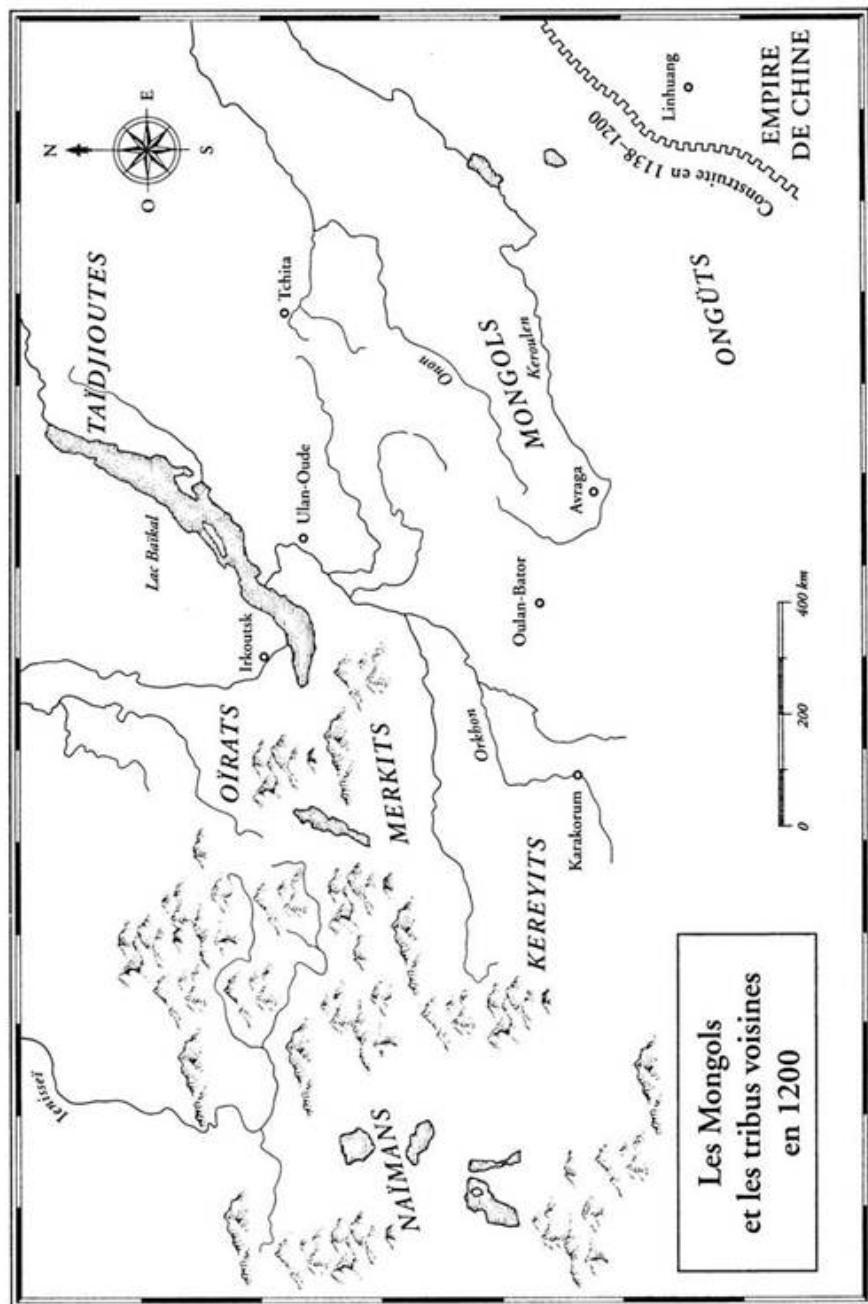
Titre original :

Wolf of the Plains – The epic story of the great conqueror

Je n'aurais jamais pu écrire ce livre sans les Mongols qui m'ont permis de vivre un moment en leur sein et qui m'ont appris leur histoire en m'offrant du thé salé et de la vodka tandis que l'hiver faisait place au printemps.

Je suis tout particulièrement reconnaissant à Mary Clements, experte en chevaux, et à Shelagh Broughton, dont les remarquables recherches m'ont aidé pour une grande partie de ce livre.

*À mes frères,
John, David et Hal*



« Une multitude de chefs n'est pas une bonne chose. Qu'il n'y ait qu'un seul chef, un seul roi. »

HOMÈRE, *L'Iliade*

Prologue

Il tombait une neige aveuglante tandis que les archers mongols encerclaient la petite bande de pillards tatars. Chaque guerrier, guidant son cheval de ses genoux, se dressait sur ses étriers pour décocher flèche après flèche avec une précision foudroyante. Ils étaient sombres et silencieux, le bruit des sabots de leurs montures lancées au galop couvrait seul les cris des blessés et le vent hurlant. Impossible pour les Tatars d'échapper à la mort qui s'abattait en sifflant des flancs de la mêlée. Leurs chevaux s'effondraient en grognant, rejetant par les naseaux un sang rouge vif.

D'un affleurement rocheux gris-jaune, Yesugei observait la bataille, recroquevillé dans ses fourrures. Tel un démon rugissant sur la plaine, le vent lui glaçait la peau là où elle avait perdu sa protection de graisse de mouton. Il n'avait cependant pas l'air de souffrir du froid. Il le supportait depuis tant d'années qu'il n'était même plus sûr de le sentir encore. C'était simplement un aspect de sa vie, comme d'avoir des hommes prêts à chevaucher sur son ordre ou des ennemis à tuer.

Force lui était de le reconnaître malgré le mépris qu'il leur vouait, les Tatars ne manquaient pas de courage. Yesugei les vit se regrouper autour d'un jeune guerrier dont il entendait les cris de ralliement emportés par le vent. L'homme portait une cotte de mailles que Yesugei voulait faire sienne. Par ses ordres brefs, le Tatar empêchait les pillards de se disperser et Yesugei comprit que le moment était venu. Son *arban* de neuf hommes, les meilleurs de la tribu, frères de sang et féaux, le sentit aussi. Ils avaient gagné le précieux corselet qui les protégeait, cuir bouilli orné de la forme bondissante d'un jeune loup.

— Êtes-vous prêts, mes frères ? leur demanda-t-il en se tournant vers eux.

L'une des juments poussa un hennissement excité et Eeluk, le premier des guerriers de Yesugei, eut un petit rire.

— Nous les tuons pour toi, dit-il en caressant les oreilles de la bête.

Yesugei donna du talon et tous se mirent à trotter sans effort vers la bataille qui faisait rage sous la neige. De leur promontoire, ils mesuraient la force du vent. Avec une crainte respectueuse, Yesugei

voyait les bras du père ciel s'enrouler en longues écharpes blanches, lourdes de glace, autour des frères combattants.

Ils passèrent du trot au galop sans que leur formation se désunisse, chacun, sans même y penser, estimant la distance avec ce qui l'entourait comme il le faisait depuis des années. Ils ne pensaient qu'à la meilleure façon de tailler l'ennemi en pièces et de laisser son cadavre froid dans la steppe.

L'*arban* de Yesugei enfonça le centre de la mêlée, droit sur le chef qui s'était révélé à l'ultime moment. S'ils le laissaient vivre, il deviendrait peut-être un flambeau que toute sa tribu suivrait. Yesugei sourit lorsque son cheval percuta le premier ennemi.

Le choc brisa le dos du Tatar au moment où il se retournait pour faire face au nouveau danger. Tenant d'une main la crinière de sa monture, Yesugei donnait des coups de sabre qui faisaient tomber les ennemis comme des feuilles mortes. Il s'abstint de frapper, les deux fois où il aurait couru le risque de perdre la lame de son père, et se servit de son cheval pour piétiner des hommes à terre et de la garde de son arme pour assommer un Tatar. Il perça et parvint au cœur de la résistance ennemie. Ses neuf compagnons l'entouraient encore, protégeant leur khan comme un serment les avait engagés à le faire dès leur naissance. Sans même regarder, il savait qu'ils étaient là, gardant ses arrières. Il vit leur présence dans les yeux du chef tatar allant d'un côté à l'autre. L'homme, lui, voyait sans doute sa mort dans leurs visages plats grimaçants. Peut-être avait-il aussi pris conscience des corps qui l'entouraient, raides de flèches. La razzia avait été écrasée.

Yesugei fut content lorsque le Tatar se leva sur ses étriers et pointa vers lui une longue lame rouge. Il n'y avait aucune peur dans ses yeux, rien que de la colère, et la déception que ce combat n'ait abouti à rien. La leçon serait perdue pour les morts, mais Yesugei savait que les tribus tatares en saisiraient le sens. Elles retrouveraient les ossements de leurs guerriers quand viendrait le printemps et se garderaient de s'en prendre à nouveau à ses troupeaux.

Yesugei eut un ricanement qui fit se plisser le front de son ennemi. Non, finalement, ils ne comprendraient jamais. Un Tatar était assez bête pour mourir de faim dans son incapacité à choisir quelle mamelle de sa mère téter. Ils reviendraient, et il fondrait une fois de plus sur eux, exterminant d'autres rejetons de leur indigne lignée. Cette perspective le réjouit.

Yesugei remarqua que le Tatar qui l'avait défié était vraiment jeune et songea à son fils en train de naître de l'autre côté des collines, à l'est. Il se demanda si lui aussi devrait un jour faire face à un guerrier grisonnant.

— Quel est ton nom ? lui lança Yesugei.

Autour d'eux, le combat avait cessé et déjà ses Mongols passaient entre les cadavres, prélevant tout ce qui pouvait être utile. Malgré le grondement du vent, le jeune ennemi entendit la question et répliqua :

— Quel est le tien, verge de yack ?

Yesugei rit de nouveau, mais sa peau exposée au froid commençait à lui cuire et il était fatigué. Cela faisait près de deux jours qu'il traquait les pillards sans dormir, ne se nourrissant que d'un peu de lait caillé durci.

— Peu importe, petit. Approche.

Le guerrier tatar dut voir dans ses yeux une mort certaine et hocha la tête, résigné.

— Je m'appelle Temüdjin-Uge. Ma mort sera vengée, je suis le fils d'une puissante famille.

D'une pression des talons, il précipita son cheval contre Yesugei. Le sabre du khan siffla dans l'air et s'abattit. Le corps du Tatar tomba à ses pieds et le cheval s'emballa.

— Tu n'es qu'une charogne, mon garçon, dit Yesugei. Comme tous ceux qui viennent piller mes troupeaux.

Il regarda autour de lui ses guerriers rassemblés. Quarante-sept hommes avaient quitté leur yourte pour répondre à son appel. La férocité du raid avait coûté la vie à quatre de leurs compagnons, mais pas un seul des vingt Tatars ne rentrerait chez lui. Le prix était élevé ; l'hiver poussait les hommes jusqu'à leurs limites en toutes choses.

— Dépouillez les corps, ordonna Yesugei. Il est trop tard pour rejoindre la tribu. Nous camperons à l'abri des rochers.

Les objets en métal, très recherchés, seraient troqués pour remplacer les armes perdues. Exception faite de la cotte de mailles, la récolte était pauvre, ce qui confirma Yesugei dans l'idée qu'ils n'avaient eu affaire qu'à une bande de jeunes blancs-becs cherchant à faire leurs preuves. Ils ne s'attendaient pas à livrer un combat à mort sur une terre dure comme du roc. Yesugei accrocha la cotte sanglante au pommeau de sa selle lorsqu'on la lui jeta. De bonne qualité, elle arrêterait au moins un coup de dague. Il se demanda qui le jeune guerrier avait été pour posséder une chose aussi précieuse et retourna son nom dans sa tête. Il haussa les épaules : c'était sans importance. Il échangerait sa part des chevaux contre de l'eau-de-vie et des fourrures quand les tribus se rencontreraient pour commercer. Malgré le froid dans ses os, la journée avait été bonne.

La tempête n'avait pas faibli, le lendemain matin, lorsque Yesugei et ses hommes regagnèrent le camp. Seuls les hommes chevauchant en tête remuaient légèrement sur leur selle, demeurant vigilants en cas d'attaque soudaine. Les autres suivaient, emmitouflés dans leurs

fourrures et alourdis par le butin, masses informes à demi gelées enrobées de graisse et de givre.

Les familles avaient bien choisi l'endroit où camper, à l'abri d'une colline rocheuse escarpée, les yourtes presque invisibles sous la neige. La seule lumière provenait d'une tache claire derrière les nuages tourbillonnants et cependant l'un des jeunes garçons au regard perçant postés en sentinelle repéra les guerriers de retour. Yesugei eut chaud au cœur lorsqu'il entendit les voix flûtées signalant son arrivée.

Les femmes et les enfants de la tribu devaient à peine s'éveiller, pensa-t-il. Par un tel temps, ils ne sortaient du sommeil que pour allumer les poêles en fer. Le vrai lever aurait lieu une heure ou deux plus tard, lorsque le feu aurait chassé le froid glacial dans les grandes tentes de feutre et d'osier.

Alors que les chevaux approchaient, un cri s'éleva de la yourte de Hoelun et le cœur de Yesugei battit plus vite. Il avait déjà un fils, mais la mort était toujours proche pour les petits. Un khan devait avoir autant d'héritiers que sa tente pouvait en accueillir. Il murmura une prière pour avoir un autre garçon, frère du premier.

Au moment où Yesugei sautait de selle et se dirigeait vers la yourte, la cuirasse crissant à chaque pas, son faucon fit écho au cri qu'il avait entendu. Il vit à peine le serviteur prendre les rênes, impassible dans ses fourrures. Yesugei souleva la portière en feutre et entra chez lui, la neige accrochée à son corps fondant aussitôt.

— Ha ! Ça suffit ! dit-il en riant à ses deux chiens qui bondissaient follement autour de lui et le léchaient.

Son faucon émit un cri pour lui souhaiter la bienvenue, ou plutôt pour exprimer son désir de partir à la chasse, se dit Yesugei. Son premier fils, Bekter, jouait nu dans un coin avec des morceaux de lait caillé durs comme de la pierre. Tout cela, le khan l'enregistra sans quitter du regard la femme étendue sur les fourrures. Hoelun avait le visage rougi par la chaleur du poêle, ses yeux scintillaient dans la lumière dorée de la lampe. Son beau visage énergique luisait de sueur et une trace de sang marquait son front là où elle l'avait essuyé de la main. La sage-femme s'affairait autour d'un paquet de linge et au sourire de Hoelun Yesugei comprit qu'il avait un autre fils.

— Donne-le-moi, exigea-t-il en s'avançant.

La sage-femme recula, la bouche plissée en une moue irritée.

— Tu l'écraserais dans tes grosses mains. Laisse-le téter le lait de sa mère. Tu le tiendras quand il sera fort.

Yesugei tordit le cou pour voir le bébé lorsque la sage-femme le posa et nettoya les petits membres. Il se pencha vers l'enfant qui, paraissant le voir, se mit à brailler.

— Il m'a reconnu, commenta fièrement le khan.

— Il est trop jeune, marmonna la sage-femme avec un reniflement

dédaigneux.

Yesugei l'ignora. Il sourit au visage rougeaud du nouveau-né mais, soudain, ses traits se figèrent, son bras se détendit et il saisit le poignet de la vieille femme.

— Qu'est-ce qu'il a dans la main ? demanda-t-il à voix basse.

La sage-femme s'apprêtait à passer un linge sur les doigts de l'enfant mais, sous le regard dur de Yesugei, elle ouvrit doucement la main du bébé, révélant un caillot de sang gros comme un œil, noir et brillant, qui tremblait au moindre mouvement. Hoelun s'était soulevée pour savoir ce qui retenait l'attention de son époux. Lorsqu'elle découvrit le caillot, elle gémit :

— Il tient du sang dans sa main droite. Toute sa vie, il aura la mort pour compagne.

Yesugei prit une brève inspiration tout en regrettant que Hoelun eût parlé. C'était imprudent d'inviter le mauvais sort à s'abattre sur le nouveau-né. Il rumina un moment en silence.

— Il est né la mort au poing, Hoelun, finit-il par dire. C'est tout à fait approprié. Il est fils de khan, il a la mort pour compagne. Ce sera un grand guerrier.

Enfin rendu à sa mère épuisée, le bébé tira voracement sur un téton dès qu'on le lui présenta. Sa mère grimaça, se mordit la lèvre.

Yesugei semblait encore troublé lorsqu'il se tourna vers la sage-femme.

— Jette les osselets, vieille mère. Voyons si ce caillot de sang est un bon ou un mauvais présage pour les Loups.

Il avait un regard sombre car il savait que la vie de son fils en dépendait. Il était le khan, la tribu puisait sa force en lui. Il voulait croire aux mots qu'il avait prononcés pour détourner la jalousie du père ciel mais il craignait que la prophétie de Hoelun ne s'avère.

La sage-femme courba la tête, consciente qu'une chose étrange et redoutable s'était produite pendant l'enfantement. Elle plongea la main dans le sac d'astragales de mouton peints en rouge et en vert par les enfants de la tribu. Selon la façon dont ils tombaient, on les appelait chevaux, vaches, moutons ou yacks, et ils se prêtaient à un millier de jeux. Les anciens savaient qu'ils pouvaient révéler beaucoup de choses lorsqu'on les jetait au bon moment et au bon endroit. La vieille femme ramena le bras en arrière pour les lancer mais cette fois encore Yesugei lui saisit le poignet.

— Il est de mon sang, ce petit guerrier, dit-il en lui prenant quatre des osselets. Laisse-moi faire.

Glacée par son expression lugubre, elle ne résista pas. Même les chiens et le faucon s'étaient tus.

Yesugei jeta les petits os et la sage-femme ouvrit grande la bouche lorsqu'ils cessèrent de rouler.

— Quatre chevaux, quel coup heureux ! Ce sera un grand cavalier. Il fera de nombreuses conquêtes à cheval.

Yesugei approuva énergiquement de la tête. Il eut envie de présenter son fils à la tribu et il l'eût fait si la tempête ne s'était pas déchaînée autour de la yourte, cherchant un moyen de faire irruption dans sa chaleur. Le froid était un ennemi et cependant il rendait les tribus fortes. Les vieux n'en souffraient pas longtemps par des hivers aussi rudes. Les enfants chétifs périssaient rapidement. Son fils n'en ferait pas partie.

Yesugei regarda ce petit bout de rejeton tirer sur le doux sein de sa mère. Les yeux du garçon avaient la couleur dorée de ceux de son père, presque du jaune ambré du loup. Hoelun tourna la tête vers Yesugei et la fierté qu'elle lut sur son visage dissipa ses craintes.

— Avez-vous un nom pour lui ? demanda la sage-femme à la mère.

Sans hésiter, Yesugei répondit :

— Mon fils s'appellera Temüdjin. Il sera en fer^[1].

Dehors, la tempête ne donnait aucun signe d'apaisement.

PREMIÈRE PARTIE

Un jour de printemps de sa douzième année, Temüdjïn défia ses quatre frères à la course dans la steppe, à l'ombre d'une montagne portant le nom de Deli'un-Boldakh. L'aîné, Bekter, montait une jument grise avec adresse et concentration. Temüdjïn se maintenait à sa hauteur, attendant une occasion de le dépasser. Derrière eux venait Khasar, qui poussait des cris joyeux en se rapprochant. Âgé de dix ans, il était un des préférés de la tribu, aussi enjoué que Bekter était maussade. Son étalon roux moucheté grogna et hennit à l'intention de la jument de Bekter, ce qui fit rire le jeune garçon. Kachium suivait dans la file galopante, gamin de huit ans dépourvu de la franchise qui faisait aimer Khasar. De tous, Kachium était le plus sérieux, le plus secret. Il parlait rarement et ne se plaignait jamais, quoi que Bekter ait pu lui faire. Il faisait preuve avec les chevaux d'une habileté que peu égalaient, capable d'arracher à sa monture un regain de vitesse quand les autres bêtes faiblissaient. Temüdjïn regarda par-dessus son épaule là où Kachium se trouvait, en équilibre parfait. Il semblait prendre son temps mais il les avait déjà tous eus par surprise et Temüdjïn le gardait à l'œil.

Distancé par ses frères, le plus jeune et le plus petit des garçons leur criait d'une voix plaintive de l'attendre. Temüge aimait trop la nourriture et était enclin à la paresse, cela se voyait dans sa façon de monter. Temüdjïn sourit en voyant son frère grassouillet battre des bras. Leur mère leur avait recommandé de ne pas inclure le cadet dans leurs joutes. Cela faisait peu de temps qu'on n'était plus obligé de l'attacher à sa selle, mais il pleurnichait si les autres le laissaient derrière. Il espérait toujours un mot gentil de Bekter.

Leurs voix aiguës portaient loin au-dessus de l'herbe printanière de la plaine. Ils galopaient à bride abattue, chaque garçon perché tel un oiseau sur le dos de son cheval. Yesugei, qui s'enorgueillissait de leur agilité, les avait un jour appelés ses « moineaux ». Temüdjïn avait aussitôt dit à Bekter qu'il était trop gros pour être un moineau et avait dû fuir toute la soirée la colère de son aîné ombrageux.

Par une si belle journée, cependant, toute la tribu était d'humeur joyeuse. Les pluies de printemps avaient grossi les rivières qui serpentaient dans la plaine là où, quelques jours auparavant, il n'y avait qu'argile sèche. Les juments donnaient du lait chaud que les

Mongols buvaient ou dont ils faisaient du fromage et du yogourt. Déjà, les premières touches de vert apparaissaient dans les collines, promesse de chaudes journées d'été. C'était une année de rassemblement et, avant l'hiver, les tribus se réuniraient en paix pour rivaliser et commercer. Yesugei avait décidé que cette année les familles du Loup feraient le voyage de plus de mille cinq cents kilomètres pour renouveler leur cheptel. La perspective d'admirer les lutteurs et les archers suffisait à inciter les garçons à bien se conduire. C'étaient cependant les courses qui les captivaient et qui enflammaient leur imagination. Bekter excepté, chacun d'eux avait secrètement demandé à sa mère d'intercéder auprès de Yesugei. Chacun d'eux voulait participer aux courses pour se faire un nom et être honoré.

Il allait sans dire qu'un garçon retournant à sa yourte avec le titre de « cavalier émérite » ou de « maître des chevaux » pourrait un jour succéder à son père quand celui-ci se retirerait pour s'occuper de ses bêtes. À l'exception, peut-être, du gros Temüge, les autres ne pouvaient s'empêcher de rêver. Cela énervait Temüdjïn que Bekter tînt pour acquis que cette place lui revenait, comme si un an ou deux de plus comptaient. Leurs rapports étaient devenus tendus depuis que Bekter était rentré de son année de fiançailles passée loin de la tribu. L'aîné de la famille avait changé et Temüdjïn trouvait qu'il était devenu un compagnon pincé.

Temüdjïn avait d'abord cru que Bekter jouait la comédie, qu'il faisait juste semblant d'avoir mûri. D'humeur sinistre, il ne parlait plus sans avoir réfléchi et semblait peser chaque mot dans son esprit avant de le laisser franchir ses lèvres. Temüdjïn s'était moqué de son sérieux, mais les mois d'hiver avaient passé sans qu'il se détende. Par moments, Temüdjïn trouvait encore amusante l'attitude pompeuse de son frère, mais il respectait le caractère de Bekter, à défaut de son droit à hériter les tentes et le sabre de leur père.

Tout en chevauchant, Temüdjïn surveillait Bekter pour ne pas laisser croître la distance entre eux. Il faisait trop beau pour se soucier d'un avenir lointain et Temüdjïn rêvait que tous les quatre – tous les cinq, même, avec Bekter – ils remportaient tous les honneurs au rassemblement des tribus. Yesugei en serait gonflé de fierté et Hoelun les prendrait dans ses bras un par un, les appelant « mon petit guerrier », « mon petit cavalier ». Même Temüge, âgé de six ans, pouvait concourir, malgré les risques d'une chute. Temüdjïn fronça les sourcils quand Bekter regarda derrière lui pour estimer son avance. Malgré les manœuvres subtiles de ses fils, Yesugei ne leur avait pas encore accordé la permission de prendre part aux courses.

Hoelun était de nouveau enceinte et proche du terme. Sa

grossesse avait été difficile, très différente des précédentes. Chaque jour commençait et finissait par des vomissements qui l'obligeaient à garder la tête au-dessus d'un seau jusqu'à ce que son visage soit parsemé de taches de sang sous la peau. Ses fils se forçaient à être sages et attendaient que Yesugei cesse d'aller et venir nerveusement devant les tentes. Finalement, lassé de leurs regards et de leur silence prudent, il les avait envoyés chasser l'hiver des jambes de leurs chevaux. Temüdjin n'avait pas obtempéré immédiatement et le khan, le soulevant d'une main puissante, l'avait expédié vers l'étalon au paturon blanc. L'enfant avait tourné dans l'air, atterri sur le dos de la bête et était aussitôt parti au galop. Patte-Blanche était un cheval hargneux, mais Yesugei savait qu'il était le préféré de Temüdjin.

Le khan avait regardé les autres monter en selle sans aucun signe d'orgueil paternel sur son large visage. Comme son père avant lui, il n'était pas homme à montrer ses sentiments, encore moins à des fils que cela aurait amollis. Un père avait pour responsabilité d'être craint, même si parfois il mourait d'envie de les prendre dans ses bras et de les lancer en l'air.

Savoir quel était leur cheval préféré était un signe de son affection et si les garçons devinaient, à un regard, à une lueur dans l'œil, ce qu'il éprouvait, ce n'était pas plus que ce que son propre père avait fait des années plus tôt. Il chérissait ces moments pour leur rareté et se rappelait encore le jour où son père avait enfin approuvé d'un grognement la solidité de ses nœuds pour attacher un lourd fardeau. C'était une petite chose, mais Yesugei pensait encore au vieil homme chaque fois qu'il tendait une corde, le genou enfoncé dans une balle. Il regarda ses fils galoper dans le soleil et lorsqu'ils ne purent plus le voir, son expression s'adoucit. Son père savait qu'il fallait des hommes durs sur une terre dure. Yesugei savait que ses garçons devraient survivre aux batailles, à la soif et à la faim, pour parvenir à l'âge adulte. Un seul d'entre eux deviendrait le khan de la tribu. Les autres ploieraient le genou ou partiraient en vagabonds avec pour seul héritage quelques chèvres et quelques moutons. Cette pensée lui fit secouer la tête tandis qu'il suivait du regard la piste poussiéreuse des chevaux de ses fils. L'avenir se dressait devant eux alors qu'ils ne voyaient que le printemps et les collines verdoyantes.

Temüdjin galopait au soleil. Il aimait la griserie qui le prenait quand, visage au vent, il chevauchait une bête rapide. Devant lui, la jument grise de Bekter recouvra l'équilibre après avoir trébuché sur une pierre. L'aîné réagit en frappant durement le côté de la tête de l'animal, mais il avait perdu une longueur et Temüdjin poussa un cri comme s'il allait le dépasser. Ce n'était pas le bon moment, toutefois.

Il aimait mener mais il prenait aussi plaisir à talonner Bekter parce qu'il savait que cela l'agaçait.

Bekter était presque déjà l'homme qu'il serait, avec de larges épaules musclées et une exceptionnelle endurance. Son année de fiançailles chez les Olkhunuts lui conférait une aura de connaissance qu'il ne manquait jamais d'exploiter. Cela irritait Temüdjin, comme une épine sous la peau, en particulier quand ses frères accablaient Bekter de questions sur le peuple de leur mère et ses coutumes. Temüdjin aussi aurait voulu en savoir plus mais il résolut d'attendre pour le découvrir par lui-même, quand Yesugei l'y emmènerait.

Lorsqu'un jeune guerrier revenait de la tribu de sa future femme, il accédait au rang d'homme. Lorsque le sang venait pour la première fois à la jeune fille, on l'envoyait le rejoindre avec une garde d'honneur symbole de sa valeur. On lui avait préparé une tente et son jeune mari attendait devant pour l'y faire entrer.

Chez les Loups, la tradition voulait qu'un jeune homme défie les féaux de son khan avant d'être totalement accepté comme guerrier. Bekter avait attendu ce moment avec impatience et Temüdjin se rappelait avoir été impressionné quand il s'était dirigé vers le feu des guerriers, près de la yourte de Yesugei. Bekter leur avait fait signe et trois hommes s'étaient levés pour voir si l'année passée chez les Olkhunuts l'avait affaibli. De l'ombre, Temüdjin les avait observés, Khasar et Kachium silencieux à ses côtés. Bekter avait lutté contre les trois féaux, l'un après l'autre, subissant une terrible raclée sans se plaindre. Eeluk, le dernier des trois, était bâti comme un cheval, un mur de muscles plats et des bras énormes. Il avait jeté Bekter au sol avec une telle force que du sang avait coulé d'une des oreilles du jeune homme mais ensuite, à la surprise de Temüdjin, Eeluk avait aidé Bekter à se relever et lui avait tendu une coupe d'airag[2] chaud à boire. Le garçon avait failli s'étouffer quand le liquide amer s'était mêlé au sang dans sa bouche mais les guerriers n'avaient pas fait mine de le remarquer.

Temüdjin avait pris plaisir à voir son frère aîné se faire quasiment estourbir, mais il avait aussi remarqué que les hommes ne le traitaient plus avec dédain autour du feu, le soir. Le courage de Bekter lui avait valu quelque chose d'intangible mais d'important, qui faisait désormais de lui une pierre sur le chemin de Temüdjin.

La course qui emmenait les cinq frères à travers la plaine sous un soleil printanier n'avait pas de ligne d'arrivée comme celles du grand rassemblement des tribus. L'hiver était encore trop proche pour qu'ils poussent vraiment leurs montures. Chacun d'eux se gardait de fatiguer son cheval avant qu'il ait un peu engraisé avec l'été et se soit rempli la panse de bonne herbe verte. Cette course était une façon de fuir les corvées et les responsabilités et ne leur rapporterait rien d'autre

qu'une discussion sur qui avait triché et qui aurait dû gagner.

Bekter se tenait presque droit sur sa selle et semblait immobile tandis que son cheval galopait sous lui. C'était une illusion, Temüdjin le savait. Les mains sur la bride, Bekter guidait habilement sa jument grise, puissante et fraîche. Il serait difficile à battre. Temüdjin montait comme Khasar, bas sur la selle, quasiment couché sur l'encolure. Le vent semblait piquer davantage et les deux garçons préféraient cette position.

Temüdjin sentit Khasar près de son épaule droite. Il demanda à Patte-Blanche un dernier coup de reins et le petit cheval eut comme un renâchement de colère. Du coin de l'œil, Temüdjin vit le cheval de son jeune frère et eut l'idée d'obliquer légèrement, comme sans le vouloir. Khasar parut deviner l'intention de son frère et rétrograda d'une longueur en s'écartant, ce qui amena un grand sourire sur les lèvres de Temüdjin. Ils se connaissaient trop bien pour s'affronter, pensait-il parfois. Devant eux, Bekter se retourna et leurs regards se croisèrent une seconde. Temüdjin haussa les sourcils, montra les dents.

— J'arrive ! cria-t-il. Essaie de m'arrêter !

Bekter lui tourna le dos, raide de mécontentement. Il était rare qu'il vienne chevaucher avec eux, mais Temüdjin le sentait déterminé à montrer aux « enfants » comment un guerrier monte à cheval. Perdre le contrarierait et c'était la raison pour laquelle Temüdjin bandait tous ses muscles et ses tendons pour le battre.

Khasar les rattrapait et avant que Temüdjin puisse le bloquer il s'était presque porté à leur hauteur. Les deux garçons se sourirent, confirmant qu'ils partageaient la joie de cette journée et de cette course. Le long hiver obscur était derrière eux, et même s'il reviendrait trop vite, ils connaîtraient ces moments de joie et en profiteraient. Il n'y avait pas de meilleure façon de vivre. La tribu mangerait du mouton gras et les troupeaux donneraient naissance à de nouvelles bêtes dont ils pourraient se nourrir ou faire commerce. Ils passeraient les soirées à empenner des flèches, à tresser du crin de cheval pour en faire des cordes, à chanter, à écouter des contes et l'histoire des tribus. Yesugei poursuivrait les jeunes Tatars qui pillaient leurs troupeaux et la tribu parcourrait facilement les plaines d'une rivière à l'autre. Il y aurait du labeur, certes, mais l'été, les journées étaient assez longues pour avoir du temps à perdre, un luxe qu'ils ne trouvaient jamais pendant les mois de froidure. Quel plaisir peut-on avoir à partir en exploration alors qu'on risque de se faire mordre dans la nuit par un chien sauvage ? C'était arrivé à Temüdjin quand il était à peine plus âgé que Kachium, et il en avait gardé la peur des chiens.

Ce fut Khasar, en se retournant pour voir si Kachium ne faisait pas une dernière tentative pour remporter la couronne de laurier, qui

s'aperçut que Temüge était tombé. Khasar, qui prétendait avoir le regard le plus perçant de la tribu, vit que la forme allongée par terre ne bougeait pas et prit sa décision en un instant. D'un sifflement aigu, il avertit Bekter et Temüdjïn qu'il arrêtaient la course. Les deux garçons regardèrent derrière eux puis dans la direction où gisait la forme immobile de Temüge. Temüdjïn et son frère aîné hésitèrent un moment, aucun ne voulant abandonner la victoire à l'autre. Bekter haussa les épaules comme si finalement c'était sans importance puis il fit décrire à sa jument un large cercle pour repartir dans la direction d'où ils venaient. Temüdjïn l'imita et ils galopèrent côte à côte derrière les autres, les meneurs devenus les derniers. Kachium était maintenant en tête mais il n'y songeait sans doute même pas. À huit ans, il était le plus proche en âge de Temüge et avait passé de longues soirées à lui apprendre les noms des choses dans la tente en faisant preuve d'une patience et d'une gentillesse remarquables. C'était peut-être pour cette raison que Temüge parlait mieux que beaucoup d'enfants de son âge, alors qu'il se montrait en revanche peu doué pour les nœuds que les doigts vifs de Kachium tentaient de lui enseigner. Le fils cadet de Yesugeï était maladroit et s'ils avaient dû deviner lequel d'entre eux était tombé, ils auraient répondu « Temüge » sans hésiter.

Temüdjïn sauta de cheval en rejoignant les autres. Kachium et Khasar soulevaient déjà Temüge pour le mettre en position assise. Le garçonnet avait le visage blême et contusionné. Kachium le gifla doucement, fit la grimace lorsque la tête de son frère ballotta.

— Réveille-toi, petit homme, murmura-t-il, sans obtenir de réponse.

Lorsque l'ombre de Temüdjïn tomba sur eux, Kachium s'adressa aussitôt à lui :

— Je ne l'ai pas vu tomber, dit-il, comme si l'avoir vu aurait changé quoi que ce soit.

Temüdjïn promena des mains expertes sur le corps de son frère pour déceler un os brisé ou une blessure. Il sentit sur le côté du crâne une bosse dissimulée par les cheveux.

— Il est évanoui mais je ne sens pas de fracture. Apportez-moi un peu d'eau.

Khasar tira une gourde en cuir d'un sac de selle, la déboucha avec ses dents et la tendit à son frère. Temüdjïn fit couler le liquide tiède dans la bouche ouverte de Temüge.

— Ne l'étouffe pas, conseilla Bekter, le seul resté en selle, comme s'il supervisait les autres.

Temüdjïn ne prit pas la peine de lui répondre. Il était terrorisé en songeant au choc qu'éprouverait leur mère, Hoelun, si Temüge mourait. Comment lui annoncer une telle nouvelle alors qu'elle portait

en elle un autre enfant ? La maladie l'avait affaiblie et Temüdjin pensait que le chagrin la tuerait peut-être, mais comment le lui cacher si cela arrivait ? Elle adorait Temüge et son habitude de le gaver de yogourt expliquait en partie le corps dodu de l'enfant.

Tout à coup, Temüge toussa et cracha de l'eau. Fatigué de ces jeux d'enfant, Bekter eut un grognement irrité. Les autres échangèrent des sourires.

— J'ai rêvé d'un aigle, bredouilla Temüge.

— C'est un bon présage, commenta Temüdjin, mais tu dois apprendre à monter, petit homme. Notre père aurait honte devant ses féaux s'il apprenait ta chute.

Une autre pensée lui venant, il plissa le front.

— S'il vient à l'apprendre, nous n'aurons peut-être pas la permission de participer aux courses du rassemblement.

Même Khasar en perdit le sourire et Kachium eut une moue inquiète. Temüge claqua des lèvres pour réclamer encore un peu d'eau et Temüdjin lui tendit la gourde.

— Si quelqu'un t'interroge sur ta bosse, tu diras que nous jouions et que tu t'es cogné la tête. Compris, Temüge ? C'est un secret. Les fils de Yesugei ne tombent pas.

Temüge se rendit compte que tous attendaient sa réponse, même Bekter, qui l'effrayait. Il hocha énergiquement la tête et grimaça de douleur.

— D'accord, je me suis cogné la tête, marmonna-t-il, l'air hébété. Mais j'ai vu l'aigle du mont Rouge.

— Il n'y a pas d'aigle sur le mont Rouge, répliqua Khasar. J'y piégeais des marmottes il y a dix jours encore, je l'aurais vu.

Temüge haussa les épaules, ce qui était inhabituel chez lui. Le petit garçon était un incorrigible menteur et, confronté à ses mensonges, il se mettait immanquablement à crier, comme si, par ses braillements, il pouvait contraindre les autres à le croire. Bekter s'apprêtait à faire repartir son cheval quand il regarda pensivement son jeune frère.

— Quand as-tu vu cet aigle ?

— Je l'ai vu hier, tournant au-dessus du mont, répondit Temüge. Dans mon rêve, il était plus grand qu'un aigle normal. Il avait des serres grandes comme...

— Tu as vu un aigle, un vrai ? l'interrompit Temüdjin en lui saisissant le bras. Si tôt en cette saison ?

Il voulait être sûr que ce n'était pas encore une des histoires idiotes de Temüge. Tous se rappelaient le soir où il était revenu à la tente en prétendant avoir été poursuivi par des marmottes qui se tenaient sur leurs pattes de derrière et lui parlaient.

L'expression de Bekter révéla qu'il s'en souvenait parfaitement.

— La chute l'a étourdi, dit-il.

Temüdjin remarqua que son frère aîné tenait sa bride d'une main plus ferme. Lentement, comme pour s'approcher d'un cerf, Temüdjin se releva, coula un regard à sa monture qui broutait l'herbe. Le faucon de leur père était mort et Yesugei regrettait encore la perte du valeureux animal. Temüdjin savait que le khan rêvait de chasse à l'aigle, mais on en voyait rarement et les nids se trouvaient souvent au sommet de montagnes assez hautes et escarpées pour faire renoncer le grimpeur le plus déterminé. Il s'aperçut que Kachium était près de son cheval et sur le point de partir. Dans une aire d'aigle, ils trouveraient un petit à offrir à leur père. Bekter songeait peut-être à en avoir un lui-même, mais tous savaient que Yesugei serait infiniment reconnaissant au fils qui lui apporterait le khan des oiseaux. Les aigles régnaient dans les airs comme les tribus régnaient sur les terres et ils vivaient presque aussi longtemps que l'homme. Un tel présent assurerait leur participation aux courses cette année, sans nul doute. Qu'un aigle échoie à leur père serait considéré comme un signe favorable et renforcerait sa position parmi les familles.

Temüge, qui s'était remis debout, se palpa le crâne et fit la grimace en voyant le sang qui tachait ses doigts. Il avait effectivement l'air étourdi mais ils croyaient à ce qu'il avait dit. La course qu'ils venaient de faire n'avait été qu'un jeu. Cette fois, ils courraient pour de bon.

Temüdjin fut le premier à s'élancer, rapide comme un claquement de mâchoires de chien. Il sauta sur le dos de Patte-Blanche, surprenant l'animal rétif qui partit en renâclant. Kachium se mit en selle d'un bond fluide et précis comme l'étaient tous ses mouvements, Khasar l'imita l'instant d'après en riant d'excitation.

Bekter galopait déjà, l'arrière-train de sa jument se raidissant tandis qu'il lui frappait les flancs de ses talons. En quelques secondes, Temüge se retrouva seul dans la plaine, fixant d'un œil ahuri le nuage de poussière soulevé par ses frères. Il secoua la tête pour dissiper sa stupeur, vomit sur l'herbe son petit déjeuner de lait caillé puis, se sentant un peu mieux, il monta péniblement en selle et força son cheval qui broutait à relever la tête. Après une dernière touffe d'herbe, l'animal s'ébroua et Temüge partit lui aussi, tressautant et rebondissant sur sa selle derrière ses frères.

Le soleil était haut dans le ciel lorsque les garçons parvinrent au mont Rouge. Après le galop effréné du départ, chacun d'eux était passé à un trot rapide que leurs chevaux vigoureux pouvaient soutenir pendant des heures. Observant une trêve, Bekter et Temüdjin chevauchaient en tête, suivis immédiatement de Khasar et de Kachium. Tous étaient recrus de fatigue lorsqu'ils aperçurent le promontoire que la tribu appelait le mont Rouge, énorme rocher d'une centaine de mètres de haut, entouré d'une dizaine d'autres de moindre dimension, telle une louve avec ses petits. Les fils du khan avaient passé de nombreuses heures à l'escalader l'été précédent et ils connaissaient bien l'endroit.

Bekter et Temüdjin inspectèrent nerveusement l'horizon. Les Loups ne revendiquaient aucun droit de chasse sur une terre aussi éloignée de leurs tentes. Comme tant d'autres choses dans les plaines, l'eau des rivières, le lait, les fourrures et la viande appartenaient à qui avait la force de s'en emparer ou, mieux encore, de les conserver. Khasar et Kachium ne voyaient pas plus loin que l'excitation de dénicher un aiglon, mais leurs deux aînés étaient prêts à se défendre ou à s'enfuir. Tous deux portaient un couteau et Bekter avait un carquois et un petit arc auquel il pouvait rapidement mettre une corde. Face à des garçons d'une autre tribu, ils s'en sortiraient, estimait Temüdjin. Face à des guerriers adultes, ils courraient un grand danger et le nom de leur père ne leur serait d'aucun secours.

Temüge, à nouveau point minuscule derrière les quatre autres, persévérerait malgré la sueur et les mouches bourdonnantes qui semblaient le trouver à leur goût. À ses yeux pitoyables, ses frères semblaient d'une espèce différente, des faucons pour l'alouette qu'il était, des loups pour un chien. Il aurait voulu leur ressembler mais ils lui semblaient si grands, si adroits. Il était encore plus gauche en leur présence que lorsqu'il était seul et n'arrivait jamais à s'exprimer comme il l'aurait voulu, sauf parfois avec Kachium, dans la tranquillité du soir.

Temüge donnait de méchants coups de talon mais son cheval sentait son inexpérience et hissait rarement son allure au trot, sans parler de galop. Kachium estimait qu'il avait le cœur trop tendre mais Temüge avait férocelement battu sa monture quand il avait été hors de

vue de ses frères. Cela n'avait modifié en rien l'attitude de la bête paresseuse.

S'il avait ignoré où se rendaient ses frères, il se serait perdu dès la première heure. Leur mère leur avait recommandé de ne jamais le laisser à la traîne mais ils le faisaient quand même et Temüge savait que s'il se plaignait auprès d'elle ils lui asséneraient quelques gifles bien senties. Quand il aperçut enfin le mont Rouge, il se lamentait sur son sort depuis déjà un bon moment. Malgré la distance, il entendit Bekter et Temüdjïn discuter. Il soupira, souleva ses fesses endolories, chercha dans ses poches d'autres morceaux de lait caillé, en trouva un dernier. Avant que les autres puissent le voir, il le fourra à l'intérieur de sa joue et s'empessa de dissimuler le plaisir qu'il en éprouvait.

Les quatre frères le regardèrent approcher lentement.

— J'avancerais plus vite en le portant, soupira Temüdjïn.

Le trajet redevint une course sur la fin et ils arrivèrent au galop, sautèrent de leur cheval et roulèrent dans la poussière. C'est alors seulement qu'ils songèrent que l'un d'eux devait rester avec les bêtes. Ils pouvaient les entraver en leur nouant les rênes autour des jambes, mais ils étaient loin de la tribu et comment savoir s'il n'y avait pas dans les environs des cavaliers prêts à les capturer ? Bekter avait demandé à Kachium de rester en bas mais le garçon, meilleur grimpeur que les trois autres, avait refusé. Après quelques minutes de tractations, chacun d'eux avait proposé l'un des autres ; Kachium et Khasar en étaient venus aux mains, le second finissant par s'asseoir sur la tête du premier, qui se débattait avec une rage silencieuse. Bekter les avait séparés d'une paire de claques et d'un juron quand Kachium avait viré au violet. Attendre Temüge était la seule solution raisonnable et, à dire vrai, plus d'un, en examinant la paroi abrupte, s'était demandé si défier ses frères à l'escalade était vraiment une bonne idée. Ce qui les contrariait plus encore que la roche nue, peut-être, c'était l'absence totale de la moindre trace d'aigle. Ils avaient espéré trouver des fientes, ou voir un oiseau tourner dans le ciel pour protéger son nid ou pour chasser. Faute de preuves, ils commençaient à se demander de nouveau si Temüge avait dit la vérité, s'il n'avait pas inventé cette histoire pour les impressionner.

Temüdjïn sentit son estomac se manifester. Il avait manqué le repas du matin et, face à une escalade difficile, il ne voulait pas courir le risque d'avoir une faiblesse. Tandis que les autres regardaient Temüge approcher, il ramassa une poignée de poussière rougeâtre, en fit une pâte avec un peu d'eau de la gourde. Patte-Blanche hennit en dénudant les dents mais ne résista pas quand Temüdjïn l'attacha à un arbuste et dégaina son couteau.

Un instant suffit au jeune Mongol pour piquer une veine de l'épaule de la bête et y coller sa bouche. Le sang lui redonna de la

vigueur et chauffa son ventre vide comme une coupe du meilleur airag. Il compta six goulées avant d'éloigner ses lèvres et de presser un doigt sur l'entaille. La pâte faciliterait la coagulation et Temüdjin savait qu'il n'y aurait plus qu'une fine croûte à leur retour. Souriant, il montra à ses frères ses dents rougies, s'essuya la bouche du dos de la main. Il sentait ses forces revenir, à présent qu'il avait l'estomac plein. Il vérifia que le sang coagulait à l'épaule de Patte-Blanche, vit une mince ligne écarlate le long de la jambe. Apparemment, le cheval ne sentait rien et il se remit à paître l'herbe printanière. Temüdjin chassa une mouche du filet de sang et flatta l'encolure de l'animal.

Bekter aussi était descendu de cheval. Ayant remarqué que son frère se sustentait, il s'agenouilla et, pressant la mamelle de sa jument, fit gicler dans sa bouche un jet de lait chaud puis claqua des lèvres pour exprimer sa satisfaction. Temüdjin ignora cette bruyante démonstration mais Khasar et Kachium observaient leur aîné avec espoir. Ils savaient par expérience que s'ils quémандаient ils essuieraient un refus mais que s'ils taisaient leur soif Bekter condescendrait peut-être à gratifier chacun d'eux d'une gorgée de lait chaud.

— Tu veux boire, Khasar ? demanda-t-il en relevant brusquement la tête.

Khasar ne se le fit pas dire deux fois et, tel un poulain, poussa sa tête vers la tétine sombre luisante de lait. Il aspira avidement le jet, aspergea son visage et ses mains, grogna, s'étouffa et même Bekter sourit avant de faire signe à Kachium d'approcher.

Kachium se tourna vers Temüdjin, remarqua sa raideur. Le jeune garçon plissa les yeux puis secoua la tête. Bekter haussa les épaules, lâcha la tétine en accordant à peine un coup d'œil à Temüdjin avant de se redresser et de regarder le plus jeune de ses frères arriver.

Temüge descendit de cheval avec sa prudence coutumière. Pour un garçon de six étés seulement, la selle était haute, même si d'autres enfants de la tribu en sautaient avec l'intrépidité de leurs frères plus âgés. Temüge était incapable d'une chose aussi simple et tous ses frères grimacèrent quand il descendit maladroitement de sa monture.

— C'est bien ici ? lui demanda Temüdjin.

— Oui. J'ai vu un aigle tourner dans l'air. Le nid doit être quelque part près du sommet, répondit le benjamin en levant les yeux.

Bekter suivit le regard de son frère et grommela :

— Ce devait être un faucon.

— C'était un aigle ! vagit Temüge, cramoisi. Roux foncé, et plus grand que n'importe quel faucon !

Bekter choisit le moment pour cracher un jet de morve laiteuse sur le sol et lâcha :

— Peut-être. Je le saurai quand j'aurai trouvé le nid.

Temüdjin aurait peut-être relevé le défi mais Kachium, las de leurs chamailleries, passa devant eux et dénoua la ceinture de tissu qui maintenait fermé son *deel* matelassé. Il laissa le manteau choir, révélant une tunique à manches courtes et des jambières de lin, et assura ses premières prises sur le rocher. Le cuir souple de ses bottes y adhérerait presque autant que des pieds nus. Saisissant l'intérêt de se débarrasser de leurs vêtements lourds, les autres se dévêtirent comme lui.

Temüdjin fit vingt pas le long de la base du rocher avant de découvrir un autre endroit où commencer l'escalade, cracha dans ses mains et empoigna la roche. Tout excité, Khasar lança ses rênes à Temüge d'un geste brusque qui fit sursauter le garçonnet. Bekter trouva lui aussi son point de départ, glissa ses pieds et ses mains puissantes dans des anfractuosités et se hissa avec un grognement.

En quelques instants, Temüge se retrouva à nouveau seul. Il se sentit malheureux et eut bientôt mal au cou à force de regarder les silhouettes des grimpeurs. Lorsqu'elles furent à peine plus grosses que des araignées, son estomac se rappela à lui. Après un ultime coup d'œil à ses frères plus énergiques, il alla voler une pleine ventrée de lait à la jument de Bekter. Il y a aussi des avantages à être le dernier, venait-il de découvrir.

Au bout d'une trentaine de mètres, Temüdjin prit conscience qu'il était assez haut pour qu'une chute le tue. Par-dessus sa respiration haletante, il s'efforça d'entendre ses frères mais ne perçut aucun bruit et ne les vit pas non plus. Agrippé à la paroi par les extrémités de ses doigts et de ses bottes, il se penchait en arrière du plus qu'il pouvait pour déceler un chemin vers le sommet. L'air semblait plus froid et le ciel, au-dessus de lui, était d'une clarté absolue, sans un nuage pour gâcher l'impression de grimper vers une coupe bleue. De petits lézards fuyaient ses doigts fureteurs et il faillit lâcher prise quand l'un d'eux, pris au piège, se tortilla sous sa main. Lorsque son cœur eut cessé de battre follement, Temüdjin poussa le corps écrasé de la corniche où l'animal somnolait au soleil et le vit tourner dans le vent en tombant.

Il surprit Temüge, tout en bas, en train de tirer sur les tétines de la jument de Bekter et espéra qu'il aurait l'intelligence de ne pas vider la mamelle. Bekter le rosserait s'il découvrait qu'il n'y avait plus de lait et le garçonnet vorace le mériterait probablement.

Le soleil cuisait la nuque de Temüdjin qui sentit une coulée de sueur toucher ses cils. Clignant des yeux, il secoua la tête, suspendu par ses seules mains tandis que ses pieds cherchaient un autre appui. Temüge causerait peut-être la mort de l'un d'eux avec son histoire d'aigle, mais il était trop tard pour avoir des doutes. D'ailleurs,

Temüdjin n'était même pas sûr de pouvoir redescendre. Il fallait qu'il trouve un endroit où se reposer s'il ne voulait pas tomber.

Le sang gargouillant dans son estomac lui rappela la force qu'il lui donnait et lui fit lâcher un rot à l'odeur amère. Temüdjin serra les dents en se hissant plus haut. Il sentit le ver de la peur dans son ventre et cela le rendit furieux. Il ne *devait* pas avoir peur. Il était un fils de Yesugei, un Loup. Il serait khan un jour. Il n'aurait pas peur et il ne tomberait pas. Il se murmura ces mots en continuant à grimper, tâchant de rester près de la roche pour résister au vent qui avait forcé et le cinglait. Songer à l'irritation de Bekter s'il arrivait en haut avant lui le soutenait aussi.

L'estomac révolté par une rafale soudaine, il eut l'impression qu'il allait être arraché à la roche et qu'il s'écraserait par terre près de Temüge. Il s'aperçut que ses doigts tremblaient à chaque nouvelle prise, premier signe de faiblesse, mais il puisa des forces dans sa colère et poursuivit son ascension.

Il avait du mal à estimer la hauteur qu'il avait franchie. Temüge et les chevaux n'étaient que des points minuscules sous lui et ses membres étaient endoloris par les efforts fournis. Temüdjin parvint à une corniche où, à l'abri du vent, il put s'arrêter et récupérer. Ne voyant aucun chemin par où continuer, il tendit le cou par-dessus une plaque de roche. Allait-il rester coincé alors que les autres trouvaient des voies plus faciles ? Seul Kachium était meilleur grimpeur que lui et Temüdjin savait qu'il devait prendre le temps de reposer ses muscles douloureux. De son perchoir, il découvrait la plaine sur des kilomètres à la ronde et avait l'impression que son regard portait jusqu'aux tentes de la tribu. Il se demanda si Hoelun avait enfanté. Il s'était sans doute écoulé de nombreuses heures depuis leur arrivée au mont Rouge.

— Tu es coincé ? entendit-il au-dessus de lui.

Temüdjin jura en découvrant le visage de Kachium qui le regardait par-dessus la corniche, un sourire naissant dans les yeux. Temüdjin se déplaça latéralement jusqu'à ce qu'il avise une prise. Il ne pouvait qu'espérer en trouver une bonne un peu plus haut. Sous le regard de Kachium, il s'efforça de maîtriser sa respiration et de garder un visage impassible de guerrier. Il dut sauter pour atteindre la prise suivante et, un instant, la peur le submergea. En bas, ce saut ne lui aurait posé aucun problème mais, en bas également, il n'aurait pas risqué de tomber de si haut. Entendant le vent gémir entre les rochers escarpés, il n'osait pas penser au vide qu'il avait sous lui.

Les jambes et les bras tremblants, il se hissa plus haut. S'arrêter, c'était commencer à tomber ; avec un rugissement il parvint à l'endroit où Kachium, agenouillé, l'attendait tranquillement.

— Ha ! Les khans de la montagne ne sont jamais coincés bien

longtemps ! s'exclama Temüdjin, triomphant.

— Le mont se sépare en deux juste au-dessus de nous, dit Kachium. Bekter a pris la voie sud pour parvenir en haut du pic.

Impressionné par le calme de son frère, Temüdjin le regarda s'approcher du bord du rocher rouge assez près pour que le vent agite ses cheveux nattés.

— Bekter ne sait pas où sont les aigles, s'il y en a, fit observer Temüdjin.

— Il a pris le chemin facile. Je ne crois pas qu'un aigle construirait son nid à un endroit aussi aisément accessible.

— Il y a donc une autre voie ? demanda Temüdjin.

En parlant, il gravit une pente faible pour mieux voir le sommet du mont Rouge. Il y avait bien deux pics, comme Kachium l'avait dit, et Temüdjin vit Khasar et Bekter sur le pic sud. Même à cette distance, les deux garçons reconnurent la silhouette puissante de leur aîné qui progressait lentement mais régulièrement. Le pic nord, qui se dressait au-dessus de Temüdjin et Kachium, était une aiguille bien plus impressionnante que le rocher qu'ils venaient d'escalader.

Temüdjin serra les poings, sentit la lourdeur de ses bras et de ses mollets.

— Prêt ? lui demanda Kachium en désignant du menton la face nord.

Temüdjin pressa brièvement la nuque de son jeune frère si sérieux. Il remarqua que Kachium avait perdu un ongle de sa main droite et qu'un filet de sang séché courait le long de son avant-bras, mais l'enfant ne semblait pas s'en préoccuper.

— Je suis prêt, répondit Temüdjin. Pourquoi m'as-tu attendu ?

Avec un grognement, Kachium referma la main sur une nouvelle prise.

— Si tu étais tombé, Bekter serait devenu khan un jour.

— Il ferait peut-être un bon chef, reconnut Temüdjin à contrecœur.

Il n'y croyait pas vraiment mais il se rappelait le courage avec lequel Bekter avait lutté contre les féaux de leur père. Il y avait des aspects de la vie d'adulte qu'il ne comprenait pas bien encore et Bekter, lui, avait au moins des attitudes de guerrier.

— Il monte comme une pierre, répliqua Kachium avec dédain. Qui suivrait un homme qui se tient aussi mal en selle ?

Temüdjin sourit et les deux garçons se remirent à grimper.

L'escalade se révéla un peu plus facile à deux. Plus d'une fois, Temüdjin servit d'appui au pied de Kachium qui gravissait la paroi avec l'agilité d'une araignée. Il grimpait aussi bien qu'il montait à cheval mais son jeune corps montrait des signes d'épuisement et Temüdjin remarqua sa pâleur après qu'ils eurent franchi une trentaine

de mètres de plus. Hors d'haleine, ils avaient l'impression que leurs membres étaient à présent trop lourds pour qu'ils puissent les remuer.

Parvenu à son point le plus haut, le soleil avait entamé sa descente vers l'ouest. Temüdjin vérifiait sa position chaque fois qu'ils trouvaient un endroit où faire halte un moment. Si la nuit les surprenait agrippés à la paroi, ils tomberaient à coup sûr. Plus inquiétante encore était la masse nuageuse qu'ils apercevaient au loin. Un orage d'été les arracherait tous au rocher et Temüdjin songeait au danger que couraient ses frères quand Kachium glissa et faillit les faire basculer tous deux vers leur mort.

— Je te tiens, grogna Temüdjin, la respiration brûlante. Trouve une autre prise.

Il ne se souvenait pas d'avoir éprouvé une telle fatigue et le sommet semblait encore incroyablement lointain. Kachium parvint à soulager le bras de Temüdjin du poids de son corps, remarqua les écorchures sanglantes que sa botte avait tracées dans la peau nue de son grand frère. Il suivit le regard de Temüdjin, se raidit en découvrant les nuages. Il était difficile d'estimer la direction du vent qui s'engouffrait entre les rochers, mais les deux garçons avaient l'impression qu'il soufflait droit sur eux.

— Allez, on continue. S'il se met à pleuvoir, nous sommes tous morts.

Temüdjin grogna, poussa son frère vers le haut. Kachium semblait exténué. On oubliait parfois facilement qu'il était encore un enfant. Temüdjin, qui éprouvait pour le jeune garçon une affection protectrice et pleine de fierté, se jura de ne pas le laisser basculer dans le vide.

Le pic sud était encore visible mais, tandis qu'ils grimpaient, Bekter et Khasar avaient disparu. Temüdjin se demanda s'ils étaient arrivés au sommet et même s'ils n'étaient pas déjà en train de redescendre, chacun portant un oisillon sous sa tunique. Bekter deviendrait insupportable s'il parvenait à rapporter un aigle à la tente de leur père, et cette pensée suffit à redonner un peu de vigueur aux muscles las de Temüdjin.

Aucun des deux garçons ne comprit d'abord ce qu'étaient ces sons aigus. Ils n'avaient jamais entendu de cris d'aiglon et le vent, obstiné compagnon, continuait à siffler par-dessus les rochers. Les nuages avaient grossi jusqu'à emplir le ciel et Temüdjin se souciait davantage à présent de trouver un refuge. L'idée de redescendre alors que la pluie rendrait chaque prise glissante menaçait de lui faire perdre tout courage. Même Kachium n'en aurait pas été capable, il en était sûr. L'un d'eux au moins tomberait.

La menace des nuages sombres cessa soudain de retenir toute l'attention des deux garçons lorsqu'ils se hissèrent au niveau d'une corniche jonchée de brindilles et de plumes. Temüdjin sentit une

odeur de viande pourrie avant même de découvrir le nid. Il comprit enfin que les sifflements provenaient de deux aiglons qui fixaient les intrus d'un regard féroce.

Leurs parents avaient dû s'accoupler tôt dans la saison car les oisillons ne semblaient ni fragiles ni décharnés. Ils avaient gardé leur plumage clair, avec quelques touches seulement du brun doré qui les porterait au-dessus des montagnes en quête d'une proie. Leurs ailes étaient courtaudes et laides mais les deux garçons trouvaient qu'ils n'avaient jamais rien vu d'aussi beau. Au bout des pattes jaunes, les serres paraissaient trop grosses, griffes noires déjà capables de déchirer la chair.

Agrippé au bord de la corniche, Kachium, émerveillé, ne bougeait plus. L'un des oiseaux prit son immobilité pour un défi et déploya ses ailes en une démonstration de courage qui fit sourire le jeune garçon.

— Ce sont de petits khans, dit-il, les yeux étincelants.

Incapable de parler, Temüdjïn hocha la tête. Déjà il se demandait comment redescendre sous l'orage avec les deux oiseaux vivants. Il scruta l'horizon en songeant avec inquiétude que les nuages ramèneraient peut-être les parents au nid. À une telle hauteur, un aigle viendrait facilement à bout de deux garçons tentant de descendre avec sa progéniture.

Kachium grimpa sur la corniche et s'accroupit près de l'aire, oubliant apparemment la précarité de leur position. Il tendit la main à Temüdjïn mais celui-ci le mit en garde :

— Les nuages sont trop près pour qu'on redescende maintenant. Laisse les aiglons dans leur nid, nous les prendrons demain matin.

Un grondement de tonnerre couvrit ses derniers mots et les deux garçons tournèrent la tête vers la source du vacarme. Le soleil brillait encore au-dessus d'eux mais, au loin, la pluie tombait en rideaux sombres ondulants et l'obscurité venait droit sur le mont Rouge.

Les deux frères échangèrent un regard puis Kachium hocha la tête et se laissa retomber de la corniche des aigles à celle où se trouvait Temüdjïn. Il glissa son doigt sans ongle dans sa bouche et suçà la croûte de sang séché.

— On va crever de faim, prédit-il.

Temüdjïn acquiesça, résigné.

— Ça vaut mieux que dégringoler. La pluie approche, il faut trouver un endroit où nous pourrions dormir sans crainte de tomber. La nuit sera épouvantable.

— Pas pour moi, répondit Kachium. J'ai regardé un aigle dans les yeux.

Temüdjïn lui décocha une bourrade affectueuse et l'aida à longer la corniche jusqu'à un endroit d'où il pourrait monter encore. Une crevasse entre deux pentes sembla leur faire signe. En s'y glissant le

plus loin possible, il pourraient enfin se reposer.

— Bekter sera furieux, dit Kachium, ravi.

Temüdjin l'aida à atteindre la faille, le regarda se faufiler vers le fond, dérangeant deux petits lézards. L'un d'eux détala et, pris de panique, sauta dans le vide, pattes écartées. Il y avait à peine assez de place pour les deux frères mais, au moins, ils seraient à l'abri du vent. La peur viendrait avec la nuit et Temüdjin savait qu'il aurait de la chance s'il parvenait à dormir. Il saisit la main de Kachium et se hissa dans la crevasse en marmonnant :

— Bekter a choisi la voie facile.

L'orage se déchaîna sur le mont Rouge pendant les heures d'obscurité et ne cessa qu'à l'aurore. Le soleil resplendissant de nouveau dans un ciel vide sécha les fils de Yesugei quand ils sortirent de leurs abris. Tous les quatre s'étaient fait surprendre trop haut pour courir le risque de redescendre. Ils avaient passé la nuit trempés et tremblants, misérables, réveillés en sursaut par des rêves de chute. Le jour qui atteignit les pics jumeaux du mont Rouge les trouva ankylosés et bâillants, des cernes sous les yeux.

Temüdjin et Kachium avaient moins souffert que les deux autres à cause de la découverte qu'ils avaient faite. Aux premières lueurs de l'aube, Temüdjin se glissa hors de la crevasse pour aller prendre le premier aiglon et faillit lâcher prise quand une forme sombre surgit de l'ouest, un aigle aussi grand que lui, semblait-il.

Le rapace n'était apparemment pas content de trouver des intrus aussi près de sa nichée. Temüdjin savait que les femelles étaient plus grandes que les mâles et il supposa que l'oiseau qui poussait des cris furieux devait être la mère. Renonçant à nourrir ses petits, elle s'élevait encore et encore de la corniche et battait des ailes dans le vent devant la faille abritant les deux garçons. C'était à la fois terrifiant et fascinant de se retrouver face aux yeux noirs de l'oiseau qui se maintenait à leur hauteur, les ailes déployées. Ses serres s'ouvraient et se refermaient convulsivement, comme s'il imaginait qu'il les enfonçait dans leur chair. Kachium frissonna, terrorisé à l'idée que l'aigle allait subitement fondre sur eux et les déloger de leur cachette comme il eût tiré une marmotte de son terrier. Ils n'avaient que le pitoyable petit couteau de Temüdjin pour se défendre contre un prédateur capable de briser les reins d'un chien.

La tête aux plumes brun doré se tournait d'un côté puis de l'autre dans un paroxysme d'agitation. L'oiseau défendrait son nid toute la journée au besoin et Temüdjin n'appréciait pas la perspective de demeurer coincé sur la corniche inférieure. Un seul coup de griffe le ferait tomber. Il tenta de se rappeler tout ce qu'il avait entendu dire des aigles. Parviendrait-il à effrayer la mère en hurlant ? Il envisagea cette possibilité, mais il ne voulait pas que Bekter et Khasar les rejoignent avant qu'ils aient enveloppé les aiglons dans un linge et les aient glissés sous leur tunique contre leur poitrine.

À côté de lui, Kachium s'accrochait à la roche rouge de la crevasse. Temüdjin vit qu'il avait détaché une pierre et qu'il la soulevait dans sa main.

— Tu peux l'atteindre ? demanda Temüdjin.

— Peut-être, répondit Kachium avec un haussement d'épaules. Mais il faudrait de la chance et c'est la seule pierre que j'aie trouvée.

Temüdjin jura à mi-voix. L'aigle avait disparu mais ces oiseaux étaient des chasseurs expérimentés et il ne se risqua pas hors de son refuge. Le jeune Mongol poussa un soupir d'abattement : il mourait de faim, il avait devant lui une descente périlleuse. Kachium et lui méritaient mieux que de repartir les mains vides.

Il se rappela l'arc de Bekter resté en bas avec Temüge et se reprocha de ne pas avoir songé à l'emporter. Enfin, Bekter ne l'aurait sans doute même pas laissé toucher l'arme à double courbure. Son frère aîné se rengorgeait autant pour cet arc que pour tous les autres attributs du guerrier.

— Prends la pierre, lui dit Kachium, je retourne au nid. Si l'aigle revient, tu l'assomes.

Temüdjin plissa le front, trouva le plan sensé : il était adroit au lancer et Kachium était le meilleur grimpeur. Seul problème, ce serait son frère qui prendrait les aiglons, pas lui, et il ne voulait pas qu'un autre puisse revendiquer leur capture.

Kachium tourna ses yeux noirs vers son aîné, devina ses pensées et haussa de nouveau les épaules.

— D'accord. Tu as de quoi les attacher ?

Avec son couteau, Temüdjin découpa des bandes d'étoffe dans le bas de sa tunique. Le vêtement serait fichu mais cela en valait la peine. Il entoura une bande autour de chaque main puis sortit la tête de la crevasse, chercha du regard une ombre mouvante ou un point tournoyant dans le ciel. Le rapace l'avait regardé dans les yeux, il savait ce que ces envahisseurs essayaient de faire, Temüdjin en était sûr.

Il sentit un tiraillement dans les muscles de son visage quand il se glissa hors de l'abri. Une fois de plus, il entendit les cris s'élevant du nid, les oisillons réclamant désespérément à manger. Peut-être qu'eux aussi avaient souffert sans la chaleur du corps de leur mère pour les protéger de l'orage. Temüdjin craignit soudain qu'il ne restât qu'un aiglon, que l'autre eût péri pendant la nuit. Il regarda derrière lui au cas où l'aigle adulte attaquerait. Non, pas d'aigle en vue. Il se hissa sur la corniche, ramena ses jambes sous lui et s'accroupit, comme Kachium la veille.

Le nid se trouvait dans un large trou aux parois raides pour que les oisillons turbulents ne puissent pas en sortir et tomber avant d'apprendre à voler. Dès qu'ils aperçurent son visage, les deux aiglons

chétifs reculèrent, agitant leurs ailes et appelant à l'aide. Temüdjïn regarda de nouveau derrière lui et pria rapidement le père ciel de le protéger. Il avança, le genou droit s'enfonçant dans la paille humide et les plumes. De petits os craquèrent sous son poids, répandant l'odeur nauséabonde d'une vieille proie.

L'un des aiglons recula encore pour échapper aux doigts de Temüdjïn mais l'autre tenta de le piquer de son bec et lui griffa la main de ses serres. Elles n'étaient cependant pas assez longues pour faire plus que lui écorcher légèrement la peau et Temüdjïn, ignorant la piqûre, saisit l'oiseau, l'approcha de son visage et le regarda se tortiller.

— Mon père chassera vingt ans avec toi, murmura-t-il.

Il déroula la bande d'une de ses mains, attacha l'oiseau par une aile et une patte. Affolé, l'autre aiglon avait presque réussi à sortir du nid et Temüdjïn dut le tirer, piaillant et se débattant, par l'une de ses serres jaunes. Il remarqua un reflet rouge sur les jeunes plumes dorées.

— Je t'appellerais l'oiseau rouge si tu étais à moi, lui dit-il en fourrant les deux aigles sous sa tunique.

Ils se tinrent plus tranquilles, même s'il sentit leurs griffes sur sa peau. Temüdjïn se dit que, le temps qu'il redescende, il aurait la poitrine aussi égratignée que s'il était tombé dans un buisson d'épines.

Soudain, la mère des aiglons apparut, tremblement sombre au-dessus de sa tête. Elle se déplaçait plus vite qu'il ne l'aurait cru possible et il n'eut que le temps de lever un bras avant d'entendre Kachium crier et leur unique pierre heurter avec un bruit sourd le flanc de l'animal, bloquant son attaque. L'aigle agita ses grandes ailes en tentant de recouvrer son équilibre. Temüdjïn ne put que se recroqueviller pour protéger son visage et son cou des serres tendues vers lui. Il entendit l'animal glapir près de son oreille, sentit ses ailes battre contre lui. Puis l'aigle bascula avec un dernier cri de rage. Les deux garçons le virent tomber en tournoyant, incapable de contrôler sa chute. L'une de ses ailes demeurait immobile, l'autre se tordait et claquait dans un courant d'air ascendant. Temüdjïn sentit ses battements de cœur ralentir. Il avait un aiglon pour son père et obtiendrait peut-être la permission de dresser l'oiseau rouge pour lui-même.

Bekter et Khasar avaient rejoint Temüge et les chevaux pendant que Temüdjïn redescendait lentement. Kachium l'avait attendu, l'aidant pour qu'il n'ait jamais à mettre en danger son précieux fardeau. Lorsqu'il parvint enfin en bas, il leva les yeux vers les pics, qui lui parurent incroyablement lointains et déjà étrangers, comme si c'était un autre garçon qui les avait escaladés.

— Vous avez trouvé le nid ? leur demanda Khasar, bien qu'il pût lire la réponse dans la fierté de leur mine.

— Avec deux petits dedans, précisa Kachium. Nous avons repoussé l'attaque de la mère et nous les avons emportés.

Temüdjin laissa son jeune frère raconter l'histoire, certain que les deux autres ne comprendraient pas ce qu'il avait éprouvé, recroquevillé sur la corniche au-dessus du vide, la mort lui battant les épaules de ses ailes. Il n'avait pas eu peur ; seuls son corps et son cœur avaient réagi. Il avait connu sur le mont Rouge un moment d'exaltation qui le troublait encore trop pour qu'il pût en parler, du moins pour l'instant. Peut-être s'en ouvrirait-il à Yesugei quand le khan serait d'humeur bienveillante.

Temüge avait lui aussi passé une nuit pénible, même s'il avait pu s'abriter avec les chevaux et avaler de temps à autre une giclée de lait chaud pour se réconforter. L'idée ne vint pas à ses frères de le remercier d'avoir « vu » l'aigle. Temüge n'avait pas grimpé avec eux. Pour toute récompense, il eut droit à une bonne taloche lorsque Bekter découvrit qu'il avait vidé la mamelle de la jument pendant la nuit. Le garçonnet braillait quand les quatre autres se mirent en selle mais ils ne firent montre d'aucune compassion. Ils mouraient de soif et de faim et même Khasar, habituellement souriant, lança à son petit frère un regard noir condamnant sa gourmandise. Bientôt, ils le laissèrent derrière eux pour trotter ensemble à travers la plaine verte.

Les garçons avisèrent les guerriers de leur père bien avant que les yourtes de la tribu soient en vue. À peine étaient-ils sortis de l'ombre du mont Rouge qu'ils se surent repérés, les ululements aigus des cors portant loin.

Les fils de Yesugei ne montrèrent pas leur inquiétude, quoique la présence des cavaliers ne pût signifier qu'une chose : leur absence avait été remarquée. Inconsciemment, ils se rapprochèrent les uns des autres quand ils reconnurent Eeluk galopant vers eux et eurent remarqué qu'il n'arborait pas un sourire de bienvenue.

— Ton père nous a envoyés à votre recherche, dit-il en s'adressant à Bekter.

Temüdjin se hérissa aussitôt.

— Ce n'est pas la première fois que nous passons la nuit hors du camp.

Eeluk tourna vers lui ses petits yeux noirs.

— Pas sans prévenir, pas sous l'orage, et pas alors que ta mère accouche, répliqua-t-il.

Temüdjin vit Bekter rougir de honte et refusa de laisser son émotion le perturber.

— Bon, tu nous as trouvés. Si notre père est fâché, c'est une affaire entre lui et nous.

Une lueur de mépris s'alluma dans les yeux d'Eeluk. Temüdjin n'avait jamais aimé le féal de son père, même s'il aurait été incapable de dire pourquoi. Il y avait de la malveillance dans la voix d'Eeluk quand il poursuivit :

— Ta mère a presque perdu l'enfant tant elle s'inquiétait pour vous.

Du regard, il intimait à Temüdjin de baisser les yeux mais le jeune garçon sentit au contraire sa colère monter. Chevaucher avec les aigles contre sa poitrine lui donnait du courage. Il savait que son père leur pardonnerait tout lorsqu'il verrait les aiglons. Temüdjin leva une main pour arrêter ses frères et même Bekter tira sur la bride de son cheval. Le visage assombri d'irritation, Eeluk dut faire tourner sa monture pour être de nouveau face à eux.

— Tu ne nous accompagneras pas, Eeluk. Retourne au camp, dit Temüdjin.

Le guerrier se raidit, secoua lentement la tête.

— Aujourd'hui, nous aurons des aigles pour seuls compagnons, ajouta Temüdjin, ses traits ne révélant rien de son amusement.

Autour de lui, ses frères souriaient, savourant leur secret et l'expression contrariée du visage dur d'Eeluk. Le guerrier se tourna vers Bekter mais l'aîné des garçons regardait droit devant lui, les yeux fixés sur l'horizon.

— La main de votre père fera entrer un peu d'humilité dans vos peaux épaisses, grinça-t-il, les traits marbrés de colère.

Temüdjin le toisa calmement.

— Certainement pas. L'un de nous sera khan un jour, Eeluk. Songes-y et retourne au camp comme je te l'ai dit. Nous rentrerons seuls.

— Va, dit soudain Bekter, la voix plus grave que celle de son frère.

Eeluk parut aussi stupéfait que s'il avait reçu un coup. Sans répondre, il fit tourner son cheval en le guidant uniquement avec ses genoux et repartit vers le camp au galop, laissant les quatre garçons tremblant d'un curieux sentiment de soulagement. Ils n'avaient couru aucun danger, Temüdjin en était presque certain. Eeluk n'était pas assez sot pour lever son sabre sur les fils de Yesugei. Au pire, il les aurait battus et obligés à rentrer à pied. Ils avaient cependant l'impression d'avoir remporté une bataille et Temüdjin sentit le regard de Bekter sur sa nuque pendant tout le retour vers la rivière et la tribu de leur père.

Le vent leur porta l'odeur de l'urine avant qu'ils puissent voir les tentes. Après un hiver passé dans l'ombre du Deli'un-Boldakh, cette

odeur imprégnait le sol sur un large cercle entourant les familles. Il y avait une limite au nombre de pas qu'un homme était prêt à faire dans le noir, après tout.

Eeluk était descendu de cheval près de la yourte de Yesugei et attendait manifestement d'assister au châtement des garçons. Ravi de l'intérêt du guerrier pour ses frères et lui, Temüdjin gardait la tête haute. Kachium et Khasar l'imitaient, mais Temüge se laissait distraire par l'odeur du mouton en train de cuire et Bekter avait son habituelle expression renfrognée.

Yesugei sortit en entendant leurs chevaux saluer d'un hennissement le reste du troupeau. Il portait son sabre à la hanche sur un *deel* bleu et or qui lui descendait aux genoux. Ses bottes et ses chausses avaient été brossées et il semblait plus grand encore que d'habitude. Son visage ne reflétait aucune colère, mais ses fils savaient qu'il se targuait de porter le masque d'impassibilité que tous les guerriers devaient apprendre à montrer. Pour Yesugei, ce n'était que l'examen routinier auquel il soumettait ses fils lorsqu'ils s'approchaient de lui. Il remarqua que Temüdjin protégeait quelque chose qu'il portait contre sa poitrine et que tous contenaient difficilement leur excitation. Même Bekter s'efforçait de cacher son plaisir et Yesugei commença à se demander ce que ses garçons lui rapportaient.

Il remarqua également qu'Eeluk rôdait à proximité sous prétexte d'étriller son cheval. Surprenant pour un féal qui laissait habituellement la queue de sa jument raide de boue et piquetée d'épines. Yesugei connaissait suffisamment Eeluk pour deviner que sa mauvaise humeur était dirigée contre ses fils et non contre lui.

Khasar et Kachium descendirent de cheval, lui cachant un instant Temüdjin. Puis le regard scrutateur du khan perçut un mouvement sous la tunique du jeune garçon et le cœur de Yesugei se mit à battre plus vite. Il n'allait pas cependant leur rendre les choses faciles.

— Vous avez une sœur, leur annonça-t-il, mais sa naissance a été plus dure à cause de votre absence. Votre mère se rongerait les sangs pour vous.

Cette fois, ils baissèrent les yeux. Yesugei plissait le front, tenta de mettre à chacun une raclée pour son égoïsme.

— Nous étions au mont Rouge, murmura Kachium, tremblant sous le regard de son père. Temüge y avait vu un aigle, nous avons grimpé pour trouver le nid.

Le cœur du khan s'envola lorsqu'il entendit ces mots. Il ne pouvait y avoir qu'une chose qui remuait contre la poitrine de Temüdjin, mais Yesugei n'osait pas encore espérer. Aucun membre de la tribu n'avait capturé d'aigle depuis trois générations ou plus, depuis que les Loups étaient venus de l'ouest lointain. Cet oiseau était plus

précieux qu'une douzaine de superbes étalons, notamment pour la viande qu'il rapportait à la chasse.

— Tu as l'oiseau ? demanda-t-il à Temüdjin en avançant d'un pas.

Incapable de se contenir plus longtemps, le garçon sourit et plongeait une main sous sa tunique.

— Kachium et moi en avons déniché deux, déclara-t-il fièrement.

Le masque du père se brisa et lui aussi montra les dents, d'un blanc éclatant sur sa peau sombre.

Avec précaution, Temüdjin tira les deux oisillons de sa tunique et les posa, criaillant à la lumière du jour, dans les mains de son père. Ne plus sentir leur chaleur contre sa peau fut aussitôt ressenti comme une perte par le jeune Mongol, qui observait les moindres mouvements de l'oiseau rouge avec des yeux de propriétaire.

— Allez voir votre mère, tous les cinq, ordonna Yesugei. Excusez-vous de l'avoir effrayée et souhaitez la bienvenue à votre sœur.

Temüge avait franchi l'entrée de la yourte avant même que son père eût fini sa phrase et tous entendirent l'exclamation de joie de Hoelun quand elle vit son plus jeune fils. Kachium et Khasar suivirent, mais Temüdjin et Bekter restèrent où ils étaient.

— L'un est un peu plus petit que l'autre, fit observer Temüdjin, qui redoutait que son père le congédie. Comme il a du rouge dans son plumage, je l'ai appelé l'oiseau rouge.

— C'est un beau nom, approuva le khan.

Temüdjin s'éclaircit la gorge.

— J'espérais le garder. Comme il y en a deux...

Yesugei posa sur son fils un regard impassible.

— Tends le bras.

Intrigué, le garçon obéit. Yesugei tint les deux aiglons ligotés au creux d'un de ses bras et, de l'autre, appuya fortement sur celui de Temüdjin, le contraignant à le baisser.

— Ils pèsent aussi lourd qu'un chien quand ils sont grands. Tu serais capable de tenir un chien sur ton poignet ? Non. C'est un magnifique présent et je t'en remercie. Mais l'oiseau rouge n'est pas pour un enfant, même s'il est mon fils.

Devant son rêve piétiné, Temüdjin sentit des larmes lui piquer les yeux. Apparemment insensible à la détresse et à la colère de son fils, Yesugei fit signe à Eeluk d'approcher. Temüdjin trouva sournois et déplaisant le sourire du guerrier qui les rejoignait.

— Tu t'es montré le meilleur de mes hommes, lui dit Yesugei. L'oiseau rouge est à toi.

Les yeux écarquillés, Eeluk prit l'oisillon avec respect, sans plus songer aux garçons.

— Tu m'honores, répondit-il en inclinant la tête.

Yesugei eut un rire sonore et reprit :

— Nous chasserons à l'aigle ensemble. Ce soir, je veux de la musique et des chants pour les deux aigles qui sont venus aux Loups.

Il se tourna vers Temüdjin.

— Il faut que tu racontes ton escalade au vieux Chatagai pour qu'il en fasse un chant.

Ne pouvant supporter de voir l'oiseau rouge dans les mains d'Eeluk, Temüdjin ne répondit pas. À la suite de Bekter, il pénétra dans la tente pour rejoindre ses frères auprès de Hoelun et de la petite sœur. Les garçons entendirent leur père appeler ses hommes à venir admirer ce que ses fils lui avaient apporté. Il y aurait une fête ce soir et, cependant, les regards qu'ils échangeaient trahissaient leur malaise. Le plaisir de leur père leur importait beaucoup mais l'oiseau rouge appartenait à Temüdjin.

Ce soir-là, la tribu alluma un feu de crottes de mouton et de chèvre séchées pour faire rôtir un mouton et chauffer de grandes marmites. Le barde Chatagai chanta la découverte des deux aiglons sur le mont Rouge d'une voix mêlant étrangement le grave et l'aigu. Les jeunes de la tribu poussèrent des acclamations et pressèrent Yesugei de montrer encore et encore les oisillons pleurant pitoyablement leur nid perdu.

Assis autour du feu dans l'obscurité, les garçons qui avaient escaladé le mont Rouge acceptèrent les coupes d'airag noir qu'on leur offrait. Khasar devint pâle et silencieux après la deuxième ; à sa troisième, Kachium grogna et bascula lentement en arrière, laissant tomber sa coupe dans l'herbe. Temüdjin fixait les flammes, aveugle à tout le reste, et n'entendit pas son père approcher. L'airag avait chauffé son sang qu'il sentait bouillonner en lui.

Yesugei s'assit près de ses fils, croisa en tailleur ses jambes puissantes. Il portait un *deel* doublé de fourrure pour le protéger du froid de la nuit mais, dessous, sa poitrine était nue. L'airag suffisait à lui tenir chaud et il avait toujours prétendu qu'un khan ne sent pas le froid.

— Ne bois pas trop, conseilla-t-il à Temüdjin. Tu t'es montré déjà prêt à être traité en homme. J'accomplirai demain mes devoirs de père envers toi en te conduisant chez les Olkhunuts, la tribu de ta mère.

Son fils leva les yeux vers lui mais le sens de son regard d'or pâle échappa totalement au khan.

— Nous verrons leurs filles les plus belles et nous en trouverons une pour réchauffer ta couche quand le sang lui viendra, continua-t-il en tapotant l'épaule de Temüdjin.

— Et je resterai là-bas pendant qu'Eeluk élèvera l'oiseau rouge, répondit le garçon d'une voix morne.

Le ton froid du fils parvint à percer l'ivresse du père, qui fronça les sourcils.

— Tu feras ce que je te dis, gronda-t-il.

Il frappa Temüdjin à la nuque, peut-être plus durement qu'il ne l'avait voulu. L'enfant bascula en avant, se redressa et regarda son père, mais Yesugei ne s'intéressait déjà plus à lui et applaudissait Chatagai qui remuait ses vieux os en une danse, ses bras fendant l'air comme des ailes d'aigle. Au bout d'un moment, le khan sentit que son fils l'observait toujours et se tourna vers lui.

— Je manquerai le rassemblement des tribus, les courses, dit le garçon, luttant pour refouler des larmes de colère.

Impénétrable, Yesugei le toisa.

— Les Olkhunuts se rendront comme nous au rassemblement. Tu auras Patte-Blanche. Ils te laisseront peut-être courir contre tes frères.

— Je préférerais rester ici, répondit Temüdjin, prêt à recevoir un autre coup.

Son père ne parut pas l'entendre.

— Tu passeras un an chez eux, comme Bekter. Ce sera dur pour toi mais tu en garderas de nombreux bons souvenirs. Inutile de te recommander de graver dans ta mémoire le nombre de leurs hommes et de leurs armes.

— Nous n'avons pas de querelle avec les Olkhunuts, souligna Temüdjin.

— L'hiver est long, rappela le khan avec un haussement d'épaules.

La tête de Temüdjin palpitait dans la faible lumière de l'aube tandis qu'Eeluk et son père chargeaient les chevaux de vivres et de couvertures. Hoelun allait et venait, portant sous son manteau son bébé accroché à son sein. Yesugei et elle échangèrent quelques mots à voix basse puis il se pencha vers elle et pressa son visage au creux de son cou. Ce rare moment de tendresse entre ses parents ne fit rien pour dissiper l'humeur sombre de Temüdjin. Ce matin-là, il haïssait son père avec toute la force dont un garçon de douze ans peut être capable.

Le visage fermé, il continua à graisser les harnais de sa bête, à vérifier chaque attache et chaque nœud du collier et des étriers. Il ne voulait donner à Yesugei aucune raison de le critiquer devant ses jeunes frères. D'ailleurs, ils ne se montraient toujours pas. La tente était silencieuse après la beuverie de la veille. On entendait seulement l'aiglon doré réclamer à manger et ce fut Hoelun qui, tête baissée, retourna à l'intérieur pour lui donner un morceau de viande crue. Elle aurait pour tâche de le nourrir pendant l'absence du khan mais, pour le moment, elle veillait avant tout à ce que son mari ne manque de rien pendant le voyage.

Les chevaux hennissaient pour saluer un nouveau jour. Dans ce cadre paisible, Temüdjin, renfrogné, attendait un prétexte pour laisser libre cours à ses sentiments. Il n'avait pas envie de se trouver une épouse bête comme une vache, il voulait élever des étalons et chevaucher avec l'oiseau rouge, connu et craint. Il ressentait ce voyage comme une punition, bien qu'il sût que Bekter était parti avant lui et revenu. Lorsque Temüdjin serait de retour, la fiancée de son frère serait peut-être déjà installée dans une tente avec son nouveau mari et Bekter serait un homme aux yeux des guerriers.

Bekter était en partie responsable de l'humeur noire de Temüdjin. Il avait pris l'habitude de taquiner l'orgueil de son frère aîné et de veiller à ce qu'il ne devienne pas trop clairement le préféré de leur père. Temüdjin savait qu'en son absence Bekter serait traité en héritier. Au bout d'un an, son propre droit à succéder à son père serait presque oublié.

Cependant, que pouvait-il y faire ? Il connaissait l'opinion de Yesugei sur les fils désobéissants. S'il refusait de partir il se ferait

rosser, et s'il s'obstinait, il pourrait bien être chassé de la tribu. Yesugei proférait souvent cette menace quand les garçons étaient trop turbulents ou se battaient entre eux avec trop de violence. Comme il ne souriait jamais en prononçant ces mots, ils ne les prenaient pas à la légère. Temüdjin frissonna en y songeant. Devenir un vagabond sans nom était un sort cruel. Personne pour garder votre troupeau pendant votre sommeil, personne pour vous aider à gravir une colline. Seul, il mourrait de faim ou se ferait plus probablement tuer en tentant de voler des vivres à une tribu.

Dans ses plus anciens souvenirs, il se chamaillait joyeusement avec ses frères sous la tente. Dans la tribu, on n'était jamais seul et il imaginait mal ce que cela pouvait être. Temüdjin secoua la tête pour chasser cette pensée, reporta son attention sur son père et Eeluk qui tendaient les cordes retenant les sacs chargés sur leurs bêtes.

Lorsqu'ils eurent terminé, il passa devant Eeluk et vérifia les nœuds sur son cheval. Le féal de son père se raidit mais Temüdjin se moquait de blesser ses sentiments. Yesugei lui avait suffisamment répété qu'un homme ne doit pas s'en remettre aux capacités d'un inférieur. Le garçon n'osa toutefois pas vérifier les nœuds de Yesugei. Les réactions du khan étaient trop imprévisibles. Il pouvait trouver ça amusant ou assommer son fils pour son impudence.

Temüdjin plissa le front en pensant au voyage qui l'attendait : chevaucher avec son père pour seule compagnie, sans un de ses frères pour rompre les silences. Avec un haussement d'épaules, il se dit qu'il endurerait ce désagrément comme il en avait enduré d'autres. Qu'était-ce, sinon une épreuve de plus ? Il avait essuyé de nombreux orages, ceux de Yesugei et ceux du père ciel. Il avait souffert de la soif et de la faim jusqu'à être tenté de se mordre pour goûter à son propre sang. Il avait connu des hivers où les bêtes mouraient de froid et des étés qui brûlaient la peau, la couvrant de grosses ampoules jaunes. Son père avait tout supporté sans se plaindre et fait preuve d'une inépuisable énergie qui redonnait courage à tous ceux qui l'entouraient. Même Eeluk perdait son expression revêche en présence de Yesugei.

Temüdjin se tenait raide et pâle près de son cheval comme un jeune bouleau argenté quand Hoelun passa sous le cou de l'animal et prit son fils dans ses bras. Il sentit le bébé se tortiller contre elle, perçut une odeur douceâtre de lait et de graisse de mouton. Lorsqu'elle le relâcha, la petite sœur se mit à brailler, le visage écarlate, et Hoelun fourra de nouveau le mamelon de son sein dans la bouche avide. Puis elle se tourna vers Yesugei qui, fier et silencieux, fixait l'horizon. Elle soupira et lui lança :

— Arrête donc.

Il sursauta et se retourna, les joues empourprées.

— Qu'est-ce que tu... commença-t-il.

— Tu sais parfaitement de quoi je parle, l'interrompit-elle. Tu n'as pas eu un mot gentil pour ton fils et tu comptes chevaucher trois jours avec lui en silence ?

Il eut un geste agacé de la main mais Hoelun n'en avait pas terminé avec lui.

— Tu lui as pris son aiglon, tu l'as donné à ton horrible féal. Tu t'attendais à ce que ton fils en rie et te remercie ?

Par-dessus l'épaule d'Eeluk, Yesugei regarda comment Temüdjïn réagissait aux propos de sa mère.

— Il est trop jeune, marmonna-t-il.

— Il est en âge de se fiancer, répliqua Hoelun d'une voix sifflante. Il est jeune et trop fier, exactement comme son cabochard de père. Il te ressemble tellement que tu ne le vois même pas.

Yesugei ne répondit pas et Temüdjïn ne sut que dire quand sa mère se tourna vers lui.

— Il écoute, tu sais, même s'il prétend ne rien entendre, murmura-t-elle à son fils. Là-dessus, il est comme toi.

Elle lui caressa la joue de ses doigts forts.

— N'aie pas de méfiance envers ceux de ma tribu, ils ont un cœur généreux. Garde toutefois les yeux baissés en croisant les jeunes hommes. Ils te mettront à l'épreuve mais tu ne dois pas avoir peur.

Les yeux jaunes de Temüdjïn flamboyèrent.

— Je n'ai pas peur, répliqua-t-il.

Elle attendit et l'expression de défi de son fils s'adoucit légèrement.

— D'accord, moi aussi j'écoute, grommela-t-il.

D'une de ses poches, elle tira un sac de morceaux de lait caillé et le lui mit dans la main.

— Il y a une outre d'airag noir dans ton sac de selle, contre le froid, dit-elle. Deviens fort, et sois gentil avec la fille qu'on choisira pour toi.

— Gentil ? répéta Temüdjïn.

Pour la première fois depuis que son père lui avait annoncé sa décision, il ressentit un pincement de nervosité. Il y avait quelque part une inconnue qui serait sa femme et porterait ses enfants. Il ne parvenait pas à imaginer comment elle serait ni même à savoir ce qu'il attendait d'une telle femme.

— J'espère qu'elle sera comme toi, dit-il, songeur.

Hoelun sourit et le serra de nouveau contre elle avec une vigueur qui fit pousser des cris indignés à la petite sœur.

— Tu es un bon garçon et tu feras un bon mari, prédit-elle.

Étonné, il vit des larmes briller dans les yeux de sa mère et se sentit ému lui aussi. Ses défenses s'écroulaient et il craignit d'être

humilié devant Yesugei et Eeluk. Un homme en passe d'être fiancé ne pleurniche pas sur l'épaule de sa mère.

Hoelun pressa brièvement la nuque de son fils puis s'éloigna pour aller murmurer un dernier mot à son mari. Le khan des Loups soupira, hocha la tête et monta à cheval. Son fils sauta agilement sur sa selle.

— Temüdjin ! entendit-il.

Il sourit en faisant tourner Patte-Blanche d'une légère pression des genoux. Ses frères s'étaient enfin réveillés et venaient lui dire au revoir. Temüge et Khasar se pressèrent contre ses étriers, levant vers lui des regards empreints d'adoration. Kachium cligna des yeux dans la lumière en prenant le temps d'examiner un sabot du cheval. Ils formaient un groupe bruyant et plein de vie dont la présence dénoua un peu l'angoisse qui l'étreignait.

Bekter sortit à son tour de la tente, impassible, mais Temüdjin décela une lueur de triomphe dans son regard vide. Bekter avait sans doute pensé lui aussi que les choses seraient plus faciles pour lui en l'absence de son frère. Temüdjin avait bien du mal à ne pas se faire du souci pour les trois petits, mais il ne voulait pas leur faire honte en exprimant ses craintes. Les osselets avaient été jetés, définissant l'avenir de chacun d'eux. Un homme fort courbait le ciel à sa convenance mais uniquement pour lui, il le savait. Ses jeunes frères ne devaient compter que sur eux-mêmes.

Il leva une main pour un dernier au revoir à sa mère et mit Patte-Blanche au trot près du cheval de son père. Il ne regarda pas derrière lui, il ne l'aurait pas supporté. Les bruits du réveil de la tribu et les hennissements des chevaux s'estompèrent rapidement et, bientôt, il n'entendit plus que le grondement des sabots et le tintement des harnais. Il quittait les siens.

Yesugei chevauchait en silence tandis que le soleil se levait devant eux. Le campement de la tribu de Hoelun était plus proche du leur qu'il ne l'avait été ces trois dernières années et il ne s'agissait que d'un voyage de trois jours seul avec son fils. Au terme de ces trois journées, il saurait si ce garçon avait l'étoffe d'un chef. Avec Bekter, une seule avait suffi. Son fils aîné n'était pas une flamme ardente mais la tribu avait besoin d'une main ferme et Bekter était en train de devenir un homme solide.

Il avait pris plaisir à chevaucher avec Bekter, même s'il avait cherché à le cacher. Il était difficile de savoir comment transformer un jeune garçon en meneur d'hommes, mais ce n'était en tout cas pas en le dorlotant ou en le laissant s'amollir. Il leva les yeux au ciel en pensant au gros Temüge resté au camp. Si le garçon n'avait pas quatre frères vigoureux, Yesugei l'aurait soustrait à l'influence de sa mère,

peut-être pour le confier à une autre tribu. Il n'était pas encore trop tard pour qu'il le fasse à son retour.

Yesugei fut dérangé dans ses réflexions par l'attitude de Temüdjïn qui, sensible à la nouveauté du paysage qu'il traversait, ne cessait de tourner nerveusement la tête. Bekter avait été un compagnon paisible mais il y avait quelque chose dans le silence de Temüdjïn qui l'irritait.

Pour ne rien arranger, le chemin de la tribu des Olkhunuts passait près du mont Rouge et Yesugei ne pouvait que songer au rôle que son fils avait joué dans la capture des aiglons. Il sentit le regard de son enfant sur lui mais cet entêté refusait de lui offrir une ouverture. Avec un grognement exaspéré, le khan se demanda pourquoi son humeur s'aggravait par une aussi belle journée.

— Tu as eu de la chance de parvenir au nid à cette hauteur, dit-il.

— Ce n'était pas de la chance, rétorqua Temüdjïn.

Yesugei jura intérieurement. Ce garçon était un vrai buisson d'épines.

— Tu as eu de la chance de ne pas tomber, petit, même avec l'aide de Kachium.

Temüdjïn fut étonné : son père lui avait paru trop saoul pour écouter les chants de Chatagai. Avait-il interrogé Kachium ? Ne sachant comment réagir, il garda le silence.

Yesugei le dévisagea longuement puis secoua la tête et pensa à Hoelun. Il ferait une dernière tentative, rien que pour elle, sinon, il en entendrait parler éternellement.

— Une belle escalade, à ce qu'on m'a dit, reprit-il. D'après Kachium, l'aigle a failli te faire tomber en revenant au nid.

Un peu amadoué, Temüdjïn haussa les épaules. Il était stupidement heureux que son père montre de l'intérêt pour lui, même si son expression froide le dissimulait.

— Il l'a abattu avec une pierre, dit-il, mesurant soigneusement ses éloges.

Kachium était de loin son frère préféré mais il avait appris à cacher aux autres ses sympathies et ses inimitiés et c'était quasiment devenu instinctif à la fin de sa douzième année.

Yesugei était retombé dans son mutisme et Temüdjïn chercha dans ses pensées quelque chose pour briser le silence avant qu'il ne s'établisse trop solidement.

— Est-ce que ton père t'a conduit chez les Olkhunuts ? demanda-t-il.

Yesugei regarda de nouveau son fils.

— Tu es assez grand maintenant pour entendre cette histoire, je suppose. Non, un jour que je chevauchais dans la plaine, je suis tombé sur ta mère accompagnée par deux de ses frères. J'ai été frappé par sa beauté et sa force.

Il claqua des lèvres, perdu dans le passé.

— Elle montait une adorable petite jument, couleur d'eau de pluie d'orage à l'aube. Ses jambes étaient nues et très brunes.

Temüdjin rapprocha son cheval de celui de son père.

— Tu l'as enlevée aux Olkhunuts ?

Cela n'aurait pas dû le surprendre. Son père aimait la chasse et les razzias, ses yeux brillaient au souvenir des batailles. Si la saison était chaude et la nourriture abondante, il laissait les guerriers vaincus retourner à pied auprès de leurs familles, la peau rougie par des coups de plat de sabre. En hiver, quand la nourriture manquait, c'était la mort si l'on se faisait prendre. La vie était trop dure pour montrer de l'indulgence pendant les mois sombres.

— J'ai fait déguerpir ses frères comme une couple de chevreaux, dit Yesugei. J'avais à peine l'âge pour être seul dehors mais j'ai brandi mon sabre au-dessus de moi en hurlant.

Pris dans son souvenir, il renversa la tête en arrière et poussa un long cri ululant qui s'acheva en rire.

— Tu aurais dû voir leurs têtes. L'un d'eux a voulu m'attaquer mais j'étais un fils de khan, Temüdjin, pas un chiot qu'on effraie et qui détale. Je lui ai fiché une flèche dans la hanche et c'est lui qui a détalé.

« C'étaient des jours heureux, soupira-t-il. Jamais je n'aurais cru alors sentir un jour le froid dans mes os. Je me doutais que rien ne me serait donné dans la vie, que je devrais tout m'approprier par force ou par ruse.

Il regarda son fils avec une expression de regret que Temüdjin devina plutôt qu'il ne la perçut.

— Il fut un temps, mon garçon, où j'aurais moi-même grimpé pour dénicher l'oiseau rouge.

— Si j'avais su, je serais revenu te chercher, dit Temüdjin, s'efforçant de comprendre cet ours énorme qu'il avait pour père.

— Plus maintenant. Je suis trop lourd pour me tenir sur d'étroites corniches et m'accrocher à des failles. Si j'essayais, je m'écraserais sur le sol comme une étoile tombant du ciel. À quoi bon avoir des fils s'ils ne deviennent pas forts et n'éprouvent pas leur courage ? J'ai appris une chose de mon père, quand il n'était pas ivre. On ne peut pas laisser son courage dans un sac comme des osselets. Il faut sans cesse le sortir à la lumière et le faire croître. Si tu crois le garder pour le jour où tu en auras besoin, tu te trompes. Il est comme tout ce qui fait ta force. Si tu le délaisses, le sac sera vide le jour où tu en auras le plus besoin. Non, tu as eu raison de grimper jusqu'au nid et j'ai eu raison de faire présent de l'oiseau rouge à Eeluk.

La raideur soudaine de la posture de Temüdjin provoqua chez Yesugei un grognement agacé.

— Il est mon meilleur guerrier, fils, crois-moi. Je préfère l'avoir à mes côtés que cinq autres hommes de la tribu, ou dix de celle des Olkhunuts. Ses enfants ne seront pas khans et son sabre ne sera jamais aussi bon que le mien, tu comprends ? Non, tu n'as que douze ans. Que peux-tu comprendre de ce que je te dis ?

— Il fallait que tu lui donnes quelque chose, c'est ça ?

— Non. Je n'avais pas de dette envers lui. Je l'ai honoré avec l'oiseau rouge parce qu'il est mon meilleur féal. Parce qu'il est mon ami depuis que nous sommes enfants et qu'il ne s'est jamais plaint que sa famille occupe un rang inférieur à la mienne parmi les Loups.

Temüdjin ouvrit la bouche pour répliquer : les mains sales à l'épaisse peau jaune d'Eeluk souilleraient l'oiseau rouge. Il était trop beau pour ce guerrier hideux. Mais, au lieu de parler, le garçon mit en pratique la discipline lui permettant de rester impassible et de ne rien montrer au monde. C'était sa seule défense contre le regard scrutateur de son père.

Yesugei s'en rendit compte et lâcha, dédaigneux :

— Mon garçon, je prenais le masque alors que tu n'étais encore qu'un rêve du père ciel.

Lorsqu'ils établirent leur camp près d'une rivière sinueuse, ce soir-là, Temüdjin s'attela aux corvées qui leur permettraient de se nourrir le lendemain. Avec le manche de son couteau, il détacha des morceaux d'un bloc de fromage durci et les fit tomber dans des outres à moitié remplies d'eau. Après une matinée sous leurs selles, baratté et chauffé par la peau des chevaux, le mélange deviendrait une boisson tiède, amère et revigorante.

Temüdjin chercha ensuite des crottes de mouton, les palpa pour savoir si elles étaient assez sèches pour bien brûler. Il fit un tas des meilleures, passa un silex sur une vieille lame pour faire jaillir des étincelles sur les miettes d'excrément, souffla pour obtenir une minuscule flamme puis un feu. Yesugei découpa des tranches de mouton séché, y ajouta des oignons sauvages et de la graisse de mouton dans une marmite. Bientôt une odeur délicieuse les fit saliver. Hoelun leur avait donné du pain qui ne tarderait pas à être dur et ils le rompirent en morceaux qu'ils trempèrent dans le ragoût.

Assis l'un en face de l'autre pour manger, ils léchaient leurs doigts ruisselants de jus de viande entre deux bouchées. Temüdjin vit le regard de son père se poser sur le sac contenant l'airag noir et le lui apporta. Puis il attendit patiemment que le khan ait bu une gorgée pour solliciter :

— Parle-moi des Olkhunuts.

La bouche du père se plissa en une moue méprisante.

— Ils ne sont pas forts, quoique très nombreux. Il m'arrive de penser que je pourrais débouler dans leur fourmilière et passer toute une journée à les exterminer avant qu'ils me fassent tomber.

— Ils n'ont donc pas de guerriers ? dit Temüdjin, incrédule.

Son père se laissait parfois aller à inventer des histoires invraisemblables, mais là, il semblait sérieux.

— Pas comme Eeluk. Tu verras. Ils préfèrent l'arc au sabre et ne s'approchent de leur ennemi que s'ils y sont contraints. Des boucliers suffisent à les rendre ridicules, même s'ils tuent facilement les chevaux. Ils sont pareils aux guêpes piqueuses mais si tu les charges, ils s'éparpillent comme des mioches. Voilà comment j'ai enlevé ta mère. Je me suis approché en rampant puis j'ai bondi sur eux.

— Alors, comment apprendrai-je à manier le sabre ? repartit Temüdjin.

Il avait oublié la réaction de son père à un ton insolent et n'évita qu'à moitié la main qui s'abattit sur lui pour lui inculquer un peu d'humilité. Yesugei poursuivit comme si de rien n'était :

— Tu devras t'y exercer seul, mon garçon. Comme Bekter. Il m'a dit que du jour de son arrivée à celui de son départ ils ne l'ont pas laissé toucher un arc ni l'un de leurs couteaux. Des couards, tous. Mais leurs femmes sont superbes.

— Pourquoi t'offrent-ils des filles à donner à tes fils ? demanda Temüdjin, prêt à esquiver une autre gifle.

Yesugei s'étendait déjà dans l'herbe tondue par les moutons et disposait son *deel* pour la nuit.

— Aucun père ne souhaite que des filles non mariées encombrant sa tente. Qu'en feraient les Olkhunuts si je ne venais pas à de temps à autre avec un fils ? Ce n'est pas rare, surtout quand les tribus se rencontrent. Chacune renforce leur sang avec la semence d'une autre.

— Cela nous renforce aussi ?

Sans ouvrir les yeux, le khan répondit :

— Les Loups sont déjà forts.

Le regard perçant de Yesugei repéra les éclaireurs olkhunuts au moment précis où eux-mêmes le découvrirent. Les notes graves de leurs cors portèrent jusqu'à la tribu, appelant les guerriers à défendre leurs troupeaux et leurs femmes. Le khan mit son fils en garde :

— Tu ne parleras que si on t'adresse la parole. Montre-leur un visage impassible, quoi qu'il arrive. Compris ?

Temüdjin ne répondit pas, déglutit nerveusement. Les jours et les nuits passés avec son père avaient été un moment étrange pour lui. De toute sa vie, il ne se rappelait pas avoir retenu son attention aussi longtemps, sans ses frères pour envahir le champ de vision de Yesugei et le distraire. D'abord, le garçon avait cru que ce serait une torture d'être coincé avec lui pendant tout le voyage. Ils n'étaient pas amis, ils ne pouvaient pas l'être, mais par moments il avait surpris le reflet de quelque chose dans l'œil paternel. Chez quelqu'un d'autre, il aurait dit que c'était de la fierté.

De la poussière se souleva au loin lorsque de jeunes guerriers sautèrent sur leurs chevaux. La bouche de Yesugei devint une fine ligne dure et il se redressa sur sa selle. Temüdjin l'imita du mieux qu'il put et regarda le nuage de poussière grossir tandis que des dizaines de cavaliers déferlaient vers la paire solitaire qu'ils formaient.

— Ne te tourne pas, ordonna sèchement Yesugei. Ce sont des gamins qui jouent, tu me feras honte si tu leur fais cet honneur.

— D'accord, répondit Temüdjin. Mais si tu restes figé comme une pierre, ils sauront qu'ils ont toute ton attention. Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux me parler, rire ?

Il sentit le regard de Yesugei sur lui et eut un moment de frayeur. Ces yeux dorés avaient été la dernière chose que plus d'un jeune homme de la tribu avait vue. Yesugei se préparait à un assaut ennemi, son instinct prenait le pas sur ses muscles et ses réactions. Temüdjin le vit s'évertuer à se détendre.

— J'aurai l'air d'un idiot s'ils nous font tomber de cheval et nous taillent en pièces, maugréa Yesugei, avec un rictus qui aurait mieux convenu à un cadavre.

Temüdjin s'esclaffa, sincèrement amusé par les efforts de son père.

— Ça t'est pénible, je vois. Essaie de renverser la tête en arrière

en même temps.

Le père suivit la suggestion du fils et ils riaient tous deux aux éclats lorsque les Olkhunuts les rejoignirent. Le visage cramoisi, Yesugei essayait ses larmes tandis que les cavaliers vociférants s'arrêtaient et bloquaient de leurs montures les deux étrangers. Le nuage de poussière les suivit, enveloppant le groupe et les faisant tous cligner des yeux.

Le groupe de guerriers garda le silence tandis que Temüdjin et Yesugei ayant repris leur sérieux faisaient comme s'ils venaient juste de les apercevoir. Temüdjin conservait une expression impénétrable même s'il avait peine à déguiser sa curiosité. Tout chez ces hommes était subtilement différent de ce dont il avait l'habitude. Leurs chevaux étaient superbes et les guerriers portaient des *deels* légers gris et or sur des pantalons marron foncé. D'une certaine façon, ils paraissaient plus propres, plus nets, que les hommes de sa tribu, et Temüdjin sentit naître en lui un vague ressentiment. Son regard se posa sur celui qui devait être le chef et dont les autres attendaient visiblement les ordres.

Le jeune guerrier montait aussi bien que Kachium mais c'était presque un adulte, vêtu d'une mince tunique qui ne couvrait pas ses bras bruns. Deux arcs et une hache pendaient à sa selle. Temüdjin ne vit pas de sabre sur les autres mais eux aussi portaient de petites haches et il se demanda à quoi elles leur serviraient contre des hommes armés : un bon sabre en ferait du petit bois en un coup ou deux. À moins qu'ils ne les lancent.

Les Olkhunuts les examinaient eux aussi avec intérêt. L'un des guerriers approcha son cheval de Yesugei, une main se tendit pour tâter le tissu de son *deel*.

Temüdjin vit à peine son père bouger mais la paume de l'homme fut rayée d'une balafre rouge avant qu'il ait pu toucher ce qui appartenait au khan. Avec un cri, l'Olkhunut ramena le bras en arrière et sa douleur se transforma instantanément en colère.

— Tu prends un grand risque en venant ici sans tes féaux, khan des Loups, dit le jeune cavalier à la tunique. Nous amènes-tu un autre de tes fils pour que les Olkhunuts en fassent un homme ?

Yesugei se tourna vers Temüdjin avec cette même lueur étrange dans les yeux.

— Voici mon fils, Temüdjin. Temüdjin, voici ton cousin Koke. Son père est l'homme que j'ai blessé à la hanche le jour où j'ai rencontré ta mère.

— Et il boite encore, enchaîna Koke sans sourire.

Sans même qu'il eût besoin de lui en donner l'ordre, apparemment, son cheval s'approcha de celui du khan et Koke tapota l'épaule de Yesugei. Le khan se laissa faire, bien que sa raideur laissât

penser qu'il eût pu réagir autrement. Les autres guerriers se calmèrent tandis que Koke s'éloignait. Il avait montré qu'il n'avait pas peur du khan et Yesugei avait accepté de reconnaître qu'il ne régnait pas là où les Olkhunuts plantaient leurs tentes.

— Vous devez avoir faim, reprit Koke. Les chasseurs ont rapporté ce matin des marmottes de printemps bien grasses. Mangerez-vous avec nous ?

— Oui, répondit Yesugei pour son fils et lui.

Ils étaient désormais protégés par les lois de l'hospitalité et Yesugei perdit la raideur suggérant qu'il aurait préféré avoir un sabre en main. Sa dague était retournée sous son *deel* doublé de fourrure. Temüdjîn, lui, était anéanti. Il n'avait pas imaginé qu'il se sentirait aussi seul parmi des étrangers et, le temps qu'ils parviennent aux premières tentes des Olkhunuts, il garda les yeux rivés sur son père, redoutant déjà le moment où il l'abandonnerait pour rentrer chez lui.

Les yourtes des Olkhunuts étaient d'un gris-blanc différent de celles que Temüdjîn connaissait. Leurs chevaux, parqués à proximité dans de vastes corrals, étaient trop nombreux pour qu'il pût les compter. Les bœufs, les chèvres et les moutons paissant sur toutes les hauteurs environnantes indiquaient que les Olkhunuts étaient prospères et, comme l'avait souligné Yesugei, fort nombreux. Temüdjîn vit des garçons de l'âge de ses frères se poursuivre à la lisière du camp. Armé d'un petit arc, chacun d'eux décochait des traits dans le sol en alternant cris et jurons. C'était étrange et il aurait voulu que Kachium et Khasar soient avec lui.

Son cousin Koke sauta à terre, confia les rênes de son cheval à une femme menue au visage ridé comme une feuille. Temüdjîn et Yesugei mirent pied à terre en même temps et un Olkhunut emmena leurs montures pour les faire boire et manger. Les autres cavaliers s'égaillèrent dans le camp, retournant à leurs tentes ou bavardant en groupes. La visite d'étrangers n'était pas chose courante et Temüdjîn sentit des centaines d'yeux sur lui tandis que Koke, ouvrant la marche, conduisait les deux Loups à travers les siens.

Mécontent d'être contraint de marcher derrière le jeune homme, Yesugei ralentit, s'arrêta pour examiner les nœuds décoratifs de la tente d'une famille de rang inférieur. Koke en fut réduit à attendre ses hôtes pour ne pas arriver sans eux. Temüdjîn eut envie d'applaudir la manière subtile dont son père avait fait tourner à son avantage le petit jeu du statut. Au lieu de hâter le pas derrière Koke, ils avaient transformé le trajet en visite du camp. Yesugei parla même à une ou deux personnes mais sans poser de questions pour lesquelles il n'aurait peut-être pas obtenu de réponses, se contentant d'un compliment ou

d'une simple remarque. Les Olkhunuts fixaient les deux Loups et Temüdjin devinait que son père savourait cet instant de tension autant qu'une bataille.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin devant une tente à la portière d'un bleu vif, Koke était agacé mais n'aurait su dire exactement pourquoi.

— Ton père va bien ? lui demanda Yesugei.

Le jeune guerrier dut se retourner au moment où il se baissait pour entrer.

— Il est plus fort que jamais, répondit-il.

— Dis-lui que je suis ici, le pria Yesugei d'un ton affable.

Koke rougit légèrement avant de disparaître dans la pénombre.

— Observe les règles de la courtoisie quand nous entrerons, murmura le khan à son fils. Ce ne sont pas les familles que tu connais. On remarquera tes moindres manquements et on s'en gaussera.

— Je comprends, répondit Temüdjin, remuant à peine les lèvres. Quel âge a mon cousin Koke ?

— Treize ou quatorze ans.

— Alors, il vit uniquement parce que tu as touché son père à la hanche et non au cœur ?

— Je ne visais pas la hanche, avoua Yesugei. Je visais pour tuer mais je n'avais qu'un instant pour lâcher ma flèche avant que l'autre frère de ta mère ne jette sa hache sur moi.

— Il est ici aussi ? s'enquit Temüdjin en regardant autour de lui.

— Non. À moins qu'il n'ait réussi à recoller sa tête sur son cou.

Temüdjin réfléchit en silence. Les Olkhunuts n'avaient aucune raison d'aimer son père et beaucoup de le haïr, cependant Yesugei leur envoyait ses fils pour qu'ils trouvent une épouse chez eux. Les certitudes qu'il avait parmi les siens volaient en éclats, il se sentait perdu, effrayé. Rassemblant sa détermination, il se composa un masque indéchiffrable. Après tout, Bekter était venu à bout de son année dans cette tribu. Les Olkhunuts ne le tueraient pas et tout le reste serait supportable, Temüdjin en était presque sûr.

— Pourquoi ne sort-il pas ? murmura-t-il à son père.

Yesugei détacha son regard d'un groupe de jeunes femmes occupées à traire des chèvres.

— Il nous fait attendre parce qu'il pense que je me sentirai insulté. Il m'a fait attendre quand je suis venu avec Bekter, il y a deux ans. Nul doute qu'il me fera attendre quand je viendrai avec Khasar. Cet homme est idiot, mais tous les chiens aboient après le loup.

— Alors, pourquoi lui rendre visite ? demanda Temüdjin, baissant encore la voix.

— Les liens du sang me protègent parmi eux. Cela les agace de m'accueillir, mais ils font ainsi honneur à ta mère. Je joue mon rôle et mes fils ont des épouses.

— Tu verras leur khan ?

Yesugei secoua la tête.

— Si Sansar me voit, il sera tenu de m'offrir sa tente et ses femmes pour toute la durée de mon séjour. Non, il est parti à la chasse, comme je le ferais s'il venait chez les Loups.

— Tu as de l'estime pour lui, dit Temüdjin en scrutant le visage de son père.

— Il a assez d'honneur pour ne pas feindre une amitié qu'il n'a pas pour moi. Je le respecte. Si je décide un jour de m'emparer de ses troupes, je lui laisserai quelques moutons et une femme ou deux, peut-être même un arc et une bonne pelisse contre le froid.

Yesugei sourit, ramena son regard sur les jeunes filles s'occupant de leur troupeau bêlant. Temüdjin se demanda si elles savaient que le loup était déjà parmi elles.

L'intérieur de la tente était sombre, l'air chargé d'une odeur de mouton et de sueur. Baissant la tête pour entrer, Temüdjin songea pour la première fois à quel point un homme est vulnérable lorsqu'il entre chez un autre. La petitesse des ouvertures remplissait peut-être une autre fonction que protéger les habitants de la tente des rigueurs de l'hiver.

Des lits et des chaises en bois sculpté avaient été disposés le long du treillis circulaire ; au centre trônait un poêle. Temüdjin se sentit vaguement déçu par l'aspect ordinaire du lieu, même s'il remarqua au fond un bel arc à double courbure, alternant les couches de bois, de corne et de tendon. Il se demanda s'il pourrait s'entraîner au tir avec les Olkhunuts. S'ils lui interdisaient de toucher une arme pendant tout un cycle de saisons, il risquait de perdre l'adresse qu'il avait eu tant de mal à acquérir.

Koke gardait la tête respectueusement inclinée mais un autre Olkhunut se leva quand Yesugei s'approcha de lui pour le saluer.

— Je t'amène encore un fils, Enq, annonça le khan d'un ton solennel. Les Olkhunuts sont amis des Loups et nous font grand honneur en nous pourvoyant en femmes robustes.

Temüdjin observait avec fascination cet oncle, frère de sa mère. C'était étrange de penser qu'elle avait grandi autour de cette yourte, qu'elle y avait peut-être chevauché un mouton, comme le font parfois les enfants.

Enq, qui mesurait une tête de moins que Yesugei, avait un corps de javeline : peu de chair sur les os, un crâne rasé dont on devinait les sutures. Même dans la pénombre de sa tente, sa peau luisait de graisse. Une unique mèche de cheveux gris pendait entre ses yeux. Si le regard qu'il lança à Temüdjin n'était pas de bienvenue, il pressa la

main de Yesugei et sa femme prépara du thé salé pour ses hôtes. Enq finit par rompre le silence qui enflait autour d'eux :

— Ma sœur va-t-elle bien ?

— Elle m'a donné une fille, répondit Yesugei. Peut-être m'enverras-tu un jour un de tes fils.

Enq hocha la tête, bien que l'idée ne parût pas le séduire.

— Le sang est-il venu à la fille que tu as trouvée pour mon aîné ? demanda Yesugei.

— Pas encore, d'après sa mère. Elle vous rejoindra quand elle sera prête.

Enq sembla sur le point d'ajouter quelque chose puis referma la bouche, avec une résolution qui creusa les rides au coin de ses lèvres.

Temüdjin se percha au bord d'un lit, nota la qualité des couvertures. Se rappelant les recommandations de son père, il prit le bol de thé qu'on lui tendait dans sa main droite, la gauche en coupe soutenant le coude droit selon l'usage. Personne n'aurait pu critiquer ses manières devant les Olkhunuts.

Tous burent le thé en silence et le jeune Mongol commença à se décontracter.

— Pourquoi ton fils ne m'a-t-il pas salué ? demanda soudain Enq.

Temüdjin se raidit de nouveau, posa son bol et se leva. Enq fit de même et le garçon constata avec plaisir qu'il l'égalait en taille.

— C'est un honneur pour moi de te rencontrer, oncle. Je suis Temüdjin, deuxième fils du khan des Loups. Ma mère t'envoie ses salutations. Te portes-tu bien ?

— Je me porte à merveille, mon garçon. Mais je vois qu'il te reste à apprendre la politesse de notre peuple. Tu...

Yesugei toussota et Enq n'alla pas plus loin, mais la lueur irritée de son regard n'échappa pas à Temüdjin. Le garçon se retrouvait plongé dans un monde adulte de jeux subtils et il songea de nouveau avec effroi au moment où son père le quitterait.

— Comment va ta hanche ? murmura Yesugei.

Les minces lèvres d'Enq se tordirent en un sourire.

— Je n'y pense jamais.

Temüdjin remarqua sa démarche raide quand il alla se rasseoir et en éprouva une satisfaction secrète. Il n'était pas obligé d'aimer ces gens étranges. C'était encore une épreuve, comme tout ce que Yesugei concoctait pour ses fils. Il la subirait.

Le khan changea abruptement de sujet :

— Y a-t-il une femme pour lui sous tes tentes ?

Enq vida le reste de son bol de thé, le tendit pour qu'on le remplisse.

— Il y a une famille qui n'a pas trouvé de parti pour sa fille. Ses parents seront heureux qu'elle mange la viande et le lait de quelqu'un

d'autre.

Yesugei approuva de la tête.

— Je la verrai avant de partir. Il faut qu'elle soit vigoureuse et capable de donner des enfants aux Loups. Qui sait, elle pourrait un jour devenir mère de la tribu.

Enq buvait son thé salé comme s'il réclamait toute son attention. Temüdjïn mourait d'envie de fuir l'odeur rance de cet homme et sa tente lugubre mais il se força à ne pas bouger et à écouter. Son avenir dépendait de ce moment.

— Je te conduis à elle, dit l'Olkhunut.

Yesugei secoua la tête.

— Bon sang vient de bonne lignée, Enq. Je verrai ses parents avant mon départ.

Enq acquiesça avec réticence.

— Comme tu voudras. Il faut que j'aille pisser, de toute façon.

Temüdjïn se leva, s'écarta au passage de son oncle qui se dirigea vers la portière. Presque aussitôt, on entendit l'urine bouillonner. Yesugei eut un rire de gorge qui n'avait rien d'amical. Il tendit le bras et pressa la nuque de Temüdjïn puis les deux Loups, unis par cet échange muet, s'avancèrent sous le soleil.

Les Olkhunuts semblaient affligés d'une curiosité insatiable pour leurs visiteurs. Des dizaines d'entre eux se pressaient autour de la tente d'Enq, qui fendit la foule en chassant à coups de pied deux chiens jaunes qui traînaient sur son passage. Derrière lui, Yesugei croisa le regard de Temüdjïn et hocha la tête pour le rassurer.

Chaque pas claudicant du frère de Hoelun rappelait sa vieille blessure tandis qu'il se faufilait entre les yourtes. Sentant leurs yeux sur lui, il rougit en conduisant les deux Loups vers la lisière du camp. Les Olkhunuts suivaient en observant les étrangers sans la moindre gêne.

Un grondement de sabots s'éleva derrière leur petit groupe et Temüdjïn fut tenté de se retourner. Il vit son père jeter un coup d'œil par-dessus son épaule et se dit que s'il y avait eu une menace le khan aurait dégainé son sabre. Bien que sa main serrât la poignée de l'arme, Yesugei souriait. Le bruit se rapprocha jusqu'à ce que le sol se mette à trembler sous leurs pieds.

Au dernier moment, Yesugei s'écarta et tendit vivement les bras pour saisir une forme. Le cheval, sans rênes ni selle, continua à galoper. Libéré de son fardeau, il rua deux fois puis s'arrêta, baissant la tête pour brouter l'herbe sèche.

Temüdjïn vit son père reposer une enfant par terre comme si elle ne pesait rien. Les cheveux coupés court, le visage presque noir de crasse, elle se débattait dans les bras du khan en crachant et en brailant. Avec un rire, il se tourna vers Enq.

— Les Olkhunuts font de leurs filles de vraies sauvages !

Le visage d'Enq eut ce qui pouvait passer pour une moue amusée. Il regarda la fillette malpropre déguerpier et dit, en lançant un regard à Temüdjin :

— Laissons-la retourner chez son père.

— C'est elle ? demanda le garçon, qui regrettait déjà de ne pas avoir mieux regardé.

Personne ne lui répondit.

Les chevaux de la tribu, rassemblés à la sortie du camp, hennissaient et secouaient la tête, excités par le printemps. La dernière des tentes, élimée et sans ornements, se trouvait sur un bout de terrain caillouteux près des corrals. La portière n'était même pas décorée, ce qui laissait penser que ses occupants ne possédaient rien hormis leur vie et leur place dans la tribu. Temüdjin frissonna à la perspective de passer une année dans une famille aussi pauvre. Il avait espéré qu'on lui prêterait au moins un arc pour chasser mais, à en juger par l'aspect de la tente, les parents de sa future femme auraient déjà bien du mal à le nourrir.

Yesugei gardait un visage impassible et Temüdjin s'efforça de l'imiter devant Enq. Il avait déjà résolu de ne pas aimer l'oncle malingre qui les avait accueillis d'aussi mauvaise grâce. Il n'aurait aucun mal à respecter cette décision.

Le père de la fille s'avança à leur rencontre, souriant et inclinant le buste. Ses vêtements étaient raides d'une crasse dont une bonne couche devait aussi recouvrir sa peau quelle que soit la saison, soupçonna Temüdjin. Son sourire révélait l'intérieur d'une bouche édentée et il gratta une plaque sombre dans ses cheveux, délogeant quelque parasite sans nom qu'il expédia au loin d'une chiquenaude. Il flottait dans l'air une forte odeur d'urine, bien qu'il n'y eût pas de latrines à proximité.

Temüdjin serra la main que l'homme lui tendait, entra dans la tente et se plaça à gauche de son père et d'Enq. Son moral sombra plus encore quand il découvrit les lits boiteux, eux aussi sans peinture. Le vieil homme ordonna à sa femme de servir le thé, lui décocha une taloche parce qu'elle ne réagissait pas assez vite à son gré. La présence des étrangers le rendait visiblement nerveux et il ne cessait de marmonner pour lui-même.

Ravi, Enq souriait en promenant les yeux sur le feutre rapiécé de la tente, le treillis en bois cent fois réparé.

— Nous sommes honorés d'être accueillis dans ton foyer, Shria, dit-il à la femme, qui s'inclina brièvement avant de verser le thé salé dans des petits bols.

La bonne humeur d'Enq fut plus manifeste encore quand il s'adressa au mari :

— Fais venir ta fille, Sholoi. Le père du garçon souhaite la voir.

Le vieil homme montra de nouveau ses gencives sans dents et sortit en remontant tous les deux pas son pantalon dépourvu de ceinture. Temüdjïn entendit des protestations aiguës, la réponse dure du père, et cacha sa consternation derrière son bol.

Sholoi amena la souillon qui se débattait, la frappa au visage et aux jambes sous le regard de Yesugei. Des larmes montèrent aux yeux de l'enfant, qui les refoula avec la même détermination qu'elle mettait à résister à son père.

— Voilà Börte, dit Enq, matois. Elle fera une femme bonne et fidèle pour ton fils, j'en suis sûr.

— Elle paraît un peu âgée, fit observer le khan d'un ton dubitatif.

La fille se libéra, alla s'asseoir à l'autre bout de la tente, aussi loin d'eux que possible.

— Elle a quatorze ans mais le sang ne lui est pas venu, répondit Enq. Peut-être parce qu'elle est si mince. Elle a eu d'autres prétendants, bien sûr, mais ils voulaient une fille docile, pas une future femme pleine de feu. Elle fera une excellente mère pour les Loups.

Börte ramassa une chaussure et la lança sur Enq. Temüdjïn l'attrapa au vol, ce qui lui valut un regard mauvais de sa « fiancée ».

Yesugei traversa la tente et quelque chose en lui calma Börte. De stature imposante dans sa propre tribu, il était plus impressionnant encore pour les Olkhunuts, de constitution moins robuste. Il prit doucement la fille par le menton, lui fit lever la tête.

— Il faut à mon fils une femme vigoureuse, dit-il en la regardant dans les yeux. Je crois qu'elle deviendra belle en grandissant.

Perdant un calme inhabituel pour elle, Börte tenta de frapper la main de Yesugei mais il fut plus rapide qu'elle. Il sourit, hocha la tête.

— Elle me plaît. J'accepte les fiançailles.

Enq cacha son mécontentement derrière un pâle sourire.

— Je suis heureux d'avoir trouvé une bonne épouse pour ton fils.

— Je reviendrai le chercher dans un an, dit Yesugei. Apprends-lui la discipline, mais rappelle-toi qu'un jour il sera un homme et qu'il pourrait revenir payer ses dettes envers les Olkhunuts.

La menace sous-jacente n'échappa ni à Enq ni à Sholoi et le premier serra les mâchoires pour ne pas répondre avant de s'être maîtrisé.

— La vie est dure dans nos tentes. C'est un guerrier que nous te rendrons.

— Je n'en doute pas, répondit Yesugei.

Il dut presque se plier en deux pour passer par la petite ouverture et Temüdjïn fut pris d'une panique subite en comprenant que son père partait. Il eut l'impression que les deux autres hommes mettaient une

éternité à le suivre mais il se força à demeurer assis jusqu'à ce qu'il ne reste plus dans la tente que la femme rabougrie et qu'il pût enfin sortir lui aussi. Le temps qu'il émerge, clignant des yeux dans le soleil, on avait déjà amené le cheval de son père. Yesugei monta en selle avec souplesse, les regarda tous de haut. Ses yeux trouvèrent enfin Temüdjin mais il ne dit pas un mot et, au bout d'un moment, il enfonça ses talons dans les flancs de sa monture et partit au petit trot.

Temüdjin regarda son père s'éloigner, retourner auprès de ses frères, de sa mère, de ceux qu'il aimait. Tout en sachant que Yesugei n'en ferait rien, il espérait qu'il regarderait derrière lui avant d'être hors de vue. Il sentit des larmes lui monter aux yeux, prit une profonde inspiration pour les refouler afin de ne pas donner à Enq le plaisir d'assister à ce moment de faiblesse.

Son oncle pressa une de ses narines d'un doigt, souffla vers le sol le contenu de l'autre et marmonna :

— Un imbécile arrogant, celui-là. Comme tous les Loups.

Temüdjin se retourna avec vivacité.

— Et les petits sont pires encore que le père, poursuivit Enq avec mépris. Sache que Sholoi bat ses fils plus durement encore que sa fille et sa femme. Ils savent tous se tenir à leur place. Tu apprendras à en faire autant.

Il fit signe au vieil homme, qui saisit le bras de Temüdjin avec une vigueur étonnante. Enq sourit de la surprise du jeune garçon.

Temüdjin garda le silence, conscient qu'ils cherchaient à l'effrayer. Au bout d'un moment, Enq s'éloigna avec une expression amère. Le jeune Mongol remarqua que la boiterie de son oncle était plus forte lorsque Yesugei n'était pas là pour l'observer. Dans sa peur et sa solitude, cette pensée le réconforta un peu. S'il avait été traité avec gentillesse, il n'aurait peut-être pas eu la force de tenir. Telle une goulée de sang de jument, l'aversion qu'il ressentait le revigora.

Yesugei ne se retourna pas en passant devant les derniers cavaliers du camp. Son cœur saignait de laisser son précieux fils aux mains de mauviettes comme Enq et Sholoi, mais accorder ne fût-ce que quelques mots de réconfort à Temüdjin aurait permis à ces gringalets de triompher. Lorsqu'il se retrouva seul dans la plaine et que le camp fut loin derrière lui, il eut un de ses rares sourires. Temüdjin avait de la férocité en lui, peut-être plus que n'importe quel autre de ses fils. Là où Bekter se serait réfugié dans une humeur maussade, Temüdjin surprendrait peut-être ceux qui pensaient pouvoir tourmenter à leur guise un fils de khan. D'une façon ou d'une autre, le garçon survivrait à cette année et les Loups profiteraient de son expérience. Yesugei repensa aux troupeaux de bêtes grasses qui

paissaient autour des tentes de la tribu de sa femme. Il n'avait décelé aucune véritable faiblesse dans les défenses des Olkhunuts, mais si l'hiver était rude, il pourrait bien un jour faire irruption dans leur camp, cette fois avec ses guerriers. Son humeur s'éclaira lorsqu'il imagina Enq fuyant devant ses cavaliers. Finis les sourires et les regards matois.

Du talon, le khan mit son cheval au grand trot, l'esprit agréablement envahi de visions d'incendies et de hurlements.

Temüdjin fut brusquement tiré de son sommeil lorsque deux mains le firent choir de son grabat sur le plancher. L'obscurité de la tente l'empêchait même de distinguer ses propres membres et rien ne lui était familier. Il entendit Sholoi bougonner en bougeant et présuma que c'était lui qui l'avait réveillé. L'antipathie du garçon pour le père de Börte s'en trouva renforcée. Il se leva péniblement, retint un cri de souffrance quand il se cogna le tibia contre un obstacle invisible. Il ne faisait pas encore jour et le camp des Olkhunuts était silencieux. Il ne voulait pas déclencher les aboiements des chiens. Un peu d'eau froide chasserait son reste de sommeil, pensa-t-il en bâillant. Il tendit le bras vers l'endroit où il se rappelait avoir vu un seau la veille mais ses doigts se refermèrent sur du vide.

— Réveillé ? dit Sholoi, quelque part près de lui.

Temüdjin se tourna dans la direction de la voix, serra les poings. Il gardait un bleu au côté du visage, là où le vieil homme l'avait frappé, la veille. Le coup lui avait fait monter aux yeux des larmes de honte et confirmé qu'Enq avait dit la vérité sur la vie dans ce foyer misérable. Sholoi se servait de ses mains osseuses pour appuyer chacun de ses ordres, que ce soit pour chasser un chien de son passage ou pour assigner quelque tâche à sa fille ou à sa femme. Son épouse acariâtre semblait avoir appris à se cantonner dans un mutisme renfrogné mais Börte avait tâté des poings de son père plus d'une fois en ce premier soir, rien que pour avoir été trop proche de lui dans l'espace confiné de la yourte. Temüdjin se dit que sous la crasse et les vieilles nippes elle devait être couverte de bleus. Il avait fallu deux coups sévères de Sholoi pour que lui aussi baisse la tête. Temüdjin avait alors senti sur lui le regard méprisant de l'adolescente, mais aussi, qu'aurait-il pu faire ? Tuer le vieillard ? Le jeune Loup n'aurait pas survécu longtemps aux appels à l'aide de Sholoi, entourés comme ils l'étaient du reste de la tribu. Les Olkhunuts prendraient plaisir à le découper en morceaux s'il leur en fournissait le prétexte. Juste avant de s'endormir, la veille, il s'était imaginé avec délectation traînant derrière son cheval un Sholoi sanglant, mais ce n'étaient là que divagations nées de son humiliation.

Bekter a survécu, se rappela-t-il en se demandant comment ce grand bœuf était parvenu à maîtriser son humeur.

Il entendit un bruissement quand Sholoi souleva la portière en feutre, suffisamment pour qu'à la clarté des étoiles Temüdjïn puisse contourner le poêle et passer devant les formes endormies de Börte et de sa mère. À quelques pas de là, deux autres tentes abritaient les fils de Sholoi, leurs femmes et leurs enfants. Ils avaient tous quitté le vieil homme des années plus tôt, abandonnant Börte. Malgré sa brutalité, Sholoi était khan dans son foyer et Temüdjïn ne pouvait qu'incliner la tête en tâchant de ne pas trop s'attirer de gifles et de coups.

Il sortit en frissonnant, croisa les bras sous son épais *deel* pour se tenir chaud. Sholoi était encore en train de vider sa vessie, comme il semblait le faire toutes les heures pendant la nuit, réveillant parfois Temüdjïn. Le garçon se demanda pourquoi, cette fois-ci, il l'avait fait tomber de sa paillasse. Tenaillé par la faim, il aurait voulu avaler quelque chose de chaud pour commencer la journée. Un peu de thé suffirait, il en était sûr, à arrêter le tremblement de ses mains, mais il savait que Sholoi se contenterait de ricaner s'il réclamait quoi que ce soit avant que le poêle soit allumé.

Les troupeaux se découpaient en formes sombres à la lueur des étoiles tandis que Temüdjïn répandait lui aussi son urine sur le sol et la regardait fumer. Les nuits étaient encore froides au printemps et une pellicule de givre couvrait la terre. L'ouverture de la yourte donnant au sud, il n'eut aucun mal à trouver l'est pour y guetter l'aube. Aucun signe ne l'annonçait et Temüdjïn se prit à espérer que Sholoi ne se levait pas aussi tôt chaque jour. L'homme était certes édenté mais noueux et sec comme un vieux bâton, et Temüdjïn songea, la mort dans l'âme, que la journée serait longue et dure.

Au moment où il rajustait ses vêtements, il sentit une main sur son bras. Sholoi lui tendit un seau en bois, et lorsque le garçon le prit, il lui en accrocha un autre à sa main libre.

— Va les remplir et reviens vite, ordonna-t-il.

Temüdjïn se dirigea vers le murmure de la rivière en songeant à Khasar et à Kachium. Ils lui manquaient déjà et il n'avait aucun mal à imaginer la scène paisible de leur réveil dans la tente qu'il avait toujours connue, Hoelun les secouant pour qu'ils s'attellent à leurs tâches. À son retour, les seaux pesaient au bout de ses bras mais il avait faim et Sholoi le priverait sans doute de repas s'il lui donnait l'occasion de le punir.

Dans la tente, le poêle était allumé et Börte n'était plus sous ses couvertures. Shria, la minuscule femme de Sholoi, nourrit le feu avant de refermer la porte du poêle avec un claquement. Elle n'avait pas dit un seul mot à Temüdjïn depuis son arrivée. Il regardait la théière avec envie mais Sholoi entra au moment où le garçon posait ses seaux et il le fit ressortir en lui pinçant le biceps.

— Quand le soleil sera levé, tu rabouteras les plaques de feutre.

Tu sais tondre ?

— Non, je n'ai jamais... commença Temüdjîn.

— Tu ne me sers pas à grand-chose, hein ? Les seaux, je peux les porter moi-même. Lorsqu'il fera jour, tu ramasseras des crottes de mouton pour le poêle. Tu sais mener un troupeau ?

— Je l'ai déjà fait, se hâta de répondre le garçon.

Il espérait qu'on lui rendrait son cheval pour qu'il puisse s'occuper des bêtes. Cela lui permettrait d'échapper au moins un moment chaque jour à sa nouvelle famille. Remarquant son empressement à répondre, Sholoi plissa sa bouche édentée.

— Tu veux retourner auprès de ta mère, c'est ça ? Un peu de travail te fait peur ?

— Non. Je sais tanner le cuir et tresser des cordes pour les brides et les selles. Je sais sculpter le bois, la corne et l'os.

— Je n'ai pas besoin d'une selle pour un cheval que je n'ai pas, répliqua Sholoi. On ne naît pas tous dans la soie et la fourrure.

Temüdjîn vit venir le poing du vieil homme et l'esquiva en tournant la tête. Sholoi ne se fit cependant pas prendre une seconde fois et le frappa jusqu'à ce qu'il tombe sur le rond de sol sombre où l'urine avait rongé le givre. Comme il tentait de se relever, Sholoi lui donna un coup de pied dans les côtes. Temüdjîn parvint à se remettre debout en chancelant, se demandant ce que cherchait le vieil homme en l'humiliant ainsi à chaque instant.

Sholoi eut un sifflement exaspéré puis cracha et tendit le bras pour saisir Temüdjîn de ses doigts noueux. Le garçon recula en baissant la tête pour se protéger d'une pluie de coups dont plusieurs atteignirent néanmoins leur cible. L'instinct lui soufflait de riposter mais il n'était même pas sûr que Sholoi le sentirait. Dans l'obscurité, l'homme semblait plus grand, plus effrayant.

— Assez ! cria le garçon. Assez !

Sholoi ricana, haletant comme s'il avait couru sous le soleil de midi.

— J'ai brisé des bêtes plus rétives que toi. Tu ne vaux pas mieux que je le pensais, dit-il avec mépris.

Temüdjîn se rendit compte qu'il voyait à présent les traits de Sholoi. Les premiers rayons du soleil éclairaient l'est et la tribu s'éveillait enfin. L'homme et l'adolescent sentirent tous deux en même temps qu'on les observait et se retournèrent. Börte les regardait.

Temüdjîn rougit d'une honte plus cuisante encore que les coups. Sous le regard de sa fille, Sholoi parut embarrassé. Sans dire un mot, il abandonna Temüdjîn et disparut dans la pénombre fétide de la yourte.

Le garçon sentit du sang couler de son nez sur sa lèvre supérieure, qu'il essuya d'un geste rageur. Le mouvement fit sursauter la fille de Sholoi, qui lui tourna le dos et partit en courant dans les premières

leurs de l'aube. Pendant quelques instants, Temüdjin se retrouva seul et se sentit perdu, misérable. Les membres de sa nouvelle famille ne valaient guère mieux que des bêtes, pour ce qu'il en avait vu, et ce n'était que le commencement du premier jour.

Börte courait entre les tentes, évitant les obstacles, échappant à un chien qui tenta un instant de la poursuivre.

Quelques crochets rapides et l'animal, semé, ne put que gronder d'une rage impuissante. Börte se sentait vivre quand elle courait, comme si rien au monde ne pouvait l'atteindre. Lorsqu'elle était immobile, son père la cognait, sa mère lui cinglait le dos avec des baguettes de bouleau. Elle portait encore les marques des coups qu'elle avait reçus pour avoir renversé un baquet de yogourt deux jours plus tôt.

Elle aurait voulu que le soleil reste figé sur l'horizon. Si la tribu demeurait endormie, Börte trouverait un peu de tranquillité et de bonheur loin des regards des autres. Elle savait ce qu'ils disaient d'elle et elle regrettait parfois de ne pas être comme les autres filles de la tribu. Elle avait même fait des efforts pour leur ressembler, mais une journée avait suffi pour qu'elle se lasse de coudre, de faire à manger et de préparer l'airag pour les guerriers. Qu'est-ce que cela avait d'excitant ? Même son corps était différent de celui des autres filles, avec une ossature plus frêle, et tout juste deux minuscules bourgeons pour rompre la platitude du râtelier de côtes de son torse. Sa mère se plaignait qu'elle ne mangeait pas assez pour se développer, mais Börte ne l'entendait pas ainsi. Elle ne voulait pas de mamelles de vache pendantes qu'un homme viendrait traire. Elle voulait être agile comme une biche, efflanquée comme un chien sauvage.

Elle grognait du plaisir de sentir le vent. Son père l'avait donnée au jeune Loup sans hésiter. Le vieil homme était trop bête pour demander à sa fille si elle voulait de lui ou non. Il s'en fichait, dans un cas comme dans l'autre. Elle connaissait sa violence, et tout ce qu'elle pouvait faire, c'était courir et se cacher, comme elle l'avait fait des milliers de fois. Des femmes de la tribu la laissaient passer la nuit dans leur tente quand le vieux Sholoi ne décollerait pas. Ces nuits étaient cependant dangereuses pour elle si le mari avait abusé de lait fermenté. Börte savait qu'une voix pâteuse et une haleine forte signifiaient que l'homme se jetterait sur elle dès qu'il ferait noir. Elle s'était fait prendre une fois et cela n'arriverait plus, du moins pas tant qu'elle porterait sur elle son petit couteau.

En passant devant les dernières tentes de la tribu, elle décida plus ou moins consciemment de pousser jusqu'à la rivière. L'aube révélait la ligne noire sinueuse de l'eau et Börte sentait qu'il lui restait de la

vitesse dans les jambes. Peut-être parviendrait-elle à sauter par-dessus l'eau et à ne jamais redescendre, comme un héron prenant son vol. Elle rit à l'idée de courir comme ces oiseaux disgracieux, tout en jambes et en ailes. Lorsqu'elle arriva à la berge, les muscles de ses cuisses se contractèrent. Elle s'éleva et, pendant un instant radieux, elle regarda le soleil et crut qu'elle ne redescendrait pas. Puis son pied toucha l'autre rive et elle roula dans l'herbe encore raide de givre, le souffle coupé par les brusques envols de son imagination. Elle enviait les oiseaux qui pouvaient dériver si loin de la terre. Comme ils devaient savourer cette liberté ! pensa-t-elle, cherchant dans le ciel leurs formes sombres s'élevant dans le matin naissant. Rien ne lui donnerait plus de plaisir que de pouvoir simplement déployer ses ailes, laisser derrière elle sa mère et son père, hideux petits points sur le sol. Ils seraient minuscules sous elle, tels des insectes. Elle volerait jusqu'au soleil et le père ciel l'accueillerait. Jusqu'à ce que lui aussi lève la main sur elle et qu'elle doive à nouveau fuir. Börte n'était pas très sûre du père ciel. D'après son expérience, les hommes de toutes sortes ressemblaient trop aux étalons qu'elle voyait monter les juments des Olkhunuts. Ils étaient ardents avant et pendant, avec le long bâton qui oscillait sous eux. Après, ils broutaient l'herbe comme s'il ne s'était rien passé et elle ne voyait là aucune tendresse. Cela n'était pas un mystère pour une fille qui avait passé toute sa vie dans la même tente que ses parents. Son père se moquait bien qu'elle soit présente quand il attirait Shria à lui, le soir.

Étendue sur le sol froid, Börte respirait bruyamment par la bouche. Si le jeune Loup tentait de la monter de la même manière, elle ne lui laisserait qu'un moignon de sa virilité. Elle s'imagina l'emportant avec elle comme un ver rouge tandis qu'il courait derrière elle en exigeant qu'elle le lui rende. Elle trouva la scène amusante et eut un petit rire quand elle eut enfin recouvré son souffle.

La tribu s'éveillait. Il y avait du travail à accomplir autour des tentes et avec les troupeaux. Son père serait occupé par le fils du khan, mais elle resterait à proximité au cas où il voudrait qu'elle finisse de tanner les peaux ou qu'elle étende la laine pour préparer le feutre. Tout le monde serait à l'ouvrage jusqu'à ce que le dernier mouton soit tondue et Börte risquait de recevoir d'autres coups de baguette si elle n'en prenait pas sa part avant la fin du jour.

Elle s'assit dans l'herbe, en arracha un brin et le mâchonna.

— *Temüdjîn*, prononça-t-elle, attentive aux mouvements de ses lèvres.

Cela signifiait « homme de fer », un beau nom mais peu mérité puisqu'elle l'avait vu flancher sous les coups de son père. Il était plus jeune qu'elle, un peu lâche, et c'était lui qu'on voulait qu'elle épouse ! C'était ce garçon qui lui donnerait des filles et des fils capables de

courir comme elle !

— Jamais, dit-elle en regardant couler l'eau.

Sur une impulsion, elle se pencha vers la surface et contempla le reflet trouble de son visage. Cela aurait pu être n'importe qui, pensa-t-elle. N'importe quelle autre fille sale comme un berger et se coupant elle-même les cheveux avec un couteau. Elle n'était pas une beauté, elle le savait, mais si elle courait assez vite, aucun homme ne l'attraperait, de toute façon.

Sous le soleil de midi, Temüdjïn essuya la sueur coulant dans ses yeux. Son estomac grondait. La mère de Börte était aussi revêche que son mari et avait un regard aussi dur que le sien. Il frémit à l'idée d'épouser une femme aussi laide et renfrognée. En guise de petit déjeuner, Shria lui avait donné un bol de thé salé et un morceau de fromage gros comme son pouce, dur comme de l'os. Il l'avait coincé contre sa joue pour le sucer mais, à midi, il était à peine ramolli. Sholoi, lui, avait eu droit à trois pains plats brûlants fourrés de mouton épicé qu'il avait fait passer d'une main à l'autre pour chasser le froid du matin. Leur odeur avait fait saliver Temüdjïn, mais Shria lui avait pincé le ventre en disant qu'il pouvait sauter quelques repas. Une insulte de plus.

Tandis que Sholoi graissait les harnais et inspectait les sabots des chevaux de la tribu, Temüdjïn avait porté de gros ballots de laine à l'endroit où les femmes l'étendaient sur de vieux tissus pour faire le feutre. Ils étaient plus lourds que ce qu'il avait jamais porté mais il avait réussi à traverser presque tout le camp, titubant sous leur poids, attirant les regards et les commentaires des jeunes enfants. Il avait les mollets et le dos douloureux avant même d'avoir fini de porter le deuxième ballot mais il ne pouvait s'arrêter. Au dixième, Sholoi avait interrompu son travail pour suivre la progression chancelante du garçon et Temüdjïn vit plusieurs hommes de la tribu parier sur lui en riant. Les Olkhunuts pariaient sur tout, semblait-il, et il en était au point où cela lui était totalement indifférent quand ses jambes finirent par se dérober sous lui. Personne ne vint à son aide et il se dit qu'il n'avait jamais été aussi malheureux et désespéré qu'en ce moment de silence où les Olkhunuts le regardèrent se relever. Il n'y avait ni pitié ni humour sur aucun des visages ; quand il parvint à se remettre debout, leur cruauté le fortifia et il redressa la tête. Bien que la sueur lui piquât les yeux et que chaque inspiration pantelante lui brûlât la gorge, il leur sourit et eut le plaisir de voir quelques-uns d'entre eux détourner le regard.

Il devina que quelqu'un approchait au changement d'expression de ceux qui continuaient à l'observer. Temüdjïn portait le ballot sur

son épaule, les deux bras levés pour le maintenir en équilibre. Il se sentait vulnérable lorsqu'il se retourna pour voir ce qui avait attiré l'attention de la foule. Il reconnut son cousin Koke, qui paraissait ravi de la situation. Ses bras ballaient le long de son corps mais il était facile d'imaginer qu'il n'attendait qu'une occasion pour les abattre sur Temüdjïn, incapable de se protéger. Le ballot pesait lourdement sur lui et ses jambes étaient encore flageolantes. Il montra cependant un visage impassible, pour déconcerter Koke.

Cela ne marcha pas. Koke était suivi d'autres garçons du même âge dont les yeux brillaient d'une lueur menaçante. Du coin de l'œil, Temüdjïn vit les adultes se pousser du coude et s'esclaffer. Il aurait voulu avoir un couteau pour effacer de leurs visages leur expression arrogante. Bekter avait-il souffert autant ? Il n'en avait jamais parlé.

— Va porter ton ballot, dit Koke en souriant.

Au moment où Temüdjïn ouvrait la bouche pour répondre, il sentit une pression qui déséquilibra le ballot et il faillit être entraîné par son poids. Il chancela, bascula vers Koke, qui le repoussa brutalement. Il s'était trop souvent battu avec ses frères pour ne pas réagir et, lâchant son fardeau, il expédia un coup de poing qui projeta en arrière la tête de son cousin.

L'instant d'après, ils roulaient tous les deux sur le sol. Les autres garçons ne se contentaient pas de les encourager de leurs cris et l'un d'eux s'avança et frappa Temüdjïn au ventre d'un coup de pied qui lui coupa la respiration. Au moment où le jeune Loup s'écartait de Koke et tentait de se relever, un autre lui décocha un coup de pied dans le dos. Koke saignait du nez, rien qu'un filet qui se coagulait déjà dans la poussière. Avant que Temüdjïn ait pu se remettre debout, il l'empoigna de nouveau et lui pressa la tête contre le sol tandis que deux autres garçons s'asseyaient sur sa poitrine et ses jambes. Porter les ballots l'avait trop épuisé pour qu'il parvienne à se libérer. Il se débattit violemment mais il avalait de la poussière à chaque inspiration et il suffoqua bientôt. Il saisit un de ses agresseurs à la gorge et Koke lui cogna le crâne contre le sol pour lui faire lâcher prise. Puis Temüdjïn perdit plus ou moins conscience.

Il ne reprit pas exactement connaissance, ce fut plutôt comme s'il émergeait d'un rêve quand on lui vida un seau sur la figure. Temüdjïn hoqueta tandis qu'une eau froide chargée de sang et de saletés ruisselait sur lui. Quand Sholoi le releva, il s'aperçut que le vieil homme avait fait déguerpir les garçons, qui lançaient encore de loin des railleries à leur victime. Il croisa le regard du père de Börte, n'y vit que de l'irritation lorsque le vieil homme claqua des doigts devant son visage pour attirer son attention.

— Tu retourneras chercher de l'eau, maintenant que j'ai dû vider un seau sur toi, grommela Sholoi d'une voix qui lui parut lointaine.

Ensuite, tu battras la laine avec les autres jusqu'à l'heure du repas. Si tu travailles dur, tu auras de la viande et du pain chaud pour te donner des forces.

Au bout d'un moment, le vieil homme ajouta, avec une mimique dégoûtée :

— Je crois qu'il est encore étourdi. Il lui faudrait un crâne plus épais, comme son frère. Il avait une tête de yack, celui-là.

— Je t'entends, dit Temüdjin, reprenant tout à fait ses esprits.

Il ramassa le seau sans chercher à cacher sa colère. Il ne voyait plus ni Koke ni les autres et il se jura de finir la bagarre qu'ils avaient commencée. Il avait supporté la dureté du travail et le mépris des Olkhunuts mais se faire rosser en public, c'en était trop. Il savait qu'il ne devait pas se jeter inconsidérément sur son cousin. Temüdjin restait assez enfant pour en avoir envie mais il était déjà assez guerrier pour attendre le moment opportun. Ce moment viendrait.

Chevauchant entre les collines dans une large vallée verte, Yesugei avisa au loin les points mouvants de plusieurs cavaliers. À cette distance, impossible de savoir si les Olkhunuts avaient chargé des guerriers de le suivre pendant son voyage de retour ou s'il s'agissait d'un groupe de pillards d'une tribu nouvelle venue dans la région. Son espoir que ce soit simplement des gardiens de troupeau fut anéanti quand il parcourut du regard les flancs nus des collines. Il n'y avait là-haut aucun mouton égaré et le khan sut qu'il serait vulnérable si le groupe se jetait à ses trousses.

Il observa leur progression du coin de l'œil, attentif à ne pas leur montrer la minuscule tache blanche d'un visage tourné vers eux. Il les vit changer de direction, un nuage de poussière signalant qu'ils avaient mis leurs montures au galop. Les plus proches éclaireurs des Loups se trouvaient encore à deux jours de cheval et il aurait du mal à semer les pillards sur un terrain aussi découvert. Il lança lui aussi son hongre au galop en se félicitant qu'il soit puissant et bien reposé. Ceux qui le suivaient montaient peut-être des chevaux fatigués.

Yesugei ne regardait pas par-dessus son épaule. Dans une vallée aussi large, il pouvait voir jusqu'à huit ou dix kilomètres de distance, et être vu. La poursuite serait longue et à moins d'avoir beaucoup de chance il serait pris s'il ne trouvait pas un refuge. Son regard scrutait fébrilement les collines, montait jusqu'aux arbres des crêtes, pareils à des cils lointains. Il n'y trouverait pas de quoi se cacher. Il lui fallait une vallée abritée où les bois s'étendaient sur les os de la terre, la couvrant d'une couche de feuilles mortes et d'aiguilles de pin grises. De tels endroits ne manquaient pas, mais Yesugei doutait qu'il y en ait dans les environs immédiats. Avec un grognement irrité, il poursuivit

sa course. Lorsqu'il finit par se retourner, les cavaliers s'étaient rapprochés et il constata qu'ils étaient cinq. Acharnés à le traquer, il le savait. Poussant probablement des cris excités qu'il était trop loin pour entendre. S'ils savaient qui ils poursuivaient, ils seraient moins téméraires. Le khan porta la main à la garde de son sabre, qui battait le flanc de sa monture. La longue lame, qui avait appartenu à son père, était maintenue par une lanière de cuir. Son arc était solidement attaché à la selle mais il pouvait y mettre une corde en un instant. Sous son *deel*, il sentait le poids réconfortant de la vieille cotte de mailles prise à des pillards. Si ses poursuivants se risquaient trop près, il le leur ferait regretter, se dit-il. Il était le khan des Loups et ne craignait aucun homme. Il vendrait chèrement sa peau.

Temüdjin grimaça lorsque la laine brute lui coupa les doigts pour la centième fois. Il avait déjà assisté au feutrage chez les Loups, mais ce travail était généralement confié aux garçons plus âgés et aux jeunes femmes. C'était différent chez les Olkhunuts, et il n'était pas le seul à y prendre part. De jeunes enfants apportaient des seaux d'eau pour asperger chaque couche de laine et la maintenir constamment humide. Koke et les autres garçons disposaient la laine sur des peaux tendues sur des cadres et la battaient pendant des heures jusqu'à ruisseler de transpiration. Temüdjin avait lui aussi participé au battage et il avait eu bien du mal à résister à la tentation d'abattre son bâton sur le visage ricanant de Koke.

Après que la laine avait été ainsi assouplie, les femmes mesuraient une aune de leurs bras écartés et traçaient une marque à la craie. Puis elles étalaient la laine mesurée sur des tissus de feutrage, la lissaient, enlevaient les nœuds et les fibres détachées jusqu'à obtenir un matelas blanc. Rajouter de l'eau aidait à presser le feutre brut en couches, mais la vraie difficulté consistait à trouver la bonne épaisseur. Temüdjin avait les mains rouges et douloureuses d'avoir travaillé des heures avec les autres tandis que Koke se moquait de lui et faisait glousser les femmes à ses dépens. Le jeune Loup n'en avait cure. Maintenant qu'il avait décidé d'attendre son moment, il pouvait supporter les insultes et les marques de mépris. Il prenait en fait un plaisir subtil à savoir que ce moment viendrait lorsqu'il n'y aurait personne d'autre alentour et qu'il rendrait à Koke un peu de ce qu'il méritait. Plus qu'un peu, en fait. Malgré ses mains écorchées et les lignes d'égratignures qui lui montaient jusqu'aux coudes, il savourait cette pensée.

Lorsque les matelas étaient lisses et réguliers, on amenait un cheval et la longue bande de laine blanche était enroulée sur un cylindre. Temüdjin aurait donné n'importe quoi pour être celui qui la ferait rouler sur des kilomètres, loin de ces gens. Mais c'était à ce ricanneur de Koke que cette tâche incombait et Temüdjin se rendit compte que son cousin était très apprécié dans la tribu, peut-être parce qu'il faisait rire les femmes avec ses pitreries. Le jeune Loup ne pouvait que garder la tête baissée et attendre le moment où ils s'arrêteraient pour avaler un pain fourré de légumes et de mouton. Ses

bras et son dos lui faisaient mal comme si on y avait enfoncé un couteau qu'on tordait à chaque mouvement mais il endurait sa souffrance, debout avec les autres pour étendre la balle de laine suivante sur le tissu de feutrage.

Il n'était pas le seul à souffrir. Sholoi surveillait le travail, bien qu'il ne possédât aucun mouton. Lorsqu'un bambin s'approcha de trop près, soulevant de la poussière qui retomba sur la laine brute, Sholoi le saisit par le bras et le frappa impitoyablement avec un bâton en ignorant ses pleurs. La laine devait être parfaitement propre pour que le feutre soit solide et Temüdjin veillait à ne pas commettre la même erreur. Agenouillé au bord de la laine, il ne laissait aucun petit caillou, aucune saleté, gâcher son feutre.

Börte avait travaillé en face de lui pendant une partie de l'après-midi et le garçon en avait profité pour examiner la fille que son père avait acceptée pour lui. Elle était si maigre qu'on eût dit un tas d'os, avec une touffe de cheveux noirs qui lui tombaient dans les yeux et de la morve séchée sous le nez. Il avait peine à imaginer une fille moins attirante. Lorsqu'elle l'avait surpris à la détailler, elle s'était raclé la gorge pour lui cracher dessus avant de se rappeler la laine propre et de ravalier son crachat. Sidéré, Temüdjin avait secoué la tête en se demandant ce qui avait plu à son père chez cette fille. L'orgueil de Yesugei l'avait peut-être contraint à accepter ce qu'on lui accordait, faisant ainsi honte à des hommes mesquins comme Enq et Sholoi. Temüdjin devait se faire à l'idée que la fille qui partagerait sa tente et lui donnerait des enfants était aussi sauvage qu'un chat des plaines. Cela correspondait bien à ce qu'il avait appris des Olkhunuts jusque-là. Ils n'étaient pas généreux. Quand ils donnaient une fille, c'était celle dont ils voulaient se débarrasser en l'expédiant là où elle causerait des ennuis à d'autres.

Shria le frappa de son bâton, lui arrachant un cri. Bien sûr, toutes les autres femmes gloussèrent et quelques-unes imitèrent même son cri, ce qui le fit rougir de rage.

— Cesse de rêvasser, lui répéta la mère de Börte pour la dixième fois.

Afin de rompre la monotonie de ce travail fastidieux, les femmes bavardaient sans interruption mais ce luxe n'était pas autorisé au nouveau venu. La moindre inattention était punie. La chaleur était accablante et même l'eau qu'on leur apportait était tiède, avec un goût salé qui levait le cœur. Il avait peine à croire que ce n'était que son premier jour.

Quelque part au sud, son père galopait vers le camp des Loups. Temüdjin imaginait son retour, les chiens bondissant autour de lui, le plaisir d'apprendre aux aiglons à chasser et à revenir se poser sur son poignet. Ses frères prendraient part au dressage, il en était sûr, ils

auraient le droit de tenir de leurs doigts tremblants des lambeaux de viande. Kachium ne flancherait pas quand l'oiseau rouge happerait l'offrande. Temüdjïn leur envoyait l'été qu'ils passeraient.

Lorsque Shria le cingla de nouveau, il saisit vivement le bâton pour le lui arracher des mains et le posa par terre près de lui. Elle resta un instant bouche bée avant de tendre le bras pour le récupérer mais il mit son genou dessus et secoua la tête, étourdi par sa propre audace, le cœur lui martelant les côtes. Shria se tourna vers Sholoi qui, non loin de là, regardait des femmes étendre sur le sol une nouvelle balle de laine mouillée. Temüdjïn s'attendait à ce qu'elle braille mais, à son étonnement, elle haussa les épaules et tendit la main pour réclamer son bâton. Il le lui rendit, prêt à se baisser pour esquiver un autre coup. Shria, indécise, soupesa le bâton un moment dans ses mains puis se retourna et s'éloigna. Il la suivit des yeux tandis que ses doigts recommençaient à lisser les fibres mais elle ne revint pas et, quelques minutes plus tard, il était de nouveau absorbé dans sa tâche.

Ce fut Enq, son oncle, qui leur apporta un pot de lait fermenté pour leur donner la force de finir. Lorsque le soleil atteignit les collines, à l'ouest, chacun reçut une louche du liquide clair connu sous le nom d'airag noir, qui ressemblait à de l'eau mais brûlait. Il était plus chaud que le thé laiteux servi dans les tentes et Temüdjïn s'étrangla en l'avalant. Il essuya sa bouche et hoqueta de douleur quand le liquide trouva sa peau écorchée et piqua comme une lame. Koke était parti rouler le feutre derrière son cheval, mais Sholoi remarqua la grimace du garçon et partit d'un rire interminable. Temüdjïn crut que le vieil homme allait avoir une attaque et tomberait raide devant lui – il l'espérait, en tout cas – mais le père de Börte survécut et, les larmes aux yeux, la respiration sifflante, il retourna au pot s'octroyer une seconde louche. Privilège injuste pour lui qui n'avait quasiment rien fait, mais personne ne parut s'en offusquer. Le jour déclinait lentement et le dernier matelas de feutre fut roulé et attaché derrière un autre cheval.

Avant que quiconque pût s'y opposer, Börte sauta en selle, surprenant Sholoi qui tenait la bride de l'animal. Ils n'échangèrent pas un mot mais la bouche du vieil homme s'activa comme s'il y avait trouvé un morceau de cartilage que sa langue ne parvenait pas à déloger. Après un moment d'hésitation, il frappa la croupe du cheval, envoyant sa fille rouler le feutre pour l'aplatir et le rendre résistant. On s'en servirait pour protéger les tentes du froid, fabriquer d'épais tapis et des couvertures pour les chevaux. Les chutes seraient utilisées pour empêcher de se souiller les enfants trop jeunes pour aller aux latrines sans risquer de tomber dedans. Temüdjïn s'accroupit, étira son dos douloureux en fermant les yeux. Sa main droite était engourdie, ce

qui l'inquiétait. De la gauche, il la massa et quand le sang revint dans ses doigts, la douleur lui fit monter les larmes aux yeux. Jamais il n'avait travaillé aussi dur et il se demandait si cela le rendrait plus fort.

Sholoi s'approcha de lui au moment où il se relevait et le garçon tressaillit légèrement. Il s'en voulut de sa nervosité mais il avait reçu trop de coups à l'improviste pour ne pas devenir méfiant. Le vieil homme lui pinça le biceps comme il en avait pris l'habitude et le dirigea vers la tente.

— Rentre manger et dormir. Demain, tu couperas du bois pour l'hiver.

Trop exténué pour répondre, Temüdjin le suivit dans un brouillard d'épuisement, les membres et l'esprit lourds.

Yesugei avait trouvé un endroit où camper qui lui semblait sûr. La vallée dans laquelle il avait repéré le groupe de cavaliers se terminait par une passe qu'il avait franchie dans l'espoir de trouver un refuge et de brouiller ses traces. Il savait que les autres n'auraient pas de mal à le suivre sur un sol poussiéreux, mais il ne pouvait pas chevaucher toute la nuit en prenant le risque que sa monture se casse une jambe dans un terrier de marmotte. Il avait donc forcé le vaillant petit hongre à gravir une pente escarpée en direction de la ligne des arbres, il était descendu de selle pour le tirer par la bride et lui avait prodigué de constants encouragements. L'escalade était pénible, dangereuse, et l'animal écarquillait les yeux de frayeur chaque fois que ses sabots glissaient sur le paillis d'aiguilles. Réagissant aussitôt, Yesugei passait les rênes autour du tronc de l'arbre le plus proche et s'y accrochait désespérément jusqu'à ce que le cheval recouvre l'équilibre.

Lorsque le khan parvint au sommet, les muscles de ses épaules et de sa poitrine lui faisaient terriblement mal et le hongre soufflait si fort par ses naseaux qu'on devait l'entendre à un kilomètre. Yesugei ne pensait pas que les cavaliers le suivraient parmi les arbres dans l'obscurité. Il lui suffirait de rester hors de vue et ils chercheraient vainement une piste disparaissant sous un tapis d'aiguilles de pin. Cette pensée l'aurait fait rire s'il avait pu les épier mais il ne les voyait pas. Un picotement dans sa nuque lui disait qu'ils étaient à proximité, guettant un mouvement ou un bruit. Il craignait que sa bête ne hennisse en direction des autres chevaux, révélant ainsi sa position, mais l'animal était épuisé par la longue chevauchée et l'escalade. Avec un peu de chance et une nuit sans feu, les cavaliers renonceraient à le poursuivre et partiraient de leur côté au matin. Ce n'était pas grave s'il retrouvait le camp des Loups un jour plus tard, après tout.

Sur la crête de la colline, il rapprocha les branches de deux buissons et y attacha les rênes, regarda, amusé, son cheval se mettre à genoux et découvrir qu'il ne pouvait pas s'étendre à plat quand les rênes se tendaient. Yesugei laissa la selle en place au cas où il aurait à fuir rapidement mais desserra la sangle de quelques crans. Le hongre s'installa du mieux qu'il put. Au bout d'un moment il ferma les yeux et sa bouche amollie s'ouvrit sur de solides dents jaunes.

Le khan tendit l'oreille pour guetter un signe indiquant que ses poursuivants n'avaient pas renoncé. Il leur serait difficile d'approcher sans qu'il les entende sur un terrain aussi accidenté. Il dénoua la lanière de cuir qui maintenait son sabre dans son fourreau, le dégaina d'un geste coulé, examina la lame. Elle était d'acier fin et constituait à elle seule un butin assez précieux pour attirer les voleurs. Avec Eeluk à ses côtés, il aurait défié les cinq hommes dans la plaine, mais cinq à lui seul, c'était probablement trop, même pour le khan des Loups, à moins qu'il n'eût affaire à des freluquets non aguerris qu'on pouvait faire détalier avec un beuglement et quelques entailles. Le sabre de son père était parfaitement aiguisé, et c'était tant mieux parce qu'il ne pouvait pas courir le risque que les autres l'entendent l'affûter sur une pierre. Il but quelques gorgées d'eau à sa gourde, dont la légèreté lui fit faire la grimace. Le hongre aurait soif le lendemain matin. Si les ruisseaux proches étaient à sec, Yesugei connaîtrait une rude journée, que les cavaliers le repèrent ou non. Il haussa les épaules : il avait connu pire.

Le khan s'étira et bâilla, sourit au cheval endormi en tirant de son sac de selle du mouton séché qu'il se mit à mâcher, savourant le goût épicé. Hoelun et les garçons lui manquaient ; il se demanda ce qu'ils faisaient en ce moment.

Il s'allongea et, glissant les mains sous son *deel* pour dormir, il espéra que Temüdjïn serait capable de supporter les Olkhunuts. Difficile de savoir si le garçon aurait la force de caractère requise à un âge aussi jeune. Yesugei n'aurait pas été surpris d'apprendre que son fils s'était enfui. Ce serait une honte pénible à vivre et la nouvelle se répandrait parmi les tribus en moins d'une saison. Il fit une prière silencieuse pour que le père ciel vienne en aide à Temüdjïn. Bekter avait souffert, il le savait. Son fils aîné parlait des Olkhunuts en termes peu flatteurs quand Hoelun ne pouvait l'entendre. C'était la seule façon de parler d'eux, bien sûr. Yesugei remercia le père ciel de lui avoir donné une aussi magnifique couvée de fils et c'est le sourire aux lèvres qu'il commença à glisser dans le sommeil. Il avait la chance d'avoir une semence prolifique et une épouse robuste pour la porter. Il connaissait d'autres femmes qui perdaient un misérable tas de chair rouge pour chaque enfant qui sortait vivant de leur ventre. Ceux de Hoelun avaient tous survécu et ils étaient devenus vigoureux. Gros,

dans le cas de Temüge, ce qui constituait un problème qu'il lui restait à régler.

Il s'endormit enfin et sa respiration se fit lente et régulière.

Lorsque ses yeux s'ouvrirent, les premières lueurs du jour poignaient à l'est, soulignant d'une bande dorée les collines lointaines. Yesugei aimait cette terre et, un moment, il fut reconnaissant d'avoir vu se lever une aube de plus. Puis il entendit des hommes bouger à proximité et sa respiration se bloqua dans sa gorge. Il se souleva du sol froid, s'arrachant quelques cheveux restés collés par le givre. Il avait dormi avec son sabre nu sous son *deel*, les doigts refermés sur la poignée. Il fallait qu'il se lève et qu'il bouge pour que les autres ne le surprennent pas engourdi, mais il ne savait pas encore s'ils l'avaient repéré. Il fit aller son regard à droite puis à gauche, les sens en alerte, cherchant la source du bruit. La possibilité que ce ne soit qu'un berger à la recherche d'une chèvre égarée était peu probable. Il entendit un cheval s'ébrouer puis son hongre s'éveilla et hennit, comme il l'avait craint. La jument d'un de ses poursuivants répondit, à moins de cinquante pas sur sa droite. Yesugei se leva tel un filet de fumée, décrocha son arc et y fixa la corde, prit une longue flèche dans son carquois. Seul Eeluk tirait plus vite que lui et il était sûr de ses yeux. Si les cavaliers avaient des intentions hostiles, il en abattrait un ou deux avant qu'ils soient à portée de sabre. Il savait repérer les chefs pour ces premiers coups faciles, délaissant les hommes les plus faibles pour les affronter ensuite avec sa lame.

Maintenant qu'ils connaissaient sa position, les cavaliers ne faisaient plus le moindre bruit et il attendit patiemment qu'ils se montrent. Yesugei avait le soleil dans le dos et, après un instant d'hésitation, il défit son *deel* et le retourna. Son cœur palpita dans sa gorge quand il posa sur le sol arc et sabre mais l'envers du vêtement se fondrait mieux dans les buissons que le bleu de l'endroit et ferait de lui une cible difficile. Il ramassa ses armes, se tint aussi immobile que les arbres et les arbustes qui l'entouraient. Le sommeil n'était plus qu'un souvenir et son sang coulait rapidement sous sa peau. Malgré le danger, il prenait plaisir à ce moment de tension.

— Ohé, du camp ! appela une voix sur la gauche.

Yesugei jura intérieurement : il était encerclé.

Sans réfléchir, il s'enfonça dans le bois en direction de la voix. Les hommes qui l'avaient pris en chasse, quels qu'ils soient, ne le tueraient pas facilement, il s'en fit la promesse. L'idée le traversa qu'ils ne lui voulaient peut-être aucun mal mais il fallait être fou pour risquer sa vie, son cheval et le sabre de son père sur un vague espoir. Dans la steppe, même un homme fort ne survivait qu'en étant prudent et le

khan savait qu'il ferait une prise de choix pour un groupe de pillards, qu'ils le sachent ou non pour l'heure.

Une goutte de sueur coula de la naissance de ses cheveux.

— Je ne le vois pas, dit un autre homme, à quelques mètres seulement.

— Son cheval est là, pourtant, fit observer un troisième d'une voix plus grave.

Ils paraissaient tous jeunes et montraient cependant une habileté de traqueur étonnante. Aussi près qu'ils fussent, il ne les entendait pas bouger. Yesugei s'accroupit, banda son arc. Avec des précautions infinies, il tourna la tête pour regarder derrière lui. À travers les buissons, il vit un homme dénouer les rênes du hongre. Le khan grimaça en silence. Il ne pouvait les laisser voler son cheval et l'abandonner à son sort.

Il prit une inspiration, se dressa de toute sa hauteur. L'homme qui se trouvait près du hongre sursauta, tendit une main vers sa dague, arrêta son geste en voyant l'arc bandé.

— Nous ne te cherchons pas querelle, vieil homme, déclara l'inconnu d'une voix forte.

Yesugei savait qu'il alertait ses compagnons et un bruissement sur sa droite fit battre son cœur plus vite.

— Alors, montrez-vous, que je vous voie.

Le bruit cessa. Le jeune homme qui semblait si vaillant sous la menace de l'arc hocha la tête.

— Faites ce qu'il dit. Je ne veux pas recevoir une flèche avant d'avoir mangé.

— Appelle les autres avant de bouger, répliqua Yesugei. Sinon, tu es mort.

La vaillance de l'inconnu se lézarda devant la pointe de flèche qui demeurait braquée sur son cœur.

— Venez tous ! cria-t-il.

Les yeux plissés, Yesugei regarda les quatre autres sortir bruyamment des broussailles. Deux d'entre eux avaient une flèche à leur arc, prêts à tirer. Ils étaient tous armés et vêtus d'épais *deels* matelassés, le genre de vêtement empêchant un trait de pénétrer trop profondément. Yesugei reconnut la broderie qui les ornait et se demanda si eux aussi sauraient à sa mise qui il était. Malgré les manières détendues de celui qui se trouvait près du hongre, c'était un groupe de pillards tatars et Yesugei savait reconnaître des hommes coriaces prêts à voler tout ce qui leur tombait sous la main.

Quand toute la bande fut à découvert, celui qui avait parlé le premier reprit :

— J'ai hélé le camp, vieil homme. Nous appliqueras-tu les lois de l'hospitalité pendant que nous mangeons ?

Yesugei se demanda si ces lois s'appliqueraient encore quand ils ne seraient plus sous la menace de son arc, mais comme deux d'entre eux le tenaient aussi sous la menace du leur, il hocha la tête. Les Tatars se détendirent et leur chef roula des épaules pour les libérer de leur tension.

— Je m'appelle Ulagan, des Tatars, dit le jeune homme avec un sourire. Tu es des Loups, si tu n'as pas volé ce *deel* et ce sabre.

— Je le suis, en effet. Et je vous invite à partager le mouton et le lait dans mon camp.

— Quel est ton nom ?

— Je m'appelle Eeluk, répondit Yesugei sans hésiter. Si tu fais un feu, je t'offrirai un peu d'airag noir pour réchauffer ton sang.

Ils se mirent à préparer un repas, avec des gestes lents pour ne pas s'effrayer mutuellement. Cela prit plus de temps que d'habitude pour entasser des pierres, arracher des étincelles à un silex et faire naître une flamme, mais, quand le soleil se leva, ils mangeaient tous de bel appétit la viande séchée que Yesugei avait tirée de son sac de selle et le précieux miel qu'Ulagan portait sous son *deel*. Sa douceur parut merveilleuse au khan qui n'en avait pas goûté depuis que sa tribu avait trouvé un nid d'abeilles, trois ans plus tôt. Il se lécha les doigts pour ne pas perdre une goutte du liquide doré, riche en morceaux de cire, et cependant ses mains ne s'écartèrent jamais trop de son sabre et de son arc posés par terre devant lui. Il y avait de la nervosité dans le regard d'Ulagan, même s'il souriait chaque fois qu'il croisait les yeux de Yesugei. Aucun des autres ne parla pendant qu'ils rompaient le jeûne et la tension demeura palpable dans tous leurs gestes.

— Vous avez fini ? demanda Ulagan au bout d'un moment.

Le khan des Loups sentit de la nervosité chez les Tatars quand l'un d'eux s'écarta de quelques pas puis baissa son pantalon pour déféquer par terre. L'homme ne chercha pas à se cacher et Yesugei entrevit son membre se balançant entre ses cuisses.

— Chez les Loups, nous tenons les excréments à l'écart de la nourriture, grommela-t-il.

Ulagan haussa les épaules. Il se leva, Yesugei l'imita pour ne pas être en position d'infériorité. Il vit le Tatar s'approcher du tas fumant et dégainer son sabre.

Yesugei saisit le sien sans même en avoir conscience mais nul ne l'assailit. Au lieu de se jeter sur lui, Ulagan passa la lame sur la matière puante jusqu'à ce que l'acier luise sur toute sa longueur. Le nez plissé, il leva la tête vers l'homme dont les efforts avaient érigé le monticule.

— Tu as les entrailles dérangées, Nasan, je te l'ai dit ?

— Tu me l'as dit, répondit l'homme sans la moindre trace

d'humour.

Il passa lui aussi son sabre dans les fèces et Yesugei comprit à cet instant que le chemin de ces cavaliers n'avait pas croisé le sien par hasard.

— Quand avez-vous su qui j'étais ? demanda-t-il à mi-voix.

Ulagan sourit mais son regard demeura froid.

— Nous l'avons su quand les Olkhunuts nous ont prévenus que tu étais venu leur amener un fils. Nous avons payé leur chef pour qu'il envoie un homme nous avertir, mais reconnaissons qu'il n'a pas été difficile à persuader...

Après un rire, le Tatar poursuivit :

— Tu n'es pas très aimé, chez les Olkhunuts. J'ai cru que tu ne viendrais jamais, mais le vieux Sansar a tenu parole.

Yesugei craignit aussitôt pour la vie de Temüdjin. Estimant ses chances de s'en sortir, il résolut de continuer à faire parler Ulagan. Il l'avait déjà classé parmi les idiots. Il ne sert à rien de bavarder avec un homme qu'on s'apprête à tuer, mais le jeune guerrier semblait jouir du pouvoir qu'il exerçait sur son ennemi.

— Pourquoi ma vie mérite-t-elle qu'on t'ait envoyé la prendre ? demanda le Loup.

— Tu as tué l'homme qu'il ne fallait pas, répondit Ulagan. Un fils de khan assez stupide pour s'en prendre à tes troupes. Son père ne pardonne pas facilement.

Yesugei hocha la tête, comme s'il écoutait attentivement. Voyant les trois autres s'approcher du tas d'excréments pour empoisonner leur lame de la même manière, il bondit en avant et frappa, tranchant la gorge dudit Nasan au moment où celui-ci se retournait pour les regarder. Le Tatar s'effondra et Ulagan, avec un rugissement de colère, tenta de sabrer la poitrine de Yesugei. Le Tatar était vif mais la lame glissa sur la cote de mailles et ne fit que fendre le *deel* qui la recouvrait.

Yesugei passa aussitôt à l'attaque, déterminé à réduire le nombre de ses ennemis. Les lames tintèrent quand les trois autres se déployèrent autour de lui. Il allait leur montrer comment se bat un khan des Loups.

Il feinta, recula aussi vite qu'il avait avancé, trois pas l'amenant hors du cercle avant qu'il soit totalement formé. Comme l'un des Tatars se détournait pour faire décrire à son arme un large arc de cercle, Yesugei lui troua la poitrine et ressortit son sabre tandis qu'il s'écroulait. Il sentit alors une vive douleur dans le dos, mais un pas de côté le dégagea et un autre coup d'estoc fit tomber un troisième Tatar, le visage comme coupé en deux.

Ulagan s'avança, les traits assombris par la mort de trois de ses frères d'armes.

— Tu aurais dû amener plus de guerriers pour tuer un khan, le railla Yesugei. Cinq, c'est une insulte envers moi.

Il mit un genou en terre pour esquiver l'attaque d'Ulagan et, d'un geste preste, lui entailla le mollet. La blessure n'était pas mortelle mais le sang inonda la botte d'Ulagan, qui perdit soudain un peu de sa superbe.

Yesugei se redressa, fit un pas à droite, puis un autre à gauche pour dérouter ses deux derniers adversaires. Il s'entraînait chaque jour avec Eeluk, il savait que rester en mouvement est la clef pour tuer avec un sabre. N'importe qui peut brandir un sabre au-dessus de sa tête, mais l'agilité des jambes distingue le maître du combattant ordinaire. Avec un sourire, il regarda Ulagan avancer en boitant, l'invita d'un geste à approcher encore. Le Tatar fit signe à son dernier guerrier, qui s'écarta en tournant pour le prendre à revers. Ne pouvant plus reculer, Yesugei jaillit en avant, planta son sabre dans le torse de l'homme mais la lame se prit dans les côtes tandis qu'il tentait de la retirer et Ulagan frappa de toutes ses forces. Cette fois, la lame perça la cotte de mailles et s'enfonça dans la poitrine du khan. Son sabre lui échappa. Songeant à ses fils, il eut un pincement au cœur plus douloureux que sa blessure, trouva néanmoins la force de saisir Ulagan de sa main droite et de dégainer de la gauche la dague accrochée à sa ceinture.

Ulagan se débattit mais l'étreinte du khan était d'acier. Baissant la tête vers le jeune guerrier, il lui cracha au visage.

— Ton peuple sera effacé de la terre pour ce crime, Tatar. Tes tentes brûleront, tes troupeaux seront dispersés...

D'un geste vif, il lui trancha la gorge et laissa son corps s'écrouler. Le sabre du Tatar ressortit alors de la blessure de Yesugei, qui hurla de douleur et tomba à genoux. Il sentit du sang couler sur ses cuisses et se redressa pour couper une grande bande de tissu dans son *deel* avec sa dague puis, fermant les yeux maintenant qu'il n'y avait plus personne à voir, il maudit sa souffrance. Son cheval tirait sur ses rênes avec des hennissements de peur. L'odeur du sang effrayait l'animal, à qui Yesugei s'efforça de parler calmement. Si le hongre se libérait et s'enfuyait, Yesugei ne rentrerait jamais chez les siens, il le savait.

— Tout va bien, petit, lui murmura-t-il. Ils ne m'ont pas tué. Tu te rappelles le jour où Eeluk est tombé à la renverse sur un jeune arbre brisé qui lui a embroché le dos ? Il a survécu, cependant, grâce à l'airag bouillant qu'on a versé sur sa plaie.

Yesugei se souvint que son féal, d'ordinaire taciturne, avait poussé des cris aigus comme un enfant. Sa voix parut calmer le hongre, qui cessa de tirer sur ses rênes.

— À la bonne heure, petit. Tu restes avec moi pour me porter jusqu'aux miens.

Malgré les vertiges qui menaçaient de le submerger, il enroula la bande autour de sa poitrine et la noua solidement. Puis il renifla ses mains, grimaça en sentant l'odeur que la lame d'Ulagan y avait laissée. Rien que pour cela, ces hommes avaient mérité leur mort.

Il s'agenouilla et décida de rester un moment dans cette position, le dos droit. Le sabre de son père était près de sa main et le contact du métal froid le réconforta un peu. Peut-être pouvait-il demeurer un moment à cet endroit pour reprendre des forces et regarder le soleil se lever. Mais il savait au fond de lui qu'il ne fallait pas perdre un instant s'il voulait sauver la vie de Temüdjin. Il devait rejoindre les Loups et envoyer des guerriers chercher son fils. Il fallait absolument qu'il retourne chez les Loups. Bien que son corps lui parût lourd et inutile, il rassembla de nouveau ses forces.

Avec un gémissement de détresse, il se mit debout, marcha d'un pas incertain vers le hongre qui l'observait de ses yeux écarquillés. Il appuya le front contre le cou de l'animal et, haletant de douleur, glissa le sabre dans les lanières de selle. De ses doigts gourds, il dénoua les rênes, parvint tant bien que mal à se mettre en selle. Il savait qu'il ne réussirait jamais à descendre la pente raide par laquelle il était venu, mais l'autre versant était plus facile et il talonna les flancs de sa monture, le regard fixé sur la vision lointaine de son foyer, de sa famille.

Quand le soir tomba, Bekter laissa sa jument paître tandis que, juché sur une crête, il guettait le retour de son père. Il avait le dos meurtri après avoir passé la journée en selle avec les troupeaux. Au moins, cette journée n'avait pas été morne. Il avait sauvé un chevreau tombé dans une zone marécageuse bordant la rivière. Une corde autour de la poitrine, il avait pataugé dans la boue noire pour en tirer l'animal terrifié avant qu'il se noie. Le chevreau s'était débattu mais Bekter l'avait tiré par une oreille et ramené sur la terre ferme. En promenant lentement son regard sur la plaine, le garçon gratta machinalement une plaque de boue séchée sur sa peau.

Il aimait fuir le bavardage et le bruit des tentes. En l'absence de son père, il sentait une subtile différence dans la façon dont les autres le traitaient, en particulier Eeluk. L'homme se conduisait avec humilité quand Yesugei était là pour exiger son obéissance mais, lorsqu'ils étaient seuls, Bekter sentait chez le féal une arrogance qui lui déplaisait. Rien de précis qu'il aurait pu rapporter à son père, mais il évitait Eeluk et restait sur ses gardes. Le mieux, avait-il découvert, c'était de conserver le silence et de se montrer l'égal des guerriers tant au travail qu'à l'exercice. Là au moins, il pouvait faire la preuve de ses qualités, même si cela ne l'aidait pas de sentir les yeux de Temüdjïn sur sa nuque quand il bandait son arc. Il n'avait éprouvé que du soulagement lorsque son frère était parti vivre chez les Olkhunuts. En fait, il espérait que les racles qu'il prendrait là-bas lui mettraient dans la tête un peu de bon sens et de respect pour ses aînés.

Bekter se rappela avec plaisir la façon dont Koke l'avait défié dès le premier jour. Plus jeune, son cousin n'avait pas été de taille à lutter contre la férocité de Bekter, qui l'avait estourbi et roué de coups de pied jusqu'à ce qu'il perde connaissance. Les Olkhunuts avaient paru choqués par sa violence, comme si les garçons de leur tribu ne se battaient pas. Bekter cracha au souvenir de leurs visages de mouton à l'expression réprobatrice. Koke ne s'était plus risqué à le provoquer. La leçon, donnée de bonne heure, avait été profitable.

Naturellement, Enq l'avait corrigé avec un bâton de feutrage, mais Bekter avait enduré les coups sans un cri avant d'arracher le bâton des mains de l'oncle pantelant pour montrer sa force. Après quoi, on l'avait laissé tranquille et Enq s'était gardé de le faire

travailler trop durement. Les Olkhunuts étaient aussi pleutres que Yesugei le disait, mais leurs femmes, douces et belles, le troublaient lorsqu'elles passaient devant lui.

Il songea que le sang avait dû venir à sa fiancée bien que sa famille ne la lui eût pas encore envoyée. Il se souvint du jour où il l'avait emmenée galoper dans la plaine et l'avait allongée sur la berge d'une rivière. Elle s'était un peu débattue au début quand elle avait compris ce qu'il voulait faire et il s'était montré maladroit. Finalement, il avait dû la forcer, quoiqu'il n'exigeât rien de plus que son droit. Elle n'aurait pas dû le frôler dans la tente si elle ne voulait pas que cela lui arrive, pensa-t-il en souriant. Même si, après, elle avait pleuré un peu, Bekter avait cru déceler une lueur nouvelle dans son regard.

Il sentit son membre se raidir au souvenir du corps nu de sa fiancée et se demanda de nouveau quand sa famille la lui enverrait. Le père de la fille l'avait pris en aversion, mais les Olkhunuts n'oseraient pas faire un affront à Yesugei. De plus, ils ne pouvaient guère la donner à un autre homme après qu'il eut répandu sa semence en elle. Peut-être même était-elle grosse. Bekter ne pensait pas que ce soit possible avant que le sang lunaire lui vienne, mais il savait qu'il y avait là des mystères qui lui échappaient.

La nuit devenait trop froide pour qu'il laisse son imagination le tourmenter et le distraire de sa garde. Les familles des Loups voyaient en lui celui qui les mènerait un jour, il en était presque certain, même si, en l'absence de Yesugei, elles prenaient toutes leurs ordres d'Eeluk. C'était lui qui avait envoyé les éclaireurs et organisé les tours de garde, mais c'était une chose à laquelle Bekter devait s'attendre tant qu'il n'aurait pas pris femme et tué son premier homme. Jusque-là, il resterait un gamin aux yeux des guerriers, tout comme ses frères n'étaient que des gamins à ses yeux.

Dans le soir tombant, il vit un point sombre progressant dans la plaine. Il se leva aussitôt, tira son cor des plis de son *deel*. Il hésita en le portant à ses lèvres, chercha du regard une menace plus précise qu'un unique cavalier. Du promontoire qu'il avait choisi, il découvrait la vaste étendue herbeuse, et l'homme, quel qu'il fût, semblait être seul. Bekter espérait que ce n'était pas un de ses imbéciles de frères qui avait quitté le camp sans prévenir personne. Cela ne rehausserait pas son statut dans la tribu s'il dérangeait les guerriers dans leur repas sans raison valable.

Il décida d'attendre que la petite silhouette se rapproche. À l'évidence, le cavalier solitaire n'était pas pressé. Bekter voyait le cheval avancer lentement, comme si l'homme qui le montait errait sans but.

Cette pensée lui fit plisser le front. Il y avait des hommes qui

n'avaient d'allégeance envers aucune tribu et dérivait d'une famille à l'autre, échangeant une journée de travail contre un repas, troquant à l'occasion quelques marchandises. Ils n'étaient pas aimés car on craignait toujours qu'ils ne volent tout ce qui leur tomberait sous la main avant de disparaître. On ne pouvait pas se fier à un homme sans tribu, Bekter le savait, et il se demanda si le cavalier n'en était pas un.

Le soleil avait glissé derrière les collines et la nuit tombait rapidement. Bekter se dit qu'il devait sonner de son cor avant que l'inconnu se perde dans l'obscurité. Il le porta à sa bouche, hésita de nouveau. Quelque chose dans la silhouette lointaine le retint. Ce ne pouvait quand même pas être Yesugei. Son père n'aurait jamais aussi mal monté.

Il avait attendu presque trop longtemps quand il donna enfin l'alarme. Le ululement long et lugubre se répercuta entre les collines. Les cors d'autres guetteurs postés autour du camp lui répondirent et il hocha la tête, satisfait. À présent que l'alerte était donnée, il pouvait descendre voir qui était ce cavalier. Il sauta sur sa jument, vérifia que son arc et son couteau étaient à portée de main. Dans le silence du soir, il entendait déjà les cris des guerriers se précipitant hors des tentes, les hennissements des chevaux. Bekter accéléra l'allure dans la pente pour arriver avant Eeluk et les autres adultes. Ce cavalier lui appartenait, c'était lui qui l'avait repéré. Parvenu dans la plaine, il lança sa jument au galop, sans plus penser aux Olkhunuts et à sa fiancée. Le cœur battant, il était impatient de montrer aux autres qu'il était capable de les conduire.

Les Loups se ruèrent hors du camp, Eeluk à leur tête. Dans les dernières lueurs du jour, ils virent Bekter mettre sa monture au galop et le suivirent, sans voir encore la raison pour laquelle il avait sonné l'alarme.

Eeluk envoya une dizaine de cavaliers à droite et à gauche du camp au cas où une attaque surviendrait d'une autre direction. Il ne fallait pas laisser les yourtes sans défense en galopant vers un leurre ou une diversion. Leurs ennemis étaient assez retors pour attirer les guetteurs par une ruse et donner ensuite l'assaut, les derniers moments du crépuscule ajoutant encore à la confusion. Eeluk trouvait étrange de chevaucher sans avoir Yesugei à sa gauche mais il s'aperçut qu'il aimait la façon dont les autres s'en remettaient à lui. D'un ton sec, il donna des ordres, l'*arban* se forma derrière lui et prit le sillage de Bekter.

Le cor se fit à nouveau entendre devant et Eeluk plissa les yeux. On n'y voyait presque plus. En galopant dans cette obscurité, il mettait en péril sa jument et sa vie mais il talonnait les flancs de sa monture, convaincu que Bekter n'aurait pas soufflé une seconde fois dans son cor s'il n'y avait eu un réel danger. Eeluk saisit son arc, encocha une

flèche à tâtons, comme il l'avait fait un millier de fois. Les hommes qui le suivaient firent de même. Ceux qui auraient l'audace d'attaquer les Loups essuieraient un déluge de traits vrombissants avant d'approcher du camp. Les Loups chevauchaient en silence, dressés sur leurs étriers, parfaitement en équilibre sur la houle de leurs montures. Eeluk sentait en lui l'excitation de l'assaut.

Qu'ils entendent le tonnerre de nos sabots, se dit-il. Qu'ils craignent des représailles.

Dans le noir, les cavaliers lancés à vive allure faillirent heurter les deux chevaux arrêtés dans la plaine. Eeluk entendit Bekter appeler, se laissa retomber sur sa selle. L'ardeur de la bataille bouillonnant encore en lui, il fut soudain furieux que le fils de Yesugei les eût dérangés pour rien. Il raccrocha son arc au pommeau de sa selle, sauta à terre et dégaina son sabre. La nuit les enveloppait, il ne savait pas encore ce qui se passait.

— Eeluk ! Aide-moi ! cria Bekter d'une voix tendue.

Il trouva le garçon tenant dans ses bras la masse effondrée du corps de Yesugei. Eeluk sentit son cœur battre douloureusement dans sa poitrine tandis que les dernières traces de la rage du combat le quittaient.

— Il est blessé ? demanda-t-il en s'agenouillant près de son khan.

— Il est tombé, Eeluk. Il est tombé dans mes bras, dit Bekter, au bord de la panique. Je n'ai pas pu le retenir.

Eeluk posa une main sur l'épaule du garçon pour le calmer, se releva et siffla pour ordonner aux autres d'approcher. Il saisit les rênes d'un cavalier.

— Basan, va chez les Olkhunuts pour connaître la vérité.

— C'est la guerre ? demanda l'homme.

— Peut-être. Dis-leur que s'ils ne te laissent pas revenir, nous fondrons sur eux et que je réduirai leurs tentes en cendres.

Le guerrier partit, le bruit des sabots de son cheval s'éloignant rapidement dans la nuit.

Yesugei grogna, ouvrit les yeux, eut un instant de frayeur en découvrant les ombres qui se mouvaient autour de lui.

— Eeluk ? murmura-t-il.

— Je suis là, mon khan.

Ils attendirent d'autres mots mais Yesugei avait à nouveau perdu connaissance.

— Il faut le ramener pour soigner sa blessure, décida Eeluk. Recule, mon garçon. Tu ne peux rien faire pour lui ici.

Hébété, Bekter ne parvenait pas à accepter que ce soit son père qui gisait à ses pieds.

— Il est tombé, répéta-t-il, égaré. Il va mourir ?

Eeluk baissa les yeux vers l'homme terrassé qu'il avait suivi

pendant toute sa vie adulte. Avec autant de douceur qu'il le put, il prit Yesugei sous les aisselles, le souleva et l'appuya contre son épaule. Le khan était un homme puissant, rendu plus lourd encore par sa cotte de mailles, mais Eeluk, vigoureux, ne montrait aucun signe d'effort.

— Aide-moi à le hisser sur son cheval, Bekter. Nous devons le mettre au chaud. Une nuit ici l'achèverait.

Une pensée lui vint tandis qu'il plaçait Yesugei en travers de sa selle, ses longs bras touchant presque le sol.

— Où est son sabre ? Tu l'as vu ?

— Non, répondit Bekter. Il a dû tomber en même temps que lui.

Eeluk monta sur sa jument avec un soupir. Il sentit sur sa poitrine la chaleur du sang de Yesugei et se pencha en avant pour dire au fils :

— Marque l'endroit pour pouvoir le retrouver quand il fera jour. Yesugei ne te remerciera pas si tu as perdu le sabre de son père.

Sans réfléchir, Bekter se tourna vers un autre des féaux de son père qui se tenait à proximité, abasourdi.

— Reste ici, Unegen. Je dois retourner au camp avec mon père. Dès que tu pourras y voir, cherche en décrivant des cercles et rapporte-moi le sabre quand tu l'auras trouvé.

— Je ferai ce que tu demandes, répondit l'homme dans l'obscurité.

Bekter retourna à son cheval et ne vit pas l'expression que le visage d'Eeluk avait prise pendant l'échange. Le monde venait de changer, Eeluk ignorait ce que demain réservait à chacun d'eux.

Hoelun essuya ses larmes avant de faire face aux féaux de son époux. Hommes et femmes de la tribu étaient accourus, avides de nouvelles, dès que le bruit de la blessure du khan s'était répandu. Elle aurait voulu avoir quelque chose à leur annoncer mais Yesugei n'avait pas encore repris connaissance et était étendu sous la tente, la peau brûlante. Personne n'était retourné se coucher tandis que le soleil se levait et montait haut dans le ciel.

— Il vit encore. J'ai nettoyé sa blessure mais il n'a pas rouvert les yeux.

Eeluk hocha la tête et Hoelun ne put que remarquer la façon dont les autres guerriers le regardaient. Kachium et Temüge étaient là avec Khasar, pâles et sous le choc après avoir vu leur père inconscient. Yesugei semblait plus petit sous les couvertures, sa faiblesse emplissait ses fils d'une frayeur plus grande que toutes celles qu'ils avaient connues. Il avait été une telle force pour eux, il ne semblait pas possible qu'il ne reprenne jamais connaissance. Hoelun avait peur pour eux tous mais ne le montrait pas. Sans Yesugei pour les protéger, la cupidité allumait déjà des lueurs dans le regard des autres. Eeluk,

en particulier, semblait retenir un sourire en lui parlant, même si ses propos demeuraient courtois.

— Je vous préviendrai s'il revient à lui, promit-elle aux guerriers avant de retourner dans la tente pour échapper à leur intérêt glacé.

Sa fille Temülen vagissait dans son berceau pour qu'on la change et ses cris semblaient faire écho à la voix qui hurlait en Hoelun et qu'elle parvenait difficilement à retenir. Elle ne devait pas la laisser s'échapper, pas tant que ses enfants auraient besoin d'elle.

Temüge l'avait suivie, sa petite bouche tremblant de chagrin. Hoelun le prit dans ses bras et calma ses sanglots, alors même que les siens reprenaient de plus belle. Ils pleurèrent ensemble au chevet de Yesugei, qui ne pouvait les entendre.

— Qu'arrivera-t-il s'il meurt ? demanda Temüge.

Elle lui aurait peut-être répondu si la portière ne s'était pas soulevée. Eeluk entra. Furieuse d'être surprise dans ce moment de faiblesse, Hoelun se redressa.

— J'ai envoyé tes autres fils s'occuper des troupeaux pour la journée, dit-il. Cela détournera leurs pensées de leur père.

C'était peut-être un effet de son imagination mais elle crut de nouveau déceler une lueur de satisfaction, vite dissimulée, dans les yeux d'Eeluk quand il regarda le corps immobile de Yesugei.

— Tu as su être fort quand la tribu en avait besoin, déclara-t-elle. Mon mari te remerciera lui-même à son réveil.

Comme s'il l'avait à peine entendue, Eeluk hocha vaguement la tête en s'approchant de Yesugei. Il posa une main sur le front du khan, toujours brûlant, se pencha pour renifler la blessure et Hoelun sut qu'il ne manquerait pas de sentir la putréfaction qui violait la chair.

— J'ai versé de l'airag brûlant dans la plaie, dit-elle. J'ai des herbes pour faire tomber la fièvre.

Elle se forçait à parler pour briser le silence. Eeluk avait changé d'une manière subtile depuis le retour de Yesugei. Il se pavanait devant les hommes et la défiait du regard chaque fois qu'elle ouvrait la bouche. Hoelun prononçait le nom de Yesugei à chaque occasion, comme si cela pouvait contribuer à le maintenir dans ce monde. L'autre issue était trop effrayante, elle n'osait pas l'envisager. Il fallait que Yesugei vive.

— Ma famille est liée à la sienne depuis la naissance, rappela Eeluk à voix basse. J'ai toujours été loyal.

— Il le sait. Je suis sûre qu'il t'entend et te considère toujours comme le meilleur de ses hommes.

— Mais s'il mourait, commença Eeluk en se tournant vers Hoelun, sa mort me délierait de mon allégeance.

Elle le regarda avec horreur et dégoût. Tant que les mots n'étaient pas prononcés, le monde demeurerait le même et elle parvenait à

maîtriser sa peur. Elle redoutait ce qu'il oserait peut-être dire s'il ouvrait de nouveau la bouche.

— Il survivra, assura-t-elle d'une voix tremblante qui la trahissait. La fièvre passera et il saura que tu lui es resté fidèle quand cela comptait.

Paraissant enfin l'entendre, Eeluk secoua la tête et la lueur méfiante de ses yeux disparut.

— Oui, il est encore trop tôt, admit-il.

Il regarda le visage blême du khan, le pansement taché de sang de sa poitrine.

— J'ai cependant des obligations envers les familles, poursuivit-il. Je dois les garder fortes. Je dois songer aux Loups et aux jours à venir, dit-il comme s'il s'adressait à lui-même.

Hoelun avait peine à respirer devant cet effondrement des certitudes de sa vie. Elle pensa à ses enfants et ne put supporter l'expression calculatrice d'Eeluk. Ils étaient innocents, ils souffriraient.

Eeluk partit sans ajouter un mot, comme s'il ne se souciait plus des convenances. Peut-être ne comptaient-elles plus pour lui. Hoelun avait lu sur son visage son désir de pouvoir, il était trop tard pour le déguiser. Même si Yesugei se levait de sa couche, soudain guéri, les choses ne seraient plus jamais comme avant, car l'appétit d'Eeluk avait été éveillé.

Hoelun entendit Temüge sangloter et lui ouvrit de nouveau les bras. Le bébé délaissé pleurait dans le berceau.

— Que va-t-il nous arriver ? demanda le petit garçon en larmes.

Elle secoua la tête en le serrant contre elle. Elle n'en savait rien.

Bekter vit le guerrier qu'il avait chargé de retrouver le sabre de son père marcher pensivement entre les tentes, la tête baissée. Il l'appela mais l'homme ne parut pas entendre et hâta le pas. Intrigué, Bekter courut derrière lui et le saisit par le coude.

— Pourquoi n'es-tu pas venu me prévenir, Unegen ? Tu as trouvé l'arme de mon père ?

Unegen regarda par-dessus l'épaule de Bekter, qui se retourna. Eeluk les observait.

— Non, non, je n'ai pas réussi à la trouver, répondit Unegen, mal à l'aise. Désolé.

Il se dégagea et s'éloigna.

À la lueur pâle des étoiles, Temüdjïn regardait entre les herbes hautes. Il n'avait pas eu trop de mal à s'éloigner de la tente de Sholoi, dont l'urine fumait encore. La femme et la fille de Sholoi dormaient profondément et le vieil homme était sorti un peu plus tôt en titubant pour soulager sa vessie. Temüdjïn savait qu'on ne tarderait pas à remarquer son absence, mais il n'avait pas osé s'approcher des corrals. Les Olkhunuts gardaient leurs chevaux, et même s'ils ne l'avaient pas fait, il lui aurait été quasi impossible de trouver Patte-Blanche dans le noir parmi les autres bêtes. C'était sans importance, sa proie allait à pied.

Il avançait lentement dans l'herbe, attentif à ne pas faire rouler une pierre qui alerterait le garçon qui le précédait. Il ne savait pas où se rendait Koke et s'en moquait. Lorsqu'il avait distingué une forme se faufilant entre les yourtes, il l'avait observée en restant parfaitement immobile. Après sept jours chez les Olkhunuts, il connaissait bien la démarche fanfaronne de son cousin. Il s'était glissé silencieusement derrière lui, les sens aiguisés par la traque. Il n'avait pas prévu de se venger cette nuit-là mais il ne laisserait pas passer une occasion parfaite si elle se présentait. Le monde était endormi et seules deux formes se mouvaient sur une mer d'herbe.

Temüdjïn avançait d'un pas léger, prêt à s'accroupir si son cousin sentait sa présence derrière lui. Dans le clair de lune, il imaginait qu'il suivait un fantôme l'attirant là où des esprits malfaisants lui raviraient sa vie. Son père lui avait raconté l'histoire d'hommes de la tribu retrouvés morts gelés, les yeux fixés sur une horreur lointaine tandis que l'hiver les enveloppait et figeait leur cœur. Il frissonna à ce souvenir. La nuit était froide mais il puisait de la chaleur dans sa colère. Il l'avait entretenue pendant les dures journées passées dans la tribu, sous les insultes et les coups. Ses mains mouraient d'envie de tenir un couteau mais il se sentait assez fort pour battre Koke sans arme. Il éprouvait à la fois de l'exaltation et de la peur. C'est cela, vivre, se dit-il.

Koke ne marchait pas au hasard et Temüdjïn le vit se diriger vers le pied d'une colline. Les sentinelles postées par les Olkhunuts guettaient un ennemi venant de l'extérieur, elles ne verraient sans doute aucun des deux garçons dans l'obscurité, mais Temüdjïn

craignait de perdre sa proie. Il se mit à courir lorsque Koke traversa la ligne noire et disparut. La respiration du jeune Loup s'accéléra dans sa gorge. Il se déplaçait avec précaution, comme on le lui avait appris, foulant silencieusement le sol de ses bottes souples. Juste avant de parvenir à son tour dans l'ombre de la colline, il vit un tas de pierres près du sentier, un cairn dédié aux esprits. Il s'arrêta, en prit une de la taille de son poing et la soupesa avec satisfaction.

Temüdjin écarquilla les yeux en passant dans l'obscurité totale. Il ne fallait pas qu'il tombe maladroitement sur Koke ou, pire, sur un groupe de jeunes gens vidant une outre d'arkhi dérobée. Plus inquiétante était la possibilité que Koke l'ait attiré délibérément hors du camp pour une autre raclée. Tant pis. Son chemin était tracé, il ne s'en écarterait pas.

Il entendit des voix devant lui et s'immobilisa, cherchant à en localiser la source. Avec la colline qui cachait la lune, c'était presque comme s'il était aveugle et sa peau se couvrait de sueur tandis qu'il continuait à avancer à pas prudents. Koke eut un rire grave, une autre voix lui répondit, plus aiguë.

Temüdjin sourit : l'Olkhunut avait trouvé une fille prête à encourir le courroux de ses parents. Peut-être les surprendrait-il en train de s'accoupler. Réprimant une envie de passer à l'attaque, il décida d'attendre que Koke prenne le chemin du retour. On gagne les batailles autant par la ruse que par la vitesse et la force, il le savait. Il n'aurait su dire où se trouvait exactement le couple mais il était assez proche pour entendre Koke se mettre à grogner en cadence. Souriant, Temüdjin s'appuya à un rocher et attendit.

Ce ne fut pas long. L'ombre avait progressé de la largeur d'une main, allongeant la barre sombre au pied de la colline, lorsque Temüdjin entendit de nouveau des voix, puis le rire de la fille. Il se demanda qui elle était, se surprit à passer en revue dans son esprit les visages des jeunes femmes qu'il avait côtoyées pendant le feutrage. Deux d'entre elles avaient un corps agile, une peau brunie par le soleil. Il les avait trouvées étrangement troublantes quand elles le regardaient, mais c'était là ce que tout homme ressentait devant une jolie fille, supposait-il. Dommage qu'il n'éprouvât pas ce trouble devant Börte, qui de son côté semblait seulement agacée par sa présence. Si elle avait eu elle aussi de longs membres souples, il aurait peut-être tiré quelque satisfaction du choix de son père.

Entendant des pas, il retint sa respiration et se plaqua contre le rocher. Il comprit trop tard qu'il aurait dû se tapir dans l'herbe haute. Si Koke et la fille rentraient ensemble, il devrait les assaillir tous les deux ou les laisser passer. Il sentait son cœur battre comme un tambour dans ses oreilles.

Une première silhouette passa près de lui. Les pas étaient trop

légers, la forme trop mince pour que ce pût être Koke. Après le passage de la fille, Temüdjin relâcha lentement sa respiration, se tourna vers l'endroit d'où Koke devait venir, s'avança dans le sentier.

Il entendit d'autres pas, laissa le garçon approcher et murmura :

— Koke...

L'ombre sursauta.

— Qui est là ? demanda l'Olkhunut, la voix empreinte de frayeur.

Sans lui laisser le temps de se ressaisir, Temüdjin le frappa du poing serrant la pierre. Dans l'obscurité, le coup manqua de précision mais fit quand même chanceler Koke. Temüdjin sentit quelque chose lui heurter le ventre, un coude peut-être, et, enfin libéré, se mit à cogner sauvagement. Il ne voyait pas son ennemi mais cela ne faisait que décupler ses forces tandis que, des poings et des pieds, il faisait pleuvoir une avalanche de coups. Koke finit par tomber et Temüdjin s'agenouilla sur sa poitrine.

Il avait perdu sa pierre dès le début de l'assaut et la chercha à tâtons en maintenant la forme sombre plaquée au sol. Ses doigts la trouvèrent, se refermèrent dessus. Il la souleva, déterminé à fracasser la tête de son persécuteur.

— Temüdjin ! appela une voix dans l'obscurité.

Il se raidit, entendit Koke gémir sous lui. Réagissant instinctivement, le Loup roula sur le côté et se jeta vers la nouvelle menace. Il heurta un corps frêle qui tomba à la renverse avec un cri qu'il reconnut. Derrière lui, Koke se releva et s'enfuit en courant dans le sentier.

Étendu sur la nouvelle silhouette, Temüdjin lui saisit les bras, sentit leur maigreur et jura.

— Börte ? dit-il à voix basse, connaissant la réponse. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je t'ai suivi...

Il crut voir ses yeux briller dans un faible rayon de lune que la colline n'avait pas éteint. Ses efforts ou sa peur la faisaient haleter et il se demanda comment elle avait réussi à le suivre sans qu'il s'en rende compte.

— À cause de toi, il a déguerpi, maugréa-t-il.

Furieux, il continua à la presser dans l'herbe. Lorsque Koke raconterait aux autres ce qui était arrivé, il serait de nouveau battu ou on le renverrait chez lui, couvert de honte. Il jura, finit par lâcher Börte, l'entendit se redresser et se frotter les bras.

— Pourquoi m'as-tu suivi ? demanda-t-il d'un ton un peu plus calme.

La voix de Börte lui avait paru chaude et douce dans l'obscurité qui cachait sa maigreur et ses yeux fulminants.

— J'ai cru que tu t'en allais, répondit-elle.

Elle se leva et il l'imita, se refusant, sans qu'il pût dire pourquoi, à rompre la proximité de leurs corps.

— Tu aurais dû en être ravie, répliqua-t-il.

— Je... je ne sais pas. Tu ne m'as pas dit un mot gentil depuis ton arrivée. Pourquoi aurais-je voulu que tu restes ?

Temüdjin cligna des yeux. En quelques secondes, ils s'étaient parlé plus qu'en sept jours.

— Tu n'aurais pas dû m'empêcher de frapper. Koke ira prévenir Enq et son père. Quand ils découvriront notre absence, ils se lanceront à notre recherche et nous passerons un sale moment lorsqu'ils nous rattraperont.

— Koke est un imbécile. Mais le tuer, ç'aurait été mal.

Dans le noir, il chercha le bras de Börte à tâtons, le trouva. Le contact les rassura tous deux et elle se remit à parler pour cacher son trouble :

— Ton frère Bekter l'a presque battu à mort. Il l'a roué de coups de pied jusqu'à ce qu'il pleure comme un enfant. Koke a peur de toi, donc il te hait. Ce serait mal de s'en prendre encore à lui. Son esprit est déjà brisé.

Temüdjin inspira une longue bouffée d'air, la laissa ressortir de lui en frémissant.

— Je ne sais pas, dit-il.

Pourtant, les mots de Börte avaient éclairé pas mal de choses. Koke s'était montré cruel mais, en y réfléchissant, Temüdjin se souvint que son cousin avait toujours eu dans le regard quelque chose ressemblant à de la peur. Un instant, il pensa que cela lui était bien égal et qu'il aurait dû abattre la pierre. Puis Börte tendit le bras et lui toucha la joue.

— Tu es... étrange, murmura-t-elle.

Avant qu'il pût réagir, elle s'écarta de lui et s'éloigna dans l'obscurité.

— Attends ! appela-t-il. Autant rentrer ensemble.

— Ils nous battront, dit-elle. Je ferais peut-être mieux de m'enfuir.

Temüdjin s'aperçut qu'il ne supportait pas l'idée que Sholoi lève à nouveau la main sur elle et se demanda ce que dirait Yesugei s'il la ramenait plus tôt que prévu chez les Loups.

— Alors, viens avec moi. Nous prendrons mon cheval et nous irons dans ma tribu.

Il attendit une réponse qui ne vint pas.

— Börte ?

Il s'élança, franchit à nouveau la ligne d'ombre et aperçut Börte, déjà loin, à la clarté de la lune. Le cœur battant, il accéléra jusqu'à voler quasiment au-dessus de l'herbe. Le souvenir lui vint du jour où il

avait monté et descendu des collines en courant, une gorgée d'eau dans la bouche, pour la cracher finalement et montrer qu'il avait respiré par le nez comme il le devait pendant sa course. Son esprit revint à la journée qui l'attendait. Il se demanda ce qu'il pouvait faire mais il savait qu'il avait découvert cette nuit quelque chose de précieux. Quoi qu'il arrive, il ne laisserait plus jamais personne faire de mal à Börte.

Il entendit les guetteurs souffler dans leurs cors sur les collines pour donner l'alarme.

Le chaos régnait dans le camp lorsque Temüdjin l'atteignit. Bien que l'aube se levât, on avait allumé des torches qui projetaient une lumière jaune et grasseuse sur des silhouettes en mouvement. Aux abords du camp, des hommes nerveux prêts à décocher leur flèche l'avaient hélé à deux reprises. Les guerriers, déjà en selle, faisaient tourner leurs montures dans la poussière et la confusion. Aux yeux de Temüdjin, aucune autorité ne sous-tendait cette agitation. Chez les Loups, son père aurait dominé la scène, envoyé des guerriers protéger les troupeaux des pillards. Temüdjin vit pour la première fois ce que Yesugei avait constaté. Les Olkhunuts comptaient parmi eux de nombreux archers adroits, d'excellents chasseurs, mais ils n'étaient pas organisés pour la guerre.

Enq passa en boitant et Temüdjin le retint par le bras. Avec un grognement furieux, Enq se libéra, se retourna et, surpris, saisit à son tour le jeune garçon en criant :

— Il est ici !

Instinctivement, Temüdjin poussa son oncle pour se dégager et le fit tomber sur le dos. Il vit des guerriers se ruer vers lui et, avant qu'il puisse s'enfuir, des bras puissants l'empoignèrent, le soulevèrent quasiment du sol. Il laissa alors son corps s'amollir, comme s'il s'était évanoui, dans l'espoir qu'ils relâcheraient un moment leur étreinte et qu'il pourrait leur échapper. Espoir vain. Il ne savait pas ce qui se passait, et les hommes qui l'emmenaient étaient des inconnus. Lorsqu'ils passèrent dans la flaque de lumière d'une torche, Temüdjin avala péniblement sa salive en comprenant que ses ravisseurs étaient des guerriers du khan des Olkhunuts, sombres et sévères dans leur corselet de cuir bouilli.

Leur maître, Sansar, était un homme que Temüdjin n'avait vu que de loin depuis qu'il vivait chez les Olkhunuts. Lorsqu'il recommença à se débattre, l'un des guerriers lui assena une taloche qui parsema sa vision d'étoiles. Ils le jetèrent sans ménagement devant la tente du khan. Avant de le laisser entrer, l'un d'eux le fouilla avec une efficacité brutale puis l'expédia à travers l'étroite ouverture. Temüdjin

se retrouva à plat ventre sur un plancher de bois blond qui prenait des reflets dorés à la lumière des torches.

Dehors, le camp retentissait toujours de hennissements et de cris mais, à l'intérieur, le garçon se retrouva devant une scène silencieuse et tendue. En plus du khan lui-même, trois de ses féaux se tenaient dans la tente, le sabre en main. Temüdjin scruta ces visages étrangers, y vit de la colère et, à son étonnement, de la peur. Il serait peut-être resté muet si son regard n'était tombé sur un quatrième homme.

— Basan ! s'écria-t-il, stupéfait, en se relevant. Qu'est-ce qui se passe ?

La présence d'un féal de son père fit naître en lui une angoisse qui lui tordit l'estomac. Personne ne répondit à sa question et Basan lui-même détourna la tête avec embarras. Temüdjin se rappela alors ses devoirs et, rougissant, s'inclina devant le khan des Olkhunuts.

— Seigneur, dit-il d'un ton cérémonieux.

Sansar était de stature fluette comparé à la masse d'Eeluk ou de Yesugei. Les bras croisés derrière le dos, le sabre à la hanche, il examina d'un œil placide le jeune Loup puis dit enfin, d'une voix dure au débit saccadé :

— Ton père aurait honte s'il te voyait ainsi la bouche grande ouverte. Contrôle-toi, mon enfant.

Temüdjin se ressaisit, calma sa respiration et redressa le dos. Il compta jusqu'à dix dans sa tête et annonça :

— Je suis prêt, seigneur.

— Yesugei a été grièvement blessé. Il pourrait mourir.

Temüdjin pâlit mais ses traits demeurèrent impassibles.

Devinant de la malveillance chez le khan des Olkhunuts, il résolut de ne plus montrer aucun signe de faiblesse devant lui. Sansar gardait le silence, attendant peut-être une réaction. Comme elle ne venait pas, il reprit :

— Les Olkhunuts partagent ta détresse. Je traquerai dans toute la plaine les vagabonds qui ont osé attaquer un khan. Il leur en cuira.

Le ton sec démentait les sentiments affichés. Temüdjin eut un bref hochement de tête alors qu'il aurait voulu se jeter sur le vieux serpent qui dissimulait à grand-peine sa satisfaction, et lui faire cracher ce qu'il savait.

Irrité par le silence du garçon, Sansar lança un regard à Basan, qui se tenait à sa droite, raide comme une statue.

— Mon enfant, il semble que tu ne pourras pas finir ton année chez nous. Nous traversons des temps dangereux où l'on profère des menaces qu'il vaudrait mieux taire. Il faut cependant que tu rentres chez toi pleurer ton père.

Temüdjin serra les mâchoires mais ne put garder le silence plus longtemps :

— Il va mourir, donc ?

Sansar émit un sifflement agacé mais Temüdjîn, l'ignorant, se tourna vers le féal de son père.

— Réponds quand je te parle, Basan !

Le guerrier croisa son regard puis leva la tête. Sous la tente d'un autre khan, Temüdjîn mettait leurs vies en danger en violant ainsi la coutume, faute inexcusable même après avoir entendu pareille nouvelle. Mais Basan était un Loup lui aussi et il finit par répondre :

— Malgré sa blessure, il a réussi à rejoindre les familles mais... C'était il y a trois jours. Je n'en sais pas plus.

Temüdjîn ramena son regard sur le chef des Olkhunuts et s'inclina de nouveau.

— Comme tu l'as dit, seigneur, je dois rentrer pour conduire mon peuple.

Sansar se figea, les yeux brillants.

— Pars avec ma bénédiction, Temüdjîn. Tu ne laisses ici que des alliés.

— Je le sais et je rends hommage aux Olkhunuts. Avec ta permission, je me retire et vais chercher mon cheval. Une longue route m'attend.

Le khan surprit alors le garçon en le prenant dans ses bras pour une accolade.

— Que les esprits guident tes pas.

Après s'être incliné une dernière fois, Temüdjîn sortit, suivi par Basan.

Lorsqu'ils furent partis, Sansar lança à l'un de ses féaux les plus dignes de confiance :

— Tout aurait dû se passer proprement ! Au lieu de quoi, les osselets tournent en l'air et nous ne savons pas comment ils retomberont.

Il saisit une outre d'airag noir accrochée à un piquet, fit jaillir entre ses lèvres un filet du liquide âpre qui lui fouetta la gorge.

— J'aurais dû savoir que les Tatars ne sont même pas capables d'assassiner un homme sans créer le chaos. Je le leur ai *livré*. Comment ont-ils pu le laisser survivre ? S'il avait simplement disparu, il n'y aurait pas eu trace de notre implication. S'il vit, il se demandera comment les Tatars ont su où le trouver. Le sang coulera avant l'hiver. Dites-moi ce que je dois faire !

Il parcourut du regard l'un après l'autre les visages blêmes et inquiets des hommes qui l'entouraient puis eut un reniflement de mépris.

— Allez ramener le calme dans le camp. Il n'y a pas d'ennemis ici, hormis ceux que nous avons invités. Priez pour que le khan des Loups soit déjà mort.

Temüdjin marchait à grands pas parmi les tentes en s'efforçant de recouvrer son sang-froid. Ce qu'on venait de lui dire était impossible. Il savait qu'il aurait dû demander des détails à Basan mais il craignait de l'entendre. Tant que le féal ne disait rien, cette histoire pouvait encore être un mensonge ou une erreur. Il songea à sa mère, à ses frères, et s'arrêta brusquement : si la nouvelle était vraie, il n'était pas prêt à défier Bekter.

Derrière lui, Basan trébucha.

— Où est ton cheval ? lui demanda Temüdjin.

— Je l'ai attaché côté nord du camp.

— J'ai quelque chose à faire ici avant de partir. Viens avec moi.

Il ne s'était pas retourné pour voir comment Basan réagissait et ce fut peut-être pour cette raison que l'homme obéit.

Autour d'eux, les Olkhunuts se rassérénaient lentement. L'alarme donnée à l'approche de Basan avait provoqué chez eux une véritable panique. Avec un sourire méprisant, Temüdjin songea qu'il mènerait peut-être un jour une troupe de guerre contre eux. L'aube s'était enfin levée et en parvenant à la lisière du camp il découvrit la silhouette rabougrie de Sholoi se tenant devant sa tente, une hache dans les mains.

Sans hésiter, le garçon s'avança à portée de l'arme et demanda sèchement :

— Börte est là ?

Sholoi plissa les yeux devant ce changement d'attitude, dû sans doute à la présence du guerrier qui accompagnait le jeune Loup.

— Pas encore. Je la croyais avec toi. Comme ton frère avec la fille qu'on lui avait donnée.

— Quoi ? fit Temüdjin, perdant un peu de son assurance.

— Il l'a prise avant l'heure, tel un bouc en rut. Il ne te l'a pas raconté ? Si tu m'as joué le même tour, je te couperai les mains, et ne t'imagines pas que le guerrier de ton père me fait peur. J'en ai tué de plus forts que lui de mes seules mains. Avec une hache, je viendrai à bout de vous deux.

Temüdjin entendit le glissement de l'acier quand Basan dégaina son sabre. Il l'arrêta en posant la main sur son bras.

— Je n'ai pas touché ta fille, dit-il à Sholoi. Elle m'a empêché de me battre avec Koke, c'est tout.

— Je lui avais interdit de quitter la tente, répliqua Sholoi. C'est ce qui compte.

Temüdjin s'approcha encore du vieil homme.

— Je ne suis pas mon frère. Je reviendrai chercher ta fille quand le sang lunaire lui viendra et je la prendrai pour femme. D'ici là, ne

lève plus la main sur elle. Tu te feras un ennemi de moi si tu lui causes le moindre mal, vieil homme.

Sholoi avait écouté avec une expression revêche en remuant les lèvres. Temüdjïn attendit patiemment sa réaction.

— Cette fille a besoin d'un homme fort pour la dresser, dit-il enfin.

— Eh bien, elle l'a trouvé, rétorqua le garçon avant de se retourner. Souviens-t'en.

Sholoi regarda les deux Loups s'éloigner, le sabre nu de Basan faisant détalier les enfants devant eux. Il appuya sa hache sur son épaule, remonta son pantalon en reniflant.

— Je sais que tu rôdes dans le coin, ma fille, dit-il au vide.

Il n'y eut pas de réponse mais Sholoi ricana, révélant ses gencives grises.

— Je crois que tu t'en es trouvé un bon. S'il survit. Et tu vois, je ne parierais pas là-dessus.

Temüdjin entendit sonner les cors quand Basan et lui apparurent dans le couchant. Une douzaine de guerriers galopèrent vers eux en formation parfaite, tête de flèche d'hommes aguerris capables de disperser une bande de pillards. Il ne put s'empêcher de comparer cette réaction en bon ordre à la panique des Olkhunuts. Malgré sa hâte, il mit sa monture au pas car seul un idiot aurait couru le risque de se faire tuer avant d'être reconnu.

Il jeta un coup d'œil à Basan, sentit chez le féal une tension nouvelle par-dessus la fatigue. Temüdjin l'avait contraint à couvrir le chemin en deux jours seulement. Ils s'étaient tous deux privés de sommeil, n'avalant que de l'eau et des traits de yogourt amer. Le temps qu'ils avaient passé ensemble n'avait pas fait naître une amitié et, depuis qu'ils étaient de retour en terrain familier, le garçon sentait une distance croître entre eux. Basan rechignait à parler et son comportement inquiétait Temüdjin plus qu'il ne voulait l'admettre. L'idée lui vint que l'*arban* galopant à sa rencontre était peut-être composé d'ennemis. Impossible de le savoir. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était se tenir droit sur sa selle, comme son père l'aurait voulu.

Quand les guerriers furent à portée de voix, Basan leva le bras droit pour montrer qu'il ne tenait pas d'arme. Temüdjin reconnut Eeluk et remarqua aussitôt qu'il se conduisait en chef. Ce fut lui qui ordonna aux cavaliers de s'arrêter, avec une assurance qui fit monter aux yeux du jeune garçon des larmes de haine. Il était de retour chez lui mais tout avait changé. Il se retint de pleurer devant ces hommes.

D'une main possessive, Eeluk saisit la bride du cheval de Temüdjin. Les autres firent demi-tour et reprirent au trot le chemin du camp, Patte-Blanche adoptant la même allure sans qu'il eût besoin de lui en donner l'ordre. Temüdjin eut envie d'arracher les rênes à Eeluk dans un accès de colère puérile. Il ne voulait pas être ramené dans sa tribu comme un gamin.

— Ton père vit encore, lui dit Eeluk. L'arme qui l'a blessé était empoisonnée, il délire depuis plusieurs jours.

— Il a repris connaissance, alors ? demanda Temüdjin, osant à peine espérer.

— Parfois, il pousse des cris et se débat contre des ennemis que lui seul peut voir. C'est un homme robuste mais il ne mange rien et la

chair fond sur lui comme de la cire. Prépare-toi. Je ne crois pas qu'il survivra encore longtemps.

Effondré, Temüdjin laissa sa tête tomber sur sa poitrine. Eeluk détourna les yeux pour ne pas lui faire honte en ce moment de faiblesse. Brusquement, le garçon tendit le bras et récupéra ses rênes.

— Qui l'a blessé ? A-t-il désigné les responsables ?

— Pas encore, bien que ta mère lui pose la question chaque fois qu'il ouvre les yeux. Il ne la reconnaît pas.

Eeluk soupira et Temüdjin vit sa propre tension reflétée sur le visage de cet homme. Sachant leur khan à l'agonie, les Loups devaient être pétrifiés de stupeur et de crainte. Ils appelaient sans doute de leurs vœux un homme fort pour les guider.

— Et mon frère Bekter ? demanda Temüdjin.

Devinant peut-être le cours des pensées du garçon, Eeluk fronça les sourcils.

— Il parcourt la plaine avec les guerriers, répondit-il.

Il hésita, comme s'il réfléchissait à ce qu'il pouvait dire au fils du khan.

— N'espère pas trop qu'ils trouvent les assassins de ton père. Ceux qui ont survécu ont détalé depuis longtemps. Ils ne nous ont pas attendus.

Sous l'impassibilité d'Eeluk, Temüdjin sentit une colère rentrée. Peut-être n'appréciait-il pas l'idée que Bekter pourrait prendre de l'ascendant sur les guerriers. Il fallait au moins essayer de capturer les meurtriers et le choix de Bekter pour conduire les recherches s'imposait, mais Eeluk devait craindre que de nouvelles allégeances ne se nouent loin de lui. Temüdjin pensait lire correctement les pensées du féal malgré ses tentatives pour les dissimuler. Il aurait fallu qu'il soit idiot pour ne pas songer à la succession de Yesugei en un moment pareil. Temüdjin était à coup sûr trop jeune et Bekter n'était qu'au seuil de l'âge d'homme. Avec le soutien d'Eeluk, l'un ou l'autre pouvait régner sur les Loups, mais la troisième possibilité était évidente et glaçante. Temüdjin se força à sourire face à un homme qui représentait une menace bien plus réelle que les Olkhunuts qu'il venait de quitter.

— Tu as aimé mon père autant que moi, Eeluk. Que voudrait-il pour les Loups ? Voudrait-il que ce soit *toi* qui les mènes ?

Eeluk se raidit comme s'il avait reçu un coup et tourna un regard meurtrier vers le garçon qui chevauchait à son côté. Temüdjin ne broncha pas. À cet instant, il se moquait de se faire tuer. Quoi que l'avenir lui réservât, il soutiendrait le regard du féal sans une trace de peur.

— J'ai été loyal toute ma vie, déclara Eeluk, mais les jours de ton père sont passés. Quand la nouvelle se répandra, nos ennemis

guetteront chez nous un signe de faiblesse. Cet hiver, les Tatars viendront piller nos troupeaux, et peut-être aussi les Olkhunuts ou les Kereyits, rien que pour voir si nous sommes toujours capables de défendre ce qui nous appartient.

Il détourna la tête pour échapper aux yeux d'or pâle qui le fixaient.

— Tu sais ce qu'il aurait voulu, Eeluk. Tu sais ce que tu dois faire.

— Non. Non, je ne sais pas, mon garçon. Je sais en revanche ce que tu penses et je te le dis tout de suite : tu es trop jeune pour conduire les familles.

La gorge nouée, Temüdjïn ravala orgueil et amertume.

— Bekter, alors. Ne trahis pas notre père, Eeluk. Il t'a traité en frère toute sa vie. Honore-le maintenant en aidant son fils.

Eeluk talonna son cheval et se porta en tête du groupe, le visage cramoisi. Temüdjïn n'osa pas regarder les hommes qui l'entouraient. Il ne voulait pas apprendre à leur expression que son monde s'était écroulé. Il ne voulait voir ni les regards interrogateurs ni la peine qu'ils partageaient avec lui.

Le camp des Loups était calme et silencieux lorsque Temüdjïn descendit de cheval devant la tente de son père. Il avait l'impression d'avoir été absent pendant des années. La dernière fois qu'il s'était tenu à cet endroit, Yesugei était plein de vie et de force, un pilier, une certitude pour tous. Temüdjïn n'arrivait pas à croire que ce monde avait disparu et ne reviendrait plus.

Le corps raide, il parcourut du regard les yourtes des familles. Il aurait pu nommer l'homme, la femme et les enfants que chacune d'elles abritait rien qu'en regardant le dessin ornant sa portière. C'était son peuple, il avait toujours su la place qu'il y occupait. L'incertitude était une nouveauté pour lui, comme un grand trou dans sa poitrine. Il dut rassembler son courage pour entrer dans la tente et il serait peut-être resté plus longtemps immobile s'il n'avait vu les Loups commencer à se rassembler alors que les derniers rayons du soleil s'éteignaient. Il ne pouvait supporter leur pitié. Avec une grimace, il entra et laissa retomber la portière derrière lui.

Bien qu'on n'eût pas encore placé le feutre de nuit sur le trou d'évacuation de fumée, au-dessus de sa tête, il faisait dans la tente une chaleur étouffante et l'air empuanti lui donna la nausée. Il remarqua la pâleur de sa mère quand elle se tourna vers lui. Ses défenses s'écroulèrent et il se jeta dans ses bras. Elle le berça en silence tandis qu'il pleurait, les yeux rivés sur le corps étiolé de son père.

La chair de Yesugei frémissait comme celle d'un cheval repoussant les assauts des mouches. Son ventre était couvert d'un bandage raide de fluides séchés. Un filet de sang et de pus coulait sur la peau tel un ver et disparaissait sous les couvertures. On avait peigné

et huilé sa chevelure mais il sembla à Temüdjin qu'elle s'était éclaircie et qu'il y avait davantage de gris dans les mèches qui tombaient sur les pommettes. Les côtes étaient apparentes, le visage creusé, assombri : le masque mortuaire de l'homme qu'il avait connu.

— Tu devrais lui parler, murmura Hoelun, les yeux aussi rouges que ceux de son fils. Il a plusieurs fois prononcé ton nom, je ne savais pas si tu arriverais à temps.

Temüdjin essuya de sa manche une traînée de morve coulant de son nez sans cesser de regarder le seul homme qu'il avait cru éternel. La fièvre avait rongé ses muscles et il n'arrivait pas à croire qu'il avait devant lui le puissant guerrier qui était entré à cheval avec tant de morgue dans le camp des Olkhunuts. Il le contempla longuement, incapable de parler, vit à peine sa mère tremper un linge dans un seau d'eau froide et le lui mettre dans la main. Elle guida les doigts de son fils vers le visage de Yesugei et, ensemble, ils lui rafraîchirent le front et les lèvres. La respiration courte, le garçon luttait contre des haut-le-cœur. L'odeur de chair malade était effroyable et, cependant, sa mère ne montrait aucun dégoût, aussi s'efforça-t-il d'être fort pour elle.

Yesugei remua, ouvrit les yeux, les regarda fixement.

— C'est Temüdjin, dit Hoelun avec douceur. Il est rentré sain et sauf.

Le regard du khan demeurait vide et Temüdjin sentit ses larmes se remettre à couler.

— Je ne veux pas que tu meures, dit-il en sanglotant. Je ne sais pas quoi faire.

Le seigneur des Loups prit une longue inspiration qui fit saillir ses côtes. Temüdjin se pencha au-dessus de lui, glissa sa main dans celle de son père. La peau était brûlante et sèche. Il vit les lèvres de son père bouger, baissa la tête pour l'entendre.

— Je suis là, père.

La main de Yesugei pressa la sienne à lui faire mal. Un moment, leurs yeux se croisèrent et le khan parut reconnaître son fils.

— Les Tatars, chuchota-t-il.

Sa gorge se referma sur ces mots et l'air refoulé sortit en un long soupir qui se termina par un claquement sec. Temüdjin attendit l'inspiration suivante ; elle ne vint pas et il se rendit compte que la main de son père s'était faite molle dans la sienne. Il la serra plus fort.

— Ne nous laisse pas, supplia-t-il dans un accès de désespoir.

Il savait qu'il ne pouvait plus être entendu.

Hoelun eut un sanglot étouffé derrière lui. Temüdjin ne pouvait arracher son regard du visage émacié de l'homme qu'il avait tant aimé. Avait-il exprimé cet amour ? Il ne se souvenait pas d'avoir prononcé le mot et il craignit soudain que son père n'aille rejoindre les esprits sans avoir su combien il comptait pour ses fils.

— Tout ce que je suis vient de toi, murmura-t-il. Je suis ton fils et rien d'autre. Tu m'entends ?

Il sentit les mains de sa mère sur la sienne.

— Il t'a attendu, Temüdjin, dit-elle. Il est passé, maintenant.

Il n'avait pas la force de la regarder.

— Crois-tu qu'il ait su combien je l'aimais ? demanda-t-il.

Elle sourit à travers ses larmes et, un moment, sembla aussi jolie qu'elle avait dû l'être dans sa jeunesse.

— Il le savait, affirma-t-elle. Il était si fier de toi qu'il pensait parfois que son cœur allait exploser de joie. Il me regardait à la dérobée chaque fois que tu montais à cheval, que tu te battais avec tes frères. Je le voyais alors dans son sourire. Il ne voulait pas vous gêner, mais le père ciel lui avait donné les fils qu'il désirait et tu étais son orgueil, sa joie secrète. Il savait.

C'en était trop pour Temüdjin, qui se mit à pleurer sans la moindre retenue.

— Nous devons prévenir les familles, dit Hoelun.

— Et ensuite ? répliqua Temüdjin, essuyant ses larmes. Eeluk ne me soutiendra pas. Est-ce que Bekter deviendra khan ?

Il chercha un réconfort dans le visage de sa mère, ne vit que fatigue et chagrin.

— J'ignore ce qui adviendra, Temüdjin. Si ton père avait vécu quelques années de plus, le problème ne se poserait pas. Il n'y a pas de bon moment pour mourir mais la...

Elle se remit à pleurer et, cette fois, ce fût lui qui pressa la tête de sa mère contre son épaule. Il n'aurait jamais imaginé jouer ce rôle mais il lui était venu naturellement, et d'une certaine façon cela le rendait plus fort pour ce qui l'attendait. Il vivait sa jeunesse comme une faiblesse, mais avec le soutien de l'esprit de son père il trouverait le courage de faire face aux familles. Son regard parcourut la tente.

— Où est l'aigle que je lui avais apporté ?

— Je n'ai pas pu m'en occuper. Eeluk l'a donné à une autre famille.

Temüdjin sentit de la haine monter en lui pour l'homme à qui son père avait fait confiance en toutes choses. Il s'écarta de Hoelun, qui se tourna vers le corps de Yesugei. Elle se pencha, embrassa doucement la bouche ouverte de son mari, frissonna. D'une main tremblante, elle lui ferma les yeux puis tira une couverture sur sa blessure. La chaleur et la mort alourdissaient l'air mais Temüdjin s'aperçut que l'odeur ne le gênait plus. Il inspira profondément, emplit ses poumons de la quintessence de son père. Il s'approcha du seau, s'aspergea le visage et le frotta avec un morceau de tissu propre.

— Je vais prévenir les autres, dit-il.

Hoelun hocha la tête, les yeux toujours fixés sur un lointain passé,

tandis que son fils franchissait l'ouverture de la tente et sortait dans l'air froid de la nuit.

Les femmes dirigeaient leurs lamentations vers le père ciel pour qu'il entende qu'un homme exceptionnel avait quitté les plaines. Les fils de Yesugei se rassemblèrent pour rendre un dernier hommage à leur père. À l'aube, ils l'envelopperaient dans un tissu blanc et le porteraient sur une haute colline, abandonnant sa chair nue aux faucons et aux vautours chers aux esprits. Les bras qui leur avaient appris à bander un arc, le visage énergique qui les avait inspirés, tout serait déchiré en mille lambeaux et volerait dans le corps de ces oiseaux sous le regard du père ciel. Yesugei ne serait plus lié à la terre comme eux tous l'étaient.

Tandis que la nuit avançait, les guerriers formaient des groupes qui allaient de tente en tente pour recueillir la parole de toutes les familles. Temüdjin ne prenait pas part au rituel et regrettait que Bekter ne soit pas là pour assister aux funérailles, entendre le récit de la vie de Yesugei. Malgré l'antipathie qu'il nourrissait pour son frère, il savait que Bekter en souffrirait.

Nul ne ferma l'œil. Quand la lune se leva, les Loups firent un grand feu au centre du camp et Chatagai, le vieux conteur, une outre d'arkhi à la main, attendit que tous se rassemblent. Seuls les guetteurs restèrent sur les collines. Hommes, femmes, enfants vinrent écouter et pleurer. Tous savaient que les larmes répandues sur le sol grossiraient un jour les rivières qui étanchaient la soif des troupeaux et des familles de toutes les tribus. Il n'y avait pas de honte à pleurer un khan qui les avait protégés pendant les rudes hivers et avait fait des Loups une force de la plaine.

Temüdjin était assis en solitaire et beaucoup vinrent lui presser l'épaule et lui murmurer quelques mots respectueux. Temüge avait le visage rouge d'avoir pleuré mais il vint avec Kachium et tous deux s'assirent près de leur frère pour partager son chagrin en silence. Venu lui aussi écouter Chatagai, Khasar, pâle et tremblant, serra Temüdjin dans ses bras. Hoelun arriva en dernier, la petite Temülen endormie dans les plis de sa robe. Elle pressa ses garçons contre elle l'un après l'autre puis s'assit, le regard rivé sur les flammes, comme égarée.

Chatagai s'éclaircit la voix, cracha dans le feu qui rugissait et commença :

— J'ai connu le Loup quand il était enfant, que ses fils et sa fille n'étaient encore qu'un rêve du père ciel. Un jour, il se glissa dans la tente de mon père et y chaparda un rayon de miel enveloppé dans un linge. Il enterra ce linge mais il avait un chien à l'époque, un limier jaune et noir. L'animal déterra le linge et le lui apporta alors même

qu'il affirmait ne pas même avoir su qu'il y avait du miel dans la tente. Pendant des jours, il n'a pas pu s'asseoir !

Chatagai marqua une pause tandis que les guerriers souriaient.

— À douze ans seulement, il menait des razzias sur les troupeaux des Tatars. Quand Eeluk voulut prendre femme, ce fut Yesugei qui vola des chevaux pour les donner au père de la fille, trois juments rousses, et une douzaine de moutons, en une seule nuit. Le sang de deux hommes brillait sur son sabre. Même alors, rares étaient ceux qui l'égalaient avec une lame ou un arc. Il était un fléau pour les Tatars et lorsqu'il devint khan, ils apprirent à redouter Yesugei et les hommes qui chevauchaient avec lui.

Chatagai but une lampée d'arkhi, claqua des lèvres.

— Quand son père fut enterré au ciel, Yesugei rassembla tous les guerriers et les emmena dans la plaine où, pendant de nombreux jours, ils n'eurent pour subsister que quelques poignées de nourriture et à peine assez d'eau pour s'humecter le gosier. Tous ceux qui furent de l'équipée revinrent avec le feu au ventre et la loyauté au cœur. Il donna leur fierté aux Loups et ils devinrent forts et gras, repus de mouton et de lait.

Temüdjïn écouta le vieil homme narrer les victoires de son père. Chatagai avait la mémoire encore assez aiguisée pour se rappeler les paroles prononcées, le nombre d'ennemis tombés sous le sabre ou les flèches de Yesugei. Peut-être exagérait-il ce nombre. Les anciens hochaient la tête et souriaient, et tandis que les outres d'airag se vidaient, ils se mirent à manifester leur approbation au souvenir des batailles que Chatagai décrivait.

— Ce fut ce jour-là que le vieux Yeke perdit trois doigts de sa main droite, poursuivait le conteur. Yesugei les retrouva dans la neige et les lui rapporta. En les voyant, Yeke dit qu'il pouvait les donner aux chiens, mais Yesugei répondit qu'il ferait mieux de les attacher au bout d'un bâton pour se gratter le dos.

Khasar gloussa, suspendu comme ses frères aux lèvres de Chatagai. C'était l'histoire de leur tribu, les histoires d'hommes et de femmes qui avaient fait d'eux ce qu'ils étaient.

Le ton de Chatagai changea de manière subtile quand, après avoir levé l'outre une fois de plus, il reprit :

— Yesugei a laissé des fils pour marcher dans ses traces et il aurait voulu que Bekter ou Temüdjïn mène les Loups. J'ai entendu ce qu'on murmure dans les familles. J'ai entendu les discussions et les promesses mais le sang des khans coule en eux et si les Loups ont de l'honneur, ils ne doivent pas faire honte à leur khan dans la mort. Il nous regarde en ce moment même.

Le silence se fit dans le camp et Temüdjïn entendit quelques murmures d'approbation. Il sentit des centaines d'yeux sur lui,

commença à se lever mais les cors des guetteurs sonnèrent soudain sur les collines, arrachant les guerriers à leur ivresse. Eeluk s'avança dans le cercle de lumière du feu, lança à Chatagai un regard mauvais. À présent que le charme était rompu, le vieil homme semblait frêle et fatigué. Une brise agitait ses cheveux blancs tandis qu'il faisait face à Eeluk sans montrer le moindre signe de frayeur. Eeluk hocha la tête comme s'il venait de prendre une décision. On lui apporta son cheval, il monta en selle d'un mouvement preste et s'élança dans l'obscurité sans un regard en arrière.

Les cors se turent peu après quand les guetteurs reconnurent la troupe lancée dans la plaine. Bekter entra dans le camp à la tête d'une douzaine de guerriers, s'approcha du feu et mit pied à terre. À la lumière des flammes, Temüdjïn vit des têtes coupées attachées par les cheveux à la selle de son frère. Il frissonna en découvrant les bouches béantes qui semblaient crier encore. Bien que la chair fût déjà noire et couverte de mouches, il sut qu'il avait devant lui les visages de ceux qui avaient assassiné son père.

Seule sa mère avait entendu elle aussi Yesugeï murmurer le nom de ses meurtriers dans la tente, et ni elle ni Temüdjïn n'avaient partagé cette information avec quelqu'un d'autre. Le nom des Tatars était à nouveau prononcé avec le retour des guerriers aux *deels* éclaboussés de sang. Les familles, fascinées, se pressaient pour toucher la face déjà putréfiée des morts.

Bekter s'avança dans la lumière, comme si la succession était déjà réglée. En d'autres circonstances, Temüdjïn en aurait éprouvé de l'amertume mais, après ses craintes, la scène suscita en lui une joie sauvage. Que son frère prenne la tribu !

Des cris s'élevèrent quand les guerriers décrivrent ce qu'ils avaient trouvé. Cinq corps gisant à l'endroit où les Tatars avaient tendu une embuscade au khan des Loups. Les regards posés sur les fils de Yesugeï brillaient d'admiration et de respect. Le silence se fit, Eeluk approcha et descendit de cheval devant les frères. Avec détermination, Temüdjïn vint se camper près de Bekter ; Khasar et Kachium l'imitèrent. Tous firent face au féal et attendirent qu'il parle. Ce fut peut-être une erreur car Eeluk était un colosse et, à côté de lui, ils avaient l'air des jeunes garçons qu'ils étaient.

— Ton père est passé, Bekter, dit-il. Sa mort a été douloureuse, mais c'est fini.

Les yeux mi-clos, Bekter scrutait le visage du féal de son père, conscient du défi et du danger. Sentant que sa position ne serait jamais plus forte qu'en cet instant, il déclara :

— Je serai fier de conduire les Loups à la guerre.

Quelques guerriers l'acclamèrent mais Eeluk secoua la tête avec une assurance qui effraya ceux qui avaient manifesté leur soutien. Le

silence se fit de nouveau, Temüdjin retint sa respiration.

— Je serai khan, dit Eeluk. C'est décidé.

Quand Bekter porta la main à son sabre, les yeux d'Eeluk étincelèrent de plaisir. Ce fut Temüdjin qui retint le premier le bras de son frère, bien que Kachium eût été presque aussi prompt.

— Il te tuera, murmura Temüdjin à Bekter, qui tentait de se libérer.

— Ou je le tuerai, comme le chien parjure qu'il est, répliqua Bekter.

Pris par leur lutte, ni l'un ni l'autre n'eurent le temps de réagir quand Eeluk dégaina son sabre et frappa Bekter de sa garde, le faisant tomber en arrière. Temüdjin et lui s'écroulèrent dans un entrelacs de membres, Kachium se jeta sans arme devant Eeluk pour l'empêcher de tuer ses frères. Derrière eux, Hoelun poussa un cri horrifié que le féal, écartant le garçon d'une gifle, parut entendre. Il s'immobilisa, rengaina son sabre.

— Par respect pour votre père, je ne ferai pas couler le sang cette nuit, dit-il, malgré la colère qui empourprait ses traits.

Il inclina la tête en arrière pour que sa voix porte et tonna :

— À cheval, les Loups ! Je ne resterai pas là où le sang de mon khan rougit la terre. Rassemblez vos bêtes. Quand le soleil atteindra son zénith, nous partirons pour le sud.

Il fit un pas vers Hoelun et ses fils.

— Mais pas avec vous, ajouta-t-il. Je ne veux pas avoir à garder mon dos de vos dagues. Vous resterez ici et porterez le corps de Yesugei dans les collines.

Hoelun tituba dans le vent, le visage blême.

— Tu nous livres à la mort ?

Eeluk haussa les épaules.

— Vivez ou mourez, vous n'appartiendrez plus aux Loups. C'est dit.

Chatagai s'approcha par-derrière et lui saisit le bras. Par réflexe, Eeluk dégaina de nouveau son sabre, mais le vieil homme ne parut pas impressionné par la lame nue proche de son visage.

— C'est une vilénie ! s'exclama-t-il, furieux. Tu déshonores la mémoire d'un grand homme. Comment son esprit pourrait-il reposer en paix si tu laisses ses enfants seuls dans la plaine ? C'est aussi infâme que de les tuer toi-même.

— Va-t'en, vieil homme. Un khan doit prendre des décisions sévères. Je ne verserai pas le sang de femmes ou d'enfants mais s'ils meurent de faim, je m'en lave les mains.

Le visage assombri par une fureur muette, Chatagai frappa de ses poings la cuirasse d'Eeluk. Ses ongles écorchèrent le cou du féal, dont la réaction fut instantanée. Eeluk enfonça son arme dans la poitrine du

vieillard, le projetant à terre, tué net. Hoelun courut s'agenouiller près de Chatagai, dont la bouche ouverte laissait couler un filet de sang. Elle se mit à gémir en se balançant sous le regard de ses fils frappés de stupeur. Quelques cris de protestation s'élevèrent et plusieurs guerriers, prêts à dégainer leur sabre, s'interposèrent entre Eeluk et la famille de Yesugei. Le féal cracha sur le corps de Chatagai, dont le sang imprégnait déjà le sol desséché.

— Tu n'aurais pas dû t'en mêler, vieil imbécile.

Il rengaina son arme et s'éloigna d'un pas vif.

Des femmes aidèrent Hoelun à se relever et à regagner sa tente. Elles détournaient cependant la tête des enfants en pleurs et pour Temüdjïn, c'était peut-être aussi grave que tout ce qui était arrivé cette nuit-là. Les familles les abandonnaient, ils étaient perdus.

Quand on les démontra, les yourtes des Loups laissèrent sur le sol dur des cercles noirs jonchés de vieux os, de chutes de cuir et de tessons de poterie. Les fils de Yesugei assistèrent à la scène, misérables, aux côtés de leur mère et de leur sœur. Eeluk avait été impitoyable et Hoelun avait eu besoin d'aide pour retenir Bekter quand le féal avait ordonné que leur tente et tout ce qu'elle contenait soient emportés avec le reste. Cette cruauté supplémentaire fit pleurer quelques femmes, d'autres, bien plus nombreuses, gardant le silence, mais Eeluk ne tint compte ni des unes ni des autres. La parole du khan faisait loi.

Temüdjïn, incrédule, secoua la tête tandis que les guerriers chargeaient les chariots et rassemblaient les troupeaux. Eeluk traversa le camp, le sabre de Yesugei à la hanche. Bekter serra les mâchoires, Eeluk sourit en passant devant eux, ravi de leurs regards impuissants. Temüdjïn se demanda comment Eeluk avait réussi à enfouir en lui pendant des années une telle ambition. Il l'avait devinée lorsque Yesugei lui avait fait cadeau de l'oiseau rouge mais, même alors, il n'aurait jamais cru possible qu'Eeluk les trahisse aussi totalement. Il entendit les aiglons protester quand on leur attacha solidement les ailes pour le voyage et baissa la tête. L'image du corps de Chatagai étendu par terre resurgissait à tout instant dans son esprit, lui rappelant les événements de la veille. Le vieux conteur serait abandonné là où il était tombé, et aux yeux des garçons, c'était aussi criminel que tout le reste.

Si ses fils étaient pâles de désespoir, il émanait de Hoelun une rage froide qui foudroyait quiconque était assez sot pour croiser son regard. Même Eeluk, lorsqu'il était venu ordonner qu'on démonte leur tente, n'avait pas tourné les yeux vers la veuve de Yesugei. Les guerriers avaient détaché et roulé les grandes bandes de feutre,

démonté le treillis de bois, tranché les nœuds de tendon séché. Tout avait été emporté, des arcs de Yesugei aux *deels* d'hiver doublés de fourrure. Bekter avait juré et crié en voyant qu'il ne leur resterait rien, mais Hoelun avait simplement secoué la tête devant la cruauté désinvolte d'Eeluk. Les *deels* étaient superbes, trop précieux pour protéger du froid ceux qui, de toute façon, ne survivraient pas. L'hiver les arracherait à la vie aussi sûrement qu'une flèche dès la première neige. Hoelun faisait cependant face avec dignité, le visage fier et vierge de larmes.

Cela ne fut pas long. Tout était conçu pour être emporté et lorsque le soleil fut au-dessus de leurs têtes, les cercles noirs étaient vides, les chariots chargés.

Hoelun frissonna lorsque le vent forcit. Il n'y avait plus d'abri maintenant que les tentes étaient parties et elle se sentait engourdie par le froid. Elle savait que Yesugei aurait fait sauter une dizaine de têtes avec le sabre de son père s'il avait été là pour voir ça. Son corps gisait dans l'herbe. Pendant la nuit, quelqu'un avait noué une bande de tissu autour de la poitrine ratatinée de Chatagai pour cacher sa blessure. Les deux hommes se retrouvaient côte à côte dans la mort.

Lorsque Eeluk souffla dans son cor, les gardiens de troupeau guidèrent les bêtes à l'aide de bâtons pointus plus longs qu'un homme. Les moutons et les chèvres détalèrent en bêlant pour échapper à la piqure de la pointe et la tribu se mit en branle. Hoelun et ses enfants, raides et pâles comme un bosquet de bouleaux, les regardèrent partir. Temüge sanglotait en silence et Kachium lui prit la main, au cas où il serait tenté de courir derrière les chariots.

La plaine avala bientôt les cris des bergers et de leurs bêtes. Hoelun les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils soient loin et poussa enfin un soupir de soulagement. Elle savait Eeluk capable d'envoyer des hommes faire le tour des collines pour donner une fin sanglante à la famille abandonnée. Dès que la distance fut trop grande pour qu'on la voie, elle se tourna vers ses fils, les rassembla autour d'elle.

— Il nous faut un abri et de quoi manger, mais surtout, il faut partir d'ici. Des charognards viendront bientôt fouiner dans les cendres du feu et ils ne marcheront pas tous sur quatre pattes... Bekter !

La sécheresse du ton de Hoelun tira de sa torpeur son fils aîné, qui fixait encore les silhouettes lointaines.

— Je compte sur toi pour t'occuper de tes frères.

— À quoi bon ? répondit-il. Nous sommes tous morts.

Hoelun le gifla avec une violence telle qu'il chancela. Le sang se remit à couler là où Eeluk l'avait frappé la veille.

— Un abri et de quoi manger, Bekter. Les fils de Yesugei ne se laisseront pas mourir en silence, comme Eeluk l'espère. Et sa femme

non plus. J'ai besoin de ta force, tu comprends ?

— Que ferons-nous... de lui ? demanda Temüdjin en se tournant vers le cadavre de son père.

Hoelun flageola brièvement en suivant le regard de son fils puis elle serra les poings et trembla de colère.

— Était-ce trop de nous laisser un cheval ? dit-elle à mi-voix.

Elle vit en imagination des hommes sans tribu ôter le voile couvrant le corps nu de Yesugei et s'esclaffer, mais elle n'avait pas le choix.

— Ce n'est que de la chair, Temüdjin. L'esprit de ton père a quitté ces lieux. Qu'il nous voie survivre, il sera satisfait.

— Nous l'abandonnons aux chiens sauvages ! s'exclama le garçon, horrifié.

— Il le faut, intervint Bekter. Chiens ou vautours, peu importe. Jusqu'où pourrions-nous le porter, toi et moi ? Il est déjà midi et nous devons gagner la ligne des arbres.

— Le mont Rouge ! s'exclama soudain Kachium. Nous pourrions nous réfugier là-bas...

— Trop loin pour que nous y parvenions avant la nuit, estima Hoelun. Je connais une ravine à l'est qui fera l'affaire jusqu'à demain. Il y a un bois, là-bas. Dans la plaine, nous mourrons, mais parmi les arbres, je cracherai sur Eeluk pendant dix ans.

— J'ai faim, geignit Temüge.

Hoelun posa sur son cadet des yeux brillants de larmes, tira des plis de son *deel* un sac en toile rempli des morceaux de fromage séché qu'il aimait. L'un après l'autre, ils en prirent chacun deux, aussi solennels que s'ils prêtaient serment.

— Nous survivrons, mes fils. Nous survivrons jusqu'à ce que vous soyez des hommes, et quand Eeluk sera vieux, il se demandera si c'est vous chaque fois qu'il entendra des sabots claquer dans le noir.

Ils regardèrent avec une crainte respectueuse le visage de leur mère et n'y virent que détermination. Une détermination assez farouche pour dissiper en partie leur désespoir et ils puisèrent tous en elle une force nouvelle.

— Maintenant, en route, leur ordonna-t-elle. Un abri et de quoi manger.

Sous un crachin qui les trempait jusqu'aux os, Bekter et Temüdjin étaient blottis l'un contre l'autre. Avant la tombée du jour, ils avaient trouvé dans les collines une ravine boisée où un ruisseau coulait avec lenteur sur un sol imbibé d'eau. L'étroite faille abritait des pins au tronc noir et des bouleaux blancs comme des ossements. Les deux garçons frissonnaient, assis sur un entrelacs de racines sombres.

Avant que le jour s'estompe, Hoelun leur avait fait traîner de grosses branches sur les feuilles mortes et la boue puis les soulever et les glisser dans la fourche d'un arbre bas. Ils avaient les bras et la poitrine à vif mais elle ne leur avait pas accordé un instant de repos. Même Temüge avait porté des branches plus petites jusqu'à ce que l'abri rudimentaire soit terminé. Comme il n'était pas assez grand pour accueillir Bekter et Temüdjin, Hoelun les avait embrassés avec gratitude et ils étaient restés fièrement debout tandis qu'elle se glissait dans l'abri avec le bébé. Khasar s'était recroquevillé entre les jambes de sa mère tel un chien tremblant et Temüge les avait rejoints en sanglotant doucement. Kachium était resté un moment avec ses grands frères, titubant de fatigue. Temüdjin l'avait pris par le bras et l'avait doucement poussé avec les autres.

Hoelun avait laissé sa tête tomber lentement sur sa poitrine tandis que le bébé tétait. Temüdjin et Bekter s'étaient éloignés en silence, cherchant un endroit qui les protégerait suffisamment de la pluie pour qu'ils puissent s'endormir.

Ils n'en avaient pas trouvé. Les racines entremêlées leur avaient paru plus accueillantes que le sol mouillé, mais les bosses et les coudes du bois les meurtrissaient quelle que soit leur position. La nuit leur avait semblé interminable.

Temüdjin remua ses jambes ankylosées et songea à la journée écoulée. En s'éloignant de l'endroit où gisait leur père, ils n'avaient cessé de regarder derrière eux et vu la forme blanche devenir de plus en plus petite. Leur expression mélancolique avait agacé Hoelun.

« Vous avez toujours été entourés par les familles, leur avait-elle dit. Vous n'avez jamais eu à vous cacher des voleurs et des vagabonds. Maintenant, nous *devons* nous cacher. Un simple berger peut nous tuer tous et il n'y aura personne pour nous rendre justice. »

La dure réalité nouvelle les avait glacés autant que la pluie qui

s'était mise à tomber, les démoralisant encore un peu plus.

Temüdjin cligna des yeux pour en chasser une goutte d'eau tombée d'une branche. L'estomac douloureusement vide, il se demanda comment ils trouveraient à manger. Si Eeluk leur avait au moins laissé un arc, Temüdjin aurait nourri toute la famille avec la chair de grasses marmottes. Sans arc, ils risquaient de mourir de faim en quelques jours.

Levant les yeux, il constata que les nuages sombres étaient passés, laissant les étoiles briller sur la terre. Autour de lui, les arbres dégouttaient encore d'eau de pluie mais il espérait que le matin leur apporterait un peu de chaleur. Ses vêtements étaient humides, couverts de terre et de feuilles mortes. Lorsqu'il serra le poing en songeant à Eeluk, il sentit sous ses doigts une boue glissante. Une aiguille de pin ou une épine s'enfonça dans sa paume mais il ignora la douleur et maudit l'homme qui avait trahi sa famille. Il continua à serrer jusqu'à ce que tout son corps tremble.

— Garde-le en vie, murmura-t-il au père ciel. Garde-le fort et en bonne santé. Garde-le en vie pour que je le tue.

À côté de lui, Bekter grogna dans son sommeil et Temüdjin ferma de nouveau les yeux, impatient de voir l'aube. Il aurait voulu la même chose que ses jeunes frères : que sa mère le prenne dans ses bras et règle tous leurs problèmes. Mais il savait qu'il devait au contraire être fort, pour elle et pour ses frères. Il était sûr d'une chose : ils survivraient. Un jour, il retrouverait Eeluk, il le tuerait et arracherait à ses doigts morts l'épée de Yesugei. Cette pensée resta avec lui jusqu'à ce qu'il s'endorme.

Ils furent tous debout dès qu'il fit assez clair pour que chacun puisse voir les visages sales des autres. Les yeux bouffis d'épuisement, Hoelun rassembla ses enfants autour d'elle, fit passer de main en main leur unique gourde d'eau. Le bébé s'agitait, les vêtements déjà souillés. Ils n'avaient pas de quoi le changer et l'enfant se mit à vagir, le visage écarlate, parti pour une crise de larmes qui semblait ne jamais devoir faiblir. Hoelun ne pouvait qu'être sourde aux pleurs du nouveau-né, qui dans sa détresse refusa plusieurs fois le sein. Finalement, même sa patience de mère fut épuisée et elle laissa son sein retomber tandis que l'enfant, les poings crispés, rugissait vers le ciel.

— Si nous voulons survivre, nous devons trouver un endroit sec et nous organiser pour pêcher et chasser, dit-elle. Montrez ce que vous avez sur vous, que chacun puisse le voir.

Remarquant que Bekter hésitait, elle lui lança :

— Ne garde rien pour toi. Nous serons tous morts avant la prochaine lune si nous ne pouvons ni chasser ni nous réchauffer.

À la lumière du jour, il fut plus facile de trouver un endroit où la couche d'aiguilles de pin était simplement humide. Hoelun défit son

deel en frissonnant. Tous virent sur son flanc la traînée brune, là où leur petite sœur avait vidé ses boyaux pendant la nuit. L'odeur les enveloppa et Khasar porta une main à son visage. Hoelun les ignore, la bouche tirée en une ligne mince. Temüdjïn devina qu'elle contenait à grand-peine son irritation tandis qu'elle étendait le vêtement sur le sol. Doucement, elle allongea sa fille sur le *deel* et le mouvement fit sursauter l'enfant qui, les yeux noyés de larmes, regarda autour d'elle. Ses frères souffraient de voir son petit corps trembler.

Bekter tira un couteau de sa ceinture, le posa. Hoelun tâta la lame de son pouce, eut un hochement de tête approuvateur. Puis elle porta les mains à sa taille pour dénouer une cordelette de crin tressé qu'elle avait dissimulée sous son *deel* la veille, quand elle cherchait désespérément tout ce qui pourrait les aider dans leur épreuve. La corde alla rejoindre les couteaux que les fils avaient jetés sur le vêtement.

Tout ce que Temüdjïn pouvait ajouter à sa dague, c'était la ceinture, longue et solidement tissée, qui maintenait son *deel* fermé. Il ne doutait pas que sa mère lui trouve un usage.

Hoelun tira d'une des poches profondes de son *deel* une petite boîte en os que tous regardèrent avec fascination. Elle contenait un morceau d'acier et un silex, qu'elle en sortit avec précaution, respectueusement. Le coffret jaune était magnifiquement sculpté et Hoelun le caressa de ses doigts d'un air mélancolique.

— Votre père m'en a fait présent quand nous nous sommes mariés, dit-elle.

Saisissant une pierre, elle brisa le coffret en morceaux. Chaque esquille d'os était tranchante comme une lame et elle choisit avec soin les meilleures, les montra à ses fils.

— Celle-ci fera un hameçon, ces deux-là des pointes de flèche. Khasar ? Prends la corde et trouve une pierre pour affûter l'hameçon. Sers-toi d'un couteau pour déterrer des vers et dénicher un endroit abrité. Nous comptons sur ta chance, aujourd'hui.

Le garçon accepta sa part du travail sans faire montre de sa désinvolture habituelle.

— D'accord, dit-il en enroulant la cordelette autour de son poing.

— Laisse-moi de quoi faire un collet, réclama sa mère en se levant. Il nous faut des boyaux et des tendons pour l'arc.

Elle se tourna vers Bekter et Temüdjïn, remit à chacun un morceau d'os tranchant.

— Prenez un couteau, fabriquez un arc en bois de bouleau. Vous l'avez vu faire suffisamment souvent.

Bekter enfonça la pointe de son esquille dans sa paume pour en éprouver le mordant.

— Si au moins on avait de la corne, ou du crin de cheval pour la

corde... commença-t-il.

Le regard exaspéré de Hoelun le réduisit au silence.

— Un collet à marmotte ne suffira pas à nous maintenir en vie, lui assena-t-elle. Je ne t'ai pas demandé un arc qui aurait fait la fierté de ton père. Faites-m'en un avec lequel on puisse simplement tuer du gibier. À moins que tu ne proposes que nous nous allongions sur les feuilles mortes pour attendre que le froid et la faim nous emportent ?

Bekter se vexa d'être critiqué devant ses frères. Sans regarder Temüdjün, il ramassa son couteau et s'éloigna à grands pas, son morceau d'os au creux de la main.

— Je pourrais attacher une lame à un bâton pour faire une lance et pêcher avec, suggéra Kachium.

Hoelun tourna vers lui un regard reconnaissant, prit le plus petit des couteaux et le lui donna.

— Voilà qui est parler, dit-elle. Votre père vous a tous appris à chasser. Il ne pensait sans doute pas que ce serait un jour aussi important, mais ce qu'il vous a transmis, nous en avons besoin aujourd'hui.

Elle considéra le nombre pitoyable de leurs richesses étalées sur le vêtement, soupira.

— Temüge ? J'allumerai un feu si tu m'apportes quelque chose de sec à brûler. N'importe quoi.

Le garçon grassouillet se leva, la bouche tremblante. Il ne s'était pas encore remis de la terreur suscitée en lui par leur situation désespérée. Ses frères avaient conscience que leur mère était sur le point de craquer, mais Temüge la voyait encore comme un roc et il tendit les bras pour se faire consoler. Elle le serra un moment contre elle puis l'écarta doucement.

— Apporte-moi ce que tu pourras. Ta sœur ne résistera pas à une seconde nuit sans feu.

Temüge fondit en larmes et lorsque sa mère refusa de le reconforter, il partit en courant vers les arbres.

Temüdjün tendit un bras hésitant vers Hoelun, lui pressa l'épaule et elle inclina la tête pour que son visage touche brièvement la main de son fils.

— Faites-moi un arc, dit-elle. Rattrape Bekter et aide-le.

Il la laissa avec le bébé dont les plaintes montaient vers les arbres mouillés.

Temüdjün trouva son frère grâce au bruit de son couteau taillant un jeune bouleau. Il siffla doucement pour prévenir son aîné et eut droit pour sa peine à un regard hargneux. Sans un mot, Temüdjün tint le mince tronc pour son frère. La lame, faite d'un solide morceau de

fer aiguisé, mordait profondément dans le bois. Bekter semblait passer sa rage sur le bouleau et il fallut du courage à Temüdjin pour garder les mains immobiles tandis que la lame s'abattait près de ses doigts.

Bientôt, Temüdjin put plier l'arbre, révélant les fibres blanches du bois jeune. L'arc serait quasi inutilisable, pensa-t-il sombrement. Il songea aux armes magnifiques accrochées dans chaque tente des Loups. Des morceaux de bois taillés dans le cœur d'un tronc étaient collés à des bandes bouillies de corne de mouton et à des tendons, puis mis à sécher une année entière avant que les différentes parties soient assemblées. Chaque arc, merveille d'ingéniosité, permettait de tuer à plus de cinquante aunes.

L'arc que son frère et lui s'échinaient à faire serait en comparaison un jouet d'enfant et de cette arme dépendrait leur survie. Bekter ferma un œil pour examiner sur toute sa longueur le jeune tronc encore recouvert de son écorce. Puis, sous le regard stupéfait de Temüdjin, il le brisa contre un autre arbre et le jeta sur les feuilles mortes.

— C'est une perte de temps, marmonna-t-il, furieux.

Temüdjin baissa les yeux vers le couteau que tenait son frère et prit soudain conscience qu'ils étaient seuls.

— Quelle distance les chariots peuvent-ils couvrir en un jour ? demanda Bekter. Tu sais suivre une piste. Nous connaissons les gardes aussi bien que nos frères. Je pourrais passer entre eux.

— Pour faire quoi ? dit Temüdjin. Tuer Eeluk ?

Le regard fixe, Bekter considéra un moment l'idée puis secoua la tête.

— Non. Nous ne parviendrions jamais jusqu'à lui, mais nous pourrions voler un arc. N'as-tu pas faim ?

Temüdjin s'efforçait d'oublier les pincements de son estomac. Il avait connu la faim mais toujours avec la perspective d'un repas chaud l'attendant à la fin de la journée. Maintenant, c'était pire et il avait le ventre douloureux. Il espérait que ce n'était pas le premier signe d'entrailles dérangées par une maladie ou une viande mauvaise. Dans un tel endroit, cette faiblesse le tuerait. Il savait aussi bien que sa mère qu'une fois l'hiver venu ils marcheraient sur l'étroite limite entre survivre et finir en tas d'os.

— Je meurs de faim, mais nous n'arriverons jamais à pénétrer dans une tente sans que l'alarme soit donnée. Et même si nous réussissions, Eeluk suivrait nos traces jusqu'ici et ne nous laisserait pas une seconde chance. Ce bâton cassé, c'est tout ce que nous avons.

Les deux garçons regardèrent le mince tronc qu'ils avaient coupé. Dans un accès de rage, Bekter le ramassa, le tordit et le jeta dans les broussailles.

— Bon, on essaie encore, dit-il. Même si on n'a ni corde, ni

flèches, ni colle. Autant essayer de tuer un animal en lui jetant des pierres !

Temüdjin gardait le silence. Comme tous ses frères, il était habitué à avoir près de lui quelqu'un qui savait ce qu'il fallait faire. Depuis qu'il avait senti la main de son père mollir dans la sienne, il était désarmé. Par moments, il avait l'impression que la force dont il avait besoin commençait à croître dans sa poitrine, à d'autres, il la sentait s'étioler en lui.

— Nous tresserons des bandes de tissu pour faire une corde, dit-il. Elle tiendra bien pour deux tirs. De toute façon, nous n'avons que deux pointes de flèche.

Bekter répondit par un grognement et tendit le bras vers un autre jeune bouleau, souple et gros comme son pouce.

— Alors, tiens-le-moi, dit-il en levant la lourde lame. J'en ferai un arc assez bon pour nous donner deux chances de tuer. Si ça rate, nous mangerons de l'herbe.

Kachium rejoignit Khasar au bout de la ravine. Son frère aîné se tenait totalement immobile et il ne l'aurait peut-être pas vu en grimpant sur les rochers si son regard n'avait été attiré par l'endroit où le ruisseau s'élargissait en une mare. Assis au bord de l'eau, Khasar s'était fait une canne à pêche avec une longue branche de bouleau. Kachium siffla pour le prévenir de sa présence puis approcha le plus silencieusement qu'il pût, baissant les yeux vers l'eau claire.

— Je les vois, murmura Khasar. Pour le moment, il n'y en a pas un qui soit plus gros que mon doigt. Et ils n'ont pas l'air d'avoir envie de mes vers.

— Il nous en faudra plus qu'un ou deux pour que nous ayons tous à manger ce soir, fit observer Kachium.

— Si tu as une autre idée, dis-la, grommela son frère. Je ne peux pas les *forcer* à mordre à l'hameçon.

Kachium garda le silence et les deux garçons auraient savouré le calme du lieu si la faim ne leur avait pas tenaillé l'estomac. Au bout d'un moment, Kachium se leva et défit la large ceinture orange enroulée autour de son *deel*. Elle faisait trois aunes de long, presque autant que deux hommes mesurés de la tête aux orteils. Il n'aurait peut-être pas pensé à s'en servir si Temüdjin n'avait pas ajouté la sienne au tas de Hoelun. Khasar leva les yeux vers lui et lui demanda en souriant :

— Envie de nager ?

— Il vaut mieux utiliser un filet qu'un hameçon, dit Kachium. Nous les prendrons tous. Je peux essayer de barrer le ruisseau avec ma ceinture.

Khasar tira son ver pitoyable de l'eau, posa sur le sol la précieuse esquille d'os.

— Ça pourrait marcher. Je vais remonter le ruisseau et revenir en battant l'eau avec un bâton. Si ton filet tient le coup, nous réussirons peut-être à amener quelques poissons sur la rive...

Ils considérèrent sans enthousiasme l'eau glacée puis Kachium soupira, enroula la bande de tissu autour de ses bras et descendit dans la mare. Son frère le rejoignit. Malgré le froid qui les faisait hoqueter, ils déroulèrent la ceinture en travers du ruisseau. Une racine d'arbre leur fournit un point d'attache d'un côté et, de l'autre, Kachium coinça le bout de l'étoffe sous une pierre. Il oublia le froid quand il vit plusieurs petits poissons effleurer la barrière orange et repartir en arrière. Khasar coupa une bande dans le tissu et attacha un couteau à une branche pour faire un harpon.

— Prie le père ciel pour qu'il en vienne de gros, dit Khasar. Il faut absolument que ça marche.

Resté dans l'eau, Kachium s'efforçait de réprimer ses frissons tandis que son frère s'éloignait et disparaissait. Il n'avait pas besoin des recommandations de Khasar.

Quand Temüdjïn voulut prendre le tronc des mains de Bekter, celui-ci lui tapa sur les jointures du manche de son couteau.

— Je le tiens, gronda l'aîné, irrité.

Temüdjïn regarda son frère plier le bouleau pour fixer à l'autre extrémité la boucle de la corde tressée. Il grimaçait d'avance au craquement qui marquerait peut-être le fiasco de leur troisième tentative. Depuis le début, il supportait mal la mauvaise humeur de Bekter, qui se comportait comme si le bois et la corde étaient des ennemis qu'il fallait contraindre à l'obéissance. Chaque fois que Temüdjïn avait proposé son aide, il s'était fait rejeter avec rudesse et ce fut seulement après une série d'échecs que Bekter le laissa tenir le tronc. Le deuxième arc s'était cassé et les deux premières cordes avaient cédé dès qu'ils les avaient tendues. Le soleil était à présent au-dessus de leurs têtes et ils commençaient à perdre patience.

Leur nouvelle corde était faite de trois minces bandes de tissu découpées dans la ceinture de Temüdjïn. Épaisse, inégale, elle vibra quand Bekter la lâcha après avoir bandé l'arc. Au moins, elle avait tenu le coup et les deux garçons poussèrent un soupir de soulagement. L'aîné la tâta du pouce pour en apprécier la tension.

— Tu as fini les flèches ? demanda-t-il.

— Une seulement, répondit Temüdjïn.

Il montra la branche droite sur laquelle il avait fiché une esquille d'os. Il avait passé un long moment à amincir suffisamment la base de

la pointe pour la glisser dans la fente du bois. Tout au long de l'opération, il avait retenu sa respiration, conscient que s'il cassait son esquille il n'en aurait pas d'autre pour la remplacer.

— Donne-la-moi, dit Bekter, tendant la main.

— Fais-en une toi-même, répliqua Temüdjin. Celle-là m'appartient.

Il vit de la colère dans les yeux de Bekter et s'attendit à ce qu'il se serve de l'arc pour le frapper. Ce fut peut-être le temps qu'ils avaient passé à le fabriquer qui le retint.

— Ça ne m'étonne pas de toi, finit par grogner Bekter.

Il tint ostensiblement l'arc hors de portée de son frère en ramassant une pierre pour aiguiser sa propre pointe de flèche. Temüdjin l'observait, le corps raidi, agacé de devoir coopérer avec un tel imbécile.

— Les Olkhunuts ne font pas ton éloge, tu le sais ?

Bekter renifla, cracha sur la pierre et se mit à aiguiser l'éclat d'os.

— Je me fiche de leur opinion, rétorqua-t-il. Si j'étais devenu khan, j'aurais razié leurs troupeaux dès le premier hiver, pour leur montrer le prix de leur orgueil.

— Dis-le donc à notre mère, quand nous serons de retour. Elle sera ravie de t'entendre.

Bekter fixa son frère de ses petits yeux sombres à l'éclat meurtrier.

— Tu n'es qu'un enfant. Tu n'aurais jamais pu conduire les Loups.

Temüdjin sentit la colère s'embraser en lui mais n'en montra rien.

— Nous ne le saurons jamais, à présent.

Bekter ignore la répartie et continua à donner forme à son morceau d'os.

— Au lieu de rester planté là, rends-toi utile. Trouve un terrier de marmotte, par exemple.

Temüdjin ne prit pas la peine de lui répondre et s'éloigna.

Le repas, ce soir-là, fut pitoyable. Hoelun était parvenue à allumer un feu qui fumait et crachait. Une nuit de plus dans le froid les aurait tués, mais elle était terrifiée à l'idée qu'on puisse repérer la lueur des flammes. Bien que la ravine fût sans doute assez profonde pour cacher leur position, elle demanda à ses fils de se regrouper autour du feu pour en barrer la lumière de leurs corps. Tous étaient affaiblis par la faim et des traces vertes entouraient la bouche de Temüge, qui avait vomi après avoir mangé de l'herbe.

Le fruit d'une journée d'efforts se réduisait à deux poissons, capturés plus par chance que par adresse. Malgré leur petitesse, les corps noircis par le feu retenaient l'attention des garçons.

Temüdjin et Bekter restaient furieux l'un contre l'autre après un après-midi de frustration. Lorsque Temüdjin eut trouvé un terrier de marmotte, Bekter avait refusé de lui remettre l'arc et Temüdjin s'était jeté sur lui dans un accès de fureur. Les deux frères s'étaient roulés sur le sol humide jusqu'à ce que le craquement d'une des flèches, cédant sous leur poids, eût interrompu le combat. Bekter avait tenté de s'emparer de l'autre, mais Temüdjin avait été plus rapide. Il avait déjà résolu d'emprunter le couteau de Kachium le lendemain et de fabriquer un arc pour lui seul.

Hoelun frissonna. Tenant au-dessus des flammes les branches sur lesquelles les poissons étaient embrochés, elle se demanda lesquels de ses fils jeûneraient encore ce soir. Kachium et Khasar méritaient au moins une part du poisson, mais elle savait que ses propres forces constituaient leur ressource la plus importante. Si la faim la minait ou la tuait, tous les autres périraient aussi. Elle serra les mâchoires avec colère quand son regard se porta sur ses deux aînés couverts de bleus et eut envie de leur faire tâter du bâton pour leur stupidité. Ils ne comprenaient pas qu'il n'y aurait ni secours ni répit. Leurs vies dépendaient de ces deux minuscules poissons, à peine quelques bouchées.

Elle piqua d'un ongle la chair noircie en tâchant de ne pas s'abandonner au désespoir. Un jus clair coula le long d'un de ses doigts et elle le porta à ses lèvres, aspira les gouttes succulentes et ferma les yeux, en extase. Ignorant les plaintes de son estomac, elle divisa le poisson en deux morceaux, les tendit à Kachium et Khasar. Le premier secoua la tête et dit :

— Toi d'abord.

Hoelun eut les larmes aux yeux. Entendant son frère alors qu'il portait le poisson à sa bouche, Khasar arrêta son geste. L'odeur de la chair rôtie le faisait saliver.

— Je peux tenir plus longtemps que toi, Kachium, dit-elle. Je mangerai demain.

Il n'en fallut pas davantage pour Khasar, qui referma les mâchoires sur le morceau de poisson et suça goulûment les arêtes. Malgré les cernes que la faim traçait sous ses yeux, Kachium répéta :

— Toi d'abord.

Il lui tendit l'autre morceau et Hoelun le prit doucement.

— Me crois-tu capable de t'ôter la nourriture de la bouche ? demanda-t-elle, durcissant le ton. Mange, ou je le jette dans le feu.

Affolé à cette idée, Kachium reprit aussitôt le morceau. Tous entendirent les arêtes craquer tandis qu'il mastiquait, savourant chaque miette de chair.

— À toi, maintenant, dit Temüdjin à sa mère.

Il tendait la main pour prendre l'autre poisson et le donner à

Hoelun quand Bekter lui détourna le bras d'une taloche. Temüdjin faillit se jeter de nouveau sur lui.

— Je n'ai pas besoin de manger ce soir, assura-t-il, maîtrisant sa colère. Bekter non plus. Partage le deuxième avec Temüge, mère.

Ne pouvant supporter plus longtemps les regards affamés regroupés autour du feu, il se leva brusquement et, pris de vertiges, tituba légèrement. Bekter saisit le dernier poisson, le rompit en deux, fourra le plus gros morceau dans sa bouche et donna le reste à sa mère sans oser la regarder dans les yeux.

Hoelun cacha son irritation, écœurée par la mesquinerie que la faim semait dans la famille. Tous sentaient la mort proche et avaient peine à rester forts. Elle pardonna à Bekter mais le dernier morceau de poisson alla à Temüge, qui le dévora avec bruit.

Temüdjin cracha vers le sol en visant délibérément le bas du *deel* de son frère aîné. Avant que Bekter pût se lever, il avait disparu dans l'obscurité. Sans les rayons du soleil, l'air humide fraîchit rapidement et ils se préparèrent tous à une autre nuit glacée.

Immobile, Temüdjin visait en faisant courir son regard le long de sa flèche. Quoique les marmottes aient toutes déguerpi à son arrivée, c'étaient des créatures stupides et elles ne tarderaient pas à revenir. Avec un arc convenable et des flèches empennées, il eût été sûr de rapporter un mâle bien gras à sa famille.

Le terrier le plus proche de la ravine était dangereusement exposé. Temüdjin aurait préféré avoir quelques broussailles derrière lesquelles se dissimuler mais il était contraint de demeurer sans bouger et d'attendre que les animaux craintifs prennent le risque de ressortir. En même temps, il gardait un œil sur les collines au cas où quelqu'un apparaîtrait sur une crête. Hoelun les avait gavés de conseils de prudence jusqu'à ce qu'une ombre les fasse sursauter et qu'ils inspectent l'horizon chaque fois qu'ils quittaient l'abri de la ravine.

Le vent qui soufflait au visage du garçon ne porterait pas son odeur à ses proies mais il devait garder son arc à demi bandé puisque au moindre mouvement elles replongeraient dans leur trou, éclairs bruns filant sur le sol. Ses bras tremblaient de fatigue et la petite voix qui ne cessait de lui murmurer qu'il devait absolument toucher sa cible gênait sa concentration. Après quatre jours à se nourrir de quelques maigres poissons et d'une poignée d'oignons sauvages, les fils et la femme de Yesugei mouraient de faim. Hoelun avait perdu son énergie et demeurait apathique tandis que son bébé pleurait. Seule la petite fille avait mangé à satiété les trois premiers jours, puis le lait de Hoelun avait commencé à se tarir et les vagissements de l'enfant fendaient le cœur des garçons.

Kachium et Khasar étaient grimpés en haut de la ravine pour explorer les environs, cherchant une bête qui se serait égarée loin d'un troupeau. Kachium s'était fabriqué un petit arc et trois flèches à la pointe durcie au feu. Temüdjin leur avait souhaité bonne chance mais il savait que c'était surtout de la sienne que dépendait le sort de la famille. Il sentait presque dans sa bouche le goût de la chair de la marmotte qui venait de se dresser à vingt pas de lui. C'était un coup qu'un enfant aurait pu réussir avec des flèches empennées. Dans sa tête, il appelait les bêtes peureuses à s'aventurer un peu plus loin de la sécurité de leur terrier, un peu plus près de lui.

Temüdjin battit des cils pour chasser la sueur qui coulait dans ses yeux. La marmotte, sentant un prédateur à proximité, regarda autour d'elle. Elle se figea et Temüdjin sut que le prochain mouvement serait une fuite soudaine qui la ferait disparaître. Il lâcha sa flèche en même temps que sa respiration.

Le trait atteignit la bête au cou. Quoique le tir eût manqué de force, la flèche resta plantée dans la chair de l'animal qui, pris de panique, s'efforça de l'arracher à coups de patte. Temüdjin laissa tomber son arc, se leva d'un bond et se précipita vers la marmotte avant qu'elle se réfugie sous la terre. Il vit le poil plus clair du ventre et les pattes qui s'agitaient follement tandis qu'il courait, déterminé à ne pas laisser passer sa chance.

Il s'écroula sur la marmotte, l'agrippa. La bête se débattit furieusement et, affaibli comme il l'était, il faillit la perdre quand elle se tortilla pour échapper à son étreinte. La flèche tomba, du sang éclaboussa le sol sec. Temüdjin se surprit à pleurer de soulagement quand enfin il put saisir le cou de l'animal et le briser. La marmotte continua à tressauter un instant contre sa jambe puis s'immobilisa. Temüdjin était à bout de forces mais ils mangeraient. Pantelant, il attendit que son étourdissement passe, estima le poids de l'animal. Il était gras et sain ; sa mère aurait de la viande chaude et du sang, ce soir. Les tendons écrasés seraient déposés en couches sur son arc et fixés avec de la colle de poisson pour lui donner de la résistance. Son prochain coup porterait plus loin et il serait presque sûr de tuer. Les mains sur les genoux, il rit doucement de l'immensité de son soulagement. Ce n'était qu'une petite victoire mais elle avait tant d'importance pour eux.

Il entendit alors derrière lui une voix qu'il connaissait.

— Tu as pris quoi ? demanda Bekter en s'approchant.

Il portait son arc à l'épaule et n'avait pas les traits tirés et le regard hanté par la faim comme les autres. C'était Kachium qui l'avait le premier soupçonné de ne pas rapporter à la famille le gibier qu'il abattait. Bekter acceptait volontiers sa part mais, au cours des quatre jours écoulés depuis qu'ils s'étaient installés dans la ravine, il n'avait aucunement contribué à leur subsistance. La façon dont il lorgnait la bête morte rendit Temüdjin nerveux.

— Une marmotte, répondit-il en la soulevant.

Bekter se pencha, tendit subitement le bras pour la saisir. Temüdjin fit un bond en arrière le corps mou de l'animal tomba dans la poussière. Les deux garçons se jetèrent dessus, échangèrent coups de pied et coups de poing. Temüdjin était trop faible pour faire plus que contenir l'assaut de Bekter avant de s'effondrer sur le dos, hors d'haleine, les yeux fixés sur le ciel bleu.

— Je l'apporterai à notre mère, déclara Bekter en souriant. Tu

l'aurais sûrement gardée pour toi.

C'était rageant de s'entendre envoyer à la figure les soupçons que Kachium nourrissait à l'encontre de leur frère aîné. Temüdjin tenta de se relever, Bekter le maintint cloué au sol sous la pression de son pied. Temüdjin ne pouvait pas lutter, il n'était plus de taille.

— Ne reviens pas à l'abri avant d'en avoir tué une autre, l'avertit Bekter.

Avec un rire, il ramassa la marmotte et descendit la colline au petit trot. Temüdjin le regarda s'éloigner, empli d'une telle fureur qu'il crut que son cœur allait exploser. Il le sentit palpiter follement dans sa poitrine et se demanda, terrifié, si la faim ne l'avait pas prématurément usé. Il ne fallait pas qu'il meure tant qu'Eeluk menait les Loups, tant que Bekter n'avait pas été puni.

Quand il put enfin se redresser, il avait repris le contrôle de lui-même. Les marmottes stupides, à nouveau sorties de leur terrier, décampèrent lorsqu'il se mit debout. La mine sombre, il récupéra sa flèche, l'encocha sur la corde tressée et reprit la position immobile du chasseur. Ses bras étaient douloureux, ses jambes nouées de crampes, mais son cœur ralentit pour battre avec force et régularité.

Il n'y eut qu'une marmotte pour nourrir la famille, ce soir-là. Quand Bekter la lui apporta, Hoelun parut revivre et elle fit un grand feu pour chauffer des pierres. Malgré le tremblement de ses mains, elle éventra d'un geste net l'animal, le vida de ses entrailles, disposa autour d'elle des pierres chauffées à éclater. Bien qu'elle eût enveloppé ses mains du bas de son *deel*, elle grimaça deux fois quand la chaleur lui brûla les doigts. La viande fut saisie côté intérieur puis la peau boursouflée fut tournée vers les braises et grillée jusqu'à devenir délicieusement craquante. Le cœur fut également rôti : rien ne serait gâché.

L'odeur suffit à redonner des couleurs aux joues de Hoelun, qui serra Bekter contre elle en versant des larmes de soulagement. Temüdjin ne dit rien de ce qui s'était passé. Leur mère avait besoin de les voir s'entraider et il eût été cruel de dénoncer son frère alors qu'elle était encore si mal en point.

Bekter se délectait de l'attention des autres et ses yeux brillants se posaient de temps à autre sur Temüdjin, qui lui renvoyait un regard noir quand Hoelun ne pouvait le voir. Kachium le remarqua et il pressa le coude de son frère lorsque tous s'installèrent pour le repas.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il à voix basse.

Refusant de partager sa haine, Temüdjin secoua la tête. Bekter distribua la viande fumante, tel un khan nourrissant ses hommes, et se réserva l'épaule, le morceau de choix.

Aucun d'eux n'avait jamais rien mangé de plus délectable que cette viande. Réchauffée, la famille fut un peu plus heureuse, ressentit un peu plus d'espoir. Une seule flèche avait causé ce changement, même si Kachium avait ajouté au repas trois petits poissons et quelques sauterelles. Ce fut un festin qui leur brûla l'estomac car les garçons avalèrent la viande trop vite et durent boire quantité d'eau pour se refroidir les entrailles. Temüdjin aurait peut-être pardonné le vol si ses frères avaient été moins prolixes dans leurs éloges. Bekter les acceptait comme un dû, ses petits yeux pétillant d'un amusement que seul Temüdjin comprenait.

Il ne plut pas cette nuit-là et les garçons dormirent dans l'autre abri rudimentaire qu'ils avaient construit, leur faim en partie calmée. Elle les tourmentait encore, cependant, mais ils étaient de nouveau capables de la refouler et de montrer un visage impassible à l'adversité maintenant qu'ils s'étaient éloignés du bord de l'abîme où aucune maîtrise de soi n'était possible.

Ne trouvant pas le sommeil, Temüdjin se leva et s'éloigna silencieusement dans l'obscurité. Il regarda la lune et frissonna. L'été ne durera plus très longtemps, songea-t-il en marchant. L'hiver viendrait et leur serait aussi fatal qu'un coup de poignard dans la poitrine. Pendant les mois froids, les marmottes hibernaient dans leur terrier, sous la terre, là où on ne pouvait les atteindre. Les oiseaux migraient vers le sud. L'hiver était rude pour les familles réfugiées dans la chaleur des yourtes, entourées de leurs troupeaux. Il serait meurtrier pour la famille de Yesugei.

En vidant sa vessie sur le sol, Temüdjin ne put s'empêcher de penser aux Olkhunuts et à la nuit où il s'était glissé dehors pour suivre Koke. Il n'était alors qu'un enfant n'ayant rien de mieux à faire que régler ses comptes avec des garçons plus âgés. Il regrettait cette innocence et aurait voulu avoir Börte près de lui pour la serrer dans ses bras. Il eut un grognement pour se moquer de lui-même : Börte était au chaud et bien nourrie alors que lui n'avait que la peau sur les os.

Sentant une présence derrière lui, il se retourna et fléchit les jambes, prêt à bondir ou à fuir.

— Tu as de bonnes oreilles, frère, dit la voix de Kachium. Je ne fais guère plus de bruit qu'un léger vent la nuit.

Temüdjin sourit, se détendit.

— Pourquoi ne dors-tu pas ?

— La faim, répondit Kachium. Depuis hier, j'avais cessé d'en souffrir et puis Bekter a réveillé mon estomac avec la marmotte qu'il a rapportée.

— *Ma* marmotte, corrigea Temüdjin. Je l'avais tuée, il me l'a prise.

— Je l'avais deviné. Mais je ne crois pas que les autres l'ont compris.

Kachium se tut, petite forme grise sur le noir de la nuit. Temüdjün remarqua la bosse qui déformait sa tunique et la montra du doigt.

— Qu'est-ce que c'est ?

Kachium jeta un regard nerveux en direction du camp avant de tirer de sous son vêtement une autre carcasse de marmotte qu'il tendit à Temüdjün. Celui-ci sentit les os sous sa main. Ils étaient brisés exactement comme un homme affamé les aurait brisés pour en sucer la moelle. Bekter n'avait pas couru le risque d'allumer un feu.

— Je l'ai trouvée là où Bekter chassait, dit Kachium d'une voix troublée.

Temüdjün retourna la carcasse, promena les doigts sur le crâne. Bekter y avait laissé la peau mais les yeux n'y étaient plus. Temüdjün s'agenouilla, chercha un reste de chair. Les os dégageaient une odeur forte mais la moelle n'avait pas pu pourrir si rapidement. Kachium s'agenouilla lui aussi et les deux garçons sucèrent tour à tour chaque os brisé pour extraire ce qui y restait. Ce ne fut pas long. Quand ils eurent terminé, Kachium demanda :

— Que comptes-tu faire ?

Temüdjün avait pris sa décision et n'en éprouvait aucun regret.

— As-tu déjà vu une tique sur un cheval ?

— Bien sûr.

Ils connaissaient tous deux ce parasite gros comme la dernière phalange de leur pouce. Quand on le retirait, il laissait une traînée de sang qui mettait longtemps à se coaguler.

— Une tique est dangereuse quand le cheval est faible, dit Temüdjün à voix basse. Tu sais ce qu'on doit faire quand on en découvre une ?

— On doit la tuer, murmura Kachium.

Lorsque Bekter quitta le camp le lendemain à l'aube, Temüdjün et Kachium se glissèrent derrière lui. Ils connaissaient l'endroit où il chassait et le laissèrent s'éloigner pour qu'il ne se sente pas suivi.

Tandis qu'ils progressaient lentement entre les arbres, Kachium lançait à son frère des coups d'œil inquiets. Temüdjün comprit la frayeur de son frère et s'étonna de ne pas en éprouver lui-même. Le ventre douloureux, il avait dû s'arrêter deux fois pour laisser s'écouler de ses boyaux un liquide verdâtre. Il avait la tête qui tournait mais la faim avait tué en lui toute pitié. Peut-être avait-il aussi un peu de fièvre. Il se forçait néanmoins à avancer, malgré les battements irréguliers de son cœur. C'était cela, être un Loup. Ni peur ni regret, rien que l'envie impérieuse de se débarrasser d'un ennemi.

Ils n'eurent aucun mal à suivre les pas de Bekter sur le sol boueux. Il n'avait pas cherché à brouiller sa piste et le seul danger, c'était de tomber inopinément sur lui quand il se serait arrêté pour guetter une proie. Temüdjin et Kachium marchaient en silence, les sens aux aguets. Lorsqu'ils virent devant eux un arbre où étaient perchées deux alouettes, Kachium pressa doucement le bras de son frère pour le prévenir et ils firent un détour afin d'éviter que les oiseaux ne poussent un cri d'alarme.

Kachium fit halte, Temüdjin se tourna vers lui, grimaça en remarquant que les aspérités du crâne de son frère étaient parfaitement visibles sous la peau tendue. Lui aussi, sans doute, devait sembler proche de la mort. S'il fermait les yeux, il perdait l'équilibre et devait lutter contre ses vertiges. Il lui fallut faire appel à sa volonté pour inspirer lentement et calmer les battements désordonnés de son cœur.

Kachium leva le bras pour lui montrer quelque chose et Temüdjin se figea quand il vit que Bekter avait pris position, une centaine de pas plus loin, au bord du ruisseau. Difficile de ne pas être effrayé par cette forme immobile agenouillée dans les broussailles. Ils avaient tous senti la force des poings de leur frère aîné et la lourdeur de son poids sur eux au cours de leurs chamailleries d'enfants. Temüdjin l'observa en se demandant comment approcher à portée de flèche. Il n'y avait aucun doute dans son esprit sur sa décision. Il avait la vision légèrement trouble et sa pensée manquait de rapidité mais son chemin était tracé.

Les deux garçons sursautèrent quand Bekter décocha une flèche en direction de l'eau. Ils reculèrent pour se mettre à couvert, entendirent des battements d'ailes affolés et virent trois canards s'envoler en poussant trop tard un cri d'alarme.

Bekter se releva, pataugea dans le ruisseau, disparut derrière un arbre. Lorsqu'il regagna la rive, il tenait à la main le corps flasque d'un canard roux.

Temüdjin l'épiait à travers un enchevêtrement de branches et d'épines.

— Nous attendrons ici, murmura-t-il. Poste-toi de l'autre côté de ce sentier. Nous l'abattrons à son retour.

Kachium déglutit pour desserrer le nœud qui lui bloquait la gorge, s'efforça de ne pas révéler sa nervosité. Il n'aimait pas cette froideur nouvelle qu'il découvrait chez Temüdjin et regrettait de lui avoir montré la carcasse de marmotte la veille. Maintenant qu'il faisait jour, ses mains tremblaient à l'idée de ce qu'ils s'apprêtaient à commettre et, quand Temüdjin le regarda, il détourna les yeux. Kachium attendit que Bekter leur tourne le dos pour traverser rapidement le sentier.

Les yeux plissés, Temüdjin vit son frère aîné récupérer sa flèche et

fourrer le canard sous sa tunique. Mais après avoir étiré ses muscles raidis par l'affût, Bekter partit dans une autre direction. Temüdjin leva une main, paume dressée, vers l'endroit où Kachium devait être caché. Il se dit que Bekter se dirigeait vers un endroit tranquille où il dévorerait le canard et fut pris de l'envie de le tuer sur-le-champ. S'il s'était senti fort, le ventre plein de viande et de bon lait, il se serait peut-être jeté sur lui mais dans son état de faiblesse seule une embuscade lui offrait une chance de réussir. Il remua les jambes avant d'avoir des crampes, sentit dans son ventre un spasme qui le fit se plier en deux. Il n'osa pas baisser son pantalon de peur que le nez fin de Bekter détecte l'odeur de sa diarrhée. Yesugei leur avait tous appris à être prudents et Temüdjin ne voulait pas perdre l'avantage de la surprise. Oubliant ses coliques, il attendit.

Un ramier vint se poser sur un arbre non loin de l'endroit où les deux garçons étaient accroupis, cachés dans les fourrés humides. Ce fut un supplice pour Temüdjin, qui aurait pu aisément le tuer. Mais Bekter pouvait déjà être sur le chemin du retour et tous les oiseaux du voisinage s'enfuiraient si Temüdjin tirait sur le pigeon. Il n'arrivait cependant pas à cesser de le regarder et lorsque l'oiseau s'envola il le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu.

Bekter revint quand le soleil fut passé de l'autre côté de la ravine, où les ombres s'allongeaient. Le bruit de ses pas tira Temüdjin d'une espèce de torpeur. Il s'étonna qu'un si long moment se soit écoulé et se demanda même s'il s'était assoupi. Son corps le trahissait et l'eau du ruisseau ne calmait pas la douleur de son estomac.

Il encocha sa flèche et attendit, secouant la tête pour dissiper ses vertiges et éclaircir sa vision. Afin de redonner vie à son corps, il se dit que Bekter le tuerait s'il manquait son coup. Il se frotta furieusement les yeux pour qu'ils retrouvent leur acuité. Il entendit son frère se rapprocher et sut que le moment était venu.

Il jaillit dans le sentier à quelques pas seulement de Bekter. Temüdjin banda son arc, Bekter le regarda, bouche bée. Un instant passa, l'aîné des fils de Yesugei tenta de saisir le poignard glissé sous sa ceinture puis Temüdjin lâcha la corde, vit la pointe en os s'enfoncer dans la poitrine de son frère. Au même moment, Kachium tira une seconde flèche qui fit basculer Bekter en avant.

Il tituba, rugit de colère, empoigna son couteau, fit un pas puis un autre avant que ses jambes se dérobaient, tomba à plat ventre dans les feuilles mortes. Les deux traits l'avaient blessé gravement et Temüdjin entendit le sifflement d'un poumon perforé. Nulle pitié ne se fit jour en lui, cependant. Il s'avança dans un brouillard, lâcha son arc, arracha le poignard des doigts de son frère.

Il regarda le visage horrifié de Kachium, fit une grimace et plongeait la lame dans le cou de Bekter, faisant couler à flots son sang

et sa vie.

— C'est fait, dit-il tandis que les yeux de Bekter devenaient vitreux.

Il palpa le *deel* et la tunique de son frère mort, ne trouva pas le canard. Furieux, il décocha un coup de pied au corps inerte et s'éloigna en chancelant. Appuyant son front à l'humidité fraîche d'un bouleau, il attendit que son poulx cesse de battre follement.

Kachium s'approcha de lui en faisant bruire doucement les feuilles mortes. Temüdjin ouvrit les yeux et dit :

— Espérons que Khasar rapportera quelque chose à manger.

Comme Kachium ne répondait pas, il prit les armes de Bekter, passa l'arc à son épaule.

— Si les autres voient le couteau de Bekter, ils sauront, souffla Kachium, accablé de tristesse.

Temüdjin le prit par le cou, autant pour se soutenir que pour le reconforter. Il devinait la panique de son frère et en sentait les premiers échos en lui-même. Il n'avait pas réfléchi à ce qui adviendrait après la mort de son ennemi. Il n'y aurait pas de vengeance pour Bekter, aucune chance de récupérer les yourtes et les troupeaux de leur père. Il pourrirait là où il était étendu. Temüdjin commençait seulement à saisir la réalité de son acte et parvenait à peine à croire qu'il l'avait vraiment commis. Son humeur étrange d'avant avait disparu, remplacée uniquement par l'épuisement et la faim.

— Je leur dirai, décida-t-il.

Il sentit son regard, comme abaissé par un poids invisible, se poser de nouveau sur le corps de Bekter.

— Je leur dirai qu'il nous laissait crever de faim. Il n'y a pas place ici pour la trahison. Je le leur dirai.

Ils repartirent vers le fond de la ravine, chacun puisant un réconfort dans la présence de l'autre.

Hoelun sentit que quelque chose n'allait pas dès qu'elle aperçut les deux garçons rentrant au camp. Khasar et Temüge étaient assis auprès d'elle et de la petite Temülen, gigotant sur un morceau de tissu près de la chaleur du feu. Hoelun se leva lentement, son visage amaigri montrant déjà de la peur. Lorsque Temüdjïn approcha, elle remarqua qu'il portait l'arc de Bekter et elle se raidit. Ni lui ni Kachium ne la regardaient en face et sa voix, quand elle sortit enfin de sa gorge, ne fut qu'un murmure :

— Où est votre frère ?

Les yeux rivés au sol, Kachium était incapable de répondre. Hoelun fit un pas vers Temüdjïn, qui leva la tête et avala sa salive.

— Il gardait la nourriture pour lui... commença-t-il.

Avec un cri de rage, elle le gifla si fort que sa tête s'inclina sur le côté.

— Où est ton frère ? répéta-t-elle d'une voix aiguë. Où est mon fils ?

Le nez de Temüdjïn saignait sur sa bouche en un flot écarlate qui le contraignit à cracher.

— Il est mort, répliqua-t-il, montrant des dents rougies à sa mère et à la douleur.

Avant qu'il ne poursuive, elle le frappa, encore et encore, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus rien faire d'autre que reculer en chancelant. Elle avançait vers lui, cognant des deux mains, en proie à une souffrance insupportable.

— Tu l'as tué ? gémit-elle. Mais quel monstre es-tu ?

Temüdjïn tenta de lui saisir les bras mais elle était trop forte pour lui, les coups pleuvaient sur son visage et ses épaules.

— Arrête, mère ! l'implora Temüge. Je t'en supplie !

Hoelun ne l'entendit pas. La rage rugissait à ses oreilles et menaçait de la déchirer. Elle poussa Temüdjïn contre un arbre, le prit par les épaules et secoua son corps frêle avec une telle violence que sa tête ballotta.

— Tu veux le tuer lui aussi ? hurla Kachium en tentant de la tirer en arrière.

Elle se dégagea, empoigna Temüdjïn par ses longs cheveux, lui renversa la tête pour le contraindre à la regarder dans les yeux.

— Tu es né un caillot de sang dans la main, gronda-t-elle, aveuglée par ses larmes. J'ai dit à ton père que tu étais une malédiction pour nous, mais il n'a pas voulu le croire !

Temüdjin sentit les ongles de sa mère s'enfoncer dans la peau de son crâne comme des serres.

— Il nous volait à tous la nourriture ! cria-t-il. Il nous laissait mourir de faim ! Il *te* laissait mourir de faim !

Il se mit à pleurer, plus seul qu'il ne l'avait jamais été.

Hoelun le regarda comme s'il était malade.

— Tu m'as pris un fils, rétorqua-t-elle.

Elle approcha son autre main du visage de Temüdjin et il vit ses ongles cassés près de ses yeux. Un long moment, il la regarda, terrorisé, attendant qu'elle le lacère.

La force qui animait Hoelun s'évanouit aussi soudainement qu'elle était venue et elle s'effondra en une masse inerte. Temüdjin se retrouva seul debout, tremblant sous le choc. Son estomac se tordit, le forçant à vomir une bile jaune.

Comme il s'écartait de sa mère, il s'aperçut que ses frères le fixaient et il leur cria :

— Il mangeait de grasses marmottes pendant que nous mourions de faim ! C'était justice de le tuer. Combien de temps aurions-nous survécu s'il avait continué à nous priver de notre part ? Je l'ai vu aujourd'hui abattre un canard, mais l'a-t-il apporté au camp pour nous revigorer ? Non, il l'a englouti.

Hoelun remua sur le sol et Temüdjin sursauta, craignant un nouvel assaut. Ses yeux s'emplirent à nouveau de larmes quand il regarda cette mère qu'il adorait. Peut-être aurait-il pu lui épargner la vérité, en inventant par exemple une histoire de chute pour expliquer la mort de Bekter. Non, se dit-il. Il n'avait pas mal agi. Bekter était une tique enfoncée sous leur peau, prenant plus que sa part et ne donnant rien en échange alors qu'ils dépérissaient près de lui. Hoelun finirait par comprendre.

Sa mère ouvrit des yeux injectés de sang, se redressa en gémissant. Elle n'avait plus la force de se relever et il fallut que Khasar et Temüge l'aident à se mettre debout. Temüdjin essuya un filet de sang coulant sur ses lèvres. Il aurait préféré fuir que devoir la regarder de nouveau mais il se força à rester.

— Il nous aurait tous tués, affirma-t-il.

Hoelun posa sur lui un regard vide et frissonna.

— Prononce son nom, murmura-t-elle. Prononce le nom de mon premier-né.

Temüdjin se sentit tout à coup sur le point de défaillir. Son nez tuméfié était brûlant, des taches noires dansaient devant ses yeux. Il n'avait qu'une envie, s'écrouler et dormir, mais il restait là, à regarder

sa mère.

— Prononce son nom, exigea-t-elle, la colère remplaçant l'accablement dans ses yeux.

— Bekter ! cracha-t-il. Bekter, qui volait la nourriture pendant que nous mourions.

— J'aurais dû te tuer quand j'ai vu la sage-femme desserrer ton poing, dit Hoelun d'un ton neutre plus effrayant que sa fureur. J'aurais dû comprendre alors qui tu étais.

Incapable de l'arrêter, Temüdjin la laissait le déchirer. Il avait envie de se jeter dans ses bras, de sentir sa chaleur le réchauffer. N'importe quoi plutôt que continuer à contempler l'épouvantable souffrance qu'il avait causée.

— Éloigne-toi de moi, reprit sa mère à voix basse. Si je te vois dormir, je te tuerai pour ce que tu as fait. Pour ce que tu m'as pris. Ce n'est pas toi qui l'as consolé quand ses dents ont percé. Tu n'étais pas là pour chasser ses fièvres avec des herbes et le bercer. Tu n'existais pas quand Yesugei et moi aimions cet enfant. Quand nous étions jeunes et qu'il était tout ce que nous avions.

Temüdjin écoutait, hébété. Sa mère n'avait peut-être pas compris quel homme Bekter était devenu. Le bébé qu'elle avait bercé s'était mué en un voleur cruel et Temüdjin ne trouvait pas les mots pour le lui dire. Et même quand ils se formaient dans sa bouche, il les ravalait, sachant qu'ils ne serviraient à rien ou, pire, qu'ils ne feraient qu'inciter sa mère à se jeter de nouveau sur lui. Il secoua la tête.

— Je suis désolé, dit-il, se rendant compte au même moment qu'il était désolé de la douleur qu'il avait provoquée, non de la mort de Bekter.

— Va-t'en d'ici, Temüdjin, souffla Hoelun. Je ne supporte plus de te regarder.

Refoulant un sanglot, il lui tourna le dos et passa en courant devant ses frères, le goût de son propre sang dans la bouche.

Ils ne le virent pas pendant cinq jours. Bien que Kachium le guettât, le seul signe qu'ils eurent de lui, ce fut le gibier qu'il déposait à la lisière de leur petit camp. Deux pigeons le premier jour, encore chauds, du sang gouttant de leur bec. Hoelun ne refusa pas l'offrande mais ne parla avec aucun d'eux de ce qui était arrivé. Ils mangeaient dans un silence accablé, Khasar et Kachium échangeant des regards, Temüge reniflant et pleurnichant chaque fois que Hoelun le laissait seul. La mort de Bekter aurait peut-être été un soulagement pour ses jeunes frères si elle était survenue alors qu'ils vivaient en sécurité au sein des Loups. Ils l'auraient pleuré, ils auraient porté son corps dans les collines et auraient puisé du réconfort dans ce rituel. Dans la

ravine, elle n'avait fait que leur rappeler que la mort les guettait à tout moment. La faim tendait leur peau sur leurs os. Ils vivaient comme des bêtes sauvages et s'efforçaient de ne pas craindre l'hiver qui approchait.

Khasar avait perdu son rire. Depuis le départ de Temüdjïn, il broyait du noir et c'était lui qui giflait Temüge quand il importunait leur mère trop longtemps. Avec la mort de Bekter, chacun assumait un nouveau rôle. Khasar menait la chasse chaque matin avec Kachium, le visage sombre. Ils avaient trouvé une autre mare plus haut dans la ravine mais avaient dû, pour s'y rendre, passer là où Bekter avait été tué. Kachium avait inspecté l'endroit et découvert où Temüdjïn avait traîné le cadavre et l'avait recouvert de branches. La chair de leur frère attirait les charognards, et après que Kachium eut trouvé le corps d'un chien sauvage efflanqué à l'entrée du camp, le deuxième soir, il avait dû se forcer à avaler chaque bouchée de sa viande. Il ne pouvait s'empêcher d'imaginer Temüdjïn abattant l'animal en train de mordre dans le corps de Bekter, mais Kachium avait un besoin vital de cette nourriture et ce chien avait été leur meilleur repas depuis qu'ils avaient découvert la ravine.

Le soir du cinquième jour, Temüdjïn revint au camp à pas lents. La famille se figea, les plus jeunes se tournèrent vers Hoelun pour guetter sa réaction. Elle le regarda approcher, vit qu'il tenait un chevreau vivant dans ses bras. Son fils lui parut plus fort, la peau brunie par les journées passées dans les collines, exposé au vent et au soleil. Elle fut troublée d'éprouver à la fois du soulagement de savoir qu'il allait bien et, en même temps, une haine intacte pour l'acte qu'il avait commis. Elle ne trouva aucun pardon en elle.

Temüdjïn posa le chevreau par terre et le tira par l'oreille pour l'amener au milieu des siens.

— Il y a deux bergers à une lieue d'ici, dit-il. Ils sont seuls.

— Ils t'ont vu ? demanda soudain Hoelun, surprenant tout le monde.

Temüdjïn se tourna vers elle et d'assuré son regard se fit incertain.

— Non. Je leur ai pris ce chevreau alors qu'ils chevauchaient derrière une colline. Ils s'apercevront peut-être de son absence, je ne sais pas. L'occasion était trop belle pour que je ne la saisisse pas.

Il fit passer son poids d'un pied sur l'autre, attendit que sa mère ajoute quelque chose. Il ne savait pas ce qu'il ferait, si elle le bannissait encore.

— Ils le chercheront et découvriront tes traces, dit-elle. Tu les as peut-être même menés jusqu'ici.

Temüdjïn soupira. Il ne se sentait pas de force pour une autre dispute. Avant que sa mère puisse protester, il s'assit en tailleur près

du feu et dégaina son poignard.

— Nous devons manger pour survivre. S'ils nous trouvent, nous les tuerons.

Il vit le visage de sa mère se refermer, se prépara à l'orage qui allait suivre. Il avait couru une bonne partie de la journée et tous les muscles de son corps maigre lui faisaient mal. Il n'aurait pas supporté de passer une nuit de plus en solitaire et cela se refléta peut-être sur ses traits.

Kachium intervint pour briser la tension :

— L'un de nous devrait surveiller cette nuit les alentours du camp, au cas où ils viendraient.

Temüdjin approuva d'un signe de tête sans cesser de regarder sa mère.

— Nous avons besoin les uns des autres, argua-t-il. Si j'ai commis une faute en tuant mon frère, cela ne change rien à cette réalité.

Le chevreau bêla, tenta de filer entre Hoelun et Temüge. Elle se pencha pour saisir l'animal par le cou et Temüdjin vit qu'elle pleurait.

— Que puis-je te dire ? murmura-t-elle, enfouissant son visage dans le pelage chaud de la bête. Tu m'as déchiré le cœur et je ne me soucie peut-être plus de ce qu'il en reste.

— Tu te soucies des autres, cependant. Si tu ne survis pas à l'hiver, nous périrons tous.

Il redressa le dos et ses yeux jaunes étincelèrent à la lueur des flammes.

Hoelun hocha la tête, se mit à fredonner un chant de son enfance en caressant les oreilles du chevreau. Elle avait vu deux de ses frères mourir de la peste, le corps boursoufflé et noir, abandonnés dans la steppe par la tribu de son père. Elle avait entendu les plaintes de guerriers souffrant de blessures qu'on ne pouvait guérir, agonisant pendant des jours jusqu'à ce que la vie accepte enfin de s'échapper d'eux. Quelques-uns avaient même imploré la grâce d'une dague leur ouvrant la gorge et on la leur avait accordée. La mort l'avait accompagnée toute sa vie et peut-être pouvait-elle même perdre un fils et survivre, en mère des Loups.

Elle ne savait pas si elle pourrait encore aimer celui qui avait tué ce fils, même si elle brûlait d'envie de le serrer sur son cœur. Au lieu de quoi, elle tendit la main vers son couteau.

Hoelun avait fabriqué des bols en écorce de bouleau pendant que ses garçons chassaient et elle en lança un à Khasar, un autre à Kachium. Temüge s'avança pour s'en octroyer un troisième et il n'en resta plus que deux. Elle tourna des yeux tristes vers son dernier fils.

— Prends un bol, Temüdjin, dit-elle au bout d'un moment. Le sang te donnera des forces.

Il inclina la tête, devinant qu'elle le laisserait rester. Hoelun

soupira, resserra sa prise autour du cou du chevreau avant de lui entailler les veines du cou. Du sang gicla sur ses mains et les garçons se bousculèrent pour le recueillir avant qu'il ne soit perdu. Le petit animal continua à se débattre tandis qu'ils buvaient le liquide chaud. Claquant des lèvres, ils le sentaient descendre jusqu'à leurs os et soulager leurs douleurs.

Quand le flot se réduisit à un mince filet, Hoelun tint la bête affaiblie d'une main et remplit patiemment son bol à ras bord avant de le boire. Le chevreau battit encore l'air de ses pattes mais il agonisait déjà.

— Nous cuirons sa viande demain soir, quand je serai sûre que le feu n'attirera pas les bergers partis à sa recherche, dit-elle. S'ils parviennent jusqu'à la ravine, ils ne doivent pas en ressortir pour révéler aux autres où nous sommes. Vous comprenez ?

Les garçons léchèrent leurs lèvres couvertes de sang, hochèrent solennellement la tête. Avec un soupir, leur mère enfouit son chagrin au plus profond d'elle-même, là où elle pleurerait encore Yesugei et tout ce qu'elle avait perdu.

— Viendront-ils pour nous tuer ? demanda Temüge de sa voix fluette en jetant un coup d'œil inquiet au chevreau volé.

Hoelun secoua la tête, l'attira contre elle pour donner et recevoir un peu de réconfort.

— Nous sommes des Loups, mon petit. Nous ne mourons pas facilement.

Elle fixa Temüdjïn des yeux, et la glace en eux le fit frissonner.

Le visage pressé contre l'herbe blanche de givre, Temüdjïn observait les deux bergers. Ils dormaient, emmitouflés dans leurs *deels* molletonnés, les mains glissées dans les manches. Ses frères étaient étendus à plat ventre à côté de lui, transis de froid. La nuit était silencieuse. Les bêtes et les hommes assoupis ignoraient la présence de ceux qui les épiaient, la faim au ventre. Temüdjïn plissa les yeux dans l'obscurité. Les trois garçons, armés d'arcs et de poignards, évaluaient leurs chances, le regard grave. Le moindre mouvement provoquerait la panique chez les chèvres, dont les bêlements réveilleraient aussitôt les deux hommes.

— Nous ne pouvons pas approcher davantage, chuchota Khasar. C'est impossible.

Temüdjïn considéra le problème. Les bergers étaient sans doute des hommes coriaces, habitués à se défendre, à se lever d'un bond pour tuer un loup tentant de leur voler un agneau. Leur réaction serait la même s'ils avaient affaire à trois jeunes garçons.

Il aurait été d'accord pour renoncer, comme son frère, s'il n'y

avait eu le cheval décharné que les hommes avaient attaché à proximité, et qui dormait debout, la tête touchant presque le sol. Temüdjin mourait d'envie de s'en emparer. Avec lui, il pourrait chasser plus loin, rapporter des proies plus grosses. Si c'était une jument, elle aurait peut-être du lait et il crut sentir sur sa langue le goût amer de l'airag, resté dans sa mémoire. Les bergers avaient sans doute sur eux des choses utiles et il ne pouvait pas laisser passer l'occasion de les dépouiller, quel que soit le risque. L'hiver venait. Il le sentait dans l'air, dans les picotements du givre se formant sur sa peau nue. Sans graisse de mouton pour les protéger, combien de temps survivraient-ils ?

— Vous voyez les chiens ? murmura-t-il.

Aucun de ses frères ne répondit. Les animaux étaient probablement couchés en rond, impossibles à repérer. L'idée que l'un d'eux pouvait se jeter sur lui dans le noir le révoltait, mais il n'avait pas le choix. Les bergers devaient mourir pour que sa famille survive.

— J'ai le meilleur arc, dit-il. Je m'approche, je tue le premier homme qui se lève. Vous, vous suivez et vous abattez les chiens quand ils m'attaqueront.

À la clarté de la lune, il lut de la peur sur les visages de ses frères.

— Les chiens d'abord, ensuite celui des bergers qui restera debout, résuma Temüdjin pour être sûr qu'ils avaient compris.

Il se leva, marcha à pas feutrés vers les hommes endormis, dans le sens du vent pour que son odeur n'alarme pas le troupeau.

Le froid semblait avoir engourdi tout le camp. Temüdjin avançait en courant, prêt à décocher sa flèche. Pour un garçon ayant appris à tirer d'un cheval au galop, ce n'était pas un problème.

Parvenu à trente pas, il vit quelque chose bouger près des bergers endormis, une forme noire qui se dressa en aboyant. De l'autre côté, un deuxième chien se rua vers lui en grondant. Temüdjin poussa un cri de frayeur mais s'efforça de garder toute son attention sur les bergers.

Réveillés en sursaut, ils se mettaient péniblement debout quand le jeune Loup lâcha sa première flèche. Dans l'obscurité, il n'avait pas pris le risque de viser la gorge et le trait s'enfonça dans la poitrine du plus proche des deux bergers, qui tomba sur un genou. Son compagnon roula sur le côté, se releva, l'arc à la main. Affolés, les moutons et les chèvres s'enfuyaient en bêlant, changeaient brusquement de direction pour éviter les prédateurs surgissant devant eux.

Temüdjin saisit sa seconde flèche, glissée sous sa ceinture, jura quand la pointe se prit dans le tissu. Pendant ce temps, le berger indemne encochait son trait avec la confiance tranquille d'un guerrier et Temüdjin connut un moment de panique. Il n'arrivait pas à libérer

sa flèche. Un grondement sur sa gauche le fit se tourner au moment où l'un des chiens lui sautait à la gorge. Le garçon se jeta en arrière, la flèche du berger passa en sifflant au-dessus de sa tête. Il gémit quand les mâchoires de l'animal se refermèrent sur son bras. Alors la flèche de Khasar transperça le cou du chien, mettant fin au grondement féroce.

Temüdjin avait lâché son arc et il vit que le berger encochait calmement une autre flèche. Pire, son compagnon blessé se relevait en vacillant et lui aussi avait son arc à la main. Temüdjin songea à fuir. Il savait néanmoins que s'il n'en finissait pas sur-le-champ avec les deux hommes ceux-ci les suivraient, lui et ses frères, et les abattraient l'un après l'autre. Il tira une fois encore sur sa flèche, qui se décrocha. D'une main tremblante, il l'approcha de la corde. Où était l'autre chien ?

La flèche de Kachium atteignit le berger indemne sous le menton. Il resta un moment figé, l'arc bandé, et Temüdjin crut qu'il parviendrait à tirer avant que la mort ne l'emporte, mais l'homme finit par s'effondrer.

Celui que Temüdjin avait blessé leva son arc avec un grognement de douleur, mais ne parvint pas à le bander suffisamment pour tirer. Le jeune Loup sut qu'il avait gagné la bataille. Khasar et Kachium le rejoignirent et tous trois fixèrent l'homme dont les doigts glissaient sur le bois de l'arc.

— L'autre chien ? murmura Temüdjin.

Sans détacher ses yeux du berger qui priaient à présent en faisant face à ses assaillants, Kachium répondit :

— Je l'ai abattu.

Temüdjin remercia son frère d'une tape dans le dos.

— Alors, finissons-en.

Le berger vit le plus haut en taille de ses ennemis prendre une flèche à l'un de ses acolytes et l'encoher. L'homme renonça alors à lutter et, lâchant son arc, leva les yeux vers les étoiles et la lune. La flèche de Temüdjin transperça la pâleur de sa gorge. Il resta un moment debout, titubant, avant de s'écrouler.

Les trois frères s'approchèrent prudemment des corps en guettant le moindre signe de vie. Temüdjin envoya Khasar à la recherche du cheval, que l'odeur du sang avait fait fuir malgré les rênes nouées autour de ses jambes. Puis il se tourna vers Kachium, le prit par la nuque et le tira vers lui jusqu'à ce que leurs fronts se touchent.

— Nous survivrons à l'hiver, dit-il en souriant.

L'optimisme de Temüdjin gagna Kachium et, ensemble, ils poussèrent un cri de victoire dans la steppe déserte. Même s'ils venaient de tuer, ils n'étaient encore que des enfants.

Eeluk contemplait les flammes en songeant au passé. Au cours des quatre années écoulées depuis qu'ils avaient quitté l'ombre du Deli'un-Boldakh et les terres entourant le mont Rouge, les Loups avaient prospéré, augmentant leur nombre et leurs biens. Quelques membres de la tribu lui en voulaient encore d'avoir abandonné les fils de Yesugei, mais aucun présage n'annonçait un destin funeste. Le premier printemps suivant leur départ avait vu naître plus d'agneaux que jamais et une douzaine de nouveau-nés braillards étaient venus dans les yourtes. Pas un seul n'avait été perdu en couches et ceux qui cherchaient partout des signes étaient rassurés.

Eeluk grogna, la vision trouble après sa seconde outre d'arkhi. Oui, ces années avaient été prospères et il avait trois fils de plus, qui gambadaient dans le camp et apprendraient bientôt à manier l'arc et le sabre. Il avait pris du poids mais c'était plus un épaississement qu'un excès de graisse. Ses dents et ses yeux étaient toujours bons, son nom redouté dans les tribus. Il aurait dû être satisfait, il le savait.

Pendant ces quatre années, les Loups avaient migré vers le sud jusqu'à des terres infestées de moustiques où ils suaient toute la journée dans un air humide, la peau rougie par les boutons et les piqûres. Eeluk avait regretté les vents frais et secs des collines du Nord mais, alors même qu'il ramenait les Loups sur leurs anciens sentiers, il s'était demandé ce qu'était devenue la famille de Yesugei. Il songeait parfois qu'il aurait dû envoyer des guerriers mettre un terme plus net à cette histoire, et ce n'était pas tant la culpabilité qui le tourmentait que le sentiment d'un travail inachevé.

Il renifla, inclina l'outre et constata qu'elle était vide. D'un geste nonchalant, il en réclama une autre à une jeune femme. Eeluk posa sur elle un regard approbateur lorsqu'elle s'agenouilla devant lui, la tête baissée. Son esprit embrumé ne parvenait pas à retrouver son nom mais elle était svelte et avait de longues jambes, comme l'une des pouliches du printemps. Sentant son désir s'éveiller, il lui leva le menton pour la forcer à le regarder. Puis, lentement, il lui prit une main et la pressa sur son bas-ventre afin de lui faire sentir son intérêt. Elle semblait nerveuse mais cela n'avait jamais dérangé Eeluk et on ne se refuse pas à un khan. Si elle le satisfaisait, il ferait don à son père d'un des poulains.

— Va m'attendre dans ma yourte, dit-il d'une voix pâteuse.

Il la regarda s'éloigner, songea un instant à la suivre, mais son désir mourut rapidement et il se remit à fixer les flammes.

Eeluk se rappelait la morgue avec laquelle les fils de Yesugei avaient osé le regarder lorsqu'il les avait abandonnés dans la plaine. Aujourd'hui, il les aurait lui-même taillés en pièces. Quatre ans plus tôt, il venait juste de s'emparer des rênes de la tribu et ne savait pas encore ce qu'elle supporterait de lui. Yesugei lui avait au moins appris cela : les tribus endurent beaucoup de ceux qui les conduisent mais il y a toujours une limite à ne pas franchir.

Le premier hiver avait sans doute emporté ces enfants maigrelets et leur mère. C'était étrange de revenir dans une région peuplée de tant de souvenirs. La tribu avait établi un camp temporaire pour laisser les bêtes s'engraisser de bonne herbe. Dans un mois environ, elle repartirait vers les terres entourant le mont Rouge. Eeluk avait appris que les Olkhunuts étaient revenus eux aussi dans la région et il avait ramené les Loups dans le Nord avec plus que quelques rêves de conquête à demi formés dans la tête.

L'arkhi lui échauffait le sang, attisant son désir de se battre.

Il inspira profondément, savourant l'air glacé. Il s'était languï du froid dans la moiteur des nuits du Sud, la peau gonflée par d'étranges parasites qu'il fallait extirper avec la pointe d'un couteau. L'air du Nord était plus pur et déjà la maladie qui faisait tousser la tribu semblait reculer. Un vieillard et deux enfants en étaient morts et les Loups avaient laissé leurs corps dans les collines, mais ils avaient le cœur léger maintenant qu'ils retrouvaient des terres familières.

— Tolui ! appela Eeluk, bien que son plan ne fût qu'en partie élaboré.

Il tourna la tête, vit son jeune féal accroupi se lever et le rejoindre. Quand l'homme inclina son buste massif, Eeluk éprouva la même satisfaction que lorsqu'il regardait leurs bêtes sans cesse plus nombreuses. Les Loups avaient excellé au dernier grand rassemblement des tribus, remportant deux des courses courtes et ne perdant la plus longue que de justesse. Ses archers avaient été honorés et deux des féaux d'Eeluk s'étaient hissés aux premières places des lutteurs. Tolui, parvenu au cinquième combat, avait reçu le titre de Faucon avant d'être vaincu par un homme des Naïmans. Eeluk l'avait récompensé en s'attachant ses services et, avec un an ou deux de plus pour augmenter sa force, Tolui serait capable de battre tous ses adversaires. Le puissant jeune Loup lui était en outre tout dévoué et ce n'était pas par hasard qu'Eeluk faisait appel à un homme qu'il avait lui-même formé.

— Tu n'étais qu'un gamin la dernière fois que nous avons chevauché dans le Nord, lui dit-il.

Tolui acquiesça de la tête, le regard sans expression.

— Tu étais là le jour où nous nous sommes séparés des enfants de l'ancien khan et de sa femme, poursuivit Eeluk.

— Il n'y avait pas de place pour eux, affirma Tolui d'un ton assuré.

Eeluk sourit.

— Exactement. Il n'y avait plus de place pour eux. Nous sommes devenus riches dans le Sud. Le père ciel nous a comblés de ses bienfaits.

Tolui ne répondit pas et Eeluk laissa le silence s'installer tandis qu'il songeait à ce qu'il attendait de lui. Ce n'était qu'une histoire de fantômes et de vieilles blessures, mais il lui arrivait encore de rêver de Hoelun et de se réveiller couvert de sueur. Parfois, elle se tordait, nue, sous lui, parfois il voyait ses os saillir de sa chair amaigrie. Ce n'était rien mais les terres entourant la vieille montagne faisaient resurgir le passé de ses cendres.

— Prends deux hommes sûrs, ordonna-t-il. Retourne sur nos anciens territoires de chasse. Vois si l'un d'eux est encore en vie.

— Dois-je les tuer ?

Il n'y avait dans le ton du féal qu'une curiosité neutre et le khan massa son estomac gonflé en réfléchissant. Il portait au côté le sabre qui avait appartenu à Yesugei. Il serait tout à fait approprié d'exterminer sa lignée de quelques coups rapides de cette lame.

— S'ils ont survécu, ils sont réduits à l'état de bêtes. Fais d'eux ce que tu veux.

Eeluk marqua une pause, se souvint de l'expression de défi de Bekter et de Temüdjin.

— Si tu trouves les fils aînés, amène-les-moi. Je leur montrerai ce que les Loups sont devenus sous un khan énergique, avant de les donner en pâture aux vautours et aux esprits.

Tolui inclina sa lourde tête et murmura « À tes ordres » avant d'aller choisir ses compagnons de chevauchée. Eeluk le suivit des yeux et nota la détermination et la fermeté de son pas. La tribu avait oublié les enfants de Yesugei. Quelquefois, il se demandait s'il n'était pas le seul à s'en souvenir.

Tolui quitta le camp avec Basan et Unegen. Les deux hommes avaient près d'une trentaine d'années mais ils n'étaient pas nés comme lui pour commander. Tolui n'avait vu que dix-huit hivers mais il savait que ses compagnons craignaient son caractère irascible. Le jeune féal tenait à peine la bride à son emportement et tirait plaisir des regards inquiets qu'il faisait naître chez ses aînés. Il remarquait qu'ils se déplaçaient avec précaution pendant les mois les plus froids et

ménageaient leurs genoux. Tolui, lui, se levait d'un bond dès son réveil, prêt à travailler ou à se battre, fier de sa jeunesse.

Seul Eeluk n'avait jamais montré la moindre hésitation et quand Tolui l'avait défié à la lutte le khan l'avait projeté par terre avec une telle violence qu'il lui avait brisé deux doigts et une côte. Tolui éprouvait une fierté perverse à suivre le seul homme pouvant l'égaliser en force et il n'y avait pas homme plus loyal parmi les Loups.

Pendant les trois premiers jours, ils chevauchèrent en silence. Les guerriers plus âgés gardaient une distance prudente avec le favori d'Eeluk, dont ils connaissaient l'humeur versatile. Ils reconnurent le territoire jusqu'au mont Rouge, remarquèrent qu'il y poussait une herbe épaisse et tendre pour les troupeaux que le khan mènerait devant les familles. C'était une bonne terre et aucune tribu ne l'avait revendiquée pour cette saison. Il n'y avait que quelques bergers lointains pour dissiper l'illusion d'être seul dans la vaste steppe.

Le douzième jour, ils avisèrent une tente solitaire près d'une rivière et mirent leurs montures au galop.

— *Nokhoi Khor !* cria Tolui afin que les bergers retiennent leurs chiens.

Puis il sauta sur le sol souple, se dirigea à grands pas vers l'ouverture basse et entra. Basan et Unegen échangèrent un regard avant de le suivre. Les deux hommes se connaissaient depuis l'enfance, avant même que Yesugei prenne la tête des Loups. Ils supportaient mal de recevoir des ordres de l'arrogant Tolui, mais tous deux avaient saisi l'occasion de voir ce qu'étaient devenus ceux que la tribu avait abandonnés.

Tolui prit dans ses grosses mains le bol de thé salé qu'on lui offrait et le but bruyamment, assis sur un vieux lit. Les autres le rejoignirent après avoir salué de la tête le berger et sa femme qui, de l'autre côté de la yourte, regardaient avec terreur les trois inconnus.

— Vous n'avez rien à craindre, leur assura Basan en acceptant lui aussi un bol de thé.

Sa remarque lui valut un regard méprisant de Tolui, qui n'avait cure de tous ceux qui n'étaient pas des Loups.

— Nous cherchons une femme qui a cinq fils et une fille, dit le jeune féal d'une voix trop forte pour la petite tente.

L'épouse du berger détourna la tête nerveusement ; Basan et Unegen sentirent leur pouls s'accélérer. Tolui avait lui aussi remarqué la réaction de la femme et il se pencha en avant.

— Vous les connaissez ? demanda-t-il.

Le berger recula, clairement intimidé par la carrure de cet étrange guerrier, et secoua la tête.

— Nous avons entendu parler d'eux mais nous ne savons pas où ils vivent.

Tolui le fixa, parfaitement immobile. Sa bouche s'entrouvrit, révélant des dents blanches. Une menace avait surgi dans la yourte et tous le sentaient. Avant que quiconque puisse prononcer un mot, un garçonnet entra en courant, s'arrêta lorsqu'il découvrit des inconnus dans le foyer de ses parents.

— J'ai vu les chevaux, dit-il, regardant autour de lui de ses grands yeux sombres.

Tolui eut un rire, attira l'enfant vers lui, l'assit sur un de ses genoux, le souleva, la tête en bas, et le balança. Le petit garçon gloussa de plaisir mais le visage de Tolui demeurait froid et le berger et sa femme se raidirent de peur.

— Nous devons absolument les trouver, déclara Tolui par-dessus le rire de l'enfant.

Sans effort apparent, il le fit de nouveau tourner et le tint droit sur ses genoux.

— Encore ! réclama le gamin, haletant.

La mère fit un pas vers lui, son mari la retint par le bras.

— Vous les connaissez, affirma Tolui. Dites-nous où ils sont et nous nous en irons.

Il renversa une nouvelle fois l'enfant qui poussa des cris ravis. Impassible, Tolui attendit la réaction des parents. Le visage de la mère se crispa.

— Il y a une femme et des garçons dans un petit camp à une journée de cheval au nord, dit-elle dans un murmure. Juste deux tentes et quelques chevaux. Ce sont des gens paisibles.

Tolui jouissait du pouvoir qu'il avait sur elle pendant que son fils riait, inconscient du danger. Il finit par reposer l'enfant et le poussa vers ses parents. Sa mère le serra contre elle, les yeux fermés.

— Si vous avez menti, je reviendrai, dit-il.

La menace était évidente dans ses yeux sombres, dans ses mains qui auraient facilement pu broyer leur fils. Incapable de soutenir son regard, le berger fixa le sol jusqu'à ce que le colosse et ses deux compagnons soient sortis.

En montant en selle, Tolui vit un chien corpulent approcher lentement. Trop vieux pour chasser, l'animal regarda les inconnus de ses yeux d'un blanc laiteux. Il devait être presque aveugle. Tolui montra ses dents au chien, qui répondit par un grondement sourd, au fond de son gosier. Avec un rire, le Loup prit son arc, le banda et expédia une flèche dans la gorge de la bête. Le chien eut un spasme et s'écroula tandis que les trois cavaliers s'éloignaient.

Tolui paraissait d'humeur joyeuse quand ils se préparèrent à manger ce soir-là. Le mouton séché n'était pas trop dur et le fromage, à peine rance, picotait agréablement la langue.

— Quels sont les ordres du khan, si nous les trouvons ? voulut

savoir Basan.

Tolui le regarda, plissa le front comme si la question était insolente. Il aimait inspirer de la crainte aux autres guerriers, toujours soutenu par une force capable de mettre un cheval à genoux d'un seul coup de poing. Ce ne fut que lorsque Basan détourna les yeux et qu'il eut remporté sur lui une autre petite victoire qu'il répondit :

— J'en userai à ma guise, mais le khan veut qu'on lui ramène les fils aînés. Je les attacherai à la queue de nos chevaux et je les ferai courir.

— Ils ne sont peut-être pas ceux que nous cherchons, rappela Unegen. Ils ont des tentes, des bêtes...

— Nous verrons. Si c'est eux, nous emmènerons aussi leurs chevaux, décida Tolui.

Cette perspective le fit sourire. Eeluk n'avait pas parlé de butin, mais nul ne disputerait à Tolui le droit de s'emparer des biens de la famille de Yesugei. Leur sort avait été scellé le jour où la tribu les avait abandonnés. Simples vagabonds sans khan pour les protéger, ils étaient exclus des lois de l'hospitalité. Tolui rota en glissant ses mains dans les manches de son *deel* pour dormir. La journée avait été bonne ; un homme ne pouvait guère demander plus.

Temüdjin essuya la sueur coulant dans ses yeux avant d'attacher la dernière traverse en bois du petit corral où leurs moutons et leurs chèvres pourraient mettre bas. Avec quelques bouches seulement à nourrir, leur troupeau avait grossi et, deux ans plus tôt, les frères avaient échangé de la laine et de la viande contre du feutre auprès d'autres vagabonds. Ils en avaient obtenu assez pour fabriquer les deux petites tentes dont la vue ne manquait jamais de redonner courage à Temüdjin.

Non loin de lui, Khasar et Kachium s'entraînaient au tir à l'arc sur une cible faite de plusieurs épaisses couches de feutre entourées de tissu. Temüdjin se redressa, étira ses muscles et regarda ses frères en songeant aux mois où la mort et l'hiver les guettaient à chaque pas. Cela avait été dur pour eux tous, mais la promesse de leur mère s'était réalisée. Ils avaient survécu. Sans Bekter, les garçons avaient tissé entre eux des liens de confiance en travaillant à chaque heure du jour. Ce labeur les avait endurcis et lorsqu'ils ne s'occupaient pas des bêtes, ils affinaient leur adresse au maniement des armes.

Temüdjin toucha le poignard glissé sous sa ceinture, assez tranchant pour entailler la chair sous une cuirasse. Dans sa yourte, il avait accroché un arc égalant ceux que son père avait possédés, une arme superbe avec une courbe intérieure en corne. Tendre sa corde, c'était comme toucher une lame, et Temüdjin avait passé des mois à

habituer ses doigts à cette morsure. Il n'avait pas encore tué un homme avec cet arc, mais il savait que ses flèches iraient droit au but en cas de besoin.

Un vent frais balayait la plaine verte et il ferma les yeux, le laissant sécher sa sueur. Dans la tente, sa mère chantait pour Temüge et la petite Temülen. Il sourit, oubliant un instant leur lutte pour la vie. Il ne connaissait pas la tranquillité, même par moments. Ils ne commerçaient qu'avec des bergers isolés et avaient été étonnés de découvrir une autre société sous celle des grandes tribus. Certains hommes avaient été bannis pour crime de violence ou de lubricité. D'autres étaient nés sans la protection d'un khan. C'étaient des gens méfiants et Temüdjin ne les avait fréquentés que pour survivre. Aux yeux d'un Loup né dans la tente d'un khan, ils n'étaient que des hommes et des femmes sans tribu, ne méritant pas même son mépris. Être réduit à leur sort l'enrageait et ses frères partageaient cette frustration. En devenant des hommes, ils ne pouvaient que se rappeler le chemin que leur vie aurait dû prendre. Un seul jour les avait privés d'avenir et Temüdjin était au désespoir devant la perspective de vivre chichement de quelques chèvres et quelques moutons jusqu'à ce qu'il soit vieux et faible. Voilà ce qu'Eeluk leur avait volé. Pas seulement ce qui leur revenait de droit par la naissance, mais la tribu, la grande famille qui protégeait chacun de ses membres et rendait la vie supportable. Temüdjin ne pouvait pardonner ces dures années.

Entendant Kachium pousser un cri de plaisir, il ouvrit les yeux, vit un trait fiché au centre de la cible. Il s'approcha de ses frères en inspectant machinalement l'horizon, comme il l'avait fait des milliers de fois. Ils ne seraient jamais en sécurité, ils vivraient toujours dans la peur de voir surgir Eeluk avec une dizaine d'hommes menaçants.

Ce pressentiment du danger était une constante dans leur vie, même s'il s'était émoussé avec le temps. Temüdjin avait constaté qu'il était possible de vivre sans se faire remarquer par les grandes tribus, comme d'autres familles isolées y parvenaient. Tout néanmoins pouvait leur être enlevé par un seul groupe de guerriers qui, pour le plaisir, les chasseraient comme des animaux et saccageraient leurs tentes.

— Tu as vu ce coup, Temüdjin ? demanda Kachium.

L'aîné des fils secoua la tête.

— Je regardais de l'autre côté, frère, mais cet arc est bon.

Comme celui qui était accroché dans sa tente, le bois de l'arc à double courbure avait séché un an avant qu'on le recouvre de bandes de corne de bélier bouillie. Pendant des semaines, la yourte avait empesté la colle de poisson mais le bois était devenu dur comme du fer et ils avaient été fiers de l'arme ainsi fabriquée.

— Essaie-le, proposa Kachium.

Temüdjin sourit en remarquant une fois de plus que les épaules de son frère s'étaient élargies et que sa taille avait crû, par brusques poussées, semblait-il. Tous les fils de Yesugei étaient grands mais Temüdjin dépassait tous les autres, égalant dans sa dix-septième année la stature de son père.

Il saisit fermement la poignée de l'arc, encocha une flèche à pointe d'os, tira la corde en arrière de ses doigts calleux. Il vida ses poumons et, au moment d'inspirer, lâcha le trait et le regarda s'enfoncer à côté de celui de Kachium.

— Un bon arc, répéta-t-il en caressant de la main la couche de corne jaune.

Lorsqu'il se tourna de nouveau vers ses frères, son expression s'était assombrie et Kachium, toujours sensible à l'humeur de son aîné, fut le premier à le remarquer.

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai appris du vieil Horghuz que les Olkhunuts sont de retour dans le Nord, répondit Temüdjin, scrutant à nouveau l'horizon.

Kachium comprit aussitôt. Un lien particulier les unissait depuis le jour où ils avaient tué Bekter. D'abord la famille avait lutté pour survivre au premier hiver, et ensuite au suivant, mais au troisième ils avaient eu assez de feutre pour les tentes et Temüdjin avait troqué un arc et de la laine contre un cheval destiné à saillir la vieille jument fatiguée prise aux deux bergers dans les premiers temps. Le printemps de cette quatrième année avait éveillé un trouble en eux, et plus particulièrement chez Temüdjin. Ils avaient des armes et de la viande ; ils campaient assez près des bois pour courir s'y cacher d'une troupe à laquelle ils ne pourraient faire face. Leur mère avait perdu sa maigreur et si elle rêvait encore de Bekter et du passé, le printemps avait provoqué chez ses fils un émoi lié à l'avenir.

Dans ses rêves, Temüdjin songeait toujours à Börte, bien que les Olkhunuts aient disparu de la steppe sans qu'il pût les suivre. Et même s'il les avait retrouvés, ils n'auraient eu que mépris pour un vagabond dépenaillé. Il n'avait pas de sabre, ni de quoi s'en procurer un. Les garçons chevauchaient loin de leur petit camp, ils parlaient aux familles isolées, ils écoutaient les nouvelles. On avait aperçu les Olkhunuts aux premiers jours du printemps et, depuis, Temüdjin était en proie à une extrême agitation.

— Ramèneras-tu Börte ici ? demanda Kachium en parcourant leur camp des yeux.

Temüdjin suivit le regard de son frère et ravala son amertume devant leurs tentes grossières et leur maigre troupeau. Lorsqu'il avait quitté la jeune fille, c'était sur la promesse tacite qu'elle l'épouserait et deviendrait femme de khan. Il connaissait alors sa propre valeur.

— Peut-être l'a-t-on déjà donnée à un autre, dit-il. Quel âge peut-

elle avoir, aujourd'hui ? Dix-huit ans ? Son père n'était pas homme à la laisser attendre aussi longtemps.

— Elle t'a été promise, argua Khasar. Si elle en a marié un autre, tu peux le défier.

Temüdjin vit dans la remarque une preuve de plus des lacunes qui auraient empêché son frère de régner sur les Loups. Khasar n'avait pas le feu intérieur de Kachium, sa compréhension instantanée des plans et des stratégies. Temüdjin se rappelait cependant la nuit où ils avaient tué les bergers. Khasar s'était battu à son côté. Il avait quand même en lui quelque chose de son père, après tout, même si les subtilités que Yesugei affectionnait lui resteraient à jamais étrangères. Si leur père avait vécu, il aurait amené Khasar l'année suivante chez les Olkhunuts. Sa vie aussi avait été déviée de sa course par la trahison d'Eeluk.

Temüdjin eut un hochement de tête réticent.

— Si j'avais un *deel* neuf, je pourrais aller chez eux voir ce qu'elle est devenue, dit-il. Au moins, je saurais.

— Nous avons tous besoin de femmes, approuva joyeusement Khasar. Moi-même j'en sens le désir et je ne veux pas mourir avant d'en avoir eu une sous moi.

— Les chèvres se languiraient de ton amour, le taquina Kachium.

Khasar lui expédia une taloche qu'il esquiva.

— Je pourrais te conduire moi-même chez les Olkhunuts, suggéra Temüdjin en examinant son frère de la tête aux pieds. Ne suis-je pas le khan de la famille, maintenant ? Et tu es un beau jeune homme, à présent.

C'était vrai, même s'il avait voulu plaisanter. Khasar était devenu svelte et fort, musculeux sous une chevelure peu soignée qui lui tombait sur les épaules. Ils ne prenaient plus la peine de natter leurs cheveux et lorsqu'ils se laissaient convaincre d'y passer une lame, ils en coupaient juste assez pour qu'ils ne gênent pas leur vision pendant la chasse.

— Dix de nos brebis sont grosses, reprit Temüdjin. Si nous gardons les agneaux, nous pourrions nous défaire de quelques femelles et de deux des plus vieux béliers. Nous aurions en échange un nouveau *deel* pour chacun et peut-être de meilleurs harnais. Le vieil Horghuz en tripotait un jeu pendant que je lui parlais, la dernière fois. Il avait envie que je lui fasse une offre, je crois.

Khasar s'efforça de cacher son intérêt mais cela faisait longtemps qu'ils avaient tous perdu le masque impassible du guerrier. Réduits à eux-mêmes, ils n'avaient pas besoin de rester constamment sur leurs gardes comme Yesugei le leur avait appris et ils manquaient de pratique. La décision appartenait à Temüdjin et ses frères lui avaient depuis longtemps reconnu le droit de les conduire. Il trouvait exaltant

d'être khan, même de quelques chevaux médiocres et de deux pauvres tentes.

— Je verrai le vieil homme, je marchanderai avec lui, dit Temüdjin. Nous irons ensemble chez les Olkhunuts, mais je ne pourrai pas te laisser là-bas, Khasar. Nous avons trop besoin de ton adresse à l'arc. S'ils ont une fille à qui le sang est venu, je leur parlerai pour toi.

Khasar se rembrunit et Kachium tenta de le réconforter d'une tape dans le dos.

— Mais qu'avons-nous à leur offrir ? demanda Kachium.

Temüdjin sentit son excitation retomber.

— Nous pourrions piller les Tatars ! s'écria Kachium.

— Et les avoir à nos trousses, marmonna Khasar avec irritation, sans remarquer la lueur qui s'était allumée dans les yeux de Temüdjin.

— La mort de notre père n'a pas été vengée, dit l'aîné des Loups. Nous sommes assez forts, désormais ; nous pourrions frapper avant même qu'ils sachent que nous sommes sur leurs terres. Pourquoi pas ? les Olkhunuts nous feront bon accueil si nous leur amenons du bétail, et nul ne se souciera qu'il porte la marque des Tatars.

Il prit ses frères par les épaules et les serra contre lui.

— À nous trois, nous leur prendrons juste un peu de ce qu'ils nous doivent. Car nous avons tout perdu à cause d'eux.

Temüdjin vit que ses frères commençaient à comprendre, mais Kachium plissa soudain le front.

— Nous ne pouvons pas laisser notre mère avec les petits sans protection.

Temüdjin réfléchit rapidement.

— Nous la conduirons chez le vieil Horghuz. Il a une femme et de jeunes garçons, elle y sera en sécurité. Je promettrai à Horghuz un cinquième du butin que nous rapporterons. Il sera d'accord, j'en suis sûr.

En parlant, il vit que Kachium regardait fixement l'horizon et il se figea en découvrant ce qui avait attiré l'œil de son frère.

— Des cavaliers ! cria Kachium.

Tous se tournèrent vers leur mère quand elle sortit de la tente la plus proche.

— Combien ? demanda-t-elle aussitôt.

Elle les rejoignit, plissa les yeux pour voir qui approchait au loin mais son regard n'était pas aussi perçant que celui de ses fils.

— Trois seulement, annonça Kachium, sûr de lui. Nous fuyons ?

— Tu t'es préparé à cela, Temüdjin, dit Hoelun d'une voix douce. Le choix t'appartient.

Temüdjin sentit tous les regards sur lui. Encore exalté par les propos qu'il venait d'échanger avec ses frères, il avait envie de cracher dans le vent et de défier les nouveaux venus. La famille de Yesugei ne

se laisserait pas effrayer, pas après ce qu'elle avait subi. Il prit une longue inspiration et réfléchit. Les cavaliers pouvaient être l'avant-garde d'un groupe plus nombreux, ou trois cavaliers venus incendier, violer et tuer. Il prit sa décision.

— Réfugiez-vous dans le bois. Prenez les arcs et tout ce que vous pourrez emporter. S'ils viennent pour piller, nous les éventrerons, je le jure.

La famille réagit rapidement. Hoelun disparut à l'intérieur de la tente, en ressortit avec Temülen à sa hanche et Temüge trottant à son côté. Son fils cadet avait perdu ses rondeurs de bambin pendant les années difficiles mais il lançait encore des regards apeurés derrière lui tandis qu'il suivait sa mère en trébuchant.

Temüdjin rejoignit Khasar et Kachium qui avaient pris arcs et flèches. Hissant un sac sur leur dos, ils coururent en direction des arbres. Ils entendirent les cavaliers crier derrière eux en les voyant s'enfuir, mais ils seraient en sécurité dans le bois. Parvenu à la ligne des arbres, Temüdjin s'arrêta, pantelant, regarda derrière lui. Qui que soient ces hommes, il les haïssait parce qu'ils l'obligeaient à fuir alors qu'il avait juré qu'il ne fuirait plus jamais devant personne.

Les trois guerriers pénétrèrent prudemment à cheval dans le petit camp, remarquèrent la fumée qui montait encore de l'une des yourtes. Ils entendirent les bêlements des chèvres et des moutons. La matinée était cependant étrangement silencieuse et ils sentaient sur eux des regards invisibles.

Les tentes et le corral branlant étaient installés près d'un ruisseau, au pied d'une colline boisée. Tolui avait vu des silhouettes courir vers les arbres et quand il descendit de cheval, il veilla à ce que le corps de sa monture le protège d'une flèche. Sous leurs *deels*, Basan et Unegen portaient une cuirasse semblable à la sienne qui protégerait leur poitrine et leur donnerait un avantage même dans un assaut direct.

Penché derrière l'encolure de son cheval, il fit signe aux autres : pour éviter d'être pris à revers, ils devaient fouiller les yourtes avant de se diriger vers le bois. Basan hocha la tête, mena sa jument dans l'ombre d'une tente et, dissimulé derrière, se baissa pour entrer. Tandis qu'il inspectait l'intérieur, Tolui et Unegen scrutaient l'orée du bois. Une épaisse barrière de buissons liée aux troncs par des ronces contraignait tout poursuivant à descendre de cheval. Ceux qui vivaient là s'attendaient à une attaque et avaient bien choisi leur terrain. Pour atteindre les arbres, les guerriers devaient parcourir trente pas à découvert et si les fils de Yesugei étaient tapis dans le bois avec des arcs, l'embuscade pouvait être sanglante.

Le front plissé, Tolui considéra la situation. Il ne doutait plus que les silhouettes qu'il avait vues détalier étaient ces gamins que la tribu avait abandonnés des années plus tôt. Les quelques familles isolées qui vivaient pauvrement dans la steppe n'auraient pas préparé aussi minutieusement leur défense. Il tendit la corde de son arc sans quitter un instant des yeux les fourrés sombres qui pouvaient cacher une armée. Il aurait pu partir et revenir avec assez d'hommes pour débusquer les fuyards, mais Eeluk, qui n'aurait pas vu les barrières de ronces, aurait pensé que Tolui avait perdu son sang-froid. Ne voulant pas que son khan ait cette opinion de lui, il se prépara à se battre. Sa respiration prit le rythme court qui accélérerait les battements de son cœur et accumulait en lui de l'énergie. Basan entra dans la seconde yourte, en ressortit en secouant la tête.

Tolui ferma le poing puis tendit trois doigts dont il fendit

brusquement l'air. Basan et Unegen firent signe qu'ils avaient compris. Ils encordèrent aussi leur arc et attendirent. Tolui se sentait fort. Il savait que seule une flèche lancée par un arc puissant pouvait percer le cuir protégeant sa poitrine. À son signal, ils s'élancèrent à découvert et se dispersèrent.

Tolui courait en guettant le moindre mouvement. Il vit quelque chose bouger sur sa droite, se jeta au sol en roulant comme un lutteur, entendit un trait passer en bourdonnant au-dessus de sa tête. Ses deux compagnons suivirent en zigzaguant, mais Tolui avait vu qu'il n'y avait pas moyen de franchir le premier rideau d'arbres. Tous les troncs étaient reliés par d'épais ronciers. Les fils de Yesugei avaient refermé la dernière brèche derrière eux et Tolui, se sentant vulnérable, eut un instant d'hésitation.

Avant qu'il pût prendre une décision, une flèche le toucha à la poitrine et le fit chanceler. La douleur fut vive mais il l'ignora, espérant que sa cuirasse avait empêché le trait de pénétrer trop profondément. Ils ont de bons arcs, se dit-il.

Les trois guerriers étaient bloqués dans une position difficile devant la barrière de ronces. Excellents archers, ils étaient capables d'abattre un oiseau en vol : la situation n'était pas si désastreuse. Pour tirer, leurs ennemis devaient se montrer, ne fût-ce qu'un instant, s'exposant à une riposte trop prompte pour être esquivée.

Les fils de Yesugei se rendirent probablement compte du point faible de leur tactique tandis que le bois devenait silencieux. Tous les oiseaux s'étaient envolés au moment de l'assaut subit des guerriers et l'on n'entendait que la respiration haletante d'hommes craignant pour leur vie.

Tolui progressa lentement vers la droite tandis que Basan et Unegen s'écartaient l'un de l'autre à sa gauche. Les sens en alerte, ils regardaient autour d'eux, prêts à tuer ou à être tués. Tolui aimait sentir le danger. Sur une impulsion, il cria soudain à ses ennemis invisibles :

— Je suis Tolui des Loups. Féal d'Eeluk autrefois féal de Yesugei. Inutile de se battre. Si vous nous accordez la protection des lois de l'hospitalité, nous retournerons à vos yourtes et je vous délivrerai mon message.

Il attendit une réponse, même s'il n'espérait pas vraiment qu'ils tombent aussi facilement dans le piège. Du coin de l'œil, il vit Basan faire passer son poids d'une jambe sur l'autre et l'entendit murmurer :

— Nous ne pouvons pas rester ici toute la journée...

— Tu veux repartir en fuyant ? répliqua Tolui.

— Maintenant que nous savons qu'ils sont vivants, il faut porter la nouvelle au khan, il aura peut-être de nouveaux ordres pour nous.

Irrité, Tolui tourna la tête pour répondre et ce mouvement faillit

lui coûter la vie. Il vit un jeune garçon se dresser et bander son arc. Le monde rugit aux oreilles du guerrier lorsqu'il lâcha sa flèche au moment où un autre trait le touchait à la poitrine, juste sous la gorge. Il tomba en arrière, entendit du bruit du côté d'Unegen. Envahi par la colère, Tolui se releva, encocha une autre flèche.

Basan tira à son tour, au juger. Aucun cri de souffrance ne monta des fourrés. Tournant la tête vers la gauche, Tolui découvrit Unegen à terre, la gorge transpercée, la langue pendant mollement hors de sa bouche, les yeux révulsés.

— Vous avez choisi une mort affreuse et je vous la donnerai moi-même ! tonna-t-il, furieux.

Un instant, il songea à retourner aux chevaux en courant mais son orgueil et sa rage le firent rester, résolu à châtier ceux qui osaient l'attaquer. D'un geste vif, il arracha les flèches plantées dans sa chair.

— Je crois que j'en ai blessé un, dit Basan à voix basse.

Le silence se fit de nouveau, chargé de la menace d'un nouvel échange de traits.

— Nous ferions mieux de retourner aux chevaux, reprit Basan. Nous pourrions contourner la barrière et les attaquer.

Dans un accès de colère, Tolui montra les dents. Là où les pointes des flèches avaient percé sa cuirasse, son corps palpitait de douleur.

— Tu restes là, ordonna-t-il. Et tu abats tout ce qui bouge.

Temüdjin était accroupi derrière la barrière de ronces qu'il avait dressée des mois plus tôt. C'était sa flèche qui s'était plantée dans la gorge d'Unegen et il en tirait une joie sauvage. Il se souvenait que c'était lui qui avait remis à Eeluk le sabre de son père. Temüdjin avait souvent rêvé de prendre sa revanche et la mort d'Unegen, bien qu'elle ne le vengeât qu'en partie, avait pour lui la douceur du miel.

Même si ses frères et lui s'étaient préparés à une telle attaque, le choc avait été rude lorsqu'ils avaient vu des guerriers de la tribu des Loups dans leur camp. Temüdjin avait prévu une embuscade pour des pillards qui n'auraient pas été aussi dangereux que ces hommes choisis par Eeluk. Avoir abattu l'un d'eux emplissait la poitrine de Temüdjin d'un orgueil mêlé de crainte. Ils étaient les guerriers de son père, les plus rapides, les meilleurs. Cela ne l'empêcherait pas d'essayer de tuer les autres.

Il se souvenait de Tolui qui, autrefois, défiait tous les autres garçons du regard mais n'était cependant pas assez sot pour bousculer les fils de Yesugei. Il était l'un des enfants les plus robustes du camp des Loups. D'après ce que Temüdjin avait entrevu de lui, il avait grandi en force et en arrogance sous le règne d'Eeluk.

Par une mince trouée entre les ronces, Temüdjin observait les

deux hommes. Basan semblait mécontent et le jeune Loup se rappela le jour où il était venu le chercher chez les Olkhunuts pour le ramener chez lui. Tolui connaissait-il ce détail lorsqu'il l'avait choisi pour l'accompagner ? Probablement pas. Ce jour-là, le monde était différent et Tolui n'était qu'une petite brute querelleuse. Il portait à présent la cuirasse et le *deel* d'un féal du khan et Temüdjïn voulait lui rabattre son orgueil.

Le plus lentement qu'il put, le fils de Yesugei tourna la tête vers l'endroit où Kachium avait pris position. À tout instant, il s'attendait que Basan détecte le mouvement, qu'une flèche traverse les ronciers et s'enfonce en lui. De la sueur coulait sur son front.

Quand Temüdjïn découvrit enfin son frère, il vit ses yeux agrandis par la douleur et le choc, et la flèche qui était plantée dans sa cuisse. Livide, les traits tirés, Kachium n'osait pas faire un geste. Malgré l'immobilité qu'il s'imposait, les plumes de la flèche tremblaient légèrement et Temüdjïn, les sens aiguisés par le danger, entendit le faible bruissement des feuilles. Tolui les verrait remuer et il tirerait une autre flèche qui tuerait Kachium, se dit Temüdjïn. Il n'était pas impossible non plus que l'un des hommes d'Eeluk sente une odeur de sang portée par le vent.

Un long moment, les deux frères se regardèrent, désespérés et silencieux. Impossible de s'échapper. Temüdjïn ne pouvait pas voir Khasar, mais lui aussi était en danger.

Avec une lenteur infinie, Temüdjïn ramena ses yeux sur ses ennemis. Eux aussi attendaient mais Tolui semblait furieux et sa colère aurait réjoui Temüdjïn si la blessure de Kachium n'avait contrarié tous ses plans.

La situation ne pouvait rester éternellement bloquée. Il y avait une chance pour que Tolui batte en retraite et revienne avec des renforts. Dans ce cas, Temüdjïn et Khasar auraient le temps de porter Kachium en lieu sûr.

Les dents serrées, Temüdjïn hésitait sur la décision à prendre. Il ne croyait pas que Tolui repartirait la queue entre les jambes, pas après avoir perdu Unegen. Sa vanité ne le permettrait pas. S'il ordonnait à Basan d'avancer, Khasar et Temüdjïn devraient courir le risque de tirer d'autres flèches, bien qu'il fût presque impossible de trouver la gorge d'un homme cuirassé s'il baissait la tête en courant. Temüdjïn avait conscience qu'il devait agir avant que Tolui n'en vienne à la même conclusion et ne les attaque par un autre côté. Les garçons avaient barré les accès au bois près du camp, mais il y avait des endroits où un homme seul pouvait passer.

Il maudit sa malchance. Il ne s'était écoulé que quelques instants depuis l'échange de flèches mais le temps semblait s'être dilaté pendant qu'il réfléchissait. Il ferma les yeux, rassembla toute sa

volonté. Un khan devait être capable de prendre des décisions difficiles et son père serait déjà passé à l'action, il le savait. Il fallait chasser les guerriers avant qu'ils ne trouvent Kachium et l'achèvent.

Temüdjin se mit à ramper à reculons en gardant un œil sur ses ennemis. Ils parlaient, apparemment, mais il ne les entendait pas. Lorsqu'il se fut éloigné d'une vingtaine de pas, il se cacha derrière un bouleau, se releva et prit une flèche dans son carquois. Il ne voyait plus ni Tolui ni Basan, il devrait tirer au juger en se fiant au souvenir qu'il avait de leur position. Il pria le père ciel de lui accorder son aide en provoquant quelques moments de confusion puis il banda son arc et lança sa flèche vers l'endroit où Tolui devait se trouver.

Le colosse entendit la flèche dans l'intervalle de temps qu'il lui fallut pour traverser le feuillage. Il poussa un cri de douleur lorsque le trait l'atteignit, lui causant une longue éraflure à l'avant-bras, vit une forme filer entre les arbres et tira en espérant un coup heureux. Le projectile se perdit dans les épais fourrés et la colère de Tolui prit le pas sur sa prudence.

— Sus ! cria-t-il à Basan, qui s'élançait déjà.

Ils coururent ensemble vers la droite de la barrière, s'efforçant de ne pas perdre de vue la silhouette en fuite tout en cherchant une brèche entre les ronciers.

Quand ils en eurent trouvé une, Tolui s'y rua sans hésiter, Basan restant un peu en arrière au cas où la fuite ne serait qu'une feinte. Tolui grimpait rapidement, Basan pressait l'allure pour ne pas se laisser distancer sur le flanc de la colline. Ils pouvaient voir que le jeune homme avait toujours son arc et se sentaient tous deux excités par la chasse. Forts et bien nourris, sûr d'eux-mêmes, ils se faufilèrent entre des buissons dont les branches les fouettaient au passage. La silhouette ne fit pas halte pour regarder derrière elle et attaqua un sentier menant à des fourrés plus épais.

Tolui était haletant, Basan cramoisi, mais tous deux dégainèrent leur sabre et poursuivirent l'ascension.

Kachium leva les yeux quand une ombre tomba sur son visage. Ses doigts cherchèrent à tâtons son couteau avant qu'il reconnaisse son frère.

— Temüdjin nous fait gagner un peu de temps, dit Khasar.

À travers les arbres, il regarda les deux guerriers qui gravissaient la pente. Les bouleaux et les pins n'en couvraient que la moitié et Temüdjin se retrouverait à découvert avant de pouvoir redescendre par l'autre versant. Les deux frères ignoraient si leur aîné parviendrait à échapper à ses poursuivants et ils étaient à la fois surpris et soulagés que les hommes d'Eeluk se désintéressent d'eux.

— Et maintenant ? dit Khasar, presque pour lui-même.

Kachium fit un effort pour se concentrer malgré la douleur qui le tourmentait, telle une créature dévorant la chair de sa jambe. Il avait des moments de vertige et devait lutter pour garder connaissance.

— Maintenant, nous enlevons cette flèche, répondit-il, grimaçant à l'avance.

Ils l'avaient tous deux vu faire sur des hommes revenant d'une chasse aux pillards. Sa blessure paraissait propre et le flot de sang s'était réduit à un filet. Khasar ramassa une poignée de feuilles et les fourra dans la bouche de son frère pour qu'il les morde. Il saisit ensuite la tige de la flèche et tira. Kachium roula des yeux et, malgré lui, un gémissement s'échappa de ses lèvres. Khasar lui plaqua une main sur la bouche pour le faire taire puis, avec des mouvements précis, il découpa des bandes de tissu dans sa ceinture et pansa la plaie.

— Appuie-toi sur mon épaule, dit-il en aidant son frère à se lever.

Kachium avait l'air hébété quand il recracha les feuilles humides mais Khasar ne l'interrogea pas moins du regard pour savoir ce qu'ils devaient faire maintenant.

— Ils reviendront, bredouilla Kachium. Ils amèneront les autres avec eux. Si nous faisons vite, nous réussirons à gagner l'autre camp avec les chevaux.

Khasar aida son frère à monter sur le cheval de Tolui et lui mit la bride dans la main avant de courir vers l'endroit où leur mère était cachée avec les autres enfants. C'était Temüdjïn qui avait préparé ce refuge et Khasar lui fut reconnaissant de sa prévoyance. Il était cependant mortifié à l'idée de retourner dans la ravine sombre où ils avaient passé leurs premières nuits de solitude. Temüdjïn avait insisté pour qu'ils y plantent une petite tente, mais jamais ils n'auraient imaginé qu'elle leur serait utile un jour. Ils se retrouveraient de nouveau seuls, et traqués.

En courant, il pria pour que Temüdjïn parvienne à semer ses poursuivants et à rejoindre sa famille. Il saurait, lui, ce qu'il fallait faire. L'idée que son frère aîné pût ne pas survivre était trop effroyable pour qu'il l'envisage plus longtemps.

Temüdjïn courut jusqu'à ce que ses jambes flageolent et que sa tête se mette à balloter à chaque pas. Au début, il eut assez de force et de rapidité pour sauter ou contourner tous les obstacles sur son chemin, mais lorsque dans sa bouche la salive se transforma en une pâte amère et que son énergie décrut, il ne fut plus capable d'en éviter un seul, la peau lacérée par des milliers d'épines.

Le pire avait été de traverser le sommet de la colline, nu comme

les pierres d'un ruisseau. Tolui et Basan avaient tiré des flèches sur lui et il avait été contraint de réduire son allure et de marcher à reculons pour regarder les traits filer vers lui, projetant son corps fatigué d'un côté et de l'autre pour les esquiver. Ils s'étaient rapprochés de lui sur ce vaste espace découvert puis il s'était retrouvé de nouveau parmi de très vieux arbres et il avait recommencé à courir, titubant, chaque respiration lui brûlant la gorge.

Il perdit son arc quand il se prit à une branche d'églantier, si bien accroché qu'il ne parvint pas à le dégager et fut contraint de le laisser. Il s'injuria en courant, conscient qu'il aurait dû ôter la corde, ou même la couper. Tout plutôt que perdre l'arme qui lui aurait donné une chance de repousser ses poursuivants quand ils l'auraient acculé. Son petit couteau ne lui servirait à rien contre Tolui.

Il ne pouvait pas distancer les guerriers. Le mieux qu'il pouvait faire, c'était trouver un endroit où se terrer. Tout en fuyant à travers les broussailles, il chercha du regard une cachette possible. La peur lui serrait la gorge, il ne parvenait pas à la chasser. Un coup d'œil par-dessus son épaule lui montra l'image tressautant des deux hommes progressant entre les arbres, la corde de leur arc décrochée. Il eut un accès de désespoir. Temüdjin n'avait pas prévu d'être pourchassé sur une aussi longue distance et il était inutile de regretter de ne pas avoir préparé une cache d'armes ou un piège comme ceux dans lesquels il prenait des loups en hiver. Son halètement se changea en sons rauques crachés à chaque expiration par un corps qui le suppliait d'arrêter. Il ignorait quelle distance il avait parcourue. Le soleil était toujours haut dans le ciel et Temüdjin ne pouvait que poursuivre sa course jusqu'à ce que son cœur éclate ou qu'une flèche lui troue le dos.

Un ruisseau traversait son chemin et son pied glissa sur une pierre humide. Il tomba dans une eau glacée qui le tira de sa torpeur, il se releva et repartit, un peu plus maître de lui. Il compta ses pas jusqu'à ce qu'il entende l'éclaboussement provoqué par le passage de Tolui et Basan. Cinquante-trois pas, assez près pour l'abattre comme un cerf s'il leur donnait une seule occasion de tirer. Il redressa la tête, ordonna à son endurance de le porter plus loin. Son corps était à bout mais il se rappela ce que Yesugei lui disait : la volonté d'un homme peut le faire continuer bien après que sa chair trop faible a renoncé.

Un creux le dissimula soudain à ses ennemis et il se jeta dans des bruyères aussi hautes qu'un homme, plongea sans réfléchir, battant des bras pour s'enfoncer davantage dans leur refuge obscur. Il était désespéré, au bord de l'affolement, mais le jour avait décliné et il se roula en boule et demeura immobile.

Ses poumons imploraient pour avoir de l'air tandis qu'il se contraignait à ne pas bouger. Son visage brûlait, ses mains tremblaient. Contractant les muscles de sa bouche et de ses joues, il

laisa entrer et sortir un mince filet d'air, c'était tout ce qu'il osait se permettre.

Il entendit Tolui et Basan faire craquer des branches en passant, s'appeler. Ils n'iraient pas beaucoup plus loin avant de faire demi-tour pour le chercher, il en était persuadé. Bien qu'il ne voulût rien d'autre que fermer les yeux et perdre conscience, il mit à profit ce temps précieux pour s'enfoncer plus encore dans sa sombre cachette en se tortillant. Des épines le piquaient mais il ne pouvait que les presser de son corps jusqu'à ce qu'elles se brisent dans sa peau. Ces petites douleurs n'étaient rien, comparées à ce qui l'attendait s'il était pris.

Il cessa de ramper. Un moment, il n'avait songé qu'à se réfugier dans l'obscurité, comme un animal traqué. Mais la partie de lui héritée de son père savait que le tremblement des feuilles révélerait sa position s'il ne cessait pas au plus vite de se mouvoir. Ce moi profond observait ses vains efforts avec un froid dédain et tentait de reprendre le dessus. Finalement, ce fut le son de la voix de Tolui qui le fit se figer et fermer les yeux avec une sorte de soulagement. Il ne pouvait plus rien faire d'autre.

— Il se cache, dit Tolui, dangereusement proche.

Les deux hommes avaient dû revenir sur leurs pas après l'avoir perdu de vue.

La poitrine douloureuse, Temüdjïn fourra sa main dans sa bouche et la mordit pour ne pas crier. Il se concentra sur l'image de son père agonisant dans la yourte, la vie s'échappant de lui.

— Je sais que tu peux m'entendre ! cria Tolui, pantelant.

Lui aussi était éprouvé par la longue course, mais les guerriers d'Eeluk étaient aussi endurants qu'un homme peut l'être, et ils récupéreraient rapidement.

Temüdjïn demeura immobile, la joue pressée contre les feuilles mortes, le nez empli de la puissante odeur de moisi d'une vieille racine qui n'avait jamais vu la lumière du jour. Il savait qu'il pourrait leur échapper dans l'obscurité, mais la nuit ne viendrait pas avant longtemps et il ne voyait pas d'autre moyen d'augmenter ses chances. Il haïssait les hommes qui le cherchaient, il les haïssait avec une telle ardeur qu'ils devaient le sentir.

— Où est Bekter, ton aîné ? reprit Tolui. Vous êtes les deux seuls que nous voulons. Tu comprends ?

Puis Temüdjïn l'entendit murmurer à Basan :

— Il est tapi quelque part dans le coin. Cherche partout, appelle-moi si tu le découvres.

Temüdjïn pria le père ciel de lui donner l'occasion d'abattre cet homme dont la voix dure avait retrouvé une partie de son assurance ; il le pria de le brûler, de le fendre en deux avec un éclair comme il l'avait vu le faire d'un arbre. Le ciel ne lui répondit pas, si tant est

qu'il l'ait entendu, et dans la poitrine de Temüdjin la rage se ranima, faisant naître des visions de vengeance sanglante.

Sa respiration s'était un peu calmée mais son cœur continuait à battre follement et il avait beaucoup de mal à s'empêcher de bouger ou de respirer fort. Il entendit des pas faire crisser des feuilles à proximité. Une fente laissait passer un peu de lumière et Temüdjin la fixa du regard, vit des ombres remuer. À son horreur, un pied botté apparut, bientôt remplacé par un visage. Des yeux s'élargirent en le découvrant. Un long moment, Temüdjin et Basan se dévisagèrent puis le guerrier disparut.

Temüdjin sentit des larmes lui monter aux yeux. Par-dessus le grondement du sang dans ses oreilles, toutes les blessures de son pauvre corps meurtri par la poursuite semblaient gémir. Submergé de soulagement, il se souvint que Basan avait été loyal envers Yesugei.

Il entendit la voix de Tolui au loin et, pendant un long moment, il se retrouva seul avec le murmure de sa respiration. Le soleil sombra vers des collines invisibles, l'obscurité se fit dans les bruyères. Les deux hommes s'appelaient mais leurs voix semblaient lointaines. Finalement, l'épuisement triompha d'un coup de sa conscience et il s'endormit.

En se réveillant, il vit une flamme jaune traverser son champ de vision. D'abord, il ne comprit pas ce que c'était ni pourquoi il gisait sur le sol, recroquevillé dans des ronces si épaisses qu'il pouvait à peine bouger. C'était effrayant d'être pris dans l'obscurité et les épines et il ne savait pas comment s'en dépêtrer sans repartir en arrière en rampant.

La torche passait devant ses yeux, l'éblouissant brièvement. Un instant, il vit le visage de Tolui dans sa lumière dorée. Le guerrier le cherchait encore et il avait l'air sombre, fatigué. Il ne faisait aucun doute que ses poursuivants étaient aussi affamés et épuisés que lui.

— Je t'arracherai la peau si tu ne te montres pas ! beugla soudain Tolui. Si tu m'obliges à te chercher toute la nuit, je te briserai les os.

Temüdjin s'efforçait de détendre ses muscles chaque fois que la flamme s'éloignait. Tolui ne verrait pas les ronces trembler dans la pénombre et le jeune Loup devait se préparer à reprendre la fuite. Il étira ses jambes repliées contre sa poitrine, grogna presque de soulagement. Tout autour de lui était froid, humide, et il se dit que c'étaient plutôt ses crampes que la voix de Tolui qui l'avaient réveillé.

De ses mains, il massa les muscles noués de ses cuisses. Il fallait qu'il jaillisse de sa cachette. S'il prenait un peu d'avance, l'obscurité le dissimulerait rapidement. Sa famille devait avoir gagné la ravine et s'il s'imposait un dur effort, il parviendrait à la rejoindre avant l'aube.

Tolui et Basan ne retrouveraient jamais sa trace sur l'herbe sèche et ils seraient contraints de retourner chercher des renforts. Temüdjin se jura en silence qu'ils ne l'attraperaient jamais. Il emmènerait les siens loin d'Eeluk et ils commenceraient une nouvelle vie là où ils seraient en sécurité.

Il s'apprêtait à bondir quand la lumière de la torche éclaira sa cachette. Il se figea. Il vit le visage de Tolui, qui semblait le fixer. Temüdjin ne bougea pas, même quand le féal d'Eeluk se mit à écarter les branches. La lueur de la flamme projetait des ombres mouvantes et le cœur de Temüdjin se remit à palpiter de frayeur. Il n'osait pas tourner la tête pour regarder mais il entendait la torche crépiter dans les ronces non loin de ses jambes. Tolui avait dû l'enfoncer dans la fente pour confirmer ses doutes.

Temüdjin sentit une main lui saisir la cheville et, malgré ses ruades, la serrer comme une mâchoire d'acier. Il tendit la main vers le couteau accroché à sa ceinture, le dégaina au moment où Tolui le traînait à découvert, poussa un cri de peur et de colère.

Le guerrier avait lâché sa torche pour le saisir et Temüdjin vit à peine l'homme qui empoigna son *deel* et leva un poing. Une main énorme écrasait le poignet de la main qui tenait le couteau. Temüdjin gigota, impuissant. Le poing s'abattit et l'expédia dans un monde plus sombre encore.

Reprenant connaissance, il vit un feu auquel les deux hommes se chauffaient. Ils l'avaient attaché à un jeune bouleau dont il sentait le tronc froid dans son dos. Sa bouche était ensanglantée et de sa langue, il tenta de débarrasser ses lèvres du liquide visqueux qui les recouvrait. Ses bras étaient liés derrière son dos et il ne prit pas la peine de tenter de défaire les nœuds. Aucun guerrier des Loups n'aurait laissé un bout de corde qu'il aurait pu atteindre de ses doigts. Temüdjin comprit qu'il ne pouvait pas s'échapper et il observa Tolui en souhaitant sa mort avec toute la férocité dont il était capable. S'il y avait eu un dieu pour exaucer son vœu, le guerrier aurait disparu dans les flammes.

Il ne savait en revanche que penser de Basan. L'homme était assis sur le côté, le visage tourné vers le feu. Ils avaient manifestement décidé de passer une nuit dans les bois plutôt que de retourner dans le noir à leurs chevaux avec leur captif. Un filet de sang coulant dans la gorge de Temüdjin provoqua une quinte de toux qui attira l'attention des deux hommes.

Les traits taurins de Tolui s'illuminèrent de plaisir quand il vit que le prisonnier avait repris conscience. Il se leva aussitôt tandis que, derrière lui, Basan secouait la tête et détournait le regard.

— Je t'avais dit que je te trouverais, dit le colosse d'un ton jovial.

En le regardant, Temüdjin se souvint du garçon aux bras et aux jambes démesurés qu'il avait été. Il cracha sur le sol un jet de salive ensanglantée, vit le visage de Tolui s'assombrir. Un poignard jailli de nulle part apparut dans le poing du guerrier et, près du feu, Basan se leva.

— Mon khan te veut vivant mais je pourrais t'arracher un œil, peut-être, pour la course que tu nous as fait faire, dit Tolui. Qu'en penses-tu ? Ou te couper la langue en deux comme celle d'un serpent ?

Il fit mine de saisir la joue de Temüdjin et éclata de rire.

— C'est étrange de penser au temps où ton père était khan, hein ? poursuivit-il, agitant son couteau près des yeux du prisonnier. Je vous observais, Bekter et toi, en me demandant ce que vous aviez de particulier, ce qui vous rendait meilleurs que moi.

Il sourit, se trouva une excuse :

— J'étais très jeune, à l'époque. On ne peut pas voir ce qui fait d'un homme un chef et d'un autre un esclave. C'est là-dedans, dit-il en se tapotant la poitrine.

Temüdjin haussa les sourcils, écoeuré par ces fanfaronnades. Il émanait de Tolui une forte odeur de graisse de mouton rance et, en inhalant ces effluves, Temüdjin revit l'image d'un aigle battant des ailes devant son visage. Soudain, sa peur disparut.

— Pas en toi, Tolui, déclara-t-il lentement en regardant droit dans les yeux l'homme massif qui le menaçait. Tu es un bœuf stupide, fait pour soulever des rondins.

Tolui abattit sa main sur la joue de Temüdjin en une gifle puissante qui projeta sa tête sur le côté. Le second coup fut plus brutal encore et la paume fut aspergée de sang. Temüdjin vit dans les yeux de Tolui de la haine et un sentiment de triomphe pervers. Il aurait sans doute continué à frapper si Basan n'était apparu près de lui.

— Laisse-le, dit-il à voix basse. Il n'y a pas d'honneur à frapper un homme ligoté.

Tolui haussa les épaules.

— Alors qu'il réponde à mes questions, grogna-t-il en se tournant vers son compagnon.

Basan garda le silence. Temüdjin, atterré, sut qu'il ne devait plus attendre d'aide de sa part.

— Où est Bekter ? grommela Tolui. J'ai un compte à régler avec lui.

Son regard s'était fait lointain quand il avait prononcé le nom de Bekter et Temüdjin se demanda ce qui s'était passé entre eux.

— Il est mort. Kachium et moi l'avons tué.

— Vraiment ?

La question venait de Basan, qui semblait avoir momentanément

oublié Tolui. Temüdjïn chercha à attiser la tension entre les deux hommes en s'adressant directement à Basan :

— L'hiver était dur, Bekter nous volait de la nourriture. J'ai fait un choix de khan.

Basan aurait peut-être émis un commentaire si Tolui n'avait posé ses grosses mains sur les épaules du prisonnier.

— Comment savoir si tu dis la vérité, petit homme ? Ton frère est peut-être en train de nous épier.

Temüdjïn sut alors que sa situation était désespérée. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était se préparer aux coups. Il se composa une expression impassible.

— Sois prudent dans ta vie, Tolui. Je te veux fort et en bonne santé, le jour où je viendrai te chercher.

Tolui, bouche bée, ne savait s'il devait frapper ou éclater de rire. Au bout du compte, il expédia son poing dans le ventre de Temüdjïn puis continua à cogner, riant de sa force et du mal qu'il pouvait faire.

Tolui l'avait de nouveau battu en découvrant la disparition des chevaux. Le jeune guerrier avait été pris d'une fureur presque risible devant le culot des frères de Temüdjin et un sourire imprudent du captif avait suffi à attirer sur Temüdjin la colère du colosse. Basan était intervenu mais les coups, s'ajoutant à l'épuisement, avaient fait leur œuvre. Pendant plusieurs heures, Temüdjin avait tour à tour perdu et repris connaissance.

Il faisait doux tandis que brûlaient les yourtes que Temüdjin et ses frères avaient construites. Des colonnes de fumée noire montaient vers le ciel derrière eux et Temüdjin avait regardé par-dessus son épaule pour graver cette image dans son esprit, pour se souvenir de cette raison supplémentaire de se venger. Il suivit les deux hommes lorsqu'ils entamèrent leur longue marche, le tirant par une corde reliée à ses poignets entravés.

Tolui dit à Basan qu'il avait l'intention de prendre des chevaux aux vagabonds qu'ils avaient croisés à l'aller, mais quand ils arrivèrent à leur camp au terme d'une rude journée, rien ne les attendait hormis un cercle d'herbe noircie à l'endroit où s'était dressée la yourte. Cette fois, Temüdjin dissimula son sourire mais il sut que le vieil Horghuz avait prévenu les familles isolées et emmené la sienne loin des guerriers violents des Loups. Elles ne formaient pas une tribu, mais le commerce et la solitude unissaient les plus faibles. Temüdjin savait que la nouvelle du retour des Loups se répandrait vite et loin. La décision d'Eeluk de revenir sur les terres entourant le mont Rouge était une pierre tombant dans un étang. Toutes les tribus à cent jours de cheval à la ronde l'apprendraient et se demanderaient si les Loups seraient une menace ou un allié.

Ceux qui, comme le vieil Horghuz, subsistaient difficilement sans la protection des grandes familles se méfieraient plus encore des vaguelettes et du nouvel ordre. Les petits chiens déguerpissent quand les loups rôdent.

Pour la première fois, Temüdjin voyait le monde de l'autre côté. Au lieu de haïr les tribus pour la manière dont elles dominaient la plaine, il rêvait qu'un jour d'autres s'enfuiraient sur son passage. Il était le fils de Yesugei, il avait peine à se voir parmi les vagabonds sans tribu. Partout où il allait, la lignée légitime des Loups se

perpétuait en lui. Renoncer à cet héritage aurait été déshonorer son père et entacher le combat des siens pour survivre. Pendant toutes ces années, Temüdjin n'avait connu qu'une vérité : un jour, il serait khan.

Sans rien d'autre qu'un peu d'eau de rivière pour calmer sa soif, sans espoir de secours, cette idée était presque grotesque. Il devait d'abord échapper au sort que Tolui et Eeluk lui destinaient. Trottant au bout de sa corde, il avait songé à la passer autour du cou de Tolui mais le puissant jeune guerrier gardait constamment un œil sur lui, et même si sa vigilance se relâchait, Temüdjin n'aurait probablement pas la force de serrer son cou massif à l'étouffer.

Tolui observa un silence inhabituel pour lui pendant leur marche. Il se rendait compte qu'il revenait avec un seul des enfants de l'ancien khan, et pas même l'aîné, que des précieux chevaux lui avaient été volés et qu'Unegen gisait mort derrière lui. Sans cet unique prisonnier, sa mission aurait été un échec total. Tolui ne quittait pas le captif des yeux de crainte qu'il ne disparaisse, ne lui laissant que sa honte à ramener au camp. La nuit, il se réveillait d'un sommeil agité pour aller vérifier les liens du captif, et chaque fois il le trouvait éveillé, l'observant avec un demi-sourire. Temüdjin aussi songeait aux circonstances de leur retour et se félicitait que ses jeunes frères aient au moins privé Tolui de la possibilité de se pavaner devant Eeluk. Rentrer à pied serait une humiliation pour le féal orgueilleux et s'il n'avait été aussi meurtri et misérable, Temüdjin aurait savouré le silence renfrogné de Tolui.

Privé des vivres restés dans les sacs de selle, ils s'affaiblissaient. Le deuxième jour, Basan était resté pour garder le prisonnier tandis que Tolui, armé de son arc, montait vers la partie boisée d'un mamelon. C'était l'occasion que Temüdjin attendait mais, avant même qu'il ouvre la bouche, Basan le devança :

— Je ne te laisserai pas t'enfuir, prévint le guerrier. Tu ne peux pas me demander ça.

La poitrine de Temüdjin se dégonfla comme si son espoir en sortait avec son souffle.

— Pourtant, tu ne lui as pas révélé l'endroit où je me cachais, marmonna le jeune homme.

Basan rougit, détourna les yeux.

— J'aurais dû le faire. Je t'ai donné une chance, en souvenir de ton père, et Tolui t'a quand même trouvé. S'il n'avait pas fait si sombre, il se serait peut-être rendu compte de ce que j'avais fait.

— Sûrement pas. Il est idiot.

Basan sourit. Tolui était une étoile montante dans la tribu et son emportement devenait légendaire. Cela faisait longtemps que personne n'osait plus l'insulter, même quand il n'était pas là pour l'entendre. La résistance de Temüdjin rappelait à Basan qu'il y avait

un monde extérieur aux Loups, et de l'amertume perçait dans sa voix quand il reprit :

— On dit que les Loups sont forts, et ils le sont, grâce à des guerriers comme Tolui. Eeluk s'est entouré de nouveaux visages, d'hommes sans honneur. Il nous force à nous agenouiller devant lui. Si quelqu'un le fait rire, lui rapporte un cerf, ou le butin d'une razzia, il lui jette une outre d'airag comme un os à un chien.

Basan contemplait les collines en se rappelant d'autres temps.

— Ton père ne nous a jamais fait plier le genou devant lui, poursuivit-il. J'aurais donné ma vie pour lui sans hésiter, et jamais il ne m'a traité comme si j'étais moins qu'un homme.

C'était un long discours pour le guerrier taciturne et Temüdjin l'écoutait attentivement, sachant l'importance de l'avoir pour allié. Il n'en avait pas d'autre chez les Loups, plus maintenant. Il aurait pu de nouveau implorer son aide, mais Basan n'avait pas parlé à la légère. Son sens de l'honneur l'empêchait de laisser Temüdjin s'enfuir. Le jeune homme l'acceptait, malgré la mort hideuse qu'Eeluk lui réservait sans doute. Il savait qu'Eeluk ne l'épargnerait pas une seconde fois, maintenant qu'il avait assuré sa position. Temüdjin choisit ses mots avec soin pour que Basan y entende plus que les supplications d'un captif et les garde en mémoire.

— Mon père était né pour régner, Basan. Il traitait avec bienveillance ceux en qui il avait confiance. Eeluk n'est pas... aussi sûr de lui. Il ne peut pas l'être. Je n'excuse pas ce qu'il a fait mais je le comprends et je comprends pourquoi il s'entoure d'hommes comme Tolui. Leur faiblesse les rend cruels et de tels hommes font parfois des guerriers redoutables.

Temüdjin vit Basan se détendre et prêter attention aux idées complexes qu'il avançait, presque comme s'il n'était pas son prisonnier.

— C'est peut-être ce qu'Eeluk a perçu en Tolui, continua Temüdjin, songeur. Je ne l'ai jamais vu au combat, mais il se pourrait qu'il dissimule sa peur sous des actes de bravoure féroces.

Il n'aurait pas émis cette hypothèse s'il n'y avait pas cru. Le Tolui qu'il avait connu enfant était un fanfaron enclin à détalier en brailant quand il se faisait mal. Temüdjin cacha derrière une expression impassible le plaisir qu'il avait de voir le trouble de Basan.

— Ton père ne l'aurait pas pris comme féal, dit le guerrier, revoyant le passé à la lumière de ce qu'il venait d'entendre. Avoir été choisi par Yesugei fut le plus grand honneur de ma vie. Cela signifiait plus alors que s'attaquer à des familles faibles et piller leurs troupeaux. Cela signifiait...

Il s'interrompt, secoua la tête pour chasser ses souvenirs. Temüdjin aurait voulu qu'il aille plus loin sur ce chemin mais il n'osa

pas le presser davantage. Les deux hommes gardèrent un moment le silence puis Basan soupira.

— Avec ton père, je pouvais être fier, murmura-t-il, presque pour lui-même. Nous étions la vengeance et la mort pour ceux qui nous attaquaient, mais jamais pour les familles, jamais pour les Loups. Eeluk nous fait nous pavaner dans le camp avec nos cuirasses, nous ne participons plus à la fabrication du feutre, nous ne dressons plus les jeunes chevaux. Il nous laisse devenir gras et mous à force de cadeaux. Les jeunes n'ont rien connu d'autre, mais moi j'ai été mince, fort et sûr de moi. Je me souviens de ce que c'était que chevaucher avec Yesugei contre les Tatars.

— Tu lui fais encore honneur, dit Temüdjïn, touché par le souvenir que le guerrier gardait de son père.

Le visage de Basan retrouva son expression placide et le jeune homme sut qu'il n'obtiendrait plus rien de lui ce jour-là.

Tolui revint triomphant avec deux marmottes accrochées à sa ceinture. Basan et lui les firent cuire sur des pierres brûlantes et Temüdjïn eut l'eau à la bouche en sentant l'odeur de la viande. Tolui laissa Basan lancer une des carcasses à un endroit où le prisonnier pourrait s'en saisir et le jeune homme en détacha avec soin les derniers lambeaux de chair en songeant qu'il devait garder ses forces. Tolui prenait plaisir à tirer sur la corde chaque fois que son captif portait un morceau de viande à ses lèvres.

Lorsqu'ils repartirent, Temüdjïn lutta contre sa fatigue et la douleur de ses poignets. Il ne se plaignit pas, afin de ne pas donner à Tolui la satisfaction de voir chez lui le moindre signe de faiblesse. Il savait que le guerrier le tuerait plutôt que de le laisser s'échapper et il ne voyait pas comment se sortir de cette situation. À l'idée de revoir Eeluk, la peur tenaillait son ventre vide. À la tombée du soir, Tolui s'arrêta soudain, le regard fixe. Temüdjïn plissa les yeux dans le soleil couchant et ce qu'il vit le désespéra.

Le vieil Horghuz n'était pas allé loin, finalement. Temüdjïn reconnut son cheval pie et le chariot qu'il tirait, chargé des maigres biens de la famille. Le vent porta à ses oreilles les bêlements du petit troupeau de chèvres et de moutons que Horghuz et les siens poussaient devant eux. Le vieillard n'avait peut-être pas pris la mesure du danger. Temüdjïn sentit son cœur se serrer à l'idée que Horghuz était peut-être resté dans les parages pour voir ce qu'était devenue la famille avec laquelle il s'était lié d'amitié.

Horghuz n'était pas idiot ; il ne s'approcha pas des guerriers qui marchaient vers lui mais tous remarquèrent la pâleur de son visage lorsqu'il se retourna pour les regarder. Temüdjïn l'exhorta en silence à

fuir le plus vite et le plus loin possible.

Tolui confia la corde du prisonnier à Basan, décrocha son arc de son épaule et se dirigea d'un pas rapide vers le vieil homme et sa famille. Temüdjin ne put en supporter davantage. Tirant sur la corde, il leva les bras et les agita furieusement en direction de Horghuz.

Tourné sur sa selle, le vieux berger observait la silhouette qui marchait vers lui. Lorsqu'il vit les signes désespérés de Temüdjin, il était trop tard. Tolui était à portée de tir et il encorda son arc. Avant que Horghuz ait pu faire plus que crier pour avertir sa femme et ses enfants, Tolui avait visé et tiré.

Ce n'était pas un coup difficile pour un homme capable de décocher des flèches d'un cheval au galop. Temüdjin gémit en voyant Horghuz talonner sa monture fatiguée, qui ne serait pas assez rapide.

Le trait atteignit le berger dans le dos et le cheval affolé rua. Malgré la distance, Temüdjin vit son ami agiter faiblement les bras. Tolui tira une seconde flèche qui suivit presque la même trajectoire que la première et se planta dans la selle en bois tandis que Horghuz tombait à terre, tas de hardes sombres sur la steppe verte. Avec un rugissement de victoire, Tolui se mit à courir à petites foulées, prêt à tirer, se rapprochant de la famille prise de panique, tel un loup d'un troupeau de chèvres.

La femme de Horghuz coupa les harnais du cheval pour le libérer du chariot et mit ses deux fils sur la selle après avoir dégagé le brancard. Elle aurait peut-être fait détalé l'animal en lui frappant la croupe, mais Tolui lui lançait déjà un avertissement. Il leva à nouveau son arc et la femme, vidée de toute envie de lutter, renonça.

Désespéré, Temüdjin vit le guerrier s'approcher encore et encocher nonchalamment une autre flèche.

— Non ! s'écria le fils de Yesugei.

Tolui s'amusait beaucoup. Quand sa flèche eut touché la femme à la poitrine, il prit les enfants pour cible. La force des projectiles les fit tomber du cheval, les bras en croix sur le sol poussiéreux.

— Quel mal lui ont-ils fait, Basan ? Dis-le-moi.

Le guerrier tourna vers Temüdjin un regard surpris.

— Ils ne sont pas de notre peuple, argua-t-il. Les aurais-tu laissés mourir de faim ?

Temüdjin détourna les yeux de Tolui qui poussait du pied l'un des petits corps pour monter sur le cheval. Le jeune Loup sentait que ce dont il venait d'être témoin était un crime mais il ne trouvait pas les mots pour l'exprimer. Il n'y avait ni liens du sang ni alliance entre la famille du vieil Horghuz et la sienne. Elle ne faisait pas partie des Loups.

— Il tue en lâche, dit-il, cherchant encore à clarifier ce qu'il éprouvait. Affronte-t-il des hommes armés avec autant de plaisir ?

Le plissement de front de Basan lui révéla que son argument avait porté. Certes, la famille du vieil homme n'aurait pas survécu à l'hiver. Temüdjin savait que son père aurait peut-être donné lui aussi l'ordre de les abattre, mais avec regret, et en y voyant une sorte d'acte de pitié sur une terre si rude. Temüdjin regarda avec mépris le guerrier qui revenait vers eux au petit trot. Malgré sa carrure et sa force, Tolui était de petite taille. Il avait pris ces vies par frustration et souriait en retournant auprès de ceux qui avaient assisté à la scène. La haine de Temüdjin décupla mais il garda au plus profond de lui ses serments de vengeance et ne parla plus à Basan.

Les deux guerriers montèrent à tour de rôle le cheval pie tandis que Temüdjin suivait en trébuchant. Les cadavres furent abandonnés aux charognards une fois que Tolui eut récupéré ses flèches. Le petit chariot retint l'attention du féal d'Eeluk assez longtemps pour qu'il le fouille mais il n'y trouva guère plus que de la viande séchée et des vêtements râpés. Les vagabonds comme Horghuz ne possédaient aucun trésor caché. Tolui égorgea un chevreau et but son sang avec un plaisir évident avant d'attacher le corps de l'animal derrière la selle et d'emmener les autres bêtes. Ils auraient suffisamment de viande fraîche pour rejoindre les tentes des Loups.

En passant, Temüdjin laissa son regard s'attarder sur les visages livides et figés du vieillard et de sa famille. Ils l'avaient accueilli, ils avaient partagé avec lui le thé salé et la viande quand il avait faim. Hébété et affaibli par les émotions de la journée, il eut la soudaine révélation qu'ils avaient été sa tribu, sa famille. Non par le sang mais par l'amitié et par le lien plus large qui unit ceux qui survivent ensemble aux temps difficiles. Les venger serait son devoir.

Hoelun prit Temüge par les épaules et le secoua. L'enfant avait poussé comme l'herbe de printemps depuis que la tribu les avait abandonnés et il ne restait rien en lui du bambin grassouillet. Il n'était cependant pas devenu fort là où cela comptait. Il aidait ses frères dans leur travail mais ne faisait que ce qu'on lui disait de faire et, souvent, il partait nez au vent, passait une journée à se baigner dans une rivière ou à gravir une colline pour jouir de la vue. Un bâton suffisait à Hoelun pour corriger ce qui relevait de la paresse. Temüge était toutefois un petit garçon malheureux qui rêvait encore de retourner chez les Loups et de retrouver tout ce qu'ils avaient perdu. Il avait besoin de passer du temps loin de sa famille et si on l'en privait, il se montrait agité et ronchon jusqu'à ce que Hoelun, perdant patience, l'envoie faire prendre l'air à ses idées moroses.

Ce soir-là, il sanglotait dans la petite yourte en marmonnant :
— Qu'allons-nous devenir ?

Maîtrisant son irritation, Hoelun lui lissa les cheveux de ses mains calleuses. C'était peut-être parce qu'elle l'avait trop gâté qu'il ne s'était pas endurci, comme Yesugei l'avait prédit.

— Ton frère s'en tirera, affirma-t-elle. Il n'est pas de ceux qui se laissent facilement prendre.

Elle tentait de garder un ton optimiste mais songeait déjà à leur avenir. Temüge pouvait pleurer ; Hoelun, elle, devait dresser des plans et faire preuve d'intelligence si elle ne voulait pas perdre tous ses enfants. Ce nouveau coup avait laissé ses autres fils stupéfaits et misérables. Avec Temüdjïn, ils avaient recommencé à espérer. Sa perte les faisait retomber dans le désespoir absolu des premiers jours, dont la ravine obscure ramenait le souvenir, comme une pierre accrochée à leurs pensées.

Dehors, l'un des chevaux hennit doucement. Hoelun écouta ce bruit en prenant des décisions qui lui arrachaient le cœur. Pour finir, quand Temüge renifla dans son coin en fixant le vide, elle annonça à ses enfants :

— Si Temüdjïn ne nous a pas rejoints demain soir, nous devons quitter cet endroit.

Elle eut aussitôt toute leur attention, même celle de la petite Temülen, qui cessa de jouer avec ses osselets de couleur et leva les yeux vers sa mère.

— Nous n'avons pas le choix, maintenant que les Loups reviennent au mont Rouge. Eeluk fouillera toute la région et trouvera notre cachette. C'en sera fini de nous.

Ce fut Kachium qui lui répondit :

— Si nous partons, Temüdjïn ne pourra plus nous retrouver. Je vais rester et l'attendre tandis que vous emmènerez les chevaux. Indiquez-moi une direction et nous la prendrons quand il viendra.

— Et s'il ne vient pas ? objecta Khasar.

Kachium le regarda en fronçant les sourcils.

— J'attendrai le plus longtemps possible. Si les Loups viennent par ici, je me cacherai ou je vous suivrai en marchant la nuit. Si nous partons tous, ce sera comme si Temüdjïn était mort. Nous ne nous retrouverons jamais.

Hoelun pressa l'épaule de Kachium et sourit en s'efforçant d'oublier son désespoir.

— Tu es un bon frère et un excellent fils. Ton père serait fier de toi. Mais ne risque pas ta vie si tu vois qu'ils l'ont capturé. Temüdjïn est né avec un caillot de sang dans la main. C'est peut-être son destin.

Son visage se décomposa tout à coup et elle gémit :

— Je ne vais quand même pas perdre mes fils un par un...

Le souvenir de Bekter fit naître en elle des sanglots qui bouleversèrent tous ses enfants. Kachium passa un bras autour des

épaules de sa mère tandis que dans son coin Temüge se remettait à pleurer.

Eeluk était assis dans une yourte deux fois plus vaste que toutes les autres tentes du camp, sur un trône de bois et de cuir. Si Yesugei avait dédaigné ces symboles du pouvoir, Eeluk puisait du réconfort à montrer qu'il occupait un rang supérieur à ses féaux. Que nul n'oublie qu'il était khan ! Il écoutait le crépitement des flambeaux et les voix lointaines de la tribu. Il était de nouveau ivre, ou peu s'en fallait. L'idée lui vint de se faire encore apporter de l'arkhi pour s'abrutir totalement et glisser dans le sommeil mais il demeura silencieux, fixant le sol d'un œil sombre. Ses guerriers se gardaient d'essayer d'égayer son humeur quand il songeait avec tristesse à des jours meilleurs.

Son aigle était perché sur un support en bois à sa droite. L'oiseau encapuchonné pouvait rester pendant très longtemps aussi immobile que s'il avait été en bronze puis sursautait subitement en entendant un bruit, inclinait la tête comme s'il pouvait voir à travers le cuir épais. Son plumage avait gardé ses reflets rouges qui miroitaient à la lumière des torches. Eeluk était fier de la taille et de la force du rapace. Il l'avait vu prendre dans ses serres une jeune chèvre et s'élever en l'air avec sa proie. Eeluk ne lui avait pas accordé plus qu'un lambeau de viande pour cet exploit, bien sûr, mais cela avait été un moment fabuleux. Il avait offert l'aigle de Yesugei à une autre famille, la liant ainsi à lui par la gratitude pour ce cadeau de khan. Il souhaitait presque que Temüdjin ou Bekter soient encore vivants pour qu'il puisse leur montrer les deux aigles et susciter de nouveau leur colère.

Il se souvenait du jour où il avait reçu l'oiseau rouge de la main même de Yesugei. Malgré lui, des larmes lui montèrent soudain aux yeux et il jura, maudissant l'arkhi qui provoquait en lui cette mélancolie. Il était plus jeune alors, et pour les jeunes, tout est plus beau et plus propre que pour ceux qui laissent leur corps s'empâter et s'enivrent tous les soirs. Il était encore fort, il le savait. Assez fort pour briser quiconque oserait le défier.

Eeluk promena autour de lui un regard vague pour chercher Tolui, oubliant un instant qu'il n'était pas rentré. La tribu progressait lentement vers le nord depuis que Tolui était parti avec Basan et Unegen. Ce devait pourtant être simple de vérifier si les enfants de Yesugei vivaient encore, ou de retrouver au moins leurs ossements.

Eeluk frissonna en pensant à son premier hiver de khan. Il avait été rude, même sur le chemin du Sud. Pour ceux qui étaient restés dans le Nord, il avait dû être meurtrier, pour les jeunes comme pour les vieux. Hoelun et ses enfants n'avaient pas survécu, il en était presque sûr. Quelque chose pourtant le tourmentait. Qu'est-ce qui pouvait bien retarder Tolui et ses compagnons ? Le jeune lutteur était un homme utile qu'il était bon d'avoir près de soi, Eeluk le savait. Il était d'une loyauté sans faille, contrairement à certains guerriers plus âgés. Eeluk savait que plusieurs d'entre eux lui déniaient encore le droit de conduire la tribu, des sots qui n'acceptaient pas le nouvel ordre. Il veillait à ce qu'ils soient surveillés et, le moment venu, ils trouveraient des hommes comme Tolui les attendant devant leur yourte, un jour à l'aube. Il leur trancherait la tête lui-même, comme un khan doit le faire. Il n'oubliait jamais qu'il s'était emparé du pouvoir par la force, et que seule la force lui permettrait de le garder. S'il laissait la déloyauté se répandre, ces hommes trouveraient un jour le courage de l'affronter. N'en avait-il pas senti lui-même germer les graines au fond de son cœur bien avant la mort de Yesugei ?

Quand les cors d'alarme résonnèrent, Eeluk se leva en titubant, saisit le sabre appuyé au bras de son trône. L'aigle poussa un cri aigu. Secouant la tête pour en chasser les vapeurs de l'arkhi, le khan sortit dans l'air froid. Il sentait déjà en lui le bouillonnement et l'excitation qu'il aimait. Il espérait qu'il s'agissait de pillards, ou de Tolui rentrant avec les enfants de Yesugei. Dans un cas comme dans l'autre, son sabre se tacherait de sang et il dormait toujours d'un sommeil paisible et sans rêves quand il avait occis un homme.

On lui amena son cheval et il se mit en selle avec précaution pour ne pas chuter. Il sentait l'arkhi en lui mais cela le rendait plus fort. Il tourna des yeux rougis vers ses guerriers qui se rassemblaient puis il talonna les flancs de son étalon et partit au galop.

Eeluk poussa un long cri dans le vent glacé tandis que ses cavaliers se regroupaient autour de lui en formation parfaite. Ils étaient des Loups, ils inspiraient la crainte. Il ne se sentait jamais plus vivant qu'en pareil moment, lorsque la déloyauté était oubliée et qu'il fallait faire face à un ennemi. C'était ce qu'il désirait ardemment, non les problèmes mesquins et les querelles internes. De cela, il n'avait cure. Son sabre et son arc étaient prêts pour défendre les familles. Elles pourraient croître et prospérer, comme les chèvres de leurs troupeaux. Plus rien d'autre ne comptait quand il chevauchait à la tête de ses guerriers.

Lancé au galop, Eeluk tendit son sabre par-dessus les oreilles de son cheval et cria pour qu'il accélère encore. Il souhaita une armée entière contre lui, une gigantesque bataille pour éprouver son courage et lui donner à nouveau la griserie due à la proximité de la mort. Au

lieu de quoi, il ne découvrit dans la steppe que deux silhouettes montées sur des chevaux bruns trop lourdement chargés pour être une menace. La déception laissa un goût amer dans sa gorge mais il la ravala en s'efforçant de garder une expression impassible. Les Loups s'empareraient de ce que ces deux hommes possédaient et leur laisseraient la vie, à moins qu'ils ne choisissent de se battre. Eeluk espéra qu'ils résisteraient et fit signe à ses guerriers de les encercler.

Avec une prudence d'ivrogne, il descendit de son cheval, s'approcha des inconnus. À son étonnement, il découvrit qu'ils étaient tous deux armés, même s'ils n'avaient pas fait la bêtise de dégainer leurs sabres. Il était rare de voir de telles armes dans les mains de vagabonds. L'art de battre le fer était hautement prisé dans les tribus et un bon sabre était un bien précieux. Pourtant les deux hommes ne semblaient pas riches. Leurs habits, peut-être de qualité, étaient couverts de poussière et de taches. À travers le brouillard de l'arkhi, la curiosité d'Eeluk s'éveilla.

Il observa soigneusement les deux inconnus en se rappelant les leçons de Yesugei sur la manière d'évaluer ses ennemis. L'un, assez âgé pour être le père de l'autre, paraissait encore robuste malgré ses cheveux gris, huilés et tressés en une natte pendant dans son dos. La façon dont il se tenait fit naître chez Eeluk un sentiment de danger et il se désintéressa du plus jeune, sachant d'instinct que c'était de l'autre qu'il fallait attendre une attaque. Eeluk n'aurait su expliquer ce pressentiment, mais il lui avait sauvé la vie plus d'une fois.

Bien qu'encerclés, les deux hommes ne baissaient pas la tête. Eeluk s'étonnait de leur étrange attitude et de leur assurance. Le plus âgé des deux sursauta quand il vit le loup bondissant qui ornait la cuirasse d'Eeluk et murmura quelques mots à son compagnon.

— Mon nom est Arslan, dit-il d'une voix claire, et voici mon fils Jelme. Nous avons prêté allégeance aux Loups et nous vous trouvons enfin.

Comme Eeluk ne répondait pas, l'homme parcourut des yeux les visages des guerriers.

— Où est celui qu'on nomme Yesugei ? J'ai tenu parole, je vous ai enfin trouvés.

Eeluk regardait d'un œil torve les nouveaux venus assis dans la chaleur de sa yourte. Deux de ses guerriers se tenaient dehors, prêts à intervenir à son appel. Dans la tente, seul Eeluk était armé. Il se sentait néanmoins tendu pour une raison qu'il ne parvenait pas à s'expliquer clairement. Peut-être était-ce à cause de leur absence totale de peur. Arslan n'avait montré ni surprise ni admiration en découvrant la tente d'Eeluk. Il avait remis son sabre aux guerriers sans hésiter.

Lorsque son regard s'était posé sur les armes accrochées aux plaques de feutre, Eeluk avait cru entrevoir sur ses lèvres une moue dédaigneuse aussitôt réprimée. Seul l'oiseau rouge avait retenu son attention. Avec un claquement venu du fond de sa gorge, Arslan avait caressé la poitrine rouge et or de l'animal. L'aigle n'avait pas réagi, ce qui avait encore accru la colère d'Eeluk.

— Yesugei a été tué par des Tatars il y a près de cinq ans, dit-il quand ils se furent installés et eurent bu leur bol de thé. Qui es-tu pour venir à nous maintenant ?

Jelme ouvrit la bouche pour répondre mais son père lui toucha légèrement le bras et il se ravisa.

— Je serais venu plus tôt si tu étais resté dans le Nord. Mon fils et moi avons chevauché plus de mille jours pour te retrouver et honorer l'engagement que j'ai pris envers ton père.

— Il n'était pas mon père, corrigea Eeluk. J'étais le premier de ses frères.

Il vit les deux hommes échanger un regard.

— Alors ce n'était pas une rumeur sans fondement ? Tu as vraiment abandonné les fils et l'épouse de Yesugei dans la plaine ? reprit Arslan d'un ton calme.

Sous le regard scrutateur de l'étranger, Eeluk se retrouva sur la défensive.

— Je suis le khan des Loups, rétorqua-t-il. Je les conduis depuis quatre ans et ils sont plus puissants que jamais. Si tu as prêté allégeance aux Loups, tu m'as prêté allégeance.

Une fois de plus, il vit le fils et le père se consulter des yeux.

— Regarde-moi quand je te parle, ordonna-t-il, furieux.

Arslan fit face à l'homme assis sur le trône de bois et de cuir, sans dire un mot.

— Comment êtes-vous entrés en possession des sabres que vous portez ? demanda Eeluk.

— C'est mon métier d'en fabriquer, seigneur. J'étais autrefois le forgeron des Naïmans.

— Ils t'ont banni ?

Eeluk regrettait de s'être saoulé. Il avait l'esprit embrumé et devinait cependant un danger chez cet homme au ton placide. Il y avait en lui une économie de mouvement, une dureté sous-jacente que le khan reconnut. L'homme était peut-être forgeron mais il était également guerrier. Son fils avait la sveltesse d'un jeune cheval mais l'homme dangereux ici, ce n'était pas lui, et Eeluk pouvait l'exclure de ses préoccupations.

— J'ai quitté le khan des Naïmans après qu'il a pris ma femme pour sienne, répondit Arslan.

Eeluk se redressa soudain sur son siège.

— J'ai entendu parler de cette histoire, dit-il en fouillant sa mémoire. Tu es celui qui a défié le khan des Naïmans ? Le parjure ?

Arslan soupira au souvenir d'une souffrance ancienne.

— C'était il y a longtemps et j'étais jeune, mais oui, c'est exact. Le khan était un homme cruel. Après avoir accepté mon défi, il est retourné dans sa yourte. Ensuite, nous nous sommes battus et je l'ai tué, mais quand j'ai voulu reprendre mon épouse, je l'ai retrouvée égorgée. C'est une vieille histoire, je n'y avais pas songé depuis des années.

Arslan avait les yeux assombris de chagrin et Eeluk ne le crut pas.

— J'en ai même entendu parler dans le Sud, où l'air est humide et chaud. Si tu es cet homme, tu es fort habile à faire des lames. Est-ce vrai ?

— On exagère toujours, répondit Arslan avec un haussement d'épaules. Je l'ai peut-être été. Aujourd'hui mon fils me surpasse. J'ai gardé mes soufflets, je peux construire une forge. Je suis encore capable de fabriquer des armes de guerre. J'ai rencontré Yesugei alors qu'il chassait au faucon. Comprenant l'intérêt d'un homme tel que moi pour les siens, il a proposé de nous réintégrer dans une tribu, brisant ainsi la tradition...

Il s'interrompt un instant, absorbé dans ses souvenirs.

— J'étais seul et désespéré quand il m'a trouvé, reprit-il. Un autre m'avait pris ma femme, je n'avais plus le goût de vivre. Yesugei m'a offert un refuge chez les Loups si je parvenais à récupérer mon fils. C'était un grand homme.

— Je suis plus grand encore, affirma Eeluk, irrité d'entendre faire l'éloge de Yesugei dans sa tente. Si tu es aussi habile que tu le prétends, les Loups t'accueilleront avec honneur.

Pendant un long moment, Arslan ne répondit pas et ne détourna pas les yeux. La tension monta dans la yourte et Eeluk dut se contrôler pour ne pas porter la main à la poignée de son sabre. L'oiseau rouge redressa la tête sous son capuchon, comme si lui aussi sentait la nervosité de son maître.

— Je me suis engagé envers Yesugei et ses héritiers, dit enfin Arslan.

— Ne suis-je pas le khan ? Les Loups m'appartiennent et tu leur as proposé tes services. Je vous accepte, toi et ton fils ; je vous offrirai tente, viande, sel et sécurité.

Le silence se fit de nouveau et devint si pesant qu'Eeluk eut envie de jurer. Puis Arslan inclina la tête.

— Tu nous fais grand honneur.

— Alors c'est réglé, dit Eeluk. Tu arrives au moment où j'ai besoin de bonnes armes. Ton fils pourra faire partie de mes guerriers s'il est aussi habile à manier le sabre qu'à le fabriquer, comme tu

l'assures. Nous partirons en guerre avec des lames provenant de ta forge. Crois-moi quand je dis que le moment est venu pour les Loups de s'élever encore.

Dans l'obscurité poussiéreuse d'une tente neuve, Jelme se tourna vers son père et demanda à voix basse :

— Alors, nous restons ?

Arslan secoua la tête. Conscient que des oreilles l'écoutaient peut-être, il répondit dans un murmure :

— Non. Cet homme qui se targue d'être khan n'est qu'un chien jappeur et a les mains couvertes de sang. Me vois-tu servir le pendant du khan des Naïmans ? Yesugei était un homme d'honneur, un homme que j'aurais suivi sans regret. Il était tombé sur moi alors que je déterrais des oignons avec un petit couteau. Il aurait pu me voler tout ce que j'avais. Il ne l'a pas fait.

— Tu l'aurais tué s'il avait essayé, dit Jelme, souriant dans la pénombre.

Il avait vu son père se battre et savait que, même désarmé, il surpassait la plupart des guerriers.

— Je l'aurais peut-être surpris, répondit Arslan sans vanité, mais ça, il l'ignorait. Il chassait seul et j'ai senti qu'il ne souhaitait pas de compagnie. Il m'a cependant traité avec respect, partageant avec moi la viande et le sel.

Il poussa un soupir à ce souvenir.

— Je l'aimais bien. Je suis triste d'apprendre qu'il a quitté les plaines. Cet Eeluk est faible là où Yesugei était fort. Je ne veux pas voir mes sabres dans ses mains.

— Je le savais, dit Jelme. Je l'ai deviné quand tu t'es abstenu de lui donner ta parole. Il n'a même pas entendu les mots que tu as prononcés. L'homme est un imbécile mais il ne nous laissera pas partir, tu le sais.

— Oui, je le sais. J'aurais dû croire aux rumeurs sur le nouveau khan. Je n'aurais pas dû te mettre en danger.

— Où serais-je allé, père ? Ma place est à tes côtés.

Après un instant de réflexion, Jelme demanda :

— Veux-tu que je le défie ?

— Non ! souffla Arslan. Un homme capable de laisser des enfants geler dans la steppe avec leur mère ? Il te fera décapiter sans même tirer son sabre. Nous avons commis une erreur en venant ici et tout ce que nous pouvons faire maintenant, c'est attendre une occasion de fuir. Je construirai ma forge avec des briques d'argile, cela prendra du temps. Je t'enverrai chercher du bois et des herbes, j'invoquerai n'importe quel prétexte pour te faire sortir du camp. Apprends les

noms des gardes et habitue-les à te voir passer. Tu trouveras un endroit où cacher ce dont nous aurons besoin et, le moment venu, je ferai sortir les chevaux.

— Il nous fera accompagner par des gardes, objecta Jelme.

— Qu'il le fasse. Je n'ai pas encore rencontré d'homme que je ne sois capable de tuer. Nous quitterons cet endroit avant la fin de l'été et la forge que je leur laisserai ne leur sera d'aucune utilité.

Jelme soupira. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas vu l'intérieur d'une tente et une partie de lui ne se réjouissait pas à la perspective de retrouver l'âpreté des nuits d'hiver.

— Il y a de belles femmes, ici, remarqua-t-il.

Arslan entendit le désir dans la voix de son fils.

— Je n'ai pas songé à cela, dit-il. Je ne me remarierai pas, mais si tu veux rester et te faire une place parmi ces gens, je demeurerai avec toi. Je ne peux pas te traîner derrière moi pendant toute ma vie.

Jelme pressa le bras de son père.

— Je vais où tu vas, tu le sais. Ton serment me lie autant que toi.

— Un serment fait à un mort ne lie personne. Si Yesugei ou ses enfants vivaient, j'irais à eux le cœur léger. Puisqu'ils sont morts, il n'y a de vie pour nous que dans ce camp ou dans la steppe, avec les vrais loups. Ne me réponds pas ce soir. Dors. Nous en reparlerons demain.

Eeluk se leva à l'aube, la tête douloureuse, la peau couverte d'une sueur grasse et malodorante. Il avait réclamé à boire après le départ d'Arslan et de Jelme et avait dormi tout au plus le temps que les étoiles parcourent dans le ciel la largeur d'une main. En sortant de sa tente, il découvrit avec surprise que l'armurier et son fils étaient déjà levés. Les deux hommes s'exerçaient au sabre, avec des mouvements qui, aux yeux ensommeillés d'Eeluk, ressemblaient à une danse.

Quelques guerriers s'étaient rassemblés autour d'eux, riant et faisant des commentaires grossiers. Les deux hommes continuaient à s'entraîner comme s'ils n'existaient pas et, pour un œil exercé, leur agilité et leur équilibre révélaient un très haut niveau dans l'art du combat. Le torse nu d'Arslan était un quadrillage de cicatrices. Même Eeluk fut impressionné par les balafres laissées par des lames et des pointes de flèche sur ses épaules et sa poitrine. L'homme avait manifestement combattu et lorsqu'il pirouetta dans l'air Eeluk ne vit que quelques vieilles blessures sur la peau plus pâle de son dos. L'armurier et son fils faisaient une paire impressionnante, il devait l'admettre. Arslan luisait de transpiration mais n'était pas essoufflé. En le regardant, Eeluk tentait de se rappeler la conversation de la veille. Il ne leur faisait pas confiance. Il se demanda s'ils étaient des espions, ou même des tueurs. Le père, en particulier, semblait redoutable et

Eeluk comprit qu'il devrait imposer une stricte obéissance s'il ne voulait pas que son autorité soit remise en question dans le camp.

Malgré ses appréhensions, il voyait dans leur venue un don du père ciel au moment où il projetait de partir en campagne contre les Olkhunuts. Les Loups croissaient encore ; Eeluk sentait dans ses tripes et dans son sang la poussée du printemps qui l'appelait à la guerre. Il aurait besoin de bons sabres pour chaque jeune guerrier et Arslan était peut-être l'homme capable de les fabriquer. Leur forgeron actuel était un vieil ivrogne à qui seul son métier épargnait chaque hiver d'être abandonné dans la neige. Eeluk sourit en songeant qu'Arslan forgerait les cottes de mailles et les lames dont les Loups avaient besoin pour devenir encore plus puissants.

Lorsqu'il rêvait, c'était toujours de mort. L'ancienne avait lancé les osselets dans la tente d'Eeluk et prédit un bain de sang sous sa bannière. Peut-être Arslan était-il un de ces messagers des esprits dont parlaient les légendes. Le khan s'étira, éprouva avec satisfaction la vigueur de ses muscles. Son ambition s'était éveillée après la mort de Yesugei et nul n'aurait pu dire où elle le porterait.

Ce fut quatre jours après l'arrivée d'Arslan et de son fils que Tolui et Basan rentrèrent, traînant derrière eux un homme mal en point. Eeluk, sorti du camp avec les gardes, poussa un cri rauque en voyant que ses guerriers ramenaient un captif. Il souhaita que ce soit Bekter mais finalement il lui fut encore plus agréable de voir Temüdjin soutenir son regard de ses yeux gonflés.

Quoique terriblement éprouvé par le voyage, le jeune Loup se tenait aussi droit qu'il le pouvait. Il redoutait cet instant depuis qu'il avait été fait prisonnier.

— Tu m'offres donc ton hospitalité ? lança-t-il à Eeluk qui descendait de cheval.

Le khan grogna et, du revers de la main, le frappa au visage, l'expédiant à terre.

— Sois le bienvenu, Temüdjin, répondit Eeluk. J'ai attendu longtemps de te voir le nez dans la poussière.

Il posa le pied sur la tête du prisonnier, augmenta la pression, avec dans les yeux une lueur qui fit taire les gardes qui l'accompagnaient.

Ce fut Basan qui rompit le silence :

— Unegen est mort, seigneur. Les autres se sont échappés.

Eeluk parut sortir de sa transe, écarta le pied de la forme gisant sur le sol.

— Ils ont tous survécu ? s'étonna-t-il.

Basan secoua la tête.

— Bekter est mort. J'ai cru comprendre que ses frères vivent encore. Nous avons trouvé leur camp et nous l'avons brûlé.

Eeluk se moquait de la mort d'Unegen. L'homme avait fait partie des anciens féaux, dont aucun ne le reconnaissait vraiment pour chef, il le savait. À mesure que les années passaient, il introduisait à petites touches parmi eux des guerriers plus jeunes, assoiffés de sang et de conquêtes.

— Tu as bien fait, dit-il, s'adressant à Tolui, dont la poitrine se gonfla d'orgueil. Tu pourras choisir une monture parmi mes chevaux et je te ferai porter douze outres d'airag. Saoule-toi. Tu as mérité les louanges d'un khan.

Ravi, Tolui s'inclina.

— Tu m'honores grandement, seigneur.

Montrant Temüdjïn, il ajouta :

— J'aimerais le voir humilié.

— Très bien, tu le verras. Les esprits réclament du sang pour apaiser leur faim. Il sera la tache sur le sol qui nous enverra à la victoire. Un forgeron nous est venu, nous offrirons un fils de khan en sacrifice. Le père ciel nous accordera de douces femmes et un millier d'esclaves à nos pieds. Je le sens dans mes veines.

Temüdjïn parvint à se mettre à genoux. Il avait le corps à vif, les poignets brûlants. Il cracha sur le sol et pensa à son père en regardant autour de lui.

— J'ai connu des merdes de mouton ayant plus d'honneur que toi, dit-il lentement à Eeluk.

Il ne broncha pas quand un des guerriers s'approcha et le frappa de la poignée de son sabre. Il fallut trois coups pour qu'il tombe, les yeux encore ouverts.

Temüdjïn reprit conscience en sentant de l'eau tiède sur son visage. Il hoqueta, se redressa, poussa un cri de douleur : un de ses doigts était cassé et son œil droit, couvert de sang, refusait de s'ouvrir. Tout était sombre autour de lui, il ne savait pas où il était. Levant la tête, il vit un entrelacs de branches faisant barrage à la lumière lointaine des étoiles et il frissonna. Il était dans une fosse glacée, trop profonde pour qu'il puisse atteindre les branches en sautant. De sa main valide, il tâta les parois du trou, découvrit qu'elles étaient humides. Ses pieds baignaient dans l'eau. Des rires fusèrent au-dessus de lui.

Il entendit un grognement puis sentit à nouveau sur lui un liquide chaud. Les guerriers urinaient dans la fosse en riant.

Temüdjïn se couvrit la tête à deux mains, lutta contre le désespoir. Il savait qu'il finirait peut-être sa vie dans ce trou puant, les

membres brisés par les pierres qu'on y jetterait. Il n'y avait pas de justice en ce monde, mais cela, il le savait depuis la mort de son père. Les esprits n'avaient aucune part dans la vie d'un homme après sa naissance. Soit il endurait ce que le monde lui faisait subir, soit il était écrasé.

Les gardes soulevèrent une lourde pierre, la posèrent sur l'enchevêtrement de branches. Après leur départ, Temüdjin s'efforça de prier un moment. Cela lui redonna un peu de force et, jusqu'à l'aube, il demeura adossé à la paroi froide, sombrant par intermittence dans le sommeil. Il avait l'impression d'avoir toujours eu le corps meurtri et le ventre vide. Avait-il vraiment connu autrefois une vie où il était heureux et galopait avec ses frères vers le mont Rouge ? Il s'accrochait à cette idée comme à une lumière dans le noir, mais elle le fuyait.

Peu avant l'aube, il entendit des pas, vit une forme sombre se pencher au-dessus de sa prison. Temüdjin grimaça en attendant qu'une autre vessie se vide sur lui mais la forme se mit à parler :

— Qui es-tu ?

Sentant son orgueil renaître, Temüdjin répondit :

— Je suis le fils aîné survivant de Yesugei, qui fut khan des Loups.

Un instant, il vit des lumières exploser dans son champ de vision et crut qu'il allait s'évanouir. Il se rappela les mots que son père avait prononcés et les répéta avec ferveur :

— Je suis la terre, et les os des collines, je suis l'hiver. Quand je serai mort, je viendrai à vous par les nuits les plus froides.

Il leva les yeux, déterminé à ne rien montrer de ses souffrances. L'ombre ne bougea pas. Au bout d'un moment, elle murmura quelques mots et disparut, laissant à nouveau les étoiles éclairer le fond de la fosse.

Temüdjin replia les jambes contre sa poitrine et se prépara à attendre l'aube.

— Qui es-tu pour me dire de ne pas désespérer ? murmura-t-il.

Il regardait le soleil suspendu au-dessus de sa tête. Un nuage lourd en éteignait l'éclat, si bien que Temüdjïn pouvait fixer le disque orange sans trop cligner des yeux. Sa maigre chaleur était la bienvenue chaque matin après la nuit glacée. Dès que le jeune Loup s'était lentement sorti du sommeil, il extirpait ses pieds de la boue puante et remuait les membres pour y faire circuler le sang. Il avait réservé un coin de la fosse exiguë pour y faire ses besoins et, au troisième jour, leur odeur empuantissait l'air. Des mouches franchissaient en bourdonnant le treillis recouvrant sa prison et il passait son temps à les attraper et à les relâcher, les gardant vivantes le plus longtemps possible.

Des gardes lui avaient jeté du pain et du mouton en riant de ses efforts pour attraper la nourriture avant qu'elle ne tombe dans le cloaque. Son estomac s'était révolté la première fois qu'il avait porté à sa bouche un morceau souillé mais c'était cela ou mourir de faim, et il s'était forcé à l'avalier. Chaque jour, il marquait de petites pierres dans la boue l'emplacement des ombres mouvantes projetées par le soleil : tout était bon pour tromper l'ennui et sa souffrance.

Il ne comprenait pas pourquoi Eeluk le laissait dans ce trou au lieu de lui infliger une mort rapide. Dans sa solitude, Temüdjïn l'imaginait submergé de honte, ou incapable de toucher à un fils de Yesugeï. Peut-être même avait-il été frappé par un sort ou atteint d'une maladie qui l'avait défiguré. Ces fantasmes l'amusaient mais, plus probablement, Eeluk était parti chasser, ou se trouvait occupé à ourdir une nouvelle infamie. Temüdjïn avait découvert depuis longtemps que le monde était beaucoup moins satisfaisant dans la réalité que dans son imagination.

Quand on ôta enfin la pierre et les branchages, il fut presque soulagé de comprendre que la mort était enfin proche. Il leva les bras, se laissa tirer hors de la fosse. Depuis un moment, il entendait les voix de membres de la tribu qui se rassemblaient, probablement pour assister au spectacle. L'un des hommes qui le hissaient pressa involontairement son doigt cassé, causant au prisonnier une douleur qui lui coupa le souffle.

Temüdjïn tomba à genoux quand on le lâcha. Plus de cent visages l'entouraient et, à mesure que sa vision s'éclaircissait, il commença à

reconnaître des gens qu'il avait connus autrefois. Certains le conspuèrent, d'autres paraissaient troublés et s'efforçaient de garder un masque impassible. Les plus jeunes des enfants lui jetèrent des pierres tranchantes.

Il se prépara à mourir. Les années écoulées depuis l'abandon de sa famille avaient finalement été un don du ciel malgré leur dureté. Il avait connu des joies et des peines, et il se jura de rendre son âme avec une dignité intacte. Son père et sa lignée l'exigeaient, quel qu'en soit le prix.

Eeluk était assis sur son trône, installé au soleil pour l'occasion. Temüdjin lui jeta un coup d'œil avant de revenir aux visages des Loups. En dépit de ce qu'il avait enduré, il se sentait étrangement réconforté de les revoir. Il les saluait de la tête, souriait à ceux qu'il avait bien connus. Ils n'osaient pas lui répondre, mais il remarqua que leur regard s'adoucissait un peu.

— Je l'aurais ramené ici dans l'honneur ! beugla soudain Eeluk à la foule. Mais je l'ai trouvé vivant comme un animal, dépourvu de tout ce qui fait un être humain. Toutefois, même un rat peut mordre et après qu'il a tué un de mes féaux, mes guerriers ont traîné ici ce vagabond sans tribu pour qu'il subisse notre justice. La lui infligerons-nous ? Lui montrerons-nous que les Loups ne se sont pas amollis ?

Temüdjin regarda les familles tandis que les féaux d'Eeluk poussaient des acclamations. Dans la foule, quelques-uns manifestèrent bruyamment leur accord mais beaucoup d'autres observaient en silence le jeune homme crotté qui les fixait de ses yeux jaunes. Lentement, Temüdjin se mit debout.

Il puait, il était couvert de plaies, mais il ne courbait pas la tête et attendait la lame.

Eeluk dégaina le sabre orné d'une tête de loup gravée dans la poignée en os.

— Les esprits ont abandonné sa famille. Regardez son état et demandez-vous : où est passée la chance de Yesugei ?

Ce fut une erreur de prononcer le nom de l'ancien khan. Des têtes s'inclinèrent en l'entendant et Eeluk devint cramoisi de colère. Tout à coup, il ne lui suffit plus de décapiter Temüdjin.

— Attachez-le à un cheval, ordonna-t-il en rengainant son sabre. Traînez-le jusqu'à ce qu'il soit couvert de sang et remettez-le dans la fosse. Je le tuerai peut-être demain.

Tolui fit reculer un hongre marron, noua une longue corde à la selle. La foule s'écarta, excitée. Tandis qu'on attachait ses poignets à la corde, Temüdjin posa un instant son regard sur Eeluk puis cracha par terre. Le khan eut un grand sourire.

Tolui se retourna sur sa selle avec une expression où se mêlaient dédain et cruauté.

— Tu cours vite ? demanda-t-il.

— Nous allons voir, répondit Temüdjin.

Il passa la langue sur ses lèvres fendues, sentit la sueur couler de ses aisselles. Il était parvenu à rassembler son courage pour affronter une lame ; l'idée de se faire traîner par un cheval au galop, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter.

Tolui talonna les flancs de la bête et poussa un cri sauvage. La corde se tendit, Temüdjin fut entraîné sèchement et dut se mettre à courir, trébuchant déjà sur ses jambes sans forces. Il ne tarda pas à tomber.

Lorsque Tolui revint au camp, Temüdjin était un poids mort au bout de la corde. Il aurait été difficile de trouver un coin de sa peau qui ne fût pas à vif et sanglant. Ses vêtements, réduits en lambeaux poussiéreux, flottaient au vent quand le féal coupa enfin la corde. Temüdjin ne le sentit même pas. Ses mains étaient presque noires ; dans sa bouche ouverte une salive rougie coulait de l'endroit où il s'était mordu la langue. Il vit Basan devant la yourte de sa famille, le visage pâle et tendu.

Eeluk s'avança à grands pas pour saluer Tolui, baissa un regard amusé vers la forme déchirée que naguère il avait crue importante. Il se félicita de ne pas s'être hâté de mettre un terme à cette histoire. Cette décision rendait son pas plus léger. Il était d'excellente humeur et feignit un moment de lutter avec Tolui après que celui-ci eut fait redescendre Temüdjin dans le trou et replacer le treillis de branchage.

Assis dans la saleté glacée, Temüdjin avait à peine conscience de ce qui l'entourait. Il avait trouvé dans la boue une dent assez grande pour provenir de la mâchoire d'un homme. Il ignorait depuis combien de temps il la fixait. Il avait peut-être dormi. La souffrance et le désespoir avaient tellement épuisé ses sens qu'il ne savait plus s'il rêvait ou s'il était éveillé. Il avait mal dans tous les os ; sa figure était si contusionnée qu'il ne voyait plus que par la fente d'un de ses yeux. L'autre était encore couvert d'une épaisse croûte de sang qu'il n'osait pas gratter. Il évitait en fait tout mouvement de peur d'aviver la douleur de ses innombrables plaies. Jamais il ne s'était senti aussi meurtri et il devait faire un terrible effort pour ne pas crier ou pleurer. Il gardait le silence, trouvant en lui une volonté qu'il ne se connaissait pas jusque-là, endurcie dans le fourneau de sa haine. Il chérissait et préservait ce noyau de lui-même qui refusait de plier, l'entretenait en découvrant qu'il était capable de résister et de survivre.

Où est mon père ? Où est ma tribu ? se demanda-t-il, les traits crispés pour contenir son chagrin. Les Loups, qu'il avait tant voulu retrouver, ne se souciaient pas de lui. Ce n'était pas rien de rompre les

derniers fils de l'enfance, de renoncer à l'histoire commune qui le liait à eux. Il se souvint de la gentillesse simple du vieil Horghuz et de sa famille, lorsque ses frères et lui connaissaient la solitude. Pendant un laps de temps qu'il ne put évaluer, il se tint avachi contre les murs de terre, sa pensée dérivant lentement comme de la glace sur l'eau d'une rivière.

Quelque chose grinça au-dessus de sa tête et il sursauta, tiré de sa torpeur. Une part de lui avait vu une ombre bouger sur le fond de la fosse. Temüdjün leva des yeux troubles, vit, vaguement étonné, que le treillis avait disparu. Rien ne faisait plus obstacle à la lumière des étoiles, qu'il regardait sans comprendre ce qui se passait. S'il n'avait pas été aussi affaibli, il aurait essayé de grimper, mais il pouvait à peine bouger.

C'était un supplice de se voir offrir une chance de s'échapper et de ne pas être en état de la saisir. Sa jambe droite, couverte d'entailles, saignait encore dans la boue et il ne pouvait pas plus sauter que voler hors du trou comme un oiseau.

Il partit d'un rire quasi hystérique en songeant que son sauveur inconnu était parti convaincu qu'il parviendrait à sortir seul de la fosse. Au matin, l'imbécile découvrirait qu'il y était encore et Eeluk ne le laisserait pas une seconde fois sans surveillance.

Quelque chose descendit le long de la paroi et Temüdjün recula, effrayé, croyant que c'était un serpent. Il sentit les fibres rugueuses d'une corde tressée, se prit à espérer. Au-dessus de lui, une ombre lui cachait les étoiles.

— Je ne peux pas monter, murmura-t-il.

— Attache la corde autour de toi, répondit la voix déjà entendue. Mais aide-moi quand je te hisserai.

De ses doigts gourds, Temüdjün noua la corde autour de sa taille en se demandant qui osait encourir la colère d'Eeluk. Nul doute que s'ils étaient découverts son sauveur le rejoindrait dans la fosse et connaîtrait le même sort que lui.

Quand la corde lui mordit le dos, Temüdjün agita vainement les jambes pour chercher un point d'appui sur la paroi. Il s'aperçut qu'il pouvait enfoncer ses mains dans la terre, même si cet effort lui brûlait la peau. Il sentit un cri enfler en lui tandis que des larmes coulaient des coins de ses yeux. Il ne fit cependant aucun bruit jusqu'à ce que, enfin, il se retrouvât allongé sur le sol froid du camp silencieux.

— Fuis aussi loin que tu pourras, dit la voix. Sers-toi de la boue des berges de la rivière pour masquer ton odeur. Si tu survis, je te rejoindrai et je t'emmènerai plus loin.

À la lumière des étoiles, Temüdjün vit que l'homme avait des cheveux gris et de puissantes épaules. Il ne le connaissait pas. Avant qu'il pût répondre, l'inconnu lui mit dans la main un sac encore chaud

d'où montait une odeur de mouton et d'oignon. Temüdjin le serra comme si c'était son dernier espoir.

— Qui es-tu pour vouloir me sauver au péril de ta vie ?

Une partie de lui hurlait que c'était sans importance, qu'il ferait mieux de fuir, mais il ne supportait pas de ne pas savoir.

— J'ai prêté serment d'allégeance à ton père Yesugei, répondit Arslan. Maintenant, va. Je te suivrai dans la confusion des recherches.

Temüdjin hésita. Se pouvait-il qu'Eeluk ait tout manigancé pour découvrir la cachette de ses frères ? Il ne pouvait courir le risque de révéler à un inconnu la position de la ravine.

— En quittant le camp, chevauche cinq jours vers le nord, du couchant au couchant. Trouve une colline haute pour me voir venir. Je te rejoindrai si je le peux et te conduirai à ma famille. Tu as ma reconnaissance éternelle, homme sans nom.

Arslan sourit du courage du jeune Loup. À de nombreux égards, il lui rappelait son fils, Jelme, il y avait en lui un feu qu'il serait difficile d'éteindre. Le forgeron n'avait pas eu l'intention de révéler son nom, au cas où, repris, le fils de Yesugei serait contraint de parler. Sous le regard ardent de Temüdjin, il reconsidéra sa décision.

— Je m'appelle Arslan. Je voyage avec mon fils, Jelme. Si tu vis, nous nous retrouverons.

Il pressa brièvement le bras du jeune homme, qui faillit laisser échapper un cri de douleur. Arslan remit en place le treillis et la pierre, s'éloigna tel un chat dans la lueur glacée des étoiles. Temüdjin ne put que partir en titubant dans une autre direction, rassemblant toutes ses forces pour rester en vie et prendre le plus d'avance possible avant que la traque ne commence.

Dans la lumière gris-bleu de l'aube, deux jeunes garçons se défiaient mutuellement de s'approcher du bord de la fosse pour observer le prisonnier. Quand ils trouvèrent enfin le courage de se pencher par-dessus le trou, il n'y avait personne au fond pour soutenir leur regard et ils coururent prévenir leurs parents.

Eeluk sortit de sa tente, le visage tendu d'excitation. Juché sur le manchon de cuir passé au bras droit du khan, l'oiseau rouge ouvrit son bec pour montrer la pointe d'une langue sombre. Deux chiens de chasse sautaient autour d'Eeluk et, sentant son humeur, poussaient des aboiements frénétiques.

— Allez dans le bois, ordonna Eeluk à ses guerriers qui se rassemblaient. Celui qui me ramènera le fuyard recevra de ma main un *deel* neuf et deux poignards à manche de corne. Tolui, avec moi. À cheval, mes frères. Aujourd'hui, nous chassons !

Il regarda les féaux et les guerriers de moindre rang former des

groupes, vérifier armes et vivres avant de sauter en selle. Eeluk se réjouit de leur humeur joviale et se félicita de sa décision de faire venir Temüdjïn au camp. Le voir affaibli et ensanglanté leur apportait peut-être la preuve définitive que le père ciel aimait le nouveau khan des Loups. Après tout, il n'y avait pas eu d'éclair foudroyant pour le châtier. Même les plus vieilles des commères de la tribu devaient être satisfaites de ce qu'il avait accompli.

Il lui vint à l'esprit de se demander comment Temüdjïn avait réussi à sortir de la fosse, mais ce problème attendrait son retour. Le fugitif ne pouvait aller loin, avec ses blessures. Quand on le lui ramènerait, il l'obligerait à dire comment il avait escaladé les parois glissantes, et qui l'avait aidé. Eeluk plissa le front. Y avait-il des traîtres dans les familles ? Si c'était le cas, il les exterminerait.

Nouant la bride autour de son poing, il se mit en selle, prenant plaisir à sentir la puissance de ses jambes. L'aigle déploya ses ailes pour rester en équilibre. Eeluk sourit. Généralement, il lui fallait un moment pour être tout à fait réveillé, mais la perspective de chasser un homme blessé lui embrasait le sang. Sensible à l'excitation de son maître, l'oiseau rouge baissa la tête, gratta son chaperon d'une longue serre. Eeluk défit la coiffe de cuir et délia l'animal, qui s'envola avec un cri aigu. Le khan le regarda battre l'air pour prendre de la hauteur. Son bras libéré du poids de l'aigle se leva jusqu'à ce que le geste se transforme presque en un salut. Ces matins-là, il sentait la terre. Après avoir parcouru le camp des yeux, il fit signe à Tolui.

— En route. Voyons jusqu'où il a réussi à se traîner.

Tolui sourit à son seigneur et maître, talonna sa monture qui partit au galop. Les chiens cessèrent d'aboyer pour le suivre, enfiévrés par la chasse. L'air était froid mais les guerriers portaient des *deels* matelassés et le soleil se levait.

Immobile, Temüdjïn regardait une mouche trotter devant son visage. Il s'était recouvert le corps de boue pour dissimuler son odeur, mais il ignorait si cela suffirait ou non. Il était allé aussi loin qu'il avait pu dans le noir, boitant et sanglotant. C'était étrange comme il pouvait se montrer faible dès lors qu'il était seul. La piqure des larmes sur sa peau écorchée ne le tourmentait pas s'il n'y avait personne pour en être témoin. Chaque pas était une souffrance et cependant, il s'était forcé à continuer, ressassant dans sa tête les mots de Hoelun les premiers soirs dans la ravine : il n'y avait aucun secours à attendre, il n'y aurait aucun terme à leur souffrance s'ils n'y mettaient fin eux-mêmes. Il avançait, comptant sur l'obscurité pour le dissimuler aux guetteurs des collines.

Lorsque l'aube était venue, il claudiquait tel un animal blessé,

quasiment plié en deux de douleur et de fatigue. Il s'était effondré au bord d'une rivière, pantelant, la tête tournée vers le ciel pâle qui annonçait le lever du soleil. Avec le jour, on découvrirait sa fuite. S'était-il beaucoup éloigné du camp ? Il vit les premières étincelles dorées, trop éblouissantes pour ses yeux, illuminer l'horizon sombre. Il se mit à creuser la boue de ses mains gonflées, cria quand son doigt fracturé entra en contact avec une pierre.

Il perdit connaissance quelques instants et ce fut un soulagement. La boue était une pâte qui glissait entre ses doigts quand il l'étendait sur sa peau et ses vêtements. Elle était fraîche mais donnait de terribles démangeaisons une fois sèche.

Il fixa longuement son doigt cassé, la jointure gonflée et la peau violacée sous la boue. Puis il sortit de son hébétude, subitement effrayé par le temps qu'il laissait s'écouler. Son corps était au bout de sa résistance, il n'avait plus qu'une envie : renoncer et se laisser glisser dans l'inconscience. Au plus profond de lui, il y avait encore une petite flamme qui voulait vivre mais elle étouffait dans cette forme crottée et abrutie qui se vautrait sur la rive et pouvait à peine se tourner pour suivre la progression du soleil dans le ciel.

Entendant des chiens aboyer au loin, il s'arracha au froid et à la fatigue. Il avait dévoré depuis longtemps le mouton d'Arslan et mourait à nouveau de faim. Les bêtes semblaient proches et il craignit soudain que la boue ne lui soit d'aucun secours. Il se souleva, caché par les herbes de la berge, rampa par à-coups. Les aboiements se rapprochaient. Le cœur affolé, il songeait avec terreur aux crocs déchirant sa chair, l'arrachant de ses os. Il n'entendait pas encore les sabots des chevaux mais il savait qu'il n'avait pas fui assez loin.

Avec un grognement, il se laissa glisser dans l'eau glacée, se dirigea vers les roseaux. La partie de lui-même encore capable de penser le força à poursuivre au-delà des premières touffes. Si ses poursuivants découvraient l'endroit où il était demeuré allongé, ils fouilleraient les environs immédiats.

La rivière l'engourdit et, bien qu'elle fût encore peu profonde, Temüdjün s'aïda du courant pour en descendre le lit à quatre pattes dans la vase. Il sentait des créatures vivantes filer entre ses doigts, mais le froid l'avait réduit à un noyau de sensations sans lien avec la réalité. Les guerriers d'Eeluk remarqueraient le nuage de boue qu'il avait soulevé, c'était sans espoir. Il ne s'arrêta cependant pas et chercha une eau plus profonde.

La rivière faisait un coude sous de vieux arbres qui la surplombaient. Sur l'autre berge, un bloc de glace bleue constamment à l'ombre avait survécu à la fin de l'hiver. Le courant avait érodé sa

base et, malgré le froid mordant, Temüdjïn se dirigea droit vers la glace.

Il se demanda vaguement combien de temps il tiendrait dans l'eau. Il se glissa sous la corniche de glace et s'agenouilla dans la vase, les yeux et le nez au-dessus de la surface. Les guerriers devraient se mettre à l'eau pour le repérer, mais ils lanceraient probablement leurs chiens en amont et en aval.

Paralysé par le froid, il se dit qu'il allait mourir. Il serra les mâchoires pour empêcher ses dents de claquer et, fermant son esprit à ce qui se passait, il demeura simplement là à attendre, tel un poisson, glacé et dépourvu de pensées. Il voyait la vapeur de son haleine à la surface de l'eau tandis que le nuage de boue retombait autour de lui.

Les jappements excités des chiens se rapprochèrent encore, mais Temüdjïn avait l'esprit trop engourdi pour ressentir de la peur. Était-ce un cri qu'il venait d'entendre ? Peut-être avait-on trouvé les traces qu'il avait laissées dans l'argile de la berge. Peut-être y avait-on reconnu la piste d'un homme rampant comme une bête. Il ne s'en souciait plus. Le froid s'était insinué en lui, il lui étreignait le cœur. Chaque battement était une explosion de chaleur dans sa poitrine mais il s'affaiblissait à chaque instant.

Au bout d'un moment, les chiens se turent. Temüdjïn demeura cependant où il était. Finalement, ce ne fut pas une décision consciente qui le fit repartir mais plutôt l'impulsion d'une chair qui refusait de mourir. Il faillit se noyer quand un accès de faiblesse le saisit et il dut lutter pour garder la tête hors de l'eau.

Lentement, il gagna la rive la plus éloignée, les membres si lourds qu'il parvenait à peine à les bouger. Il se hissa à nouveau sur l'argile sombre, entailla sa surface parfaitement lisse en se traînant jusqu'aux herbes hautes et s'évanouit enfin.

Lorsqu'il s'éveilla, il faisait encore clair mais il n'entendait plus aucun bruit hormis le bouillonnement de la rivière grossie par la fonte des neiges des montagnes. Il leva un bras, se traîna un peu plus loin de l'eau, sanglotant de douleur maintenant que le sang recommençait à circuler dans ses membres. Il parvint à se redresser suffisamment pour regarder entre les arbres et ne vit personne à proximité.

Eeluk ne renoncerait pas, Temüdjïn en était certain. Si la première traque échouait, il enverrait toute la tribu à sa recherche dans un rayon d'une journée de cheval. Les guerriers savaient qu'il n'avait pas pu aller plus loin et ils finiraient par le retrouver. Étendu sur le sol, fixant le ciel, il comprit qu'il n'avait qu'un endroit où se réfugier.

Au coucher du soleil, Temüdjïn se leva en chancelant, pris de

tremblements à faire tomber son corps en morceaux. Quand ses jambes se dérobèrent sous lui, il continua en rampant dans l'herbe. Les torches du camp étaient à présent visibles et il se rendit compte qu'il ne s'en était pas beaucoup éloigné, dans l'état de fatigue qui était le sien. La plupart de ses poursuivants l'avaient probablement cherché plus loin.

Il attendit que les derniers rayons du soleil disparaissent, que la terre redevienne sombre et froide. Son corps semblait capable de le porter un peu plus longtemps et il avait cessé de se demander ce que ses membres endoloris endureraient encore. L'eau de la rivière avait décollé son œil gonflé, avec lequel il voyait de nouveau, bien que de manière trouble parce qu'il larmoyait constamment.

Temüdjin craignait les chiens, même s'il espérait que la boue masquerait son odeur. L'idée que l'un de ces animaux féroces pût se jeter sur lui pour le mettre en lambeaux lui causait une terrible frayeur mais il n'avait pas le choix. S'il cessait d'avancer, la seconde vague de chasseurs le découvrirait le lendemain matin.

Il savait quelle yourte il voulait rejoindre et remercia le père ciel qu'elle se trouvât en bordure du camp silencieux. Longtemps il demeura étendu sur le ventre, guettant le moindre mouvement. Les sentinelles placées par Eeluk regardaient vers l'extérieur, mais il leur aurait fallu des yeux de chouette pour repérer la forme boueuse rampant sur la terre sombre.

Au bout d'une éternité, Temüdjin tendit le bras pour toucher la feutre d'une tente, sentit sous ses doigts sa rugosité sèche avec un plaisir quasi extatique. Il songea à essayer de passer sous la toile mais elle devait être fixée au sol par des piquets et il ne voulait pas que quelqu'un à l'intérieur pousse un cri en croyant qu'un loup tentait de pénétrer dans la yourte. Cette pensée le fit sourire. Il faisait un loup en très piteux état, descendu furtivement des collines pour un peu de chaleur et de lait. Lorsque des nuages cachèrent les étoiles, il s'approcha de la portière, la releva, entra, la laissa retomber derrière lui et se figea, haletant dans le noir.

— Qui est là ? dit une voix de femme.

Sur sa gauche, Temüdjin entendit un bruit de couverture puis une autre voix, plus grave :

— Qui est-ce ? demanda Basan, qui tendait sans doute déjà la main vers un poignard.

— Temüdjin.

Son nom fut accueilli par un silence. Il attendit, conscient que sa vie était en jeu. Un silex claqua sur de l'acier, des étincelles éclairèrent un instant les visages du couple et de ses enfants, réveillés eux aussi. Basan alluma une lampe à huile et réduisit la flamme à un point rougeoyant.

— Tu ne peux pas rester ici, déclara son épouse avec une expression apeurée.

Temüdjin tourna vers le féal de son père un regard suppliant, attendit. Basan secoua la tête, consterné par l'apparition sous sa tente de cette silhouette vacillante.

— Ils te cherchent, dit-il.

— Alors, cache-moi une journée, jusqu'à ce que les recherches cessent. Je demande ton hospitalité.

Temüdjin n'entendit pas de réponse et sentit soudain ses dernières forces l'abandonner. Il tomba à genoux, sa tête basculant en avant.

— Nous ne pouvons pas le renvoyer, dit Basan à sa femme. Il se ferait tuer.

— S'il reste, c'est nous qu'il fera tuer, répliqua-t-elle, haussant la voix.

— Donne-lui du thé et quelque chose à manger. Je le fais en mémoire de son père.

Elle ne répondit pas mais alla tisonner le poêle, le visage fermé. Temüdjin sentit les bras puissants de Basan le soulever puis l'obscurité le submergea.

Eeluk ne songea pas un instant à fouiller les yourtes. Son humeur s'aigrit à la fin de la deuxième journée et devint carrément sombre le troisième jour, quand on n'eut toujours pas trouvé trace du fugitif.

Au soir du quatrième jour, Basan rapporta à Temüdjin qu'Arslan et son fils avaient également disparu. Ils étaient partis à cheval le matin avec un guerrier mais, à la tombée de la nuit, aucun d'eux n'était rentré. Eeluk, hors de lui, avait envoyé des hommes à la yourte qu'il avait donnée au forgeron et découvert que ses outils les plus précieux avaient disparu avec lui. Personne n'espérait revoir le guerrier qui les accompagnait et on entendit les lamentations de sa famille jusque tard dans la nuit. Un climat tendu régnait au camp et Eeluk avait estourbi un guerrier qui mettait en question sa décision de poursuivre les recherches.

Temüdjin se souvenait à peine des deux premiers jours dans la yourte de Basan. Il avait la fièvre, peut-être d'être resté dans la pestilence de la fosse. La rivière avait lavé sa peau et ce fut peut-être ce qui le sauva. La femme de Basan avait nettoyé ses blessures avec une efficacité austère, enlevant le reste de la saleté, le sang et le pus avec un linge imbibé d'arkhi. Temüdjin avait gémi et il se souvenait qu'elle lui avait plaqué une main sur la bouche pour étouffer ses plaintes.

Basan les quittait chaque matin pour rejoindre les autres, après

avoir recommandé à ses deux fils de ne souffler mot à personne. Les enfants dévisageaient Temüdjïn avec curiosité, effrayés par cet inconnu qui ne disait rien et souffrait de blessures aussi horribles. Ils étaient heureusement assez âgés pour comprendre que la vie de leur père et la leur dépendaient de leur silence.

Eeluk buvait plus encore que d'habitude tandis que ses guerriers rentraient bredouilles, soir après soir. Au bout d'une semaine, il ordonna aux familles, dans son ivresse, de se préparer à reprendre leur marche vers le nord, laissant derrière eux la fosse vide et leur malchance. Cette nuit-là, il se retira sous sa tente avec deux des plus jeunes filles de la tribu, dont les parents n'osèrent pas protester. Basan, qui était de garde de minuit à l'aube, vit là l'occasion de faire enfin sortir Temüdjïn du camp. Les familles étaient mécontentes et agitées ; il y aurait des yeux pour l'observer partout où il irait, il le savait. Mais, de toute façon, Temüdjïn serait découvert quand on démonterait les tentes. C'était cette nuit ou jamais.

La vie de la tribu imposait une proximité dans laquelle il était difficile de faire quoi que ce soit sans attirer l'attention. Basan attendit minuit en laissant ouvert le trou d'aération de la yourte pour suivre le mouvement des étoiles sur l'orbe du ciel. Toute la famille frissonnait de froid quand il estima que le camp devait être endormi. Ceux qui veillaient encore ne prêteraient pas attention à un féal allant prendre son tour de garde. Basan avait cependant longuement hésité avant de se décider à donner à Temüdjïn l'un de ses chevaux. Il en avait onze et les aimait tous comme ses enfants. Il s'était décidé pour une petite jument noire, l'avait amenée devant sa tente et avait mis dans les sacs de selle assez de nourriture pour garder Temüdjïn en vie pendant son voyage.

Le jeune Loup, qui se tenait dans l'ombre, cherchait des mots pour exprimer sa gratitude. Il n'avait pas même quelque chose à offrir aux enfants et avait honte du fardeau et de la peur qu'il leur avait imposés. Si l'animosité de la femme de Basan ne s'était pas atténuée, les craintes du fils aîné avaient fait place à une admiration respectueuse lorsqu'il avait appris qui était l'inconnu.

Rassemblant son courage, le garçon s'approcha de Temüdjïn avec la timidité de ses douze ans. Pliant le genou, il prit la main du jeune Loup et la pressa sur sa tête, là où une mèche unique couvrait la peau.

La gorge nouée d'émotion par ce geste simple, Temüdjïn murmura :

— Ton père est un homme courageux. Suis ses pas.

— Je le ferai, seigneur, répondit l'enfant.

La mère poussa un soupir sifflant. Basan, qui avait observé la scène de l'entrée de la yourte, s'approcha de son fils et le fit se relever.

— Tu ne peux pas prêter allégeance à cet homme, petit. Le

moment venu, tu mettras ton sabre et ta vie au service d'Eeluk, comme je l'ai fait, dit le guerrier sans regarder Temüdjîn.

Sous la forte poigne du père, l'audace du garçon s'évanouit et il courut se réfugier dans les bras de sa mère. Temüdjîn s'éclaircit la voix.

— L'esprit de mon père nous observe, dit-il à voix basse. Vous lui faites honneur en me sauvant.

— Viens, maintenant, dit Basan, embarrassé. N'adresse la parole à personne, on te prendra pour une des sentinelles.

Il tint la portière relevée et Temüdjîn grimaça en se baissant pour sortir. Il portait une tunique propre et des guêtres sous un *deel* matelassé appartenant à Basan. Ses blessures les plus graves étaient pansées. Loin d'être guéri, il brûlait cependant de remonter à cheval. Il trouverait sa famille parmi les vagabonds des plaines et les Loups ne le rattraperaient pas.

Basan s'imposa de marcher lentement, comptant sur l'obscurité pour cacher l'identité de son compagnon à quiconque serait assez fou pour braver le froid. Quelqu'un remarquerait peut-être, à son retour, qu'il n'avait plus sa jument, mais il n'avait pas le choix. Il ne leur fallut pas longtemps pour laisser les tentes derrière eux et personne ne les interpella.

Les deux hommes avancèrent en silence, Basan menant la bête par la bride, jusqu'à une bonne distance du camp des Loups. Il était tard et le féal devrait courir pour regagner son poste sans susciter de commentaires. Lorsqu'ils furent à l'ombre d'une colline, il mit les rênes dans les mains de Temüdjîn.

— Il y a là mon deuxième arc, dit Basan en tapotant un paquet accroché à la selle. Avec deux flèches pour que tu puisses chasser quand tes vivres seront épuisés. Mène la jument à pied jusqu'à ce que tu sois loin, pour que les sentinelles n'entendent pas ses sabots. Et reste le plus longtemps possible dans l'ombre des collines.

Temüdjîn pressa le bras du guerrier. L'homme l'avait fait prisonnier avec Tolui et lui avait ensuite sauvé la vie en mettant sa famille en danger. Il ne le comprenait pas mais il lui était reconnaissant.

— Guette-moi à l'horizon, Basan. J'ai un compte à régler avec les Loups.

Le féal vit de nouveau dans le regard de Temüdjîn la détermination qui rappelait de manière glaçante celle de Yesugei lorsqu'il était jeune.

— J'entends parler ton père, souffla-t-il en frissonnant soudain.

Temüdjîn le regarda longuement dans les yeux.

— Quand tu me reverras, ta famille n'aura rien à craindre, dit-il. Je te le promets.

D'un claquement de langue, il fit repartir la jument. Basan le suivit un moment des yeux avant de se mettre à courir vers son poste. Lorsque Temüdjïn sortirait de l'ombre de la colline, il n'y aurait que Basan pour le voir, et son cor resterait silencieux.

Assis sur une pente douce, Kachium rompait le jeûne de la nuit avec un morceau de pain rassis et le reste du mouton aux épices. Khasar et lui avaient réussi à regrouper la plupart des bêtes que Tolui avait dispersées. Hoelun en avait abattu plusieurs dont elle avait fumé la viande pour que son fils ait de quoi subsister pendant la longue attente solitaire de son frère. La réserve s'étant rapidement réduite malgré ses efforts pour manger parcimonieusement, il devrait chasser marmottes et oiseaux dès le lendemain s'il ne voulait pas mourir de faim.

Les siens lui manquaient et il se demandait s'ils étaient tous encore en vie. Une famille isolée est vulnérable dans la plaine, même si elle ne se déplace que la nuit. Comme ses frères l'avaient fait avec les deux bergers, des pillards pouvaient attaquer sa famille pour son petit troupeau ou les chevaux qu'elle montait. Kachium ne doutait pas que Khasar se comporterait honorablement, mais, face à deux ou trois guerriers déterminés à piller, il ne pouvait y avoir qu'une seule issue.

Il soupira, écoeuré par la façon dont le monde se retournait contre eux. Lorsque Temüdjïn était encore là, ils avaient osé espérer plus qu'une vie passée dans la crainte du moindre inconnu. D'une certaine façon, la présence de son frère l'avait aidé à se tenir un peu plus droit et à se rappeler le temps où Yesugei vivait. Kachium avait peur pour eux tous et son imagination regorgeait d'images sanglantes tandis que les jours passaient.

C'était dur d'être seul. Il avait senti l'étrangeté de sa position dès que Hoelun avait emmené ses trois derniers enfants vers l'ouest. Kachium avait déjà passé de nombreuses nuits à monter la garde, mais toujours avec un guerrier plus âgé veillant à ce qu'il ne s'endorme pas. Ces longues heures ne l'avaient pas préparé à l'effroyable solitude de la steppe. Il savait qu'il ne reverrait peut-être jamais ses frères, ni sa mère. La mer d'herbe était d'une immensité qui défiait l'imagination et s'ils mouraient, il ne retrouverait même pas leurs os.

Au bout de quelques jours, il avait trouvé réconfortant de se parler à voix haute en scrutant les collines lointaines. L'observatoire qu'il s'était choisi se trouvait en haut de la ravine, près de l'endroit où Temüdjïn et lui avaient tué Bekter, il y avait si longtemps, lui semblait-il. Il tremblait encore chaque fois qu'il y passait pour se

rendre à son poste de guet. Il s'efforçait de se convaincre que l'esprit de Bekter n'était pas resté pour hanter ce lieu, mais ses connaissances en la matière étaient des plus vagues. Kachium se souvenait que, selon le vieux Chatagai, l'esprit d'un mort chevauchait les vents tout là-haut, mais n'en restait-il pas une partie attachée à la terre ? Sous le soleil du matin, il prenait le sentier sans appréhension ; toutefois, quand il rentrait trop tard et qu'il faisait déjà sombre, il imaginait Bekter dissimulé dans l'ombre des arbres, livide et effrayant.

Il frissonna. Ses souvenirs de son frère aîné s'étaient apparemment réduits à cet unique instant où il lui avait tiré une flèche dans le dos. Ce qui s'était passé avant n'était que brume. Il se rappelait sa terreur de voir Bekter arracher le trait et tourner sa fureur contre lui. Le monde avait changé quand Bekter s'était effondré sur les feuilles humides, et Kachium se demandait parfois s'il ne payait pas encore ce moment. D'après Temüdjin, les esprits donnaient à l'homme juste assez d'intelligence et de force pour vivre puis se désintéressaient de lui, mais Kachium craignait qu'il n'y eût un prix à payer pour chaque acte de sauvagerie. Il n'était alors qu'un enfant mais il aurait pu refuser de suivre Temüdjin.

Non, se dit-il en riant tout haut. Aucun des frères n'était capable de refuser quoi que ce soit à Temüdjin. Il avait plus de leur père en lui que Kachium ne l'avait pensé au début, et la ressemblance lui avait sauté aux yeux quand il l'avait vu marchander avec des familles isolées comme celle du vieil Horghuz. Malgré son âge, on le prenait toujours au sérieux et s'il se faisait tuer, Kachium honorerait sa mémoire en tâchant de suivre le même chemin que lui. Il retrouverait leur mère, installerait la famille dans un endroit sûr où l'eau serait pure et les pâturages abondants. Peut-être même qu'une petite tribu accepterait d'accueillir leur famille. Hoelun se remarierait et ils retrouveraient tous chaleur et sécurité.

C'était un rêve, il le savait, mais il n'en passait pas moins des heures à imaginer quelque chose qui ressemblait beaucoup à son enfance autour des yourtes des Loups, avec des courses à cheval au soleil. Les certitudes qu'il avait alors, la solidité du sol sous ses pieds lui manquaient. Sur la haute colline balayée par le vent qui agitait ses cheveux, tout cela lui manquait et son cœur se serra de nouveau pour Temüdjin. Sa blessure à la cuisse était encore douloureuse mais Hoelun avait recousu les deux trous rouges dans sa chair, qu'il gratta distraitement.

Son frère n'avait pu échapper à ses poursuivants, il en était sûr. Kachium gardait de Tolui le souvenir d'une petite brute sadique, portée sur les pinçons et les ricanements quand personne d'autre ne regardait. À l'idée que Temüdjin pût être en son pouvoir, il se tordit les mains à l'intérieur des manches de son *deel*. La famille de Yesugei

avait reçu en partage une vie difficile et personne ne pouvait dire qu'elle n'avait pas lutté. Certains jours, il avait vraiment commencé à espérer une vie normale. À présent, ils avaient tout perdu et, bien qu'il restât là à attendre, il ne croyait plus revoir Temüdjîn dans la ravine. Si le père ciel était juste, il ferait pleuvoir les malheurs sur Eeluk et ses féaux, mais cela aussi n'était qu'un rêve. Il n'y avait pas de justice en ce monde, où les hommes mauvais prospéraient. Kachium s'efforçait de ne pas sombrer dans le désespoir, et il y avait des moments où sa haine était aussi féroce que celle de Temüdjîn. Justice, réclamait-elle. Vengeance.

Il plongeait les doigts dans le sac en toile pour y prendre le dernier morceau de viande, l'avalait. Quelque part à l'ouest, Hoelun chevauchait peut-être vers le danger et il n'était pas là pour tuer pour elle, mourir avec elle. Seule l'obstination le maintenait à son poste tandis que les jours passaient.

Temüdjîn avisa deux hommes au loin, sur une colline. Son cœur s'envola à la pensée que c'étaient peut-être Arslan et son fils, mais il s'assura toutefois que son arc était encordé et prêt à tirer. Si c'étaient des pillards, il leur ferait rôtir le foie à petit feu, il le jurait. Ses blessures ne l'empêcheraient pas de bander l'arc de Basan, et il n'était pas d'humeur charitable après ce qu'il avait enduré.

Il avait chevauché cinq jours, du couchant au couchant, comme il avait demandé à Arslan de le faire. La ravine était encore loin de cet endroit désolé, mais il savait maintenant qu'il pouvait faire confiance aux hommes qui avaient fui Eeluk. À la différence de Yesugei, le nouveau khan des Loups n'était pas assez rusé pour penser aussi loin. De la main, Temüdjîn se protégea les yeux du soleil pour regarder les deux cavaliers descendre une pente raide, penchés en arrière sur leur selle pour garder l'équilibre. L'un d'eux sauta à terre et marcha seul vers lui en levant les bras. Le geste était clair et Temüdjîn agita son arc en réponse. Ce ne pouvait être qu'Arslan.

Temüdjîn avançait, prêt à décocher sa flèche. L'homme l'avait sauvé de la fosse mais il faudrait beaucoup de temps au jeune Loup pour refaire confiance à quiconque. Il s'arrêta, laissa Arslan franchir les derniers pas qui les séparaient, remarqua la sûreté du pas du forgeron sur l'herbe élastique. Il avait la même assurance que Yesugei. Au souvenir de son père, Temüdjîn ressentit soudain une douleur qui ne monta pas jusqu'à son visage.

— Je savais que tu leur échapperais, dit Arslan en souriant. Je ne t'attendais pas si tôt, cependant, et je vois que tu t'es trouvé une bonne jument...

— C'est un cadeau d'un homme qui n'a pas oublié mon père,

répondit Temüdjin avec raideur. Dis-moi, que se passe-t-il, maintenant ?

— Maintenant, tu fais signe à mon fils de nous rejoindre et nous nous asseyons pour manger ensemble. Comme c'est notre camp, je t'offre l'hospitalité.

Temüdjin s'éclaircit la gorge. Il avait envers Arslan une dette immense et ce fardeau lui pesait.

— Pourquoi m'as-tu aidé ?

Le forgeron leva les yeux vers le visage contusionné de Temüdjin, remarqua la façon dont il était affaissé sur sa selle. Yesugei aurait été fier d'un tel fils, pensa-t-il.

— J'ai prêté allégeance à ton père. Tu es son fils aîné survivant.

Les yeux de Temüdjin brillèrent quand il songea à son frère aîné. Cet homme aurait-il accordé son aide à Bekter ? Il ne pouvait que s'émerveiller des tours que jouait le destin.

— Tu ne me connais pas.

— Non, reconnu Arslan. J'aurais pu te laisser croupir dans ton trou, mais je ne suis pas homme à rester les bras croisés. Même si je n'avais pas connu ton père, je t'aurais tiré de cette fosse.

Temüdjin rougit.

— Je... je t'en suis reconnaissant, dit-il en détournant les yeux.

— Nous n'en parlerons plus. C'est du passé. Tu ne me connais pas non plus, mais tu apprendras que ma parole est d'acier.

Temüdjin ramena brusquement ses yeux sur Arslan, chercha sur son visage une expression moqueuse, n'en vit pas trace.

— Oui, ton père répétait souvent ces mots, poursuivit l'armurier. Je les ai crus et ils m'ont attiré vers lui. Si tu es la moitié de l'homme qu'il était, mon fils et moi te ferons serment d'allégeance et lierons notre sort à ta lignée.

Temüdjin sentit la force sereine de cet homme. Il ne portait pas d'armes mais la jument avait reculé de trois pas tandis qu'il parlait, devinant en lui, tout comme son cavalier, un prédateur parfaitement maître de lui. Le jeune Loup se demanda si Arslan pensait qu'une armée de guerriers attendait son retour. L'idée le traversa qu'un homme qui attachait autant de prix à sa parole la respecterait même après avoir découvert que cette armée se réduisait à quelques frères décharnés cachés dans les collines.

— Je n'ai ni tribu ni richesses, déclara-t-il. Je n'ai que ma famille. Je n'ai rien à vous offrir, à toi et à ton fils. Si tu choisis de partir de ton côté, j'irai du mien et te garderai à jamais ma reconnaissance pour ton aide.

— « Je suis la terre et les os des collines », as-tu dit, lui rappela Arslan. Je crois que tu parlais avec les mots de ton père. Je te suivrai.

— Alors, appelle ton fils, s'impacienta soudain Temüdjin.

Sa captivité l'avait changé. Survivre ne lui suffisait plus et il imaginait en regardant Arslan une piste de feu et de sang qui aboutissait aux tentes d'Eeluk. Il l'avait vue aux heures les plus sombres, dans la fosse. Alors que les mouches bourdonnaient autour de lui, son esprit s'enflammait.

Jelme approcha ; Temüdjïn descendit de cheval et rejoignit les deux hommes en claudiquant.

— Si vous m'appellez khan, votre volonté ne vous appartiendra plus, dit-il, se souvenant que son père avait prononcé ces mots. Agenouillez-vous devant moi.

Jelme et son père plièrent le genou et Temüdjïn posa ses mains écorchées sur leurs têtes.

— Je vous demande sel, lait, chevaux, yourtes et sang ! clama-t-il.

— Ils sont à toi, seigneur, répondirent ensemble les deux hommes.

— Alors vous êtes mes frères et nous sommes une tribu, déclara Temüdjïn. Nous sommes un peuple.

Ils relevèrent la tête, frappés par le ton du jeune homme et tout ce qu'il signifiait. Le vent se leva, soufflant des montagnes. Temüdjïn tourna les yeux dans la direction de l'endroit où sa famille devait se cacher. Il savait qu'il trouverait sa tribu parmi des hommes rejetés par tous, parmi les vagabonds et les bergers isolés. Des hommes comme Horghuz, assassiné par Tolui. Ils étaient peu nombreux mais durcis au feu. Bannis, ils aspiraient comme lui à retrouver une tribu, à avoir une chance de se venger d'un monde qui les avait abandonnés.

— Tout commence ici, murmura Temüdjïn. J'en ai assez de me cacher. Qu'ils se cachent à présent de moi.

Lorsque Kachium vit trois hommes approcher par le sud, il redescendit dans la ravine avec son arc et son carquois. Il connaissait le terrain mieux que quiconque et dévala la pente, sautant par-dessus des arbres abattus. Il prit position près de l'endroit où ils passeraient, se cacha dans les fourrés. La haine au cœur, il se prépara. Si ces hommes étaient Tolui et Basan revenant avec leur prisonnier, il prendrait le risque de tirer deux coups difficiles et mettrait son adresse à l'épreuve. Il s'était longuement entraîné et ni Khasar ni Temüdjïn ne le surpassaient à l'arc. Prêt à tuer, il attendit en silence le bruit des sabots.

Lorsque les cavaliers apparurent, Kachium reconnut son frère et son cœur s'emballa. Sa vue lui redonna courage. Il pinça les lèvres et se rendit alors seulement compte qu'il avait prononcé à voix basse le nom de Temüdjïn.

Je suis resté trop longtemps seul, pensa-t-il en pointant sa flèche

sur le plus âgé des deux hommes accompagnant son frère.

Il hésita, observa attentivement l'attitude de chacun. Temüdjin se tenait droit sur sa selle et aucune corde, apparemment, ne le liait aux deux autres. Pensaient-ils qu'il ne s'enfuirait pas au galop à la première occasion ? Il y avait quelque chose de bizarre dans cette absence de corde et Kachium ajusta sa prise sur son arc bandé. Il ne les laisserait pas passer – il ne le pouvait pas – mais s'il tirait un coup de semonce il perdrait toute chance de les abattre par surprise. Les deux hommes étaient armés mais leurs arcs n'étaient pas encordés. Ils ne chevauchaient pas comme s'ils traversaient un territoire ennemi. Kachium vit qu'ils avaient de longs sabres comme celui que Yesugei portait à la hanche. Tout cela était étonnant et, pendant qu'il hésitait, ils étaient arrivés devant l'endroit où il était tapi.

Il risqua le tout pour le tout.

— Temüdjin ! cria-t-il.

Il se dressa, la corde de son arc près de l'oreille.

Temüdjin l'aperçut du coin de l'œil.

— Ne tire pas ! Ne tire pas, Kachium !

Rapides comme des chats, les deux inconnus avaient sauté à terre, protégés par le corps de leur monture. Temüdjin descendit lui aussi de son cheval mais avec une maladresse poignante. Il s'approcha en boitant et Kachium, le cœur battant, courut vers lui, le prit dans ses bras. Les Loups avaient fait souffrir son frère mais il était là, il vivait. Tout irait bien.

— Je ne savais pas si ces hommes étaient des amis ou des ennemis... commença Kachium, le souffle court, tout excité.

Temüdjin le calma d'une tape sur la nuque.

— Des féaux, mon frère. Arslan et Jelme, qui m'ont tiré de ma captivité. L'esprit de notre père nous les a envoyés.

Kachium se tourna vers les deux hommes qui approchaient.

— Alors, soyez les bienvenus dans mon camp. J'ai deux canards pour vos estomacs si vous avez faim. J'ai hâte d'entendre cette histoire.

Temüdjin hochla la tête et Kachium se rendit compte qu'il n'avait pas souri une seule fois depuis leurs retrouvailles. Son frère avait changé pendant son absence, il était devenu plus sombre sous le poids de l'expérience.

— Nous passerons la nuit ici, confirma Temüdjin. Où sont ma mère et les autres ?

— Dans l'Ouest. Je suis resté ici au cas où tu réussirais à revenir. Je... je m'apprêtais à partir. J'avais perdu espoir de te revoir.

— Ne perds jamais foi en moi, petit frère. Ma parole est d'acier, je reviens toujours.

Kachium sentit avec surprise des larmes dans ses yeux. Il battit

des cils pour les chasser, gêné devant ces inconnus. Resté trop longtemps seul, il avait totalement perdu son aptitude à montrer un visage impassible. Il lutta pour refouler son émotion et suggéra :

— Venez. Je vais faire cuire la viande.

— Bien, approuva Temüdjîn. Nous aurons du chemin à parcourir dès demain. Je veux rattraper notre mère.

Les trois hommes suivirent Kachium jusqu'à son camp, un lieu humide à peine digne de ce nom, quelques vieux os autour d'une fosse remplie de cendres froides. Il s'agenouilla pour allumer un feu.

— Il y a une famille isolée à une demi-journée de cheval à l'ouest, dit-il en maniant silex et couteau. Trois hommes et deux femmes. Ils sont passés ici hier soir.

Il décela une lueur d'intérêt dans le regard de son frère et se méprit sur son sens.

— Nous pouvons les éviter si nous descendons droit vers le sud avant de couper par les collines noires, proposa-t-il, grognant de satisfaction quand une flamme s'éleva des brins d'herbe sèche.

Les yeux rivés sur le feu naissant, Temüdjîn déclara :

— Je ne veux pas les éviter, frère. Ils l'ignorent peut-être mais ils sont de mon sang, tout autant que toi.

Kachium se retourna pour le regarder.

— Je ne comprends pas, dit-il, voyant Arslan et Jelme échanger un coup d'œil. Qu'avons-nous à attendre de ces vagabonds ?

— Ils sont la grande tribu, murmura Temüdjîn, presque pour lui-même.

Sa voix était si basse que Kachium dut tendre l'oreille pour l'entendre.

— Je leur redonnerai une famille, poursuivit Temüdjîn. Je les rassemblerai, je les rendrai durs et je les enverrai contre ceux qui ont assassiné notre père. J'écirai le nom de Yesugei avec du sang tatar et, quand nous serons suffisamment forts, je reviendrai du nord et je disperserai les Loups dans la neige.

Kachium frissonna. C'était peut-être un effet de son imagination mais il avait cru entendre de vieux os cliqueter dans le vent.

DEUXIÈME PARTIE

Khasar attendait sous la neige, le visage engourdi par le froid malgré la couche de graisse de mouton. Il ne pouvait s'empêcher de s'apitoyer sur lui-même. Ses frères semblaient avoir oublié que c'était son seizième anniversaire. Il tira la langue, tenta d'attraper un flocon. Cela faisait trop longtemps qu'il était là, il s'ennuyait, il se sentait las. Il se demanda s'il se trouverait une femme dans le camp tatar, distant d'une centaine de pas. Le vent était mordant et, au-dessus de sa tête, les nuages filaient, chassés comme des chèvres blanches avant l'orage. L'image née de ces mots lui plut. Il faudrait qu'il s'en souvienne pour les répéter à Hoelun lorsqu'ils rentreraient, après la razzia. Khasar envisagea de s'accorder une rasade d'arkhi pour se réchauffer mais se rappela les recommandations d'Arslan et résista à la tentation. Le forgeron n'avait versé qu'une coupe du précieux liquide dans la seconde gourde en cuir.

« Je ne veux pas que tu sois saoul. Si les Tatars parviennent jusqu'à toi, nous aurons besoin d'une main ferme et d'un œil clair. »

Khasar avait beaucoup d'estime pour les deux hommes que Temüdjïn avait ramenés, en particulier le plus âgé. Parfois, Arslan lui rappelait son père.

Un mouvement lointain le tira de ses réflexions. Il peinait à se concentrer sur sa tâche alors qu'il avait l'impression de geler lentement. Finalement, il valait mieux boire l'eau-de-vie qu'avoir trop froid pour agir. Il remua avec précaution pour ne pas briser la couche de neige dont il avait recouvert son *deel* et la couverture.

L'alcool lui piqua les gencives mais il l'avalait aussitôt, sentit sa chaleur gagner sa poitrine, ses poumons. Les sens réveillés, il eut la confirmation que cela bougeait effectivement dans le camp tatar. Khasar était allongé à l'ouest, invisible sous la neige. Il vit des silhouettes courir et, quand le vent tomba, il entendit des cris : Temüdjïn avait attaqué. Ils sauraient maintenant s'ils n'affrontaient qu'un petit groupe de Tatars ou l'embuscade contre laquelle Arslan les avait mis en garde. Les Tatars avaient offert une récompense pour la poignée de pillards qui s'étaient introduits sur leurs terres. Cela avait eu pour seul effet d'aider Temüdjïn à recruter des guerriers parmi les familles isolées en prenant leurs femmes et leurs enfants sous sa protection et en les traitant avec respect. Les Tatars aidaient Temüdjïn

à se créer une tribu dans la steppe glacée.

Khasar entendit les claquements sourds des flèches. À cette distance, il ne pouvait dire si elles provenaient d'arcs tatars, mais cela n'avait pas d'importance. Temüdjin lui avait ordonné de rester caché à cet endroit sous une couverture blanche et c'était ce qu'il ferait. Entendant des chiens aboyer, il espéra que quelqu'un les abattrait avant qu'ils puissent menacer Temüdjin. Son frère avait encore peur de ces animaux et il ne devait pas montrer de faiblesse devant les nouvelles recrues, dont certaines n'avaient pas encore toute confiance en lui.

Khasar sourit. Temüdjin préférait accueillir des guerriers ayant femme et enfants. Ils ne le trahiraient pas alors que leur famille était restée au camp sous l'œil de Hoelun. Toutefois, la menace n'était jamais exprimée et elle n'existait peut-être que dans l'esprit de Khasar. Son frère était cependant assez intelligent pour avoir eu cette idée, il le savait.

Khasar plissa les yeux et les battements de son cœur s'accéléchèrent lorsqu'il vit deux silhouettes jaillir du camp. Il reconnut Temüdjin et Jelme, constata qu'ils couraient l'arc à la main. Derrière eux, lancés eux aussi à vive allure, six Tatars vêtus de fourrures hurlaient en montrant des dents jaunes.

Temüdjin et Jelme passèrent devant Khasar sans baisser la tête vers lui. Il attendit que les guerriers tatars se rapprochent puis se dressa soudain, tel un démon vengeur, amenant la corde de son arc vers son oreille droite. Deux hommes tombèrent sous ses flèches, les autres s'arrêtèrent, sidérés.

Sans leur laisser le temps de se ressaisir et de fondre sur Khasar, Temüdjin et Jelme, qui avaient stoppé leur course et s'étaient retournés, tirèrent. Khasar eut le temps de décocher une dernière flèche qui transperça la gorge pâle de l'ennemi le plus proche. L'homme empoigna le trait et réussit presque à l'arracher de sa chair avant de s'effondrer. Khasar eut un frisson en le regardant mourir. Les Tatars portaient des *deels* très semblables au sien, mais les hommes du Nord avaient la peau blanche et semblaient insensibles à la douleur. Ils mouraient cependant aussi facilement que les chèvres et les moutons.

Temüdjin et Jelme récupérèrent leurs flèches en les extrayant des cadavres de la pointe de leur couteau. Le visage éclaboussé de sang, Temüdjin tendit à Khasar une demi-douzaine de projectiles ruisselants. Sans dire un mot, il pressa l'épaule de son frère puis repartit vers le camp tatar en courant, la tête baissée, l'arc au ras du sol. Khasar rangea soigneusement les flèches dans son carquois, enveloppa la corde de son arc d'un linge huilé pour la tenir au sec et reprit sa position sous la neige.

— Pas d'embuscade, Arslan ! cria Temüdjîn de l'entrée du camp tatar.

Le forgeron haussa les épaules. Cela ne signifiait pas qu'il n'y en aurait pas une un jour. Il serait trop facile de leur tendre un piège si Temüdjîn se jetait sur toutes les occasions de pillage qu'on lui offrait.

Le jeune khan passa devant les yourtes des Tatars abattus. Les femmes avaient commencé à pleurer et leurs lamentations le faisaient sourire. Elles étaient signe de victoire et Arslan n'avait jamais vu homme plus dépourvu de remords que le fils de Yesugei.

Arslan leva la tête vers les flocons qui tombaient doucement sur ses cheveux et ses cils. Il avait vécu quarante hivers, avait engendré trois fils dont un seul vivait encore. S'il ne lui en était resté aucun, il aurait passé les dernières années de sa vie loin des tribus, peut-être dans les montagnes, où seuls les plus résistants survivaient. Avec Jelme, il devait penser en père. Il savait qu'un jeune homme avait besoin de la compagnie de gens de son âge, de la possibilité d'avoir une femme et des enfants.

Le forgeron sentit la morsure du froid à travers le *deel* matelassé qu'il avait pris à un Tatar mort. Il ne s'attendait pas à se retrouver tenant un tigre par la queue. Il s'inquiétait de voir Jelme vénérer Temüdjîn comme un héros alors que celui-ci avait à peine dix-huit ans. De son temps, un khan était un homme assagi par les années et les batailles. Il ne pouvait cependant reprocher leur courage aux fils de Yesugei, et Temüdjîn n'avait pas perdu un seul homme au cours de ses razzias. Avec un soupir, Arslan se demanda si cette chance pouvait durer.

— Tu mourras de froid si tu restes planté là sans bouger, fit une voix derrière lui.

Arslan découvrit en se retournant le visage de Kachium. Le frère de Temüdjîn était à coup sûr capable de se déplacer sans bruit. Il l'avait vu à l'œuvre avec un arc et ne doutait plus que le jeune homme aurait pu les abattre de sa cachette quand ils avaient rejoint la ravine. Tous les membres de cette famille avaient quelque chose de particulier et le forgeron se dit qu'ils étaient promis à la gloire ou à une mort prématurée. Dans un cas comme dans l'autre, semblait-il, Jelme serait avec eux.

— Je ne sens pas le froid, mentit Arslan en se forçant à sourire.

Kachium ne s'était pas lié d'amitié avec lui comme l'avait fait Khasar, mais sa réserve naturelle fondait lentement. Arslan avait remarqué la même froideur chez bon nombre de ceux qui rejoignaient le camp de Temüdjîn. Ils venaient parce que le jeune khan les acceptait, mais des hommes ayant vécu aussi longtemps sans tribu

perdaient difficilement leurs habitudes. Les hivers étaient trop cruels pour qu'on accorde facilement sa confiance.

Le forgeron avait remarqué que Temüdjïn choisissait avec soin les hommes qui l'accompagnaient dans ses razzias. Ceux qui avaient besoin d'être constamment rassurés, il laissait Khasar s'en occuper avec ses manières rudes et son humour. D'autres ne cessaient de douter qu'après avoir vu Temüdjïn risquer sa vie à leurs côtés. La peur lui était étrangère et il marchait vers les sabres brandis avec la certitude qu'il ne se retrouverait pas seul. Jusqu'ici, ils l'avaient suivi. Arslan espérait, pour le bien de tous, que cela durerait.

— Pillerait-il encore ? demanda-t-il tout à trac. Les Tatars ne le supporteront plus longtemps.

— Nous épierons leurs camps avant d'attaquer, répondit Kachium. De toute façon, ils sont lents et empotés en hiver. Temüdjïn dit qu'on peut encore continuer des mois comme ça.

— Mais toi, tu sais bien que non. Ils nous attireront en nous offrant une proie facile et nous tomberons sur des yourtes bourrées de guerriers. Tôt ou tard, ils nous tendront un piège.

— Ce ne sont que des Tatars, répondit Kachium en souriant. Nous sommes capables d'abattre tous ceux qu'ils enverront contre nous.

— Ils pourraient bien être des milliers, si vous persistez à les provoquer. Quand viendra le dégel, c'est une armée qu'ils enverront.

— J'espère bien. Temüdjïn pense que c'est le seul moyen d'inciter les tribus à s'unir. Il dit qu'il nous faut un ennemi qui menace nos terres et je le crois.

Kachium tapota l'épaule d'Arslan comme pour le rassurer avant de s'éloigner sous la neige. Le forgeron en fut si surpris qu'il ne réagit pas. Il ne tenait pas le tigre par la queue mais par les oreilles, et il avait la tête dans sa gueule. Arslan entendit des pas derrière lui puis la seule voix qu'il aimait :

— Père ! Tu vas mourir de froid, dit Jelme.

— Je sais, je sais, soupira-t-il. Je ne suis pas aussi vieux que vous semblez tous le penser.

Il regarda son fils approcher d'un pas souple et énergique, les yeux brillants, enivré par la victoire. Le cœur débordant d'amour, il se rendit compte que le jeune homme était impatient de rejoindre les autres. Temüdjïn tenait sans doute déjà un nouveau conseil de guerre pour préparer un autre assaut contre la tribu qui avait tué son père. Chaque coup de main était plus audacieux et plus difficile que le précédent. Les nuits étaient souvent agitées, passées à boire et à jouir des captives. Le matin, c'était différent, et Arslan ne pouvait pas reprocher à son fils la compagnie de ses nouveaux amis. Au moins, Temüdjïn avait du respect pour l'adresse de Jelme à l'arc et à l'épée.

— Es-tu blessé ? demanda Arslan.

Son fils sourit, découvrant de petites dents blanches.

— Pas une égratignure. J'ai abattu trois Tatars avec mon arc, un quatrième avec mon sabre en portant le coup que tu m'as appris.

Jelme mima la botte et Arslan approuva de la tête.

— Il est excellent si l'adversaire est déséquilibré.

Le forgeron espérait que son fils sentirait la fierté qu'il éprouvait et qu'il n'arrivait pas à exprimer.

— Je me souviens de te l'avoir enseigné, poursuivit-il avec gaucherie.

Il ne trouvait pas les mots. Il s'était creusé entre eux un fossé qu'il ne savait comment combler.

Jelme fit un pas vers lui, lui pressa le bras. Arslan se demanda si son fils avait pris avec Temüdjün cette habitude du contact physique. Pour quelqu'un de sa génération, c'était une intrusion dans son intimité et il devait toujours réprimer l'envie de la repousser. Pas avec son fils, toutefois. Il l'aimait trop pour s'en offusquer.

— Tu veux que je reste avec toi ? demanda Jelme.

Le forgeron eut un rire teinté de tristesse. Ces jeunes gens étaient d'une arrogance qui le peinait mais, avec la venue de familles isolées, ils s'étaient transformés en une bande de pillards qui ne mettaient jamais en question l'autorité de leur chef. Arslan avait vu des liens de confiance se nouer entre eux et quand son moral était bas il se demandait s'il devrait un jour voir son fils mourir avant lui.

— Je vais inspecter le camp pour m'assurer qu'aucune surprise ne viendra troubler mon sommeil cette nuit, répondit-il. Va.

Il se força à sourire et Jelme, laissant enfin libre cours à son excitation, s'élança vers les tentes blanches d'où montait déjà le bruit des réjouissances. Les Tatars de ce camp s'étaient beaucoup éloignés de leur tribu, songea Arslan. Sans doute étaient-ils à la recherche de la bande même qui avait exterminé les leurs sans merci. La nouvelle parviendrait rapidement aux khans locaux, qui réagiraient. Ils ne pouvaient se permettre de tolérer ces razzias, que Temüdjün le comprenne ou non. À l'est, les grandes cités des Jin, toujours à l'affût des faiblesses de leurs ennemis, avaient probablement envoyé leurs espions.

En parcourant le camp, il croisa deux hommes qui faisaient de même et il dut à nouveau réviser son opinion sur Temüdjün. Le jeune guerrier écoutait, même s'il n'aimait pas demander conseil. Cela méritait d'être retenu.

Alors qu'il faisait crisser sous ses pieds une neige de plus en plus épaisse, le forgeron entendit des sanglots étouffés provenant d'un boqueteau proche des yourtes tatares. Il dégaina son sabre, se figea. C'était peut-être un piège mais il ne le pensait pas. Les femmes du camp n'avaient eu le choix qu'entre se terrer dans les tentes ou se

cacher à sa lisière. En été, elles auraient attendu dans les fourrés le départ des pillards avant de rejoindre à pied leur tribu. Pas en hiver, pas sous la neige.

Arslan n'avait pas vécu quarante ans sans acquérir une certaine prudence et il tenait encore son sabre devant lui quand il découvrit le visage d'une jeune femme qui n'avait pas la moitié de son âge. Avec un sourire satisfait, il rengaina son arme et tendit la main pour l'aider à se lever. Comme elle le fixait sans bouger, il eut un rire de gorge.

— Tu auras besoin de quelqu'un pour te réchauffer cette nuit, jeune fille. Tu seras mieux lotie avec moi qu'avec un plus jeune, je crois. Les hommes de mon âge ont moins d'énergie, pour commencer.

La jeune femme gloussa. Arslan présuma qu'elle n'avait aucun lien de parenté avec les guerriers morts mais décida quand même de bien cacher ses couteaux avant de s'endormir. Plus d'un homme avait été éborgné par une captive au doux sourire.

Elle prit sa main et il la hissa sur son épaule, lui tapota la croupe en traversant le camp dans l'autre sens. Il fredonnait quand il trouva une yourte avec un poêle et un lit chaud où ils seraient à l'abri de la neige.

Temüdjîn serra le poing de plaisir lorsque ses hommes firent le compte des morts. Les cadavres tatars ne parleraient pas mais ils étaient trop nombreux pour n'être qu'un groupe de chasseurs, en particulier au cœur de l'hiver. Kachium pensait qu'ils étaient probablement des pillards comme eux.

— Nous garderons les chevaux, dit Temüdjîn à ses compagnons.

L'outre d'arkhi passait de main en main, l'humeur était joyeuse. Dans peu de temps, ils seraient ivres et chanteraient, ils auraient peut-être envie d'une femme, bien que ce camp n'offrît rien de bien alléchant. Temüdjîn avait été déçu de découvrir que la plupart des femmes étaient de ces robustes matrones que les hommes emmènent dans la steppe pour cuisiner et coudre plutôt que pour satisfaire leur concupiscence. Il fallait encore trouver une épouse à Khasar et à Kachium et, en sa qualité de khan, il devait rassembler autour de lui le plus grand nombre possible de familles loyales.

Des vieilles femmes avaient été interrogées sur leurs hommes mais, naturellement, elles prétendaient ne rien savoir. Temüdjîn en observait un spécimen particulièrement décati qui remuait un ragoût de mouton dans la yourte qu'il avait choisie pour sienne. Peut-être devrait-il le faire goûter à quelqu'un d'autre avant de le manger, se dit-il, se moquant aussitôt de son excès de méfiance.

— As-tu tout ce dont tu as besoin, vieille mère ? demanda-t-il.

La Tatare se retourna pour le regarder et cracha par terre.

Temüdjin éclata de rire. C'était une des grandes vérités de la vie : aussi furieux que soit un homme, il peut être intimidé par une démonstration de force. Personne, en revanche, ne peut intimider une femme en colère. Oui, il devrait peut-être faire goûter ce ragoût, finalement.

— À moins que la neige n'ait recouvert des corps, nous avons fait vingt-sept morts, dit-il, y compris la vieille femme que Kachium a abattue.

— Elle se précipitait sur moi avec un couteau, répliqua Kachium, vexé. Si tu l'avais vue, tu aurais tiré ta flèche, toi aussi.

— Alors, remercie les esprits de ne pas avoir été blessé, suggéra Temüdjin avec le plus grand sérieux.

Kachium roula des yeux tandis que plusieurs des autres hommes présents s'esclaffaient. Il y avait là Jelme, les épaules encore couvertes de neige, ainsi que trois frères, arrivés depuis un mois seulement. Ils étaient si novices, si verts, qu'on croyait sentir sur eux une odeur de mousse mais Temüdjin les avait désignés pour qu'ils se tiennent à ses côtés dans les premiers moments chaotiques du combat sous la neige.

Kachium échangea un coup d'œil avec Temüdjin après avoir regardé dans leur direction. L'infime hochement de tête de son aîné suffit à Kachium pour qu'il accueille les trois frères comme étant de son propre sang. Cette acceptation n'était pas feinte maintenant qu'ils avaient fait leurs preuves et les trois hommes, radieux, savouraient pleinement leur première victoire. L'arkhi était au chaud sur le poêle et chacun d'eux en avala de longues rasades pour chasser le froid avant que le ragoût redonne des forces à leurs membres fatigués. Ils avaient tous mérité ce repas et l'humeur était légère.

Temüdjin s'adressa au plus âgé des trois, un petit homme vif à la peau sombre et aux cheveux emmêlés. Il appartenait autrefois aux Oïrats, mais une dispute avec le fils du khan l'avait contraint à fuir avec ses frères avant que le sang ne coule.

— Batu ? Il est temps que mon frère Khasar vienne se réchauffer, je pense. Il n'y aura plus de surprise cette nuit.

Tandis que le nommé Batu se levait, Temüdjin se tourna vers Jelme.

— J'imagine que ton père inspecte le camp ?

Rassuré par le sourire de Temüdjin, le jeune guerrier acquiesça de la tête.

— Je n'en attends pas moins de lui, reprit le khan. C'est un homme minutieux. Peut-être le meilleur de nous tous.

Il fit signe à la vieille Tatare de le servir. Elle hésita, envisageant clairement un refus, puis changea d'avis et lui apporta une part de la viande fumante.

— Merci, vieille mère.

Il porta la cuillère à sa bouche.

— Délicieux. Je ne crois pas avoir jamais rien goûté de meilleur que la nourriture d'un autre mangée sous sa tente. Si j'avais en plus sa jeune femme et ses filles pour me distraire, je serais comblé !

Ses compagnons éclatèrent de rire en recevant leur part du ragoût et se mirent à l'engloutir comme des bêtes sauvages. Plusieurs d'entre eux avaient presque perdu toute humanité au cours des années passées loin des tribus, mais Temüdjîn appréciait précisément cette férocité. Il ne leur viendrait jamais à l'idée de discuter ses ordres. S'il leur ordonnait de tuer, ils tueraient à en avoir du sang jusqu'aux coudes. En conduisant sa famille vers le nord, il les avait trouvés dispersés dans la steppe. Les plus violents vivaient totalement seuls, et deux ou trois d'entre eux ressemblaient trop à des chiens enragés pour qu'on pût leur faire confiance. Ceux-là, il les avait entraînés à l'écart pour les abattre rapidement avec le premier sabre qu'Arslan avait forgé pour lui.

En mangeant, Temüdjîn songeait aux mois écoulés depuis son retour dans sa famille. Il n'aurait pas imaginé alors chez ces hommes une telle faim, un tel désir d'être de nouveau acceptés. Cela ne s'était pas toujours passé sans problème, cependant. Une famille les avait rejoints un jour dans l'unique but de repartir dans la nuit même avec tout ce qu'elle pourrait emporter. Temüdjîn et Kachium avaient poursuivi les voleurs et les avaient ramenés au camp avec leur butin pour les montrer aux autres avant de les abandonner aux bêtes sauvages. Connaissant ceux qu'il avait décidé d'accueillir, Temüdjîn ne pouvait se permettre aucune faiblesse s'il ne voulait pas se faire tailler en pièces.

Khasar entra avec Batu, secoua délibérément son *deel* près de Temüdjîn et de Kachium pour faire tomber sur eux la neige accrochée au vêtement. Ils jurèrent, baissèrent la tête pour éviter les flocons.

— Tu m'avais oublié, hein ? accusa Khasar.

— Pas du tout ! Tu étais ma botte secrète en cas de dernière attaque quand nous serions tous en train de manger...

Khasar lança un regard noir à son frère avant d'aller prendre son bol de ragoût. Temüdjîn se pencha vers Kachium et murmura, assez fort pour que tout le monde l'entende :

— J'avais oublié qu'il était encore dehors.

— Je le savais ! rugit Khasar. J'étais quasiment gelé mais je me répétais, « Temüdjîn n'a pas pu t'abandonner, il va revenir d'un moment à l'autre pour te dire d'aller te mettre au chaud »...

Amusés, ses compagnons le virent fourrer une main sous sa tunique.

— Je crois que j'ai une couille gelée, gémit-il. C'est possible ? On dirait un glaçon.

Temüdjin rit tellement du ton plaintif de son cadet qu'il faillit renverser le reste de son ragoût.

— Tu t'es bien conduit, frère, dit-il. Je n'aurais pas posté à cet endroit un homme en qui je n'aurais pas eu confiance.

Il raconta aux autres comment Khasar et Jelme avaient abattu les guerriers tatars sortis du camp. Le sang échauffé par l'arkhi, les autres répondirent par des histoires de leur cru, certaines narrées avec humour, d'autres, sombres et mélancoliques, apportant une touche hivernale dans la chaleur de la yourte. Peu à peu, ils partageaient leurs expériences. Dans son enfance, le petit Batu ne s'était pas entraîné autant au tir à l'arc que les fils de Yesugei, mais il était rapide comme l'éclair avec un couteau et affirmait qu'aucune flèche ne pouvait le toucher s'il voyait l'archer la tirer. Jelme était l'égal de son père à l'arc et au sabre, et si froidement compétent que Temüdjin en faisait souvent son second. Le khan était reconnaissant aux esprits pour tous ceux qui avaient rejoint sa famille.

Il lui arrivait encore de rêver qu'il était de retour dans la fosse puante et attendait son exécution. Parfois, son corps était indemne, parfois à vif et saignant. C'était dans son trou que lui était venue l'idée étrange qui brûlait encore en lui. Il n'y avait qu'une seule tribu dans la steppe. Loups, Olkhunuts ou vagabonds sans tribu, ils parlaient tous la même langue et étaient unis par le sang. Il savait cependant qu'il serait plus facile de passer une corde autour du brouillard que de rassembler les tribus après mille ans de guerre. Il avait commencé à le faire mais ce n'était justement qu'un début.

— Que ferons-nous une fois que nous aurons fini de compter nos nouveaux chevaux ? lui demanda Kachium, le tirant de ses pensées.

Les autres cessèrent de manger pour entendre la réponse.

— Je crois que Jelme pourrait commander la prochaine razzia, dit Temüdjin.

Le fils d'Arslan leva les yeux de son bol, la bouche grande ouverte.

— Ne risque pas la vie de mes hommes, continua le jeune khan, mais si tu repères un petit groupe de Tatars, écrase-le en souvenir de mon père. Ils n'appartiennent pas à notre peuple. Ils ne sont pas des Mongols comme nous. Que les Tatars nous craignent !

— Tu as quelque chose d'autre en tête ? demanda Kachium, qui connaissait son frère.

— Il est temps pour moi de retourner chez les Olkhunuts réclamer ma femme. Il te faut aussi une bonne épouse. Khasar prétend qu'il lui en faut une mauvaise. Nous avons tous besoin d'enfants pour perpétuer la lignée. Les Olkhunuts ne nous rejeteront plus à présent, quand nous nous présenterons chez eux.

Temüdjin se tourna vers Jelme, le fixa de ses yeux jaunes dont le

jeune homme ne put longtemps soutenir l'intensité.

— Je ramènerai d'autres hommes maintenant que je sais où les chercher. Pendant mon absence, tu auras pour tâche de harceler les Tatars et de leur faire redouter le printemps.

Jelme et Temüdjin tendirent les bras et chacun d'eux pressa les avant-bras de l'autre pour sceller leur accord.

— Je les plongerai dans la terreur, promit le fils d'Arslan.

Temüdjin oscillait devant la yourte qu'Arslan s'était choisie et écoutait, amusé que le forgeron ait finalement trouvé une femme. Le jeune khan n'avait jamais connu homme plus tendu. Au demeurant, il ne connaissait personne qu'il souhaitait davantage avoir près de lui au combat, excepté son père. Peut-être parce que Arslan était de la génération de Yesugei, Temüdjin découvrait qu'il pouvait le respecter sans se hérissier, sans chercher à faire ses preuves dans chacun de ses mots ou de ses gestes.

Il hésita avant de déranger l'homme dans son accouplement mais, maintenant que sa décision était prise, il avait l'intention de partir pour le sud dès le matin et il voulait être sûr qu'Arslan l'accompagnerait.

Ce n'était pas une mince demande à lui faire. Tout le monde pouvait voir que le forgeron s'inquiétait pour son fils chaque fois que les flèches volaient. En le contraignant à laisser Jelme seul dans la froidure du Nord, il mettrait sa loyauté à l'épreuve mais Temüdjin ne pensait pas qu'il lui ferait défaut. Sa parole était d'acier, après tout.

Le jeune khan tendit une main vers la portière en feutre, arrêta son geste. Que le forgeron ait son moment de plaisir et de paix. Au matin, ils reprendraient le chemin du Sud. Temüdjin sentit une bile amère remuer en lui à la pensée des plaines de son enfance. La terre se souvenait.

Temüdjin et Arslan traversaient au trot la mer herbeuse. À son étonnement, Arslan n'était pas gêné par le silence qui accompagnait leur chevauchée. Le soir, ils bavardaient autour du feu ou s'exerçaient au sabre jusqu'à être en nage. Le sabre que Temüdjin portait était remarquablement équilibré, rayé sur toute sa longueur d'une rainure permettant au sang de s'écouler des plaies qu'il ouvrait. Arslan avait forgé cette arme pour lui, il lui avait appris à lui garder son tranchant, à la huiler pour éviter qu'elle ne rouille. Les muscles du bras droit saillant comme des mamelons, Temüdjin s'habituaient à son poids et, avec Arslan pour maître, son adresse augmentait chaque jour.

Les journées à cheval s'écoulaient paisiblement. Pour Arslan, c'était comme voyager avec son fils Jelme. Temüdjin chevauchait un peu devant lui ou gravissait une colline pour choisir la meilleure route vers le sud. Le jeune pillard avait une assurance tranquille qui transparaissait dans chacun de ses gestes. Arslan méditait sur les caprices du destin qui l'avaient amené à sauver Temüdjin des Loups. Dans leur petite bande, ils l'appelaient khan même s'ils étaient à peine vingt à le suivre, plus une poignée de femmes et d'enfants. Temüdjin n'en marchait pas moins à leur tête avec orgueil ; ils combattaient, accumulaient les coups de main victorieux.

Parfois, Arslan se demandait ce qu'il avait mis en branle.

Les Olkhunuts avaient maintes fois changé de camp depuis que Basan était venu chercher Temüdjin après la blessure de Yesugei. Il fallut deux lunes aux deux cavaliers rien que pour atteindre les terres entourant le mont Rouge et Temüdjin ne savait toujours pas où trouver les Olkhunuts. Il se pouvait même qu'ils aient commencé à descendre vers le sud, comme ils l'avaient fait des années plus tôt. Arslan sentait la tension croître chez son jeune compagnon quand ils interrogeaient chaque vagabond ou berger qu'ils croisaient.

Ce n'était pas facile de les aborder. Même quand ils accrochaient leurs arcs à leurs selles et qu'ils levaient les bras en l'air, ils étaient accueillis par des arcs tendus et des flèches pointées sur eux, et des regards effrayés d'enfants. Temüdjin mettait pied à terre pour parler aux hommes sans tribu quand ils ne détalait pas dès qu'ils les avaient aperçus, Arslan et lui. Il en dirigeait certains vers le nord avec la promesse d'être bien accueillis s'ils venaient en son nom. Il ne

savait pas s'ils le croyaient. Finalement, une vieille femme dépourvue de peur leur apprit que les Olkhunuts se trouvaient à l'est.

Temüdjin ne trouva pas la paix de l'esprit en traversant les terres qu'il avait connues enfant. Il demandait aussi des nouvelles des Loups, pour les éviter. Eeluk était encore dans les parages et Temüdjin ne tenait pas à tomber inopinément sur un groupe de ses chasseurs. Le moment de régler les comptes viendrait, mais pas avant qu'il ait rassemblé assez de guerriers pour s'abattre sur les yourtes des Loups comme un orage d'été.

Lorsqu'ils aperçurent le vaste camp des Olkhunuts, après avoir chevauché un mois de plus, Temüdjin arrêta son cheval, submergé par les souvenirs. Il vit la poussière soulevée par les cavaliers galopant à leur rencontre.

— Garde les mains loin de ton sabre quand ils seront là, dit-il à Arslan.

Le forgeron accueillit avec impassibilité ce conseil inutile. Temüdjin tira sur la bride de sa monture qui allongeait le cou vers une plaque d'herbe rousse. Il se souvenait de son père aussi clairement que s'il était à ses côtés, et contenait son émotion, montrant un masque froid que Yesugei aurait approuvé.

Arslan décela cependant le changement d'humeur du jeune homme dans la tension de ses épaules et la façon dont il se tenait en selle. Le passé d'un homme est toujours plein de souffrance, pensa-t-il.

— Et s'ils refusent de te la donner ? demanda-t-il.

Temüdjin tourna ses yeux jaunes vers le forgeron, qui se sentit étrangement perturbé par ce regard froid.

— Je ne partirai pas sans elle, déclara le jeune khan. Je ne les laisserai pas me rejeter sans me battre.

Arslan, troublé, hocha la tête. Il se rappelait encore ses dix-huit ans mais l'insouciance de ces années était loin. Son adresse avait augmenté depuis et il n'avait toujours pas rencontré d'homme capable de le battre au sabre ou à l'arc, même si un tel homme existait sans doute, présumait-il. Ce dont il était incapable, c'était de suivre Temüdjin dans cette froideur, cette indifférence devant la mort. Il avait un fils, après tout.

Le forgeron ne montrait rien de cette lutte intérieure et lorsque les guerriers olkhunuts furent près d'eux, il avait fait le vide dans sa tête et se tenait parfaitement immobile.

Les cavaliers galopèrent autour d'eux en poussant des cris, l'arc à la main. Arslan, nullement impressionné par la démonstration, vit l'un d'eux tirer soudain sur la bride de son cheval en découvrant le visage de Temüdjin. L'animal faillit tomber sur les genoux tant l'arrêt fut brusque.

— C'est toi ! s'exclama le guerrier qui le montait.

— Je suis venu chercher ma femme, Koke, répondit Temüdjin. Comme je te l'avais dit.

L'Olkhunut se racla la gorge et cracha par terre. D'une pression des genoux, il approcha son cheval de Temüdjin et, blême de rage, leva le bras comme pour le frapper. Temüdjin demeura impavide.

Dans le même geste, Arslan fit avancer son cheval, dégaina son sabre et en appuya la pointe sous le menton de Koke. Les autres guerriers poussèrent des rugissements de colère et s'apprêtèrent à tirer. Arslan ne leur prêta aucune attention, attendit que les yeux de Koke se tournent vers lui. Il y lut de la peur.

— Tu ne touches pas à mon khan, dit le forgeron d'une voix posée.

Continuant à observer les cavaliers du coin de l'œil, il remarqua un arc plus tendu que les autres. La mort était si proche qu'on la sentait dans le vent ; le temps parut s'arrêter.

— Choisis bien tes mots, Koke, dit Temüdjin en souriant. Si tes hommes tirent, tu seras mort avant nous.

Arslan comprit que Temüdjin avait lui aussi remarqué l'arc tendu et il s'étonna à nouveau de la sérénité du jeune khan.

Koke demeurait totalement immobile, bien que son hongre s'agitât sous lui. Il tint plus fermement les rênes pour ne pas avoir la gorge tranchée à cause d'un écart soudain de sa monture.

— Si vous me tuez, vous serez taillés en pièces, tenta l'Olkhunut.

— C'est exact, approuva Temüdjin.

Malgré son sourire, il sentait une colère froide monter en lui. Il n'était pas d'humeur à subir l'humiliation rituelle imposée aux étrangers, pas par ces hommes.

— Baisse ton sabre, ordonna Koke.

Son ton était calme, il fallait le reconnaître, mais Temüdjin voyait de la sueur sur son front malgré le vent. La proximité de la mort peut faire cet effet à un homme, pensa-t-il. Il se demanda pourquoi il n'éprouvait lui-même aucune frayeur. Un lointain souvenir d'ailes battant contre son visage lui revint et il eut l'impression d'être totalement détaché de la situation présente, insensible au danger. L'esprit de son père veillait peut-être encore sur lui.

— Souhaite-moi la bienvenue dans ton camp, dit Temüdjin.

Le regard de Koke passa d'Arslan au jeune homme qu'il avait connu autrefois. Sa position était intenable : soit il pliait, humilié, soit il mourait.

Temüdjin attendait, inflexible. Il promena son regard sur les cavaliers, l'arrêta sur celui qui tenait la corde de son arc près de son oreille. L'homme était prêt à tirer et, d'un mouvement du menton, le jeune khan indiqua qu'il n'en ignorait rien.

— Sois le bienvenu dans le camp, murmura Koke.

- Plus fort, réclama Temüdjin.
- Sois le bienvenu, répéta Koke.
- Parfait, dit Temüdjin.

Il se tourna vers le cavalier qui attendait toujours, l'arc bandé.

— Si tu tires cette flèche, je l'arracherai de ma chair et te la planterai dans la gorge, menaçait-il.

L'homme cligna des yeux ; Temüdjin le fixa jusqu'à ce que la pointe acérée s'abaisse. Il entendit Koke soupirer derrière lui quand Arslan écarta son sabre et il se surprit à trouver tout cela amusant.

— Accompagne-nous, Koke, dit-il en tapotant le dos de son cousin. Je suis venu chercher ma femme.

Il n'était pas question de pénétrer dans le camp sans aller saluer le seigneur des Olkhunuts. Avec un pincement au cœur, Temüdjin se souvint des jeux de préséance que Yesugei et Sansar se livraient entre khans. Il garda la tête haute et n'éprouva aucune honte lorsque Koke le conduisit à la yourte de Sansar, située au centre du camp. Malgré ses succès contre les Tatars, il n'était pas l'égal de Sansar comme son père l'avait été. Il était au mieux un chef de guerre, un pillard ayant à peine accédé à un rang lui permettant tout juste d'être reçu.

Arslan et lui descendirent de selle et laissèrent les Olkhunuts emmener leurs chevaux et leurs arcs. Koke était devenu un homme depuis leur dernière rencontre et Temüdjin nota avec intérêt que les féaux du khan laissèrent son cousin entrer dans la tente après qu'il leur eut simplement murmuré quelques mots. Son statut s'était élevé et Temüdjin se demanda quel service il avait rendu au khan des Olkhunuts.

Comme Koke n'était pas revenu au bout d'un moment, Temüdjin se rappela le passé avec un rire qui fit sursauter Arslan.

— Ils me font toujours attendre, ces gens, dit-il. Mais j'ai de la patience, n'est-ce pas, Arslan ? Je supporte leurs insultes avec humilité.

Ce n'était cependant pas l'amusement qui faisait étinceler ses yeux. Le calme que le forgeron avait observé chez son khan était mis à rude épreuve. Bien qu'il n'en montrât aucun signe, Arslan craignait qu'ils ne se fassent tous deux tuer pour un mot imprudent.

— Tu honores ton père par cette maîtrise de toi, dit-il à voix basse. Ce n'est pas une faiblesse, c'est une force.

Temüdjin lui lança un regard aigu mais les mots parurent le rasséréner. Arslan se garda de laisser voir la moindre trace de soulagement. Malgré toutes ses capacités, Temüdjin n'avait que dix-huit ans. Le forgeron devait reconnaître que Temüdjin avait bien choisi son compagnon de voyage. Ils s'étaient mis dans une situation extrêmement périlleuse et Temüdjin était aussi ombrageux que n'importe quel jeune homme ayant récemment accédé au rang de

chef. Arslan se prépara à être la force apaisante dont Temüdjïn avait su qu'il aurait besoin.

Koke revint au bout d'une éternité, chacun de ses gestes empreint de raideur et de dédain.

— Le seigneur Sansar accepte de vous recevoir, mais vous devez vous défaire de vos armes, annonça-t-il.

Temüdjïn ouvrait la bouche pour protester quand Arslan détacha son fourreau et fit claquer la poignée de son sabre dans la paume ouverte de Koke.

— Prends soin de cette lame, mon garçon, dit le forgeron. De ta vie, tu n'en verras pas d'autre de cette qualité.

Koke s'apprêtait à vérifier l'équilibre de l'arme mais Temüdjïn l'en empêcha en lui mettant dans les bras le second sabre d'Arslan. L'Olkhunut ne put que le prendre.

À l'entrée de la tente du khan, Arslan leva les bras pour permettre au guerrier qui y était posté de le fouiller. Il n'y avait rien de soumis dans l'attitude du forgeron, qui rappelait plutôt à Temüdjïn l'immobilité du serpent prêt à frapper. Le garde dut le sentir aussi et il palpa le moindre pouce du corps de l'étranger, y compris ses chevilles.

Ne pouvant moins faire, Temüdjïn subit la fouille, impassible, bien que la colère commençât à bouillonner en lui. Il n'arriverait jamais à aimer ces hommes, même s'il rêvait de rassembler toutes les tribus de la steppe en une seule. Quand il réaliserait ce rêve, les Olkhunuts n'en feraient pas partie, à moins d'avoir été purifiés au préalable.

Lorsqu'il pénétra dans la tente, il revécut instantanément le moment où il avait appris la blessure de son père. Le plancher de bois ciré n'avait pas changé et Sansar lui-même semblait avoir été épargné par le passage des ans.

Le khan des Olkhunuts demeura assis et les regarda approcher, une lueur amusée dans ses yeux sombres.

— Je suis honoré d'être admis dans ta yourte, seigneur, déclara Temüdjïn.

Sansar sourit, sa peau se froissant comme un parchemin.

— Je ne pensais pas te revoir, dit-il. La mort de ton père a été une perte pour toutes les tribus.

— Ceux qui l'ont trahi le paieront au prix fort.

Sansar se pencha en avant sur son siège, comme s'il attendait la suite. Lorsque le silence devint gênant, il sourit de nouveau.

— J'ai entendu parler de tes razzias dans le Nord. Tu te fais un nom. Je crois... oui, je crois que ton père serait fier de toi.

Ne sachant comment réagir, Temüdjïn baissa les yeux.

— Mais tu n'es pas venu pour te vanter de quelques escarmouches, j'en suis sûr, poursuivit Sansar.

Son ton malveillant mit les nerfs de Temüdjin à vif, mais il répondit calmement :

— Je suis venu pour ce que tu m'as promis.

Sansar feignit un instant d'être dérouté.

— La fille ? Mais tu étais alors un fils de khan qui devait hériter des Loups. Cette histoire a été racontée, elle est finie.

— Pas tout à fait.

Sansar battit lentement des cils. Il prenait manifestement plaisir à la scène et Temüdjin se demanda si le khan le laisserait repartir vivant. Il y avait deux guerriers dans la tente, tous deux armés. Koke se tenait sur le côté, la tête baissée. Un coup d'œil suffit à Temüdjin pour voir qu'il lui reprendrait facilement les sabres d'Arslan. Son cousin était toujours un imbécile.

Le jeune khan se força à se détendre. Il n'était pas venu pour mourir dans cette yourte. Il avait vu Arslan tuer de ses mains nues et ils parviendraient sûrement à venir à bout des deux guerriers. Mais quand les autres se rueraient dans la tente, ce serait la fin. Temüdjin renonça : Sansar ne valait pas qu'il perde sa vie. Ni maintenant ni jamais.

— La parole des Olkhunuts n'aurait donc aucune valeur ?

Sansar prit une longue inspiration, laissa l'air ressortir en sifflant. Ses gardes portèrent la main à la poignée de leur sabre.

— Seul un jeune écervelé insouciant de sa vie peut se risquer à m'insulter dans ma tente.

Il se tourna vers Koke, parut s'intéresser aux sabres qu'il tenait dans les bras.

— Que pourrait offrir un simple pillard contre une femme des Olkhunuts ?

Arslan s'efforça de contenir son indignation. Ces sabres étaient tout ce qu'ils avaient à offrir. Le sien, il le portait depuis plus de dix ans et c'était le meilleur qu'il eût jamais forgé. Un instant, il se demanda si Temüdjin avait su dès le début qu'il y aurait un prix à payer et avait préféré ne pas l'en avertir.

Temüdjin ne répondit pas immédiatement. Les guerriers encadrant Sansar l'observaient comme un homme observe un chien dangereux, attendant qu'il découvre les crocs pour l'abattre.

Le jeune khan n'avait pas le choix et il ne se tourna pas vers Arslan pour obtenir son accord.

— Je t'offre une lame parfaite forgée par un homme sans égal dans toutes les tribus. Non pas en paiement mais pour honorer le peuple de ma mère.

Sansar inclina la tête, fit signe à Koke d'approcher. Retenant un sourire, le cousin lui tendit les deux sabres.

— J'ai le choix, on dirait.

Ravalant sa colère, Temüdjin regarda le khan promener les doigts sur les poignées sculptées, l'os et le cuivre. Temüdjin ne put s'empêcher de penser au sabre de son père, le premier qu'on lui avait pris. Il se rappela la promesse qu'il avait faite à Kachium et à Khasar.

— Il me faudrait en plus deux autres femmes pour mes frères, dit-il.

Sansar haussa les épaules, dégaina le sabre d'Arslan et l'approcha de ses yeux pour l'examiner sur toute sa longueur.

— Si tu me fais cadeau des deux, j'accéderai à ta requête, Temüdjin. Nous avons trop de femmes dans nos yourtes. Prends la fille de Sholoi si elle veut de toi. Elle est une épine dans notre flanc depuis trop longtemps. Ainsi, personne ne pourra accuser les Olkhunuts de ne pas tenir parole.

— Et deux de plus ? insista Temüdjin. Jeunes et fortes ?

Sansar le regarda longuement, posa les deux armes sur ses cuisses, finit par acquiescer, à contrecœur.

— En souvenir de ton père, je te donnerai deux filles des Olkhunuts. Elles renforceront ta lignée.

Temüdjin aurait aimé lui serrer la gorge mais il inclina la tête et Sansar sourit.

Les mains osseuses du khan continuèrent à caresser les magnifiques sabres et son regard devint lointain, comme s'il avait oublié les deux hommes qui se tenaient devant lui. D'un geste détaché, il demanda à en être débarrassé et les guerriers les firent sortir.

Voyant le visage d'Arslan crispé par la colère, Temüdjin lui posa la main sur le poignet, sentit la force qui s'agitait en lui.

— C'est un cadeau plus grand que tu ne penses, dit le forgeron.

Temüdjin secoua la tête tandis que Koke sortait derrière eux, les mains vides.

— Un sabre n'est qu'un sabre, déclara-t-il. Tu en feras de meilleurs encore pour chacun de nous.

Il se tourna vers Koke.

— Mène-moi à elle, cousin.

Si les Olkhunuts avaient voyagé loin pendant les années écoulées depuis la dernière fois que Temüdjin s'était tenu dans leur camp, le rang de Sholoi et de sa famille était apparemment resté le même. Koke conduisit les deux hommes à la tente minable et raccommodée dont Temüdjin avait gardé le souvenir. Il n'y avait passé que quelques jours mais ils demeuraient gravés dans sa mémoire. Il n'était alors guère plus qu'un enfant. L'homme qu'il était devenu se demandait si Börte se réjouirait de son retour. Sansar l'aurait-il prévenu si elle s'était mariée entre-temps ? Le khan des Olkhunuts était tout à fait capable d'avoir

manœuvré pour obtenir deux superbes sabres en échange de rien.

Il vit Sholoi sortir de la tente, s'étirer puis remonter la corde qui lui servait de ceinture. Le vieil homme porta une main en visière au-dessus de ses yeux pour les regarder approcher. Les années l'avaient davantage marqué que le khan. Il était plus maigre encore que dans le souvenir de Temüdjin, les épaules voûtées sous un *deel* malpropre. Quand il fut plus près, Temüdjin remarqua les veines bleues de ses mains noueuses et le vieillard sursauta, comme s'il venait seulement de le reconnaître. Sa vue avait sûrement baissé mais il gardait de la force dans les jambes, tel un vieil arbre qui reste droit jusqu'au moment où il se brise.

— Je te croyais mort, dit Sholoi, se torchant le nez du dos de la main.

— Pas encore. Je t'avais dit que je reviendrais.

Sholoi émit une sorte de sifflement et il fallut un moment à Temüdjin pour comprendre qu'il riait. Il finit par s'étouffer et projeta vers le sol un crachat brunâtre.

— Le khan a donné sa permission, dit Koke. Va chercher ta fille.

— Je n'ai pas vu le khan quand les coutures de ma yourte ont craqué, l'hiver dernier, répliqua Sholoi. Je ne l'ai pas vu ici avec une pièce et du fil. Maintenant que j'y pense, je ne le vois pas non plus en ce moment. Alors, tiens ta langue pendant que nous parlons.

Koke rougit, se tourna vers Temüdjin et Arslan.

— Va chercher les autres filles pour mes frères, lui dit Temüdjin. J'ai payé cher, veille à ce qu'elles soient robustes et jolies.

Quand son cousin se fut éloigné, Temüdjin demanda à Sholoi :

— Comment va ta femme ?

Le vieillard haussa les épaules.

— Cela fait deux hivers qu'elle est morte. Elle s'est étendue dans la neige et elle est passée, simplement. Je n'ai plus que Börte pour s'occuper de moi, maintenant.

En entendant ce nom, Temüdjin sentit son cœur battre plus fort. Jusqu'à cet instant, il n'était même pas sûr qu'elle fût encore en vie. Il comprenait la solitude de Sholoi mais il n'y pouvait rien. Le vieil homme regrettait trop tard les mots durs et les coups donnés à ses enfants.

— Où...

Avant que Temüdjin pût aller plus loin, la portière de la yourte se souleva et une femme sortit dans le froid. Quand elle se redressa, Temüdjin constata que Börte était à présent presque aussi grande que lui. Elle le détailla sans cacher sa curiosité puis courba le buste en guise de salut. Il remarqua alors seulement qu'elle était vêtue pour voyager – un *deel* doublé de fourrure – et qu'elle avait attaché sa chevelure noire.

— Tu as mis longtemps à venir, dit-elle.

Elle n'était plus la gamine osseuse qu'il avait connue. Elle avait des traits énergiques et ses yeux sombres semblaient voir au plus profond de lui. Le *deel* épais dissimulait tout le reste mais elle se tenait droit et sa peau n'était marquée par aucune maladie. Un reflet joua dans ses cheveux quand elle se pencha pour embrasser son père.

— Le noir a un sabot qu'il faudrait inciser, dit-elle. Je devais le faire aujourd'hui...

Sholoi hocha la tête d'un air accablé mais ne prit pas sa fille dans ses bras. Elle retourna chercher dans la yourte un sac en toile qu'elle accrocha à son épaule. Fasciné, Temüdjin entendit à peine Koke revenir avec leurs chevaux. Le cousin était accompagné de deux filles qui sanglotaient, le visage rouge. Temüdjin ne leur aurait accordé que peu d'attention si l'une d'elles ne s'était mise à tousser.

— Elle est malade, dit-il.

Devant la moue insolente de Koke, Temüdjin porta la main à l'endroit où aurait dû se trouver la poignée de son sabre.

— C'est celle que Sansar m'a ordonné de t'amener, avec sa sœur.

La bouche réduite à un pli dur, Temüdjin saisit le menton de la fille, tourna son visage vers lui. Elle avait le teint blême. C'était bien de Sansar, cette façon de marchander encore après qu'un accord avait été conclu.

— Depuis combien de temps tousses-tu, petite ? demanda-t-il.

— Depuis le printemps, seigneur, répondit-elle, manifestement terrifiée. Ma toux se calme et revient, mais je suis forte.

Temüdjin fixa Koke jusqu'à ce qu'il cesse de sourire. Peut-être se rappelait-il la correction que Temüdjin lui avait infligée des années plus tôt. Le fils de Yesugei soupira. La jeune Olkhunut aurait de la chance si elle arrivait à leur camp, dans le Nord. Si elle mourait, l'un de ses frères devrait se trouver une femme parmi les captives qu'ils faisaient chez les Tatars.

Arslan prit les rênes des chevaux ; Temüdjin monta en selle, tendit la main à Börte pour l'aider à le rejoindre. Arslan fit de même avec la fille qui toussait. Sa sœur devrait suivre à pied.

Temüdjin adressa un signe de tête à Sholoi en songeant qu'ils ne se reverraient plus.

— Tu tiens parole, vieil homme.

— Prends soin d'elle, répondit Sholoi, qui ne quittait pas sa fille des yeux.

Sans répondre, Temüdjin fit tourner son cheval et les deux hommes se mirent en route, l'Olkhunut trotinant derrière eux.

Arslan eut la sagesse de les laisser seuls le premier soir. Il ruminait encore la perte de ses sabres et préféra partir chasser avec son arc pendant que Temüdjin faisait la connaissance de son épouse. Celle des deux sœurs qui marchait avait les pieds douloureux lorsqu'ils firent halte ce soir-là. Temüdjin apprit qu'elle s'appelait Eluin et qu'elle avait l'habitude de s'occuper de sa sœur, Makhda, quand la maladie l'affaiblissait. Après le repas, il les laissa avec les chevaux mais, de l'endroit où il était, il entendait encore par moments les quintes de toux de la fille. Ils avaient les couvertures des chevaux pour se protéger du froid mais aucune des deux sœurs ne semblait particulièrement résistante. Si Makhda vivait encore lorsqu'ils arriveraient dans le Nord, Hoelun trouverait peut-être des herbes pour la soigner. L'espoir de la sauver était mince, cependant.

Börte parla à peine tandis que Temüdjin étendait une couverture par terre près du feu. Bien qu'il eût l'habitude de dormir sans rien d'autre que son *deel* pour le protéger du froid, il ne s'estima pas en droit d'en exiger autant de sa femme. Il ne savait rien de la vie qu'elle menait ni de la façon dont Sholoi l'avait traitée après son départ. Temüdjin n'avait pas grandi entouré de sœurs et il éprouvait près de Börte une gêne qu'il ne comprenait pas tout à fait.

Il aurait aimé lui parler et l'écouter tandis qu'ils chevauchaient sur la même monture mais elle était restée raide et droite, les yeux fixés sur l'horizon. Il avait laissé passer l'occasion d'entamer naturellement la conversation et il s'était installé entre eux une tension qu'il ne parvenait pas à dissiper.

Revenu de la chasse, Arslan joua le rôle de serviteur avec son efficacité habituelle. Il dépeça la marmotte qu'il avait abattue, fit rôtir les lanières de viande jusqu'à ce qu'elles soient roussies et délicieuses. Après quoi, il alla s'installer à l'écart, perdu dans l'obscurité naissante. Temüdjin attendait de lui un signe montrant qu'il acceptait finalement qu'il ait troqué deux de ses sabres contre des femmes mais n'obtint du forgeron qu'un silence hostile.

Tandis que les étoiles tournaient autour de leur axe septentrional, Temüdjin ne tenait pas en place et ne parvenait pas à se détendre. Il avait noté la perfection de la peau hâlée de Börte lorsqu'elle s'était lavé le visage et les bras dans une rivière assez froide pour la faire

claquer des dents. De bonnes dents, avait-il remarqué, blanches et fortes. Un moment, il songea à lui en faire compliment ; les mots ne vinrent pas. Il ne pouvait feindre qu'il mourait d'envie de l'avoir contre lui sous une couverture, mais les années d'éloignement se dressaient entre eux comme un mur. Si elle lui en avait fait la demande, il lui aurait raconté tout ce qui lui était arrivé depuis leur séparation, mais elle ne manifestait aucune curiosité et il ne savait par où commencer.

Couché sous les étoiles, il espérait qu'elle entendait la façon dont il soupirait. En tout cas, elle ne donnait pas même signe d'être éveillée. Il aurait aussi bien pu être seul au monde. Il imagina que s'il restait sans dormir jusqu'à l'aube elle remarquerait sa fatigue et regretterait de l'avoir délaissé. L'idée lui parut intéressante mais il ne fut pas capable de jouer longtemps la dignité blessée.

— Tu dors ? demanda-t-il sans réfléchir.

Elle se redressa.

— Comment veux-tu que je dorme alors que tu n'arrêtes pas de remuer et de souffler ?

Il se rappela la fois où il avait entendu cette voix dans le noir et le baiser qui avait suivi. À ce souvenir, il sentit une chaleur envahir son corps sous le *deel* malgré l'air glacé.

— J'avais pensé que nous passerions cette première nuit ensemble sous la même couverture, dit-il.

Malgré ses efforts, sa réponse sonna comme une plainte et il entendit Börte grogner avant de répliquer :

— Qui pourrait résister à des mots aussi doux ?

Apparemment, elle le pouvait. Il recommençait à soupirer quand il l'entendit glousser et il sourit.

— J'ai pensé souvent à toi pendant toutes ces années, déclara-t-il.

Elle se tourna vers lui.

— Combien de fois ?

Il réfléchit.

— Onze. Douze, en comptant ce soir.

— Tu n'as pas pensé à moi, dit-elle. Tu te rappelles quoi de moi ?

— Je me rappelle que tu avais une jolie voix, et de la morve sous le nez, répondit-il avec un accent de sincérité qui la réduisit un moment au silence.

— J'ai attendu longtemps que tu viennes m'enlever à mon père, dit-elle enfin. Certaines nuits, je rêvais que tu arrivais à cheval, que tu étais devenu le khan des Loups.

Temüdjin se raidit dans le noir. C'était donc cela ? Son nouveau statut le rendait moins intéressant à ses yeux ? Il se souleva sur un coude pour répondre mais Börte, ne décelant pas son changement d'humeur, poursuivit :

— J'ai refusé trois jeunes Olkhunuts, le dernier quand ma mère était malade et qu'elle semblait ne pas devoir passer l'hiver. Les femmes riaient de cette fille qui se languissait d'un Loup et pourtant, je marchais fièrement parmi elles.

— Tu savais que je viendrais, fit observer Temüdjin avec un rien de suffisance.

— Je te croyais mort mais je ne voulais pas qu'on me marie à un gardien de chevaux du camp dont je porterais les enfants. Les autres se moquaient de mon orgueil mais c'était tout ce que j'avais.

Temüdjin s'efforça de comprendre le combat qu'elle avait mené, peut-être presque aussi rude que le sien. S'il avait appris quelque chose de la vie, c'était que la solitude rend certains êtres plus forts. Ce sont des personnalités singulières qui chérissent ce qui les distingue. Börte en faisait apparemment partie. Lui aussi. Il songea soudain à sa mère, qui lui avait recommandé d'être tendre.

— La première fois que je suis venu chez les Olkhunuts, tu m'as été donnée, avec l'accord de mon père, dit-il avec douceur. La seconde fois, je suis venu te chercher de mon propre chef.

— Tu voulais répandre ta semence en moi, répliqua-t-elle.

Il aurait voulu voir son visage dans l'obscurité.

— C'est vrai, reconnut-il. Je voulais ton courage dans mes fils et mes filles. Le meilleur des Olkhunuts, le meilleur des Loups.

Temüdjin sentit la chaleur de Börte quand elle se coula contre lui et tira sa couverture sur eux.

— Dis-moi que je suis belle, murmura-t-elle à son oreille.

— Tu es belle, dit-il d'une voix rauque.

Il promena les mains sur elle, ouvrit le *deel*, sentit la douceur de son ventre.

— Tes dents sont blanches, continua-t-il.

Elle le toucha à son tour avec un petit rire et il ne trouva plus de mots à lui dire, mais il n'en avait plus besoin.

Le lendemain fut une journée étrangement intense. Tous les sens de Temüdjin étaient tendus, presque douloureux. Chaque fois que leurs corps se touchaient, sur le cheval, il pensait à la nuit de la veille et à celles qui suivraient.

Les jours suivants, ils ne parcoururent pas une grande distance même si Arslan laissait souvent son cheval aux deux sœurs. Ils faisaient halte pour chasser et, avec deux arcs, ils avaient chaque soir assez de viande à rôtir. La toux de Makhda empirait loin de l'abri du camp des Olkhunuts et sa sœur sanglotait chaque fois qu'elle s'occupait d'elle. Arslan leur parlait avec gentillesse mais, à la fin du premier mois, il fallut attacher la malade à la selle pour qu'elle ne

tombe pas. Même s'ils n'en disaient rien, aucun d'eux ne pensait qu'elle vivrait encore longtemps.

Le vert de la plaine s'estompait à mesure qu'ils progressaient vers le nord ; un matin, Temüdjïn découvrit en se réveillant que la neige tombait. Emmitouflé dans les couvertures avec Börte, il avait dormi d'un sommeil profond, épuisé par le froid et la steppe interminable. La neige annonçait la fin d'une période heureuse, peut-être la plus heureuse qu'il eût jamais connue. Il savait qu'il allait retrouver les duretés de la vie et les combats, la guerre contre les Tatars dans laquelle il devait mener ses frères. Börte sentit une distance entre eux et se retira en elle-même. Ils passaient chaque jour de longues heures dans un silence pesant alors qu'auparavant ils bavardaient sans cesse.

Ce fut Arslan qui aperçut le premier les vagabonds au loin et sa voix tira brusquement Temüdjïn de ses pensées. Trois hommes avaient rassemblé un petit troupeau et planté une tente au pied d'une colline. Depuis que Sansar leur avait pris leurs sabres, Temüdjïn redoutait une telle rencontre. Il jura à mi-voix. Les inconnus sautèrent en selle, lancèrent leurs chevaux au galop. Leurs intentions étaient peut-être pacifiques, mais la vue de trois jeunes femmes les inciterait certainement à la violence. Temüdjïn tira sur les rênes, fit descendre Börte. Il sortit son arc de la toile qui l'enveloppait, y attacha sa meilleure corde, défit le capuchon de son carquois. Arslan était déjà prêt. Il avait coupé la corde qui maintenait Makhda en selle, l'avait laissée s'asseoir sur le sol gelé avec sa sœur. En montant à cheval, il regarda Temüdjïn et demanda :

— Nous attendons ?

Temüdjïn regarda les cavaliers qui galopaient vers eux. Ces pauvres vagabonds n'avaient sans doute pas un sabre à eux trois et s'il avait eu le sien, l'issue aurait été certaine. Sans sabre, Arslan et lui pouvaient finir en pâture pour les charognards. Il était moins risqué d'attaquer.

— Non ! cria-t-il par-dessus le vent. Nous les tuons.

Il entendit les sœurs gémir de peur derrière lui quand il talonna son cheval. Malgré le danger, il éprouvait de l'exaltation à mener sa monture uniquement avec les genoux, parfaitement en équilibre pour envoyer la mort avec son arc.

Soudain, les cavaliers furent proches. Temüdjïn écoutait le grondement des sabots de son cheval frappant le sol, captait leur rythme. Il y a un bref moment où les quatre sabots d'un cheval au galop quittent le sol en même temps et Yesugei lui avait appris à lâcher sa flèche à cet instant pour que son tir soit toujours parfait.

Les hommes qu'ils affrontaient n'avaient pas bénéficié d'un tel entraînement. Dans leur excitation, ils estimèrent mal la distance et leurs premiers traits passèrent en ronflant au-dessus des têtes de

Temüdjin et d'Arslan. Les sabots claquaient et l'instant de liberté où les chevaux décollaient du sol revenait sans cesse. Le jeune khan et le forgeron tirèrent ensemble.

L'homme qu'Arslan avait visé tomba, désarçonné par la flèche plantée dans sa poitrine. Son cheval se cabra avec un hennissement furieux. Le tir de Temüdjin fut aussi précis et le deuxième cavalier s'effondra. Temüdjin vit le troisième lâcher sa flèche au moment où ils se croisaient à toute vitesse.

Il se jeta sur le côté. Le trait passa au-dessus de lui mais Temüdjin ne parvint pas à se redresser. Son pied glissa hors de l'étrier et il se retrouva quasiment accroché au cou puissant de son cheval lancé au galop. Le sol défilait sous lui. Il tira sur la bride avec une telle violence que le mors jaillit de la bouche de l'animal et que le corps de Temüdjin se retrouva plus bas encore. Le cheval le traîna sur la terre gelée jusqu'à ce que, faisant un immense effort de volonté, il lâche les rênes et roule désespérément sur lui-même pour échapper aux sabots.

Le cheval continua à galoper sans lui, le bruit de sa course se perdant finalement dans le silence de la neige. Étendu sur le dos, Temüdjin écoutait sa respiration haletante et reprenait ses esprits. Il avait mal dans tout le corps, ses mains tremblaient. Hébété, il se redressa en clignant des yeux, chercha Arslan du regard.

Le forgeron avait fiché sa deuxième flèche dans le poitrail du cheval du troisième cavalier, qui avait roulé à terre. L'inconnu se releva, visiblement étourdi.

Arslan tira un poignard de dessous son *deel* et s'approcha de lui sans se presser pour lui donner le coup de grâce. Temüdjin voulut crier mais, quand il inspira, une douleur lui transperça la poitrine et il comprit qu'il s'était cassé une côte dans sa chute. Au prix d'un gros effort, il se releva et vida ses poumons :

— Attends !

Arslan l'entendit et s'immobilisa, les yeux sur l'homme qu'il avait fait tomber. Courbé par la souffrance, pressant sa poitrine d'une main, Temüdjin refit à pied le chemin parcouru par son cheval.

L'étranger le regarda approcher avec résignation. Ses compagnons gisaient sur le sol, leurs chevaux cherchaient l'herbe sous la neige, les rênes pendantes. Sa propre monture agonisait. Temüdjin vit l'homme se diriger vers la bête qui battait l'air de ses jambes et lui plonger un couteau dans la gorge. Le sang jaillit en un flot rouge.

Le vagabond était courtaud, puissamment musclé, avec une peau très sombre aux reflets rougeâtres, des yeux enfoncés sous un front bas. Engoncé dans plusieurs couches de vêtements, il était coiffé d'un bonnet carré au sommet pointu. Avec un soupir, il s'éloigna du cheval mort et fit signe à Arslan de son couteau ensanglanté.

— Regarde ce que j'ai pour toi, dit-il.

Sans répondre, Arslan se tourna vers Temüdjin.

— Qu'est-ce que tu crois qu'il va se passer ? cria le jeune khan à l'inconnu.

Il tenta de se redresser bien que chaque respiration lui vrillât la poitrine. L'homme le regarda comme s'il était fou.

— Tu vas me tuer, moi aussi, répondit-il. À moins que tu ne m'offres un cheval et une de tes femmes ?

Temüdjin se tourna vers l'endroit où Börte était assise, avec Eluin et Makhda.

— Cela peut attendre que nous ayons mangé, dit-il. Je t'accorde les droits de l'hospitalité.

L'homme eut l'air abasourdi.

— L'hospitalité ?

— Pourquoi pas ? C'est ton cheval que nous mangerons.

Lorsqu'ils repartirent, le lendemain matin, les sœurs étaient à cheval elles aussi et ils avaient un guerrier de plus pour leurs raids contre les Tatars. La nouvelle recrue ne faisait pas vraiment confiance à Temüdjin mais, avec un peu de chance, ses doutes et sa confusion se seraient dissipés à leur arrivée au camp. Sinon, il connaîtrait une mort rapide.

Le vent les cinglait cruellement, la neige piquait leurs yeux et toutes les parties exposées de leur peau. Agenouillée, Eluin se lamentait près du cadavre de sa sœur. Makhda n'avait pas eu une mort facile. Le froid avait aggravé l'état de ses poumons. Chaque matin, pendant le mois écoulé, Eluin lui tapotait le dos et la poitrine pour en détacher du flegme et des caillots de sang qu'elle pouvait ensuite cracher. Quand Makhda était trop faible, Eluin se servait de ses doigts pour dégager la gorge de sa sœur, qui s'étouffait. Sa peau était devenue cireuse et, le dernier jour, sa respiration sifflait bruyamment. Temüdjin s'étonnait de son endurance et plus d'une fois il avait envisagé de lui accorder une fin rapide en lui tranchant la gorge. Arslan le pressait de le faire mais, jusqu'à la fin, Makhda avait refusé son offre en secouant la tête.

Ils avaient quitté le camp des Olkhunuts depuis près de trois mois quand elle s'était affaissée sur sa selle et inclinée sur le côté sans qu'Eluin parvienne à la remettre droite. Arslan l'avait alors descendue de cheval et allongée par terre –, Eluin s'était mise à pleurer et le bruit de ses sanglots se perdait presque dans le hurlement du vent.

— Nous devons continuer, dit Börte à Eluin en posant une main sur son épaule. Ta sœur n'est déjà plus avec nous.

Eluin hochâ la tête, silencieuse, les yeux rouges. Elle croisa les bras de Makhda sur sa poitrine. La neige la recouvrirait peut-être avant que les bêtes sauvages en fassent leur pitance dans leur propre combat pour survivre.

Toujours en larmes, Eluin laissa Arslan la remettre en selle. Elle garda la tête tournée en arrière pour fixer la forme blanche du corps de Makhda jusqu'à ce qu'elle soit trop loin pour la voir. Temüdjîn remarqua que le forgeron avait donné à la jeune fille une chemise qu'elle portait sous son *deel*. Ils grelotaient tous malgré leurs fourrures, ils étaient au bord de l'épuisement mais Temüdjîn savait que leur camp ne devait plus être loin. L'étoile polaire s'était levée tandis qu'ils se dirigeaient vers le nord et il estima qu'ils avaient pénétré en territoire tatar. Au moins, la neige les dissimulait autant à leurs ennemis qu'à ses frères et à Jelme.

Pour reposer les chevaux, ils allaient à pied sous la neige, Börte collée à Temüdjîn, chacun glissant le bras dans la large manche de l'autre, pour qu'au moins une partie de leur corps ait chaud.

— Il faudra que tu trouves un chamane pour nous marier, dit-elle sans le regarder.

Ils avançaient la tête baissée, les sourcils couverts de neige, tels des démons de l'hiver. Temüdjîn exprima son accord d'un grognement et d'une pression plus forte sur le bras de Börte.

— Mon sang n'est pas venu, ce mois-ci, annonça-t-elle.

Il hochâ vaguement la tête, continua à mettre un pied devant l'autre. Privés de bonne herbe, les chevaux étaient squelettiques et tomberaient bientôt, eux aussi. Ne fallait-il pas profiter de leurs dernières forces pour les monter encore quelques heures ? Il avait mal aux jambes et sa côte cassée le faisait souffrir à chaque pas. Il s'arrêta brusquement et se tourna vers Börte.

— Tu es grosse ? lui demanda-t-il, incrédule.

Elle se pencha en avant et frotta son nez contre le sien.

— Peut-être. Parfois, le sang ne vient pas parce qu'il y a trop peu à manger. Mais je crois que oui.

Temüdjîn sortit de son hébétude et un sourire lui monta aux yeux.

— Ce sera un fils et les épreuves de ce voyage le rendront fort, dit-il.

Une rafale de vent les contraignit à se retourner. Ils ne voyaient pas le soleil, mais le jour déclinait et Temüdjîn cria à Arslan de chercher un abri.

Tandis que le forgeron regardait autour d'eux, Temüdjîn aperçut un mouvement à travers les rideaux de neige. Un sentiment de danger lui picota la nuque et il émit un sifflement bas pour faire revenir Arslan. Le vagabond lui lança un regard interrogateur, dégaina son

couteau en scrutant la neige.

Ils attendirent dans un silence tendu le retour d'Arslan. Presque aveuglé par les flocons, Temüdjîn crut distinguer la forme d'un homme à cheval. Börte lui posa une question mais il ne l'entendit pas, occupé qu'il était à encorder son arc. Grognant sous l'effort, il remarqua que la corde était devenue humide malgré le linge huilé qui l'entourait. Il parvint à glisser la boucle dans l'encoche mais craignit que la corde ne se rompe à la première traction. Où était Arslan ?

Temüdjîn entendit un bruit de sabots, un grondement dont, avec l'écho, il était impossible de situer la provenance. Prêt à tirer, il pivota sur lui-même, tendit l'oreille. Les chevaux se rapprochaient. À côté de lui, le vagabond respirait bruyamment et se préparait à une attaque. Temüdjîn remarqua que l'homme faisait fermement face et se félicita d'avoir un guerrier courageux de plus à ses côtés. Le jeune khan leva son arc, vit des ombres, entendit des voix et, un moment, imagina les Tatars venus lui couper la tête.

— Par ici ! Ils sont là !

Il faillit lâcher son arc de soulagement en reconnaissant Kachium. Il était parmi les siens. Il vit son frère sauter de cheval et courir sous la neige pour le prendre dans ses bras.

— L'hiver a été bon, dit Kachium d'une voix excitée en lui tapotant le dos de sa main gantée. Viens voir !

Temüdjin et ses compagnons firent à cheval le reste du chemin malgré l'épuisement de leurs montures. Le camp se trouvait contre la face sombre d'un éboulement, abrité en grande partie du vent par un surplomb et la colline se dressant derrière. Deux douzaines de yourtes y étaient regroupées, entourées de chiens et de chevaux à l'attache. Bien qu'impatient de faire un repas chaud et de se reposer, Temüdjin prit le temps d'observer le camp animé tapi dans la neige et constata que Jelme le maintenait sur le pied de guerre. Des hommes allant prendre leur poste de guet marchaient à grands pas, tête baissée contre le vent. Voyant le camp avec les yeux d'un étranger, Temüdjin remarqua qu'il y avait beaucoup plus d'hommes que de femmes et d'enfants. Si c'était une bonne chose pour être prêt à monter en selle et à se battre à tout moment, cela ne pouvait pas durer. Les hommes suivaient leur chef au combat, mais ils voulaient avoir un foyer auquel retourner, une femme caressante et des enfants jouant à leurs pieds tels de jeunes chiots.

Ceux qui avaient connu la faim et la peur en solitaire se satisfaisaient peut-être de cette tribu naissante, mais ils se méfiaient encore les uns des autres comme des chiens sauvages. Temüdjin refoula son impatience. Les vagabonds apprendraient à voir un frère là où il y avait autrefois un ennemi. Ils apprendraient que le père ciel ne connaissait qu'un seul peuple et ne distinguait aucune tribu. Cela viendrait, se dit-il.

Comme il traversait le camp, sa fatigue se dissipa en partie lorsque des détails attirèrent son attention. Il repéra des sentinelles perchées sur la colline et constata qu'elles ne devaient pas voir grand-chose avec cette neige. Cela dénotait cependant chez Jelme un esprit prévoyant dont il se réjouit. Il régnait dans le camp un climat de vigilance qui remplaçait l'habituelle léthargie hivernale dans laquelle sombraient les tribus, et Temüdjin sentit l'excitation mal contenue de ceux qui vivaient là dès qu'il fut parmi eux.

Il remarqua des figures nouvelles, des hommes et des femmes qui le regardaient en étranger. Il imagina qu'ils prenaient son petit groupe éreinté pour une famille isolée de plus rejoignant le bercail. Temüdjin se tourna vers Börte pour voir comment elle réagissait à ce premier contact avec sa petite tribu du Nord. Elle aussi était pâle de fatigue,

mais ses yeux vifs ne manquaient rien de ce qui les entourait. Il n'aurait su dire si elle approuvait. Passant devant une tente où Arslan avait construit une forge en brique quelques mois plus tôt, Temüdjin aperçut la lueur de son feu, une langue de lumière à travers la neige. Des hommes et des femmes s'y pressaient au chaud et il entendit des rires. Il se tourna vers le forgeron pour voir sa réaction, mais celui-ci promenait sans cesse son regard autour de lui, cherchant sans doute son fils.

Jelme sortit d'une tente dès qu'il entendit Kachium crier. Khasar aussi s'avança vers eux, souriant du bonheur de retrouver les deux hommes partis depuis six mois. De jeunes garçons accoururent pour s'occuper des chevaux sans qu'on eût à le leur demander. Temüdjin décocha une tape à l'un d'eux, qui baissa vivement la tête pour l'esquiver. Le fils de Yesugei était satisfait de la façon dont Jelme avait dirigé la tribu. Personne n'était devenu lent et mou pendant son absence.

La fierté d'Arslan pour son fils sautait aux yeux. Jelme adressa un signe de tête à son père puis, à la surprise de Temüdjin, il s'agenouilla devant lui et tendit le bras pour lui prendre la main.

— Non, relève-toi, dit le jeune khan, à demi agacé. Je veux me mettre à l'abri du vent.

Jelme resta où il était.

— Que les nouveaux voient leur chef, seigneur, argua-t-il. Ils ne te connaissent pas encore.

L'estime de Temüdjin pour le fils d'Arslan augmenta encore. Pour certaines familles, Jelme avait été ce qui s'approchait le plus d'un khan pendant des mois. Il était important de leur montrer que le véritable chef était de retour. Sans plus discuter, Temüdjin laissa Jelme lui prendre la main et la poser sur sa tête puis il le releva et le serra contre lui.

— As-tu trouvé un chamane parmi les nouveaux ?

— Il y en a un, répondit Jelme avec une moue, mais il ne cesse de tourner autour de la réserve d'arkhi en réclamant une rasade de plus !

— Veille à ce qu'il ne boive pas pendant quelques jours. S'il est en état de dédier mon mariage au père ciel et à la terre mère, je le laisserai ensuite se saouler pendant un mois.

Regardant autour de lui, Temüdjin vit de nombreux visages rassemblés sous la neige pour assister à son retour. Lorsque ses yeux croisaient ceux de guerriers qu'il connaissait, ceux-ci inclinaient la tête. Jelme se tourna vers Börte et Eluin et déclara :

— Nous sommes honorés de vous avoir parmi nous, filles des Olkhunuts.

Börte ne savait comment réagir. Elle inclina gauchement la tête, elle aussi, rougit en détournant le regard. Rien dans sa vie ne l'avait

préparée à être traitée avec respect et, l'espace d'un instant, elle dut battre des cils pour refouler ses larmes.

Débarrassé des formalités de l'accueil, Jelme put enfin prendre son père dans ses bras.

— J'ai saigné les Tatars, dit-il en s'efforçant de ne pas sembler trop fier.

Avec un petit rire, Arslan s'écarta. Peut-être qu'avec le temps il se ferait aux manières détendues que Temüdjin encourageait chez ses hommes.

— Je suis chez moi, murmura Temüdjin, si bas que nul ne l'entendit.

Ce n'était guère plus qu'un camp de pillards sur un sol gelé, avec à peine de quoi se nourrir et s'abriter pour chacun, mais cela ne faisait aucun doute : il avait ramené Börte chez lui.

— Conduis-moi à ma mère, Jelme, dit-il, frissonnant dans le froid. Il lui tarde sans doute d'avoir des nouvelles des Olkhunuts.

Remarquant la nervosité de Börte, il s'efforça de la rassurer :

— Elle t'accueillera comme sa propre fille.

Tandis que Jelme ouvrait la marche, Temüdjin vit que le vagabond qu'il avait pris sous son aile se tenait gauchement à l'écart.

— Kachium ? Voici Barakh, un bon guerrier. Il a besoin de s'entraîner à l'arc et il ne s'est jamais servi d'un sabre. Il est fort et courageux, cependant. Vois ce que tu peux faire de lui.

Temüdjin plissa le front en se rappelant autre chose.

— Veille aussi à ce qu'Arslan ait tout ce qu'il lui faut pour forger de nouvelles armes. Envoie des hommes creuser la terre pour rapporter du minerai.

— Il y a un filon dans cette colline, répondit Kachium. Nous avons déjà préparé pour lui un tas de pierres grises. Jelme n'a laissé personne y toucher avant le retour de son père.

Temüdjin remarqua qu'Arslan et son fils écoutaient tous les deux.

— Il a eu raison, approuva-t-il aussitôt. Arslan nous fera deux sabres plus beaux que tous ceux qu'on a jamais vus. N'est-ce pas ?

Le forgeron était encore étourdi du bonheur de retrouver son fils vivant et fort, devenu un meneur d'hommes. Il inclina la tête.

— À tes ordres.

— Maintenant, par le père ciel, mettons-nous à l'abri de ce vent, grommela Temüdjin. Je croyais que le printemps était arrivé...

Khasar haussa les épaules.

— C'est le printemps, dans le Nord, je crois. Personnellement, je préfère un temps un peu plus doux.

Temüdjin regarda tour à tour Khasar, Kachium, Jelme et Arslan.

De magnifiques guerriers, se dit-il, et son cœur s'envola à la pensée de ce qu'ils accompliraient peut-être ensemble.

Hoelun avait une tente à elle, avec une fille d'une nouvelle famille pour l'aider. Elle était en train de s'enduire de graisse de mouton quand elle entendit l'agitation du camp. La servante alla aux nouvelles, revint hors d'haleine.

— Ton fils est de retour, maîtresse !

Hoelun laissa tomber le pot de graisse et s'essuya les mains à un vieux chiffon. D'un claquement de langue, elle réclama son *deel* et tendit les bras pour que la jeune fille l'aide à enfiler le vêtement. L'intensité de son émotion la surprit. Temüdjin avait encore une fois survécu. Bien qu'elle ne pût oublier l'acte qu'il avait commis aux heures sombres, il était toujours son fils. Chez toute mère, l'amour est une chose étrange et tortueuse, inaccessible à la raison.

Lorsqu'elle entendit sa voix dehors, Hoelun s'était ressaisie. Pour occuper ses mains encore tremblantes, elle peignait la petite Temülen, assise sur ses genoux. La fillette, qui semblait sentir l'humeur bizarre de sa mère, écarquilla les yeux quand la portière se souleva. Temüdjin fit entrer l'hiver avec lui dans une rafale de neige et d'air glacé. Temülen poussa un cri de joie en découvrant le frère qu'elle n'avait pas vu depuis si longtemps.

Temüdjin l'embrassa, la complimenta sur sa magnifique chevelure, comme il le faisait toujours. Pendant qu'il bavardait avec Temülen, Hoelun examinait le jeune homme qui lui inspirait des sentiments aussi mêlés. Qu'il le sût ou non, il était le fils que Yesugei aurait voulu. Dans ses moments d'abattement, elle songeait que Yesugei aurait approuvé la mort de Bekter alors qu'ils crevaient de faim. Ses fils avaient hérité la dureté de leur père, à moins qu'il ne la leur eût inculquée par la vie qu'il leur imposait.

— Je suis heureuse de te voir, mon fils, dit-elle d'un ton cérémonieux.

Il sourit, se tourna sur le côté pour laisser entrer deux jeunes femmes. Reconnaisant les traits délicats de son peuple, Hoelun eut un accès de nostalgie, surprenant après tant d'années. Elle se leva, prit les deux Olkhunuts par la main pour les amener dans la chaleur du poêle. Temülen se glissa entre elles et demanda qui elles étaient.

— Tisonne le feu, dit Hoelun à sa fille. Elles doivent être gelées. Laquelle est Börte ?

— Moi, mère, répondit la plus haute en taille. J'appartiens aux Olkhunuts.

— Je l'avais deviné à ton visage et aux ornements de ton *deel*. Et toi, ma fille, quel est ton nom ?

Bien qu'écrasée de chagrin, Eluin fit de son mieux pour répondre. Hoelun devina sa souffrance et la prit dans ses bras. Puis elle les fit

asseoir toutes deux et demanda à la servante de leur apporter du thé brûlant. Pour faire tenir Temülen tranquille, Hoelun lui donna un sac de morceaux de lait caillé qu'elle alla manger dans un coin. Temüdjin regarda les femmes des Olkhunuts bavarder et fut content de voir Bôrte sourire en écoutant sa mère évoquer ses souvenirs. Hoelun comprenait leur peur dans cet environnement étranger. Elle était passée par là. Pendant qu'elles se réchauffaient, elle leur posa mille questions, sa voix reprenant un accent olkhunut.

— Sansar est-il toujours le khan ? Qu'est devenu mon neveu, Koke ? Et son père, Enq ?

Bôrte répondait sans la moindre gêne. Temüdjin l'observait avec orgueil, comme s'il y était pour quelque chose. Sa mère semblant l'avoir oublié, il fit signe à la servante de lui apporter un bol de thé puis ferma les yeux de plaisir en laissant la chaleur gagner son corps.

— ... ne devrait plus durer longtemps, cette tempête de neige, entendit-il sa mère dire. Le dégel a commencé, les passes des montagnes seront bientôt franchissables.

— Je ne crois pas avoir déjà eu aussi froid, répondit Bôrte en se frottant les mains.

Elles semblaient bien s'entendre et Temüdjin rouvrit les yeux pour annoncer :

— J'ai amené Eluin pour qu'elle soit l'épouse de Khasar ou de Kachium.

Les deux femmes le regardèrent brièvement, puis reprirent leur conversation comme s'il n'avait pas parlé. Il grogna intérieurement : aucun homme n'est un khan pour sa mère. La chaleur l'engourdit et, leurs douces voix dans les oreilles, il s'endormit.

Assis dans une yourte voisine, Kachium et Khasar mâchaient de la viande de mouton cuite pendant de longues heures dans un bouillon. Avec ce froid, on laissait constamment la marmite sur le feu afin que chacun puisse en boire un bol pour se réchauffer avant de ressortir. Ils n'avaient pas eu souvent l'occasion de se détendre pendant l'absence de Temüdjin. Les deux frères acceptaient de bonne grâce les ordres de Jelme, sachant que Temüdjin le voulait ainsi.

— Elle me plaît, cette Eluin, dit Khasar.

Kachium réagit aussitôt, comme son frère s'y attendait.

— C'est la tienne qui est morte. Eluin est ma promise, tu le sais parfaitement.

— Je ne sais rien de tel, petit frère. L'aîné reçoit toujours le thé et la viande en premier, tu l'as remarqué ? C'est pareil pour les femmes.

Kachium eut un grognement à demi amusé. Il avait été le premier à voir Eluin quand il avait quitté le camp, alerté par le cri d'une

sentinelle. Il l'avait alors à peine remarquée, emmitouflée qu'elle était dans ses vêtements, mais il estimait que cela lui donnait une sorte de droit de préséance. En tout cas, un droit plus légitime que celui de Khasar, qui n'avait fait que sortir à moitié endormi d'une yourte pour la rencontrer.

— Temüdjin en décidera, dit-il.

Khasar acquiesça, tout sourire.

— Je suis content que nous n'ayons pas à nous disputer. Je suis l'aîné, après tout.

— J'ai dit qu'il déciderait, pas qu'il te choisirait, répliqua Kachium.

— J'ai tout de suite pensé qu'elle était jolie. De longues jambes...

— Comment aurais-tu pu voir ses jambes ? Elle avait l'air d'un yack, avec tous ces vêtements.

— Elle est grande, tu as bien dû le remarquer, non ? À moins que tu ne t'imagines que ses pieds ne touchent pas le sol, il doit bien y avoir des longues jambes quelque part. Des jambes fortes pour entourer les reins d'un homme, si tu vois ce que je veux dire.

— Temüdjin pourrait la donner à Jelme, avança Kachium, plus pour faire enrager son frère que parce qu'il croyait à cette éventualité.

Khasar secoua la tête.

— Les liens du sang d'abord. Temüdjin le sait mieux que personne.

— Si tu prenais la peine de l'écouter, tu saurais qu'il prétend être uni par le sang à chaque homme et à chaque femme de ce camp, quelles que soient sa tribu ou sa famille. Par les esprits, tu penses plus à ton estomac et à ton bas-ventre qu'à ce qu'il essaie de faire ici.

Les deux frères échangèrent un regard mauvais.

— Si tu veux dire que je ne le suis pas partout comme un chien perdu, tu as raison, rétorqua Khasar. Avec toi et Jelme, il a sa petite troupe d'adorateurs.

— Tu n'es qu'un idiot, énonça Kachium avec lenteur.

Khasar sentit le sang lui monter au visage. Il savait qu'il n'avait pas l'intelligence aiguë de Temüdjin, ni peut-être même celle de Kachium, mais le monde se changerait en un bloc de glace avant qu'il le reconnaisse.

— Va donc t'allonger dans la neige devant la tente de notre mère. Colle ton nez contre sa porte.

Tous deux avaient tué des hommes avec Temüdjin et Jelme et cependant, quand ils se battaient, c'était avec l'énergie tapageuse de deux jeunes garçons, coups de coude et visages écarlates. Aucun d'eux ne dégaina son couteau. Khasar enserra le cou de Kachium au creux de son bras et le secoua.

— Dis-le, que tu es son chien, ordonna Khasar, haletant sous

l'effort. Presse-toi, je prends le prochain tour de garde.

— J'ai vu Eluin le premier, elle est à moi, persista Kachium d'une voix étranglée.

Khasar serra plus fort.

— Dis que tu préfères qu'elle couche avec ton superbe frère aîné.

Kachium se débattit violemment et ils tombèrent ensemble sur un des lits, brisant la prise de Khasar. Pantelants, ils s'observaient avec méfiance.

— Je m'en moque d'être son chien, dit Kachium. Jelme aussi. Et toi aussi.

Khasar haussa les épaules.

— Ça me plaît de tuer des Tatars mais s'ils continuent à envoyer de vieilles femmes avec leurs pillards, je ne sais pas ce que je vais faire. Même Arslan s'est débrouillé pour se trouver une jolie captive avant de partir.

— Elle te refuse toujours ?

— Elle prétend qu'Arslan m'étriperait si je la touche et elle a peut-être raison. En voilà un que je n'ai nulle envie de contrarier.

Dans la yourte qu'il avait plantée autour de sa forge, Arslan laissa la chaleur s'insinuer dans ses os. Ses précieux outils avaient été huilés et enveloppés pour qu'ils ne rouillent pas et il ne trouvait rien à reprocher à son fils.

— Tu t'es bien conduit, mon garçon. J'ai remarqué la manière dont les autres guerriers te regardent. C'est peut-être le père ciel qui nous a guidés jusqu'aux Loups.

Jelme haussa les épaules.

— C'est du passé. Ici, j'ai donné un sens à ma vie. Maintenant, je me préoccupe de l'avenir. Est-ce que cet hiver finira un jour ? Je n'en ai jamais connu d'aussi long.

— De toute ta longue vie, le taquina Arslan en souriant.

Son fils semblait avoir pris de l'assurance loin de lui et il ne savait plus très bien comment se comporter avec le jeune homme vigoureux qui montrait un tel calme. Il lui avait peut-être fallu une absence prolongée de son père pour devenir un homme.

— Donne-moi donc de l'arkhi. Je le boirai en t'écoutant parler des razzias.

Jelme lui tendit une outre du puissant liquide.

— J'ai demandé qu'on nous apporte du bouillon chaud. Il est maigre mais il nous reste de la viande séchée et salée.

Arslan ouvrit son *deel* pour offrir sa poitrine à la chaleur de la forge.

— J'ai vu que vous êtes revenus sans tes sabres, dit Jelme.

— Ils étaient le prix à payer pour les femmes que Temüdjin a ramenées, marmonna le forgeron.

— Tu en feras d'autres. Aussi bons ou même meilleurs.

— Chacun demandera un mois entier de travail, sans compter le temps passé pour extraire le minerai et fondre les lingots de fer. Combien de sabres forgerai-je encore, selon toi ? Je ne suis pas éternel. Combien de fois obtiendrai-je l'acier qu'il faut et le travaillerai-je pour qu'il n'ait aucun défaut ?

Il cracha sur la forge, regarda sa salive bouillonner et ajouta :

— Je pensais que tu hériterais du sabre que je portais.

— J'en hériterai peut-être quand même si nous devenons assez forts pour le reprendre aux Olkhunuts, répondit Jelme.

Son père se tourna vers lui, le regarda fixement.

— C'est ce que tu penses ? Tu crois que notre petit groupe de pillards déferlera sur la steppe au printemps ?

Jelme soutint son regard mais ne répondit pas.

— Je t'ai élevé pour que tu aies plus de bon sens que ça, poursuivit Arslan. Pense en tacticien, Jelme, comme je te l'ai appris. Nous avons quoi ? Trente guerriers, tout au plus. Combien d'entre eux ont été formés au combat dès leur plus jeune âge comme vous l'avez été, toi, Temüdjin et ses frères ?

— Aucun, mais... commença Jelme.

Son père abattit sa main comme un tranchoir pour l'interrompre.

— La plus petite des tribus peut engager de soixante à quatre-vingts hommes capables de transpercer d'une flèche un oiseau en vol, des hommes armés de bons sabres, sachant former le croissant pendant l'assaut et se replier en bon ordre. Je ne crois pas que ce camp puisse faire face à un cinquième des guerriers olkhunuts. Ne t'y trompe pas ! Ce camp misérable aura besoin de la protection du père ciel pour survivre une seule saison après le dégel. Les Tatars se jetteront sur nous en hurlant pour se venger des petits dommages qu'ils ont subis pendant l'hiver.

— Nous leur avons pris des chevaux, des vivres et même des sabres... argua Jelme.

— Des lames que je pourrais plier de mes mains ! Je connais la qualité des armes tatares.

— Assez ! rugit soudain le jeune homme. Tu ne sais rien de ce que nous avons fait. Tu ne m'as même pas laissé une chance de t'en parler avant de m'accabler de tes mises en garde et de tes prophéties de malheur. Oui, nous serons peut-être anéantis au printemps. J'ai fait ce que j'ai pu pour préparer ces hommes pendant ton absence. Combien d'entre eux as-tu pris dans ta forge pour leur enseigner ton art ? Pas un seul, à ma connaissance.

Arslan ouvrit la bouche pour protester mais Jelme était lancé, il

n'y avait pas moyen de l'arrêter.

— Tu voudrais que je renonce et que je me couche dans la neige ? Ce n'est pas le chemin que j'ai choisi. J'ai trouvé un homme à suivre, je lui ai prêté allégeance. Ma parole est d'acier, père, comme tu m'as enseigné qu'elle doit être. Pensais-tu alors que je ne devrais la tenir que lorsque toutes les chances seraient de notre côté ? Non. Tu m'as trop bien appris à tenir ma parole pour seulement imaginer que je pourrais y manquer !

Jelme se tut, prit quelques longues inspirations.

— J'ai fait en sorte que les Tatars nous craignent, comme je l'avais promis, reprit-il. J'espérais que tu serais fier de moi et voilà que tu te répands en discours plaintifs tel un vieil homme pompeux.

Arslan n'avait pas l'intention de frapper, mais son fils se tenait tout près de lui et quand Jelme agita les mains, le forgeron réagit d'instinct, abattant un poing dur comme du fer sur la mâchoire du jeune homme. Jelme tomba en arrière, heurtant de l'épaule le bord de la forge.

Interdit, Arslan regarda son fils se relever avec un calme glacial. Jelme se toucha la mâchoire et dit à voix basse :

— Ne refais plus jamais ça.

— C'était un geste irréfléchi, plaida Arslan, accablé comme s'il sentait lui aussi la douleur de son fils. Les soucis, la fatigue...

Jelme hocha la tête. Il lui était arrivé d'avoir plus mal quand ils s'entraînaient ensemble à se battre, mais il y avait encore de la colère en lui et il n'arrivait pas à la chasser.

— Forme des hommes à faire des sabres, enjoignit-il à son père. Tu l'as dit toi-même, tu n'es pas éternel. Aucun de nous ne l'est.

Il se palpa de nouveau la mâchoire en grimaçant.

— J'ai trouvé ici une chose précieuse, poursuivit-il, s'efforçant de convaincre son père. Les tribus se battent entre elles, gaspillent leurs forces. Ici, nous montrons qu'un homme peut prendre un nouveau départ et peu importe qu'il ait été naguère un Naïman ou un Loup.

Arslan décela dans les yeux de son fils une lueur étrange qui l'inquiéta.

— Il leur remplit la panse et ils oublient un moment leurs vieilles querelles. Voilà ce que je vois, moi ! s'écria-t-il. Les tribus se battent entre elles depuis mille ans, tu crois qu'un seul homme peut mettre fin à cette haine ?

— Quelle autre solution y a-t-il ? demanda Temüdjin de l'entrée de la yourte.

Les deux hommes se tournèrent vers lui. La plaque qui marbrait le visage de Jelme lui fit comprendre ce qui s'était passé. L'air épuisé, il s'approcha de la forge.

— Impossible de dormir avec trois femmes et ma petite sœur

pépian comme des moineaux. Alors, je suis venu ici.

Ni le père ni le fils ne répondirent et Temüdjin continua :

— Je ne demande pas qu'on me suive aveuglément, Arslan. Tu as raison de t'interroger sur notre objectif. Tu vois un groupe pitoyable, ayant à peine de quoi manger jusqu'au printemps. Nous devrions peut-être nous trouver une vallée quelque part, y élever nos bêtes et nos enfants pendant que les tribus continuent à s'entretenir...

— Ne me dis pas que le nombre de morts que font ces batailles te tourmente, répliqua Arslan.

Temüdjin posa ses yeux jaunes sur le forgeron et la tente parut soudain trop petite pour lui.

— Nous abreuvons le sol de notre sang avec nos querelles incessantes. Nous l'avons toujours fait mais cela ne signifie pas que nous devons continuer à le faire. J'ai montré qu'une tribu peut naître du rassemblement des Oïrats, des Loups, des Naïmans. Nous sommes un seul peuple, Arslan. Quand nous serons assez forts, je les ferai venir à moi, ou je les briserai les uns après les autres. Oui, nous sommes un seul peuple. Nous sommes des Mongols. Nous sommes le peuple d'argent et un seul khan peut nous mener tous.

— Tu es ivre ou tu rêves, rétorqua Arslan, ignorant l'embarras de son fils. Qu'est-ce qui te fait croire qu'ils t'accepteront ?

— Je suis la terre, déclara Temüdjin. Et la terre ne fait aucune différence entre les familles de notre peuple.

Il fit aller son regard de l'un à l'autre.

— Je ne vous demande pas votre loyauté. Vous me l'avez donnée en prêtant serment, elle vous lie jusqu'à la mort. Nous périrons peut-être tous, mais vous n'êtes pas de la trempe que j'imaginai si cette pensée vous arrête.

Il eut un rire bref puis, de ses poings, tenta de chasser de ses yeux une fatigue que la chaleur aggravait.

— Un jour, j'ai escaladé une montagne pour dénicher un aiglon. J'aurais pu rester en bas mais le but justifiait le risque. Il advint qu'il y avait deux oisillons au nid : j'ai eu plus de chance que je ne l'espérais.

Son rire se teinta cette fois d'une amertume sur laquelle il ne donna aucune explication. Pressant l'épaule du père et du fils, il ajouta :

— Cessez vos chamailleries et grimpez avec moi.

Il les regarda un moment pour voir comment ils réagissaient puis il sortit à la recherche d'un endroit où dormir.

Wen Chao gardait un œil sur ses serviteurs par l'interstice entre les rideaux du palanquin qu'ils portaient. Avec trois hommes à chaque brancard, la tâche aurait dû à peine leur donner une suée et, cependant, en regardant entre les tentures de soie, il remarqua que l'un d'eux avait les lèvres bleuies. Wen Chao n'était pas sorti avant que la neige de l'hiver commence à fondre mais il restait de la glace qui craquait sous le pied et le vent mordait cruellement. Il soupçonnait qu'il perdrait un esclave, voire deux, avant d'arriver au camp mongol. Resserrant ses fourrures autour de lui, il se demanda avec humeur s'ils trouveraient jamais ce camp.

Il s'amusa un moment à maudire Toghril, le khan des Kereyits, qui prétendait savoir où la bande de pillards attendait la fin de l'hiver. Avec un peu plus de fougue et d'imagination, il forgea même des insultes plus savantes sur les membres de la cour des Jin à Kaifeng.

Wen avait su qu'on s'était joué de lui dès qu'il avait vu l'expression des eunuques. Ils étaient aussi mauvais que de vieilles commères et peu de ce qui se passait à la cour leur échappait. Wen se rappela le sourire acide du petit Zhang, le premier d'entre eux, quand il l'avait introduit auprès du Premier ministre.

Ce souvenir lui fit plisser les lèvres avec irritation. Lui qui s'enorgueillissait de sa science des jeux de pouvoir, il se retrouvait là : il avait laissé une femme de la meilleure maison de thé de Kaifeng endormir sa vigilance et avait manqué une réunion importante. Il soupira en songeant à l'habileté de cette fille, à ses caresses lascives, en particulier à celles qu'elle faisait avec une plume. Il espérait qu'elle avait au moins coûté cher à ceux qui l'avaient soudoyée. Lorsqu'on l'avait tiré du lit de cette fille au milieu de la nuit, il avait aussitôt compris qu'il paierait son plaisir. Dix ans d'intelligence gâchés par une nuit d'ivresse, de poésie et d'amour. Une poésie médiocre, d'ailleurs, se dit-il. Le ministre l'avait chargé d'une mission diplomatique auprès des tribus barbares comme s'il lui faisait un grand honneur et, naturellement, Wen n'avait pu que se prosterner, comme si son désir le plus cher venait enfin d'être exaucé.

Deux ans plus tard, il attendait encore qu'on le rappelle. Nul doute qu'on l'avait oublié. Il adressait des copies de ses rapports à des amis sûrs, avec pour instruction de les faire suivre, mais selon toute

vraisemblance ils n'étaient jamais lus. Il n'était pas difficile de les égarer parmi les milliers d'autres rapports que recevaient les ministres de l'Empire du Milieu, pas pour quelqu'un d'aussi retors que Zhang, en tout cas.

Si Wen refusait de céder au désespoir, il avait conscience qu'il finirait peut-être ses jours chez ces horribles Mongols, mort de froid ou empoisonné par leur éternel mouton rance et leur lait aigre. C'était trop pour un homme de son rang et de son âge. Il n'avait emmené qu'une douzaine de serviteurs en plus de ses gardes et des porteurs de litière mais l'hiver s'était révélé trop rude pour les plus faibles. Le souvenir de la mort de son secrétaire personnel, pris de fièvre, le rendait encore furieux. L'homme s'était assis dans la neige et avait refusé d'avancer. Sur l'ordre de Wen, l'un des gardes l'avait roué de coups mais le petit scribe avait rendu l'âme avec toutes les apparences d'une jubilation méprisante.

Maintenant qu'il était mort, Wen ne pouvait que regretter les châtiments qu'il n'avait pas infligés lui-même. Même le plus consciencieux des maîtres ne trouvait pas le temps de s'occuper de tout.

Entendant un claquement cadencé de sabots, il tendit le bras pour relever le rideau qui protégeait son palanquin du vent, se ravisa. Les gardes revenaient sans aucun doute signaler qu'ils n'avaient rien vu, comme les douze jours précédents. Lorsqu'il les entendit crier, le vieil homme éprouva un soulagement qu'il ne se serait cependant jamais abaissé à montrer. N'était-il pas le cousin au cinquième degré de la deuxième épouse de l'empereur ? Il préféra prendre l'un de ses rouleaux les plus annotés et relire des maximes philosophiques dont la simplicité l'apaisait. Il n'avait jamais beaucoup apprécié le ton hautement moral de Confucius lui-même, mais son disciple Xunzi était un homme avec qui il aurait aimé prendre le thé. C'était vers lui qu'il se tournait le plus souvent quand il se sentait abattu.

Wen ignora la discussion excitée de ses gardes pour savoir qui le dérangerait dans sa splendeur solitaire. Xunzi pensait que la voie de l'excellence était celle de l'illumination et Wen y voyait un parallèle exquis avec sa propre vie. Il tendait la main vers son écritoire quand il sentit qu'on posait le palanquin. Quelqu'un s'éclaircit nerveusement la gorge. Wen soupira. Le voyage avait été mortellement ennuyeux mais la perspective de rencontrer une fois de plus ces barbares malpropres était plus qu'il n'en pouvait supporter. Tout cela pour une seule nuit de débauche, pensa-t-il. Soulevant la tenture, il découvrit le visage de son garde le plus sûr.

— Eh bien, Yuan, il semble que nous nous soyons arrêtés, dit-il en tapotant le parchemin de ses ongles longs pour manifester son mécontentement.

Agenouillé près de la litière, Yuan pressa aussitôt le front contre le sol glacé. Agacé, Wen secoua la tête.

— Parle donc. Nous n'allons pas y passer la journée.

Au loin, des cors d'alerte mugirent dans le vent.

— Nous les avons trouvés, maître, dit Yuan. Ils arrivent.

Wen hocha la tête.

— Tu es le premier d'entre mes gardes, Yuan. Préviens-moi quand ils auront fini de fanfaronner et de brailler.

Il laissa la tenture en soie retomber et renoua les rubans écarlates autour de ses rouleaux. Le grondement de sabots qui se rapprochait piqua cependant sa curiosité. Soupirant de sa faiblesse, il découvrit le trou percé dans le cadre en bois du palanquin, y colla un œil. Seul Yuan en connaissait l'existence et il ne dirait rien. Aux yeux de ses esclaves, il mépriserait le danger. Il est important que le maître donne une bonne image de lui aux esclaves, pensa-t-il en se demandant s'il avait le temps d'ajouter une note à ses propres réflexions philosophiques. Il les ferait relier et publier. Elles étaient particulièrement critiques sur le rôle des eunuques à la cour de Kaifeng. L'œil toujours rivé au montant de bois, il se dit qu'il serait cependant préférable de les publier anonymement.

Temüdjïn chevauchait, entouré d'Arslan et de Jelme. Dix de ses meilleurs hommes l'accompagnaient tandis que Khasar et Kachium avaient posté des groupes moins nombreux autour du camp.

Dès le premier coup d'œil, le jeune khan sut que quelque chose d'anormal se passait. Pourquoi tant d'hommes armés autour de ce qui ressemblait à une grande boîte ? Au lieu d'attaquer, ils avaient formé un carré défensif autour de la boîte pour attendre son arrivée. Temüdjïn se tourna vers Arslan, haussa les sourcils. Le forgeron dut crier pour se faire entendre par-dessus le bruit des sabots.

— Sois prudent, seigneur ! Ce doit être un représentant des Jin, un dignitaire de haut rang.

Temüdjïn considéra la scène étrange avec un intérêt accru. Il avait entendu parler des grandes cités de l'Est mais n'avait jamais vu un seul de leurs habitants. On disait qu'ils pullulaient comme des mouches, qu'ils avaient tant d'or qu'ils s'en servaient pour bâtir leurs maisons. Quel que soit le visiteur, il avait assez d'importance pour se déplacer avec une dizaine de gardes et assez d'esclaves pour porter cette curieuse boîte laquée. Elle avait des reflets noirs et ses côtés étaient couverts de rideaux de la couleur du soleil.

Guidant son cheval de ses genoux, Temüdjïn tenait son arc prêt à tirer. Si c'était un piège, les guerriers jin découvriraient qu'ils avaient commis une erreur en se risquant sur ses terres. Il baissa son arc,

ordonna à ceux qui l'entouraient de faire de même.

Il tira sur la bride de son cheval. Un œil exercé aurait noté que ses guerriers surent parfaitement rester en formation lorsqu'ils l'imitèrent. Temüdjïn attacha son arc à sa selle, toucha la poignée de son sabre pour se porter chance et dirigea sa monture vers l'homme qui se trouvait au centre de ce groupe bizarre.

Le jeune khan ne dit pas un mot. Ces terres étaient siennes, il n'avait pas à y expliquer sa présence. Ses yeux jaunes détaillèrent le guerrier jin, s'attardèrent sur son armure. Comme la boîte, elle était recouverte d'une peinture qui luisait telle de l'eau noire et ses attaches étaient invisibles. Elle semblait capable d'arrêter une flèche et Temüdjïn se demanda s'il pourrait en obtenir une pour l'essayer.

Le guerrier l'observait sous la visière d'un casque, le visage à moitié couvert par des plaques de fer. Temüdjïn lui trouva un air maladif, un teint jaunâtre révélant trop de soirées de beuverie. Pourtant le blanc de ses yeux n'était pas rougi et il ne bronchait pas devant tant d'hommes armés.

Le silence se prolongea, Temüdjïn attendit. Enfin, le Jin plissa le front et se décida à le rompre :

— Mon maître, émissaire de la cour de Jade, souhaite te parler, dit Yuan, avec un accent qui sonna étrangement aux oreilles de Temüdjïn.

À l'instar de son maître, Yuan détestait les barbares des tribus. Malgré leur férocité au combat, ils n'avaient aucune discipline. Ce n'étaient que des chiens hargneux et l'on s'abaissait en s'adressant à eux comme à des êtres humains.

— Il se cache dans cette boîte ? demanda Temüdjïn.

Le chef des gardes se raidit et Temüdjïn laissa sa main pendre près de la poignée de son sabre. Il avait passé des journées à s'entraîner avec Arslan, il ne craignait pas un soudain assaut. Son assurance amusée se voyait peut-être dans son regard car le Jin se contentait.

— J'ai un message de Toghril des Kereyits à te transmettre, déclara Yuan.

Ce nom attisa encore la curiosité de Temüdjïn. Son camp avait accueilli trois vagabonds bannis de cette tribu.

— Je t'écoute, dit-il.

Le regard au loin, le garde récita :

— « Accorde ta confiance à ces hommes et offre-leur l'hospitalité en mon nom. »

Temüdjïn eut un grand sourire qui surprit l'officier jin.

— Ce serait peut-être sage, en effet, dit-il. As-tu envisagé l'autre éventualité ?

— Il n'y a pas d'autre éventualité, répliqua Yuan, irrité. Tu as

entendu les ordres de Toghril.

Temüdjin éclata de rire.

— Toghril des Kereyits n'est pas mon khan. Il ne donne pas d'ordres ici. Je pourrais vous tuer tous et m'emparer de ce qu'il y a dans cette boîte, menaçait-il, uniquement pour provoquer le chef jin.

Au lieu de réagir avec colère, l'homme sourit.

— Tu n'as pas assez de guerriers pour cela.

Temüdjin allait répliquer quand, de la boîte, une voix lança un ordre dans une langue qu'il ne connaissait pas. Cela ressemblait assez à un cri d'oie mais l'officier inclina aussitôt la tête. Temüdjin ne put résister plus longtemps à sa curiosité.

— Très bien, je vous offre mon hospitalité. Suivez-moi de près pour que mes gardes ne vous transpercent pas la gorge quand vous approcherez. Avancez lentement, sans gestes brusques. Il y a dans mon camp des guerriers qui n'aiment pas les inconnus.

Yuan leva le poing, les douze porteurs saisirent les brancards et les soulevèrent, regardant fixement devant eux. Temüdjin ne sut qu'en penser. Il lança un ordre à ses cavaliers, prit la tête du groupe avec Arslan tandis que Jelme et les autres fermaient la marche.

— Tu connais ces hommes ? murmura-t-il.

— Je les ai déjà rencontrés, répondit Arslan.

— Ils sont une menace pour nous ?

Le forgeron réfléchit.

— Ils pourraient l'être, ils ont de grandes richesses. Je ne sais pas ce qu'ils nous veulent.

— Ni quel jeu joue Toghril, ajouta Temüdjin.

Arslan acquiesça de la tête et les deux hommes gardèrent le silence jusqu'au camp.

Wen Chao attendit que les porteurs posent son palanquin et que Yuan s'approche. Il avait observé avec intérêt leur arrivée au camp des barbares, retenu des gémissements devant les tentes rapiécées et les moutons étiques. L'hiver avait été rude et les Mongols avaient les traits tirés. Il sentait depuis un moment déjà l'odeur de la graisse de mouton et savait qu'elle resterait collée à sa tunique même après qu'on l'aurait lavée plusieurs fois. Lorsque Yuan écarta les tentures en soie, Wen descendit du palanquin en s'efforçant de respirer le moins possible. Il savait par expérience qu'il finirait par se faire à cette puanteur, mais il n'avait toujours pas rencontré de barbare qui prenait la peine de se laver plus d'une ou deux fois par an, et encore, quand il tombait dans une rivière. Pour l'heure, il avait une mission à remplir et, maudissant à mi-voix le petit Zhang, il s'avança dans le froid avec toute la dignité dont il était capable.

Même s'il n'avait pas remarqué le respect que les autres montraient au jeune homme aux yeux jaunes, Wen aurait deviné qu'il était leur chef. À la cour de Kaifeng, on connaissait ces « tigres dans les roseaux », ces hommes qui avaient du sang de guerrier dans les veines. Ce Temüdjin en faisait partie, avait pensé Wen dès qu'il avait vu ces yeux.

Malgré le vent qui transperçait sa mince robe, Wen ne montra aucun désagrément quand il s'inclina devant Temüdjin. Seul Yuan saurait que ce salut était loin de ce que la courtoisie exigeait, mais cela amusait Wen d'insulter secrètement les barbares. À son étonnement, le pillard se contenta de l'observer et Wen s'en trouva offensé.

— Je suis Wen Chao, ambassadeur de l'Empire jin des Song du Nord. C'est un honneur pour moi d'être reçu dans ton camp. La nouvelle de tes batailles contre les Tatars nous est parvenue...

— Et c'est ce qui t'amène ici dans ta petite boîte ? répliqua Temüdjin.

Il était fasciné par ce personnage accompagné de tant de serviteurs. Lui aussi avait ce teint jaune maladif, mais il se tenait droit dans le vent qui agitait sa robe. Temüdjin lui donnait plus de quarante ans, bien que sa peau ne fût pas ridée. L'homme était étrange pour qui avait grandi dans une tribu. Le tissu de sa robe verte semblait miroiter. Ses cheveux étaient aussi noirs que ceux de Temüdjin mais tirés en arrière et maintenus par une pince en argent. Ses mains se terminaient par de longs ongles qui reflétaient la lumière. Temüdjin se demandait combien de temps le Jin résisterait au froid. L'homme ne semblait pas le sentir mais ses lèvres commençaient à bleuir.

— Je t'apporte les salutations de la cour de Jade, dit-il. Nous avons beaucoup entendu parler de tes succès. Ton frère des Kereyits te salue lui aussi.

— Qu'est-ce que Toghril me veut ?

Transi de froid, Wen se demandait avec colère si le barbare finirait par l'inviter à entrer-dans sa tente. Il décida de l'y aider un peu.

— Ne m'as-tu pas offert ton hospitalité ? Il ne convient pas de parler de choses importantes avec tant d'oreilles autour de nous.

Temüdjin haussa les épaules. L'homme était visiblement gelé et le jeune khan voulait entendre, avant qu'il ne tombe raide de froid, ce qui l'avait incité à traverser une plaine hostile.

— Tu es le bienvenu...

Il hésita avant d'écorcher horriblement le nom du Jin.

— ... Wancho ?

— Wen Chao, corrigea le vieil homme. La langue doit toucher le palais.

— Viens te réchauffer dans ma yourte, Wen. Nous y boirons le thé salé.

— Ah, le thé salé... répéta sans enthousiasme le diplomate en suivant Temüdjin.

Wen s'assit dans la pénombre et attendit patiemment que Temüdjin en personne lui mette dans la main un bol de thé brûlant. La tente s'emplit d'hommes qui le regardaient fixement et l'ambassadeur dut respirer à petites bouffées jusqu'à ce qu'il soit habitué à leur proximité malodorante. Il mourait d'envie de prendre un bain mais il avait depuis longtemps laissé ce genre de plaisir derrière lui.

Temüdjin regarda l'émissaire porter le thé à ses lèvres et feindre de s'en régaler.

— Parle-moi des tiens, dit le khan. Vous êtes très nombreux, paraît-il.

Wen hocha la tête, trop heureux d'avoir un prétexte pour ne plus boire.

— Nous sommes un royaume divisé. La partie sud compte plus de six mille fois mille habitants, sujets de l'empereur song. Les Jin du Nord sont peut-être autant.

Temüdjin haussa les sourcils : ces chiffres dépassaient son imagination.

— Je crois que tu exagères, Wen Chao, dit-il, prononçant cette fois correctement son nom tant il était surpris.

— Comment savoir ? Les paysans se reproduisent comme des poux. Il y a plus de mille fonctionnaires rien qu'à Kaifeng et le recensement a pris de nombreux mois. Je ne me rappelle pas le nombre exact.

Wen fut amusé par les regards étonnés qu'échangeaient les guerriers.

— Et toi ? Es-tu un khan, parmi eux ? demanda Temüdjin.

— J'ai réussi à mon...

Wen ignorait le mot dans la langue barbare, si tant est qu'il existât.

— ... mon combat ? Non.

Il se rabattit sur un mot étrange, dénué de sens pour Temüdjin, et entreprit de l'expliquer :

— Cela veut dire répondre à des questions avec des centaines d'autres, d'abord dans un district puis à Kaifeng même. Je me suis classé premier de tous ceux qui ont concouru cette année-là.

Il fixa un moment le fond de son bol et ajouta :

— C'était il y a fort longtemps.

— À quel homme appartiens-tu, alors ? demanda Temüdjin,

s'efforçant de comprendre.

— Peut-être au Premier ministre, répondit Wen avec un sourire. Non, je crois que tu veux parler des empereurs song. Ils règnent sur le Nord et le Sud. Je vivrai peut-être assez longtemps pour voir réunies les deux moitiés de l'Empire du Milieu.

Wen reposa son bol, glissa une main à l'intérieur de sa robe. Le murmure qui parcourut les guerriers arrêta son geste.

— Je veux simplement montrer un visage.

D'un signe de tête, Temüdjin l'y autorisa. L'ambassadeur tira du vêtement une liasse de morceaux de papier brillamment colorés, lui en tendit un. Il était couvert de symboles étranges entourant le portrait d'un jeune homme au regard intense. Temüdjin examina le papier sous divers angles, le petit visage semblait toujours le fixer.

— Vous avez des peintres de talent, reconnut-il avec réticence.

— C'est vrai, seigneur, mais le papier que tu tiens a été imprimé par une machine. Il a de la valeur, on peut l'échanger contre des biens. Avec quelques-uns de plus, je pourrais acheter un bon cheval, ou une nuit avec une jeune femme dans la capitale.

Le billet passa de main en main. Ils sont comme des enfants, pensa Wen devant leur expression médusée. Il ferait peut-être cadeau d'un billet à chacun avant son départ.

— Tu utilises des mots que je ne connais pas, dit Temüdjin. « Imprimé », par exemple. Et « machine ». Aurais-tu décidé de te gausser de nous sous notre tente ?

Wen sentit que le khan ne parlait pas à la légère et se rappela que les barbares pouvaient être impitoyables, même avec leurs amis. S'ils pensaient un instant qu'il se moquait d'eux, il n'en sortirait pas vivant. Des enfants, peut-être, mais tout ce qu'il y a de plus dangereux.

— C'est simplement un moyen pour peindre plus vite qu'un homme seul, répondit-il d'un ton apaisant. Si tu visites un jour le royaume jin, tu le verras de tes yeux. Je sais que le khan des Kereyits se passionne pour notre culture. Il a maintes fois exprimé le désir d'avoir des terres dans l'Empire du Milieu.

— Toghril a dit cela ?

Wen acquiesça, récupéra le billet des mains du dernier homme à l'avoir examiné.

— C'est son vœu le plus cher. Il y a là-bas un sol si riche qu'on peut tout y cultiver, des troupeaux d'innombrables chevaux sauvages, et plus de gibier que nulle part ailleurs dans le monde. Nos seigneurs vivent dans de grandes maisons de pierre et ont un millier de serviteurs pour satisfaire leurs caprices. Toghril des Kereyits voudrait une telle vie pour lui-même et ses héritiers.

— Comment transporter une maison en pierre ? demanda soudain l'un des Mongols.

— On ne peut pas la transporter comme une yourte, répondit Wen. Certaines ont la taille d'une montagne.

Temüdjin sut cette fois que l'étrange petit homme leur contait des sornettes et éclata de rire.

— Alors, cela ne me conviendrait pas. Les tribus doivent se déplacer quand la chasse est mauvaise. Je mourrais de faim dans cette montagne de pierre.

— Non, seigneur, parce que tes serviteurs achèteraient de la nourriture au marché. Ils élèveraient des bêtes pour que tu les manges et cultiveraient du blé et du riz. Tu aurais un millier de femmes et tu ne connaîtrais jamais la faim.

— Je comprends que cela plaise à Toghril, dit Temüdjin.

Toutes ces idées bizarres lui donnaient le tournis et il ignorait toujours pourquoi Wen avait traversé ces étendues sauvages pour le rencontrer. Il lui tendit une coupe et la remplit d'arkhi. Lorsqu'il vit que l'homme serrait les mâchoires pour empêcher ses dents de claquer, il lui suggéra :

— Frottes-en tes mains et ton visage. Je t'en servirai une autre.

Wen inclina la tête pour le remercier avant de suivre son conseil. Le liquide clair fit rougir sa peau jaune, parcourue d'une soudaine chaleur. Il vida le reste de l'eau-de-vie dans sa gorge, avala la seconde coupe et en réclama une troisième d'un geste.

— J'irai peut-être un jour dans l'Est pour voir ces prodiges, dit Temüdjin. Je m'étonne cependant que tu aies laissé tout cela derrière toi pour venir là où mon peuple règne par l'arc et le sabre. Ici, nous ne pensons jamais à ton empereur.

— Il est pourtant notre père à tous, répliqua Wen sans réfléchir.

Sous le regard aigu de Temüdjin, il regretta d'avoir tant bu l'estomac vide.

— Je suis parmi les tribus depuis deux ans, il y a des jours où mon peuple me manque beaucoup, poursuivit Wen. J'ai reçu pour mission de chercher des alliés contre les Tatars du Nord. Toghril des Kereyits pense que tu es de ceux qui partagent notre dégoût pour ces chiens à la peau pâle.

— Toghril semble bien informé. Comment connaît-il mes sentiments ?

Temüdjin remplit la coupe du visiteur une quatrième fois et la regarda suivre le même chemin que les précédentes. Il porta la sienne à ses lèvres, but parcimonieusement pour garder les idées claires.

— Le khan des Kereyits est un homme sage, répondit Wen Chao. Il a combattu les Tatars pendant des années et a reçu de mes maîtres beaucoup d'or. C'est un échange, tu comprends ? Si je demande à Kaifeng qu'on envoie cent chevaux dans l'Est, ils y seront la saison suivante ; en retour, les Kereyits feront couler le sang des Tatars et les

tiendront éloignés de nos frontières. Nous ne voulons pas qu'ils s'introduisent sur nos terres.

L'un des hommes qui écoutaient la discussion s'agita et Temüdjin se tourna vers lui.

— Arslan, je te consulterai quand nous serons seuls, lui promit Temüdjin.

L'homme parut se calmer.

— Je suis ici pour vous offrir le même accord, déclara Wen. Je peux vous donner de l'or, des chevaux...

— Des sabres, le coupa Temüdjin. Et des arcs. Si j'accepte, je veux une douzaine d'armures comme celles que portent tes gardes, ainsi que cent chevaux, des juments et des étalons. Je n'ai pas plus d'usage de ton or que d'une maison en pierre que je ne pourrais pas transporter.

— Tu n'as pas cent hommes dans ton camp, protesta Wen.

Intérieurement, il se réjouissait. Le marchandage avait commencé plus facilement qu'il ne l'aurait cru.

— Tu ne les as pas tous vus, repartit Temüdjin. Et je n'ai pas dit que j'acceptais. Quel rôle exactement joue Toghril ? Je ne l'ai jamais rencontré mais je connais les Kereyits. Viendra-t-il, après toi, quémander mon aide ?

Wen s'empourpra, reposa sa coupe.

— Les Kereyits sont une tribu puissante, forte de plus de trois cents guerriers. Ils ont appris par des prisonniers tatars que tu pousses tes razzias de plus en plus loin vers le nord.

Wen s'interrompit, choisit ses mots avec soin :

— Toghril est un sage et il m'a envoyé ici non pour quémander mais pour te convaincre d'unir tes forces aux siennes. Ensemble, vous ramènerez peut-être les Tatars douze générations en arrière.

Le Mongol que Temüdjin avait appelé Arslan sembla se hérissier de nouveau et Temüdjin lui posa une main sur l'épaule.

— Ici, je suis khan, responsable de mon peuple. Tu voudrais que je ploie le genou devant Toghril pour quelques chevaux ?

Le ton s'était fait subtilement menaçant et Wen se prit à regretter de ne pas avoir autorisé Yuan à l'accompagner.

— Il te suffit de refuser et je partirai, dit l'émissaire. Toghril n'a pas besoin d'un vassal. Il a besoin d'un chef de guerre impitoyable et fort. Il a besoin de tous les hommes que tu peux lui apporter.

Temüdjin échangea un regard avec Jelme. Après un hiver interminable, il savait que les Tatars auraient faim de revanche. L'idée de s'allier à une tribu plus nombreuse était tentante mais il avait besoin de réfléchir.

— Tu as dit beaucoup de choses intéressantes, Wen Chao, répondit-il au bout d'un moment. Laisse-moi maintenant prendre une

décision... Kachium ? Donne des lits chauds à ses hommes et fais-leur apporter du ragoût.

Il vit le regard de Wen Chao se porter sur l'outre à demi vide.

— Et aussi de l'arkhi pour lui tenir chaud cette nuit, ajouta-t-il, emporté par sa générosité.

Tous se levèrent quand Wen se mit debout, pas tout à fait aussi stable sur ses jambes qu'à son arrivée. L'homme salua une fois encore et Temüdjïn remarqua qu'il s'inclinait plus bas qu'à sa première tentative. Le voyage lui avait peut-être raidi le corps.

Lorsqu'il se retrouva seul avec ses guerriers, Temüdjïn tourna des yeux brillants vers ceux en qui il avait le plus confiance.

— Je veux cette alliance. Je veux en savoir le plus possible sur ce peuple. Des maisons en pierre ! Des esclaves par milliers ! Cela ne vous fait pas envie ?

— Tu ne connais pas ce Toghril, répondit Arslan. Le peuple d'argent serait-il à vendre ? Les Jin pensent qu'on peut nous acheter avec des promesses, nous impressionner en nous parlant de cités grouillantes. Que sont-ils pour nous ?

— Tâchons de le découvrir. Avec les Kereyits, je peux enfoncer une pique dans le cœur des Tatars. Que les rivières rougissent du sang que nous ferons couler.

— C'est à toi que j'ai prêté allégeance, pas à Toghril.

— Je le sais. Je ne serai le vassal de personne. Mais s'il unit ses forces aux nôtres, c'est moi qui profiterai le plus du marché. Pense à Jelme, Arslan. Pense à son avenir. Nous sommes trop pleins de vie pour bâtir chichement notre tribu. Progressons à pas de géant, risquons tout à chaque fois. Préfères-tu attendre les Tatars les bras croisés ?

— Tu sais bien que non, répondit Arslan.

— Alors ma décision est prise, déclara Temüdjïn d'un ton exalté.

Wen Chao resta trois jours dans le camp pour discuter des conditions de l'accord. Il laissa les barbares lui offrir des outres d'eau-de-vie avant qu'il n'abaisse les tentures dorées de son palanquin et ne donne à Yuan le signal du départ.

Derrière les rideaux de soie, l'ambassadeur se mit à se gratter, persuadé qu'il avait attrapé des poux dans sa tente. L'épreuve avait été rude, comme il s'y attendait, mais Temüdjin semblait aussi impatient de faire la guerre aux Tatars que Toghril l'espérait. Rien d'étonnant, pensa Wen, balancé doucement par ses porteurs. Les tribus se pillaient mutuellement, même en hiver. Maintenant que le printemps faisait apparaître les premiers brins d'herbe sur le sol froid, elles pilleraient de plus belle. Elles l'avaient toujours fait.

Wen se replongea dans la lecture de Xunzi, prenant de temps à autre des notes dans la marge de ses rouleaux. Le ministre avait eu raison d'envoyer chez les barbares un homme possédant ses talents de diplomate, se dit-il. Le petit Zhang n'aurait jamais obtenu un tel accord, même en promettant des chevaux et des armures. L'eunuque zézayant n'aurait sans doute pas su dissimuler son dégoût pendant la cérémonie de mariage à laquelle Wen Chao avait assisté la veille. Il frémit en se rappelant le lait chaud mêlé de sang qu'on lui avait donné à boire. Xunzi aurait applaudi à la force de caractère qu'il avait montrée. Cette Börte était aussi osseuse et dure que son époux. Pas du tout au goût de Wen, même si le jeune pillard semblait la trouver attirante. Que n'aurait-il donné pour une nuit avec l'une des femmes de la maison de thé ! Sur ces terres désolées, il n'y avait pas place pour des cuisses douces et poudrées, et Wen maudit une fois de plus sa mission.

Le quatrième jour après le départ, il s'apprêtait à donner l'ordre de faire halte pour le repas quand Yuan, parti en éclaireur, revint au galop. De son palanquin, Wen l'entendit impatientement donner des ordres. Quelle frustration de devoir rester dans une noble solitude alors qu'il se passait des choses intéressantes autour de lui. Il soupira : sa curiosité lui avait plus d'une fois attiré des ennuis.

Quand Yuan s'approcha enfin de la litière, Wen avait rangé ses rouleaux et s'était réchauffé avec une rasade du liquide clair que les tribus distillaient. Le breuvage était efficace, à défaut de soutenir la

comparaison avec l'alcool de riz qu'il buvait chez lui.

— Pour quelle raison me déranges-tu cette fois, Yuan ? J'allais faire un somme avant le repas.

En fait, un coup d'œil au visage rouge du chef de ses gardes avait suffi pour accélérer les battements de son cœur. Il fallait qu'il se reprenne. Quelques jours de plus chez les barbares et il aurait envie d'empoigner un sabre lui aussi comme un vulgaire soldat. Ils faisaient cet effet, même aux hommes les plus cultivés.

— Des cavaliers, seigneur. Des Tatars, répondit Yuan en pressant son front contre l'herbe glacée.

— Eh bien ? Nous sommes en terre tatare, non ? Il n'y a rien de surprenant à ce que nous en croisions quelques-uns en descendant chez les Kereyits. Laisse-les passer, Yuan. S'ils se mettent en travers de notre chemin, tue-les. Tu m'as importuné pour rien.

Yuan inclina de nouveau la tête et pour ne pas faire honte à un homme aussi sourcilieux qu'un eunuque en matière d'honneur, son maître s'empessa d'ajouter :

— Je me suis laissé emporter. Tu as bien fait de me signaler leur présence.

— Seigneur, ils sont trente, tous armés et montant des chevaux frais. Ils ne peuvent que venir d'un camp plus nombreux.

S'efforçant de ne pas perdre patience, Wen déclara lentement :

— Je ne vois pas en quoi cela nous concerne. Ils savent ce qu'il leur en coûterait de porter la main sur un émissaire des Jin. Dis-leur de nous contourner.

— J'avais pensé... commença Yuan. Je me demandais s'il ne faudrait pas envoyer un cavalier au camp que nous venons de quitter, maître. Pour les prévenir. C'est peut-être eux que cherchent les Tatars.

Surpris, Wen considéra le chef des gardes.

— Tu t'es pris de sympathie pour nos hôtes, je vois. C'est une faiblesse. Que m'importe si les Tatars et les Mongols s'entretiennent. Le ministre ne m'a-t-il pas chargé, au contraire, de les y pousser ?

Un garde poussa un cri et les deux hommes entendirent les cavaliers approcher. Yuan demeura où il était.

Wen ferma les yeux. Impossible d'avoir la paix dans cette contrée. Chaque fois qu'il pensait l'avoir trouvée, quelqu'un déboulait au galop, cherchant un ennemi à tuer. Wen sentit une vague de nostalgie le frapper, la repoussa. Jusqu'à ce que le ministre le rappelle, ce serait son lot.

— Je t'en prie. Yuan, dis-leur que nous n'avons pas vu les pillards. Que j'entraîne simplement mes hommes en prévision du printemps.

— À tes ordres, maître.

Le diplomate regarda les guerriers tatars se diriger vers eux. Ils ne

semblaient pas armés pour la guerre mais, de toute façon, le sort de Temüdjin et de son camp miséreux lui était égal. Il ne verserait pas une larme s'ils disparaissaient, et toutes les tribus mongoles aussi. Peut-être alors serait-il enfin rappelé à Kaifeng.

Il vit Yuan discuter avec le chef des Tatars, un homme lourdement charpenté enveloppé de fourrures. Wen ne s'abaisserait pas à s'adresser directement à ce guerrier crasseux. Le Tatar semblait furieux mais les hommes qui escortaient Wen avaient été choisis dans la garde personnelle du Premier ministre et chacun d'eux valait une dizaine de barbares hurleurs. Yuan, en particulier, avait gagné son sabre dans un tournoi de l'armée en finissant premier de son régiment. À cet égard au moins, Wen était bien loti.

Les Tatars tempêtaient, tendaient le bras vers le palanquin. Impassible sur son cheval, Yuan secouait la tête. Poussés par un orgueil juvénile, les Tatars insistaient et Wen se demanda s'il devrait finir par se montrer pour leur rappeler son rang. Même ces mal lavés savaient qu'on ne peut toucher à un cheveu d'un représentant de l'empereur des Jin. Soulagé, il les vit mettre finalement un terme à leurs forfanteries et repartir sans un regard en arrière. Wen était en même temps un peu déçu qu'ils n'aient pas dégainé leurs sabres. Yuan les aurait massacrés. Il se demanda distraitement si Temüdjin était prêt à faire face à une telle force et décida qu'il s'en souciait comme d'une guigne. Si les Tatars trouvaient le camp des Mongols, les uns ou les autres vaincraient. Dans les deux cas, cela ferait des barbares en moins pour troubler son repos.

Lorsque les guerriers eurent disparu, l'ambassadeur sentit son ventre gargouiller. Agacé, il ordonna à Yuan d'installer la petite tente sous laquelle il avait coutume de se vider les entrailles à l'abri des regards. Wen faisait tout son possible pour améliorer son propre confort, mais les plaisirs de la cour continuaient à hanter ses rêves. Cela faisait très longtemps qu'il n'avait pas eu de femme. S'il envoyait une missive pleine d'humilité au petit Zhang, on le rappellerait peut-être... Non, c'était au-dessus de ses forces.

Les cavaliers tatars déferlèrent dès qu'ils entendirent retentir les cors d'alarme. Lancés au galop, arc et flèche en mains, ils étaient prêts à tirer sur quiconque se mettrait en travers de leur chemin.

Temüdjin et ses frères se ruèrent hors de leurs tentes alors que l'écho des premières notes des cors résonnait encore. Sans céder à la panique, les guerriers prirent position. Ceux du sentier principal dressèrent des barrières en bois pour empêcher les Tatars de traverser le camp au galop.

Le jeune khan vit ses hommes préparer leurs flèches en les posant

sur le sol gelé. Ils furent prêts quelques instants avant qu'apparaissent les premiers Tatars dans leurs fourrures puantes.

Ils chevauchaient à trois de front, droits sur leur selle pour repérer leurs cibles. Temüdjin comprit qu'ils comptaient sur la peur et la confusion de leurs ennemis et montra les dents en les regardant approcher. Sentant le sol trembler sous ses pieds, il regretta de ne pas avoir en main le sabre qu'Arslan avait forgé pour lui au lieu d'une lame tatare de piètre qualité. Il devrait s'en contenter.

Apercevant la première barrière, deux des trois Tatars obliquèrent pour la contourner, découvrirent les Mongols tapis derrière et lâchèrent leurs flèches au juger. Elles s'enfoncèrent dans le bois. Aussitôt, Kachium et Khasar se dressèrent et décochèrent leurs traits en faisant vibrer la corde de leur arc. Deux des Tatars s'écroulèrent pour ne plus se relever.

Ceux qui galopaient derrière furent bloqués par les chevaux sans cavalier et les morts. Deux d'entre eux sautèrent par-dessus la barricade avant que Kachium et Khasar puissent à nouveau tirer. Ils se retrouvèrent à découvert, cernés par des arcs bandés. Sans même avoir eu le temps de pousser leur cri de guerre, ils furent criblés de traits noirs qui les firent choir de leurs montures.

Un autre Tatar tenta de passer par-dessus la première barrière. Son cheval manqua son saut et s'écrasa dessus. Khasar parvint à rouler sur le côté mais une jambe de Kachium fut prise. Cloué au sol, il vit d'autres Tatars pénétrer au galop dans le camp et se dit qu'il n'avait plus que quelques moments à vivre.

Un guerrier tatar banda son arc pour l'achever mais avant qu'il ait pu lâcher sa flèche Arslan surgit et lui trancha la gorge de son sabre. Le Tatar tomba, son cheval se cabra. Des flèches sifflèrent autour du forgeron qui dégagea la jambe de Kachium. Khasar, un genou en terre, tirait sur les assaillants mais il avait perdu son calme et six d'entre eux réussirent à passer sans être touchés.

Temüdjin les vit venir. Sans la première barrière, les Tatars pouvaient passer à gauche du sentier principal. Deux de ses hommes leur firent face et tombèrent, transpercés. Le groupe de la seconde barrière se retourna pour tirer ses flèches sur eux et, derrière, un autre groupe de six Tatars déborda ses frères. L'issue du combat était indécise, malgré leurs préparatifs de défense.

Il attendit qu'un Tatar eût décoché sa flèche pour faire un pas en avant et enfoncer son sabre dans sa cuisse. L'homme cria, tira sur les rênes, précipita son cheval dans une tente qui s'effondra dans un craquement de bois cassé.

Les six Tatars du premier groupe tournèrent leurs arcs vers Temüdjin, le contraignant à se mettre à couvert d'un bond. Un guerrier se rua sur lui, courbé sur l'encolure de son cheval, et lâcha sa

flèche. Temüdjin roula sur le sol, le trait passa en sifflant au-dessus de sa tête. Il se releva, le sabre brandi, et sa lame perça le ventre du Tatar. Heurté au passage par le poitrail du cheval, le jeune khan tomba sur le dos. Étourdi, il se remit debout, regarda autour de lui.

Les Tatars avaient perdu beaucoup d'hommes, mais ceux qui avaient survécu sillonnaient le camp à la recherche de proies. La plupart avaient délaissé leur arc et saisi leur sabre pour le combat rapproché. Temüdjin en vit deux diriger leurs montures vers Arslan et il se baissa pour ramasser sur le sol son arc et ses flèches. La première qu'il toucha était brisée, les autres dispersées. Il finit par en trouver une après une recherche frénétique. Entendant sa mère crier, il se retourna, vit Börte jaillir d'une tente et se précipiter derrière la petite Temülen. La fillette courait, prise de panique, et ni l'une ni l'autre ne virent le Tatar qui fondait sur elles. Temüdjin dut faire un choix, mais Arslan était armé, prêt à recevoir ses assaillants. Il prit sa décision.

Le jeune khan banda son arc, visa le guerrier solitaire qui galopait vers Börte. Un soudain grondement de sabots l'avertit qu'un autre ennemi se ruait sur lui, levant déjà son sabre pour lui trancher la tête. N'ayant pas le temps d'esquiver, Temüdjin se laissa tomber à genoux. La flèche glissa sur le sol, inutile. Puis il reçut sur le crâne un coup assez fort pour ébranler le monde et il s'écroula.

Jelme rejoignit son père alors que les deux Tatars arrivaient sur lui.

— Va à gauche ! lança le forgeron à son fils en faisant lui-même un pas vers la droite.

Comme le père et le fils avaient attendu le dernier moment pour bouger, les Tatars ne purent corriger leur course. La lame d'Arslan trouva le cou du premier tandis que Jelme décapitait presque l'autre. Les deux Tatars moururent en selle, leurs chevaux continuant à galoper au hasard.

Le chef tatar n'avait pas survécu au premier assaut des barrières et il ne restait du groupe qu'une dizaine d'hommes. Le camp étant adossé à une colline, ils ne pouvaient en ressortir et ils tournaient en rond, sabrant tout ce qui se trouvait à leur portée. Deux d'entre eux, désarçonnés, furent criblés de coups de couteau et se tortillèrent sur le sol en hurlant. L'attaque avait échoué et tournait au désastre sanglant. Les quelques survivants, courbés sur leurs selles, tentaient de repartir par où ils étaient venus.

Arslan en vit un se diriger vers lui et se tint immobile sur le chemin du cheval, prêt à tuer de nouveau. Au dernier moment, il aperçut le corps d'une captive en travers de la selle et retint son coup. De sa main gauche, il tenta de libérer Börte mais ses doigts ne saisirent qu'un morceau de tissu. L'homme était passé. Khasar courait derrière, une flèche sur la corde de son arc.

— Non ! lui cria Arslan. Attends !

L'ordre claqua dans le camp soudain silencieux après la fuite des Tatars. Six d'entre eux seulement avaient réussi à s'enfuir et le forgeron courait déjà vers les chevaux.

— En selle ! cria-t-il. Ils ont une des femmes ! En selle !

Il chercha Temüdjin des yeux, le découvrit gisant sur le sol, entouré de cadavres. Un cheval à la jambe cassée tremblait près de lui, les flancs couverts d'une écume blanchâtre. Arslan repoussa le corps de l'animal pour s'agenouiller devant le jeune homme qu'il avait sauvé des Loups.

La tête de Temüdjin reposait dans une flaque de sang. Le cœur serré d'angoisse, Arslan tendit la main vers la plaque de chair arrachée au crâne de son ami. Il faillit pousser un cri de joie en constatant que du sang en coulait encore.

— Il est vivant, murmura-t-il.

Il porta le jeune khan inconscient sous une tente tandis que Khasar et Kachium passaient au galop, accordant à peine un regard à la forme qu'il portait dans ses bras. Ils avaient le visage assombri par la colère et Arslan songea au sort qui attendait les Tatars qui leur tomberaient sous la main.

Le forgeron avait confié Temüdjin aux soins de sa mère. Dans la tente, la petite Temülen pleurait. Hoelun leva les yeux de l'aiguille et du fil qu'elle tenait près de la tête de son fils.

— Console ma fille, Arslan, dit-elle avant de se concentrer à nouveau sur sa tâche.

Il s'approcha de la fillette.

— Tu veux que je te fasse sauter en l'air ? lui demanda-t-il.

L'enfant acquiesça, le regarda à travers ses larmes. Il se força à sourire, la souleva. Le contrecoup de la tuerie s'apaisait en lui mais son cœur battait encore trop vite pour le calme et le silence qui avaient suivi. Lorsque Hoelun enfonça l'aiguille en os dans le cuir chevelu de son fils, Temülen grimaça, ouvrit la bouche pour se remettre à pleurer.

— Tout va bien, petite, dit Arslan avec douceur. Je vais te conduire à Eluin. Elle te cherchait.

Il ne voulait pas que la fillette voie les cadavres mais il ne pouvait pas rester dans la tente à ne rien faire. Il espérait qu'Eluin vivait encore.

Comme il se dirigeait vers la porte, il entendit Temüdjin hoqueter. Les yeux du khan s'ouvrirent, grands et clairs.

— Ne bouge pas, lui enjoignit Hoelun quand il voulut se lever. Il faut que je recouse ça bien.

Il se laissa retomber, vit Arslan près de la porte.

— Dis-moi, lui ordonna-t-il.

— Nous avons brisé l'attaque. Ils ont Börte, résuma Arslan.

Hoelun tira sur le fil, une partie du cuir chevelu se rida.

Arslan fit sauter Temülen dans ses bras mais l'enfant s'était calmée et jouait avec un bouton d'argent de son *deel*.

Avec un linge, Hoelun essuya le sang qui coulait dans les yeux de Temüdjin. Elle enfonça de nouveau son aiguille, sentit son fils se raidir.

— Je dois me lever, mère, murmura-t-il. As-tu bientôt fini ?

— Tes frères sont à la poursuite des survivants, intervint aussitôt Arslan. Tu as perdu beaucoup de sang, ce serait idiot de risquer une chute.

— Börte est ma femme, répliqua Temüdjin, les yeux subitement froids.

Sa mère se pencha vers lui comme pour l'embrasser, coupa de ses dents l'extrémité du fil. Il se redressa dès qu'elle s'écarta, passa les doigts sur la suture.

— Merci, dit-il, le regard radouci.

Hoelun hocha la tête, frotta le sang séché sur la joue de son fils.

Arslan entendit la voix d'Eluin dehors, sortit de la tente pour lui confier Temülen. En revenant, il vit Temüdjin essayer de se lever. Le jeune khan chancela, s'appuya au poteau central de la yourte.

— Tu es incapable de monter à cheval aujourd'hui, déclara le forgeron. Laisse tes frères la retrouver.

— Le ferais-tu, toi ? rétorqua Temüdjin.

Il avait fermé les yeux pour lutter contre son étourdissement et Arslan, devant sa détermination, poussa un soupir.

— Non, reconnut-il. J'irais à leur poursuite. Je vais chercher ton cheval et le mien.

Il baissa la tête pour sortir de la tente. Hoelun se leva, prit la main libre de Temüdjin dans les siennes.

— Tu n'as sûrement pas envie d'entendre ce que j'ai à dire, fit-elle à voix basse.

Temüdjin ouvrit les yeux, battit des cils pour arrêter un nouveau filet de sang.

— Parle.

— Si tes frères ne parviennent pas à rattraper les Tatars avant la nuit, ils feront du mal à Börte.

— Ils la violeront, je le sais. Elle est forte.

Hoelun secoua la tête.

— Non, tu ne sais pas. Elle aura honte.

Elle s'interrompt pour lui laisser le temps de comprendre. Puis :

— S'ils lui font du mal, tu devras, toi aussi, être fort. Tu ne dois

pas t'attendre qu'elle soit la même, avec toi ou avec n'importe quel autre homme.

— Je les égorgerai, jura-t-il tandis que la rage montait en lui. Je les rôtirai et les mangerai s'ils la touchent.

— Tu en seras peut-être apaisé, mais cela ne changera rien pour Börte.

— Que puis-je faire d'autre ? Elle ne peut pas les tuer, ni même les forcer à la tuer. Rien n'est de sa faute.

Il se mit à pleurer, essuya les larmes sanglantes coulant sur ses joues.

— Elle avait confiance en moi, gémit-il.

— Tu ne peux rien faire, mon fils. Pas si les Tatars parviennent à échapper à tes frères. Si tu la retrouves en vie, tu devras être patient et doux.

— Je le sais, ça ! Je l'aime, cela suffit.

— Cela suffisait, corrigea Hoelun. Cela ne suffira peut-être plus.

Temüdjin se tenait dans le vent froid, le cœur battant. Quand Arslan amena les chevaux, il se retourna et sentit une odeur de sang. Le camp était jonché de corps brisés. Certains bougeaient encore. Un Tatar étendu sur le dos tentait d'arracher de sa poitrine la flèche qui y était plantée et ses doigts remuaient telles les pattes d'une araignée blanche. Temüdjin s'approcha de lui en titubant, dégaina son couteau. Bien que l'homme ne fût plus qu'à quelques instants de la mort, Temüdjin s'agenouilla près de lui, plaça la pointe de l'arme sur la gorge palpitante. Les doigts pâles se figèrent, le Tatar leva les yeux vers le jeune khan. Nouant son regard au sien, Temüdjin enfonça lentement la lame, trancha le cou et aspira une bouffée d'air chargée de sang.

Il se releva en vacillant. Le soleil lui parut trop brillant et soudain, il se détourna et vomit. Il entendit Hoelun parler mais à travers un rugissement qu'il ne parvenait pas à faire taire. Arslan et elle discutaient, Temüdjin vit le forgeron plisser le front, dubitatif.

— Je ne tomberai pas, assura-t-il en serrant le pommeau de sa selle. Aidez-moi, il faut que je les suive.

Ils durent s'y mettre à deux pour le soulever et, une fois à cheval, Temüdjin parut aller mieux. Il secoua la tête pour chasser la douleur qui lui vrillait les yeux.

— Jelme ! appela-t-il. Où es-tu ?

Couvert de sang, le sabre encore à la main, le fils d'Arslan contourna les cadavres pour les rejoindre. Temüdjin le regarda approcher, vaguement conscient que c'était la première fois qu'il le voyait en colère.

— Pendant notre absence, déplace le camp, dit-il d'une voix pâteuse.

Sa tête, qui lui semblait trop lourde, roula sur ses épaules. Il n'entendit pas ce que Jelme répondit.

— Emmène la tribu dans les collines mais vers le sud, vers les Kereyits. Si Toghril a des hommes qui nous valent, je brûlerai les Tatars, je les ferai disparaître de la face du monde. Lorsque j'aurai retrouvé ma femme, je te chercherai.

— À tes ordres, seigneur, dit Jelme. Et si tu ne reviens pas ?

La question devait être posée. Temüdjin grimaça de nouveau quand la douleur le submergea.

— Alors, trouve cette vallée dont nous avons parlé, élèves-y des fils et des moutons, répondit-il enfin.

Il avait rempli ses devoirs de khan. Jelme serait un bon chef et ceux qui avaient choisi Temüdjin pour khan seraient en sécurité. Il empoigna les rênes d'une main ferme en songeant que ses frères ne devaient pas avoir pris trop d'avance. Il ne restait à présent dans son esprit que la vengeance.

Alors que le soleil sombrait à l'ouest et baignait d'or la steppe, les frères de Temüdjin tombèrent sur le corps d'un des hommes qu'ils pourchassaient. Craignant un piège, Kachium demeura en selle, l'arc bandé, tandis que Khasar approchait du Tatar, le retournait de la pointe de sa botte.

L'homme avait dans l'estomac une flèche dont il avait sans doute brisé la tige. Tout le bas de son corps était noir de sang, son visage d'un blanc de craie. Ses compagnons avaient emmené son cheval, dont la trace des sabots, moins profonde, se voyait encore dans le sol. Khasar fouilla rapidement le mort mais tout ce qui pouvait être utile, les Tatars l'avaient déjà pris.

Les deux frères chevauchèrent aussi longtemps qu'ils purent suivre la piste des Tatars puis la tombée de la nuit les força à faire halte. Aucun d'eux ne parla tandis qu'ils mêlaient le lait d'une outre au sang tiré d'une veine de la jument de Kachium. Tous deux avaient vu Temüdjin inconscient dans les bras d'Arslan et ils tenaient absolument à rattraper les pillards.

Ils dormirent mal, s'éveillèrent à l'aube et se remirent en route dès que les premières lueurs du jour révélèrent à nouveau les traces des Tatars. Après avoir échangé un simple regard, ils mirent leurs montures au galop. Résistants, endurcis, ils ne laisseraient pas, par faiblesse, les pillards leur échapper.

Au cours de la deuxième journée, les empreintes de sabots devinrent plus fraîches, plus faciles à repérer. Kachium était meilleur à la traque que son frère, qui n'avait jamais eu la patience d'en apprendre les subtilités. C'était Kachium qui sautait à terre pour écraser entre ses doigts les boules de crottin et y chercher un reste de chaleur. Le soir de la deuxième journée, il sourit en enfonceant ses doigts dans l'excrément sombre.

— Plus frais que le dernier. Nous gagnons du terrain, frère, dit-il à Khasar.

Les Tatars se donnaient peu de mal pour brouiller leur piste. Au début, ils avaient tenté de semer leurs poursuivants en zigzaguant, mais les traces du deuxième matin filaient quasiment en ligne droite vers leur destination. S'ils savaient qu'ils étaient encore suivis, ils ne perdaient plus de temps à tenter d'égarer les hommes de Temüdjin.

— J'espère qu'on les rattrapera avant qu'ils n'arrivent chez eux, dit Khasar, la mine sombre. S'ils rejoignent un camp important, nous les perdrons, Börte et eux.

Kachium remonta en selle, les traits tirés par une grimace quand ses muscles fatigués protestèrent.

— Ils venaient forcément de quelque part, argua-t-il. S'ils s'y réfugient, l'un de nous retournera chercher les autres. Temüdjin décidera peut-être même de rejoindre les Kereyits. Ils ne nous échapperont pas, Khasar. D'une manière ou d'une autre, nous les retrouverons.

— Si Temüdjin est encore en vie, marmonna Khasar.

— Il l'est. Les Loups eux-mêmes n'ont pas pu l'arrêter. Crois-tu qu'une blessure des Tatares suffira ?

— Elle a suffi pour notre père.

— Une dette qui reste à payer, répliqua Kachium.

Le troisième soir, les deux frères étaient moulus de fatigue quand ils se couchèrent. Ils pouvaient tenir longtemps avec un mélange de lait et de sang mais ils n'avaient pas de remonte et leurs chevaux montraient comme eux des signes de souffrance. Les deux hommes avaient reçu des coups pendant la bataille ; la cheville de Kachium était enflée, douloureuse. Il n'en parlait pas à son frère mais il ne pouvait cacher sa claudication chaque fois qu'il mettait pied à terre. Ils dormirent profondément et Kachium se réveilla en sursaut quand une lame froide toucha sa gorge.

— Arslan pourrait t'apprendre une chose ou deux sur la traque, lui dit Temüdjin à l'oreille. Il fait presque jour, es-tu prêt à repartir ?

Kachium se leva d'un bond, serra son frère contre lui puis fit de même avec un Arslan médusé.

— Ils ne peuvent pas être très loin, dit-il.

À quelques pas de lui, Khasar avait cessé de ronfler et se retournait. Kachium s'approcha, lui piqua les côtes du bout du pied.

— Debout, Khasar, nous avons de la visite.

Le grincement d'un arc qu'on tend leur répondit. Khasar dormait comme un mort mais il avait d'excellents réflexes.

— Je suis là, mon frère, dit Temüdjin à voix basse dans le noir.

L'arc grinça de nouveau quand Khasar relâcha la corde.

— Comment va ta tête ? s'enquit-il.

— Elle me fait mal mais la suture tient bon, répondit Temüdjin.

Il se tourna vers l'est et vit l'aube du loup, la première lueur grise précédant le lever du soleil. Il tendit à ses frères une outre d'arkhi.

— Buvez et préparez-vous à monter en selle, leur ordonna-t-il. La poursuite n'a déjà que trop duré.

Il y avait dans sa voix une souffrance tranquille que tous comprenaient. Börte avait passé trois nuits avec ses ravisseurs. L'eau-de-vie réchauffa leurs ventres vides et leur donna l'énergie dont ils avaient besoin. Plus tard dans la journée suivraient le lait et le sang. Cela suffirait.

Les trois frères et le forgeron étaient fourbus et couverts de poussière lorsqu'ils aperçurent enfin leurs proies. Depuis quelques heures, la piste serpentait sur les pentes d'une série de hauteurs et le sol accidenté avait ralenti leur allure. Temüdjin n'avait pas prononcé un mot, les yeux constamment rivés au loin.

Le soleil était bas sur l'horizon quand ils atteignirent une crête et virent le groupe de fuyards au bout de la vallée. Ils se laissèrent glisser à terre tous les quatre, firent se coucher leurs montures pour ne pas être repérés. Du bras, Temüdjin maintint le cou de son cheval contre l'herbe.

— Ce sera ce soir, décida-t-il. Nous les attaquerons quand ils établiront leur camp.

— J'ai trois flèches, prévint Kachium. C'est tout ce qu'il restait dans mon carquois quand j'ai sauté en selle.

Temüdjin tourna un visage de pierre vers son cadet.

— Abats-les sans les tuer, si tu peux. Je ne veux pas qu'ils meurent trop vite.

— Tu compliques les choses, dit Arslan en regardant le petit groupe au loin. Il vaut mieux se jeter sur eux et en tuer le plus possible. Ils ont des arcs et des sabres eux aussi, je te le rappelle.

Ignorant l'intervention du forgeron, Temüdjin continua à fixer Kachium dans les yeux.

— Si tu peux, répéta-t-il. Si Börte est vivante, je veux qu'elle les voie mourir, peut-être même qu'elle les achève de sa main.

— Je comprends, murmura Kachium, se rappelant le jour où ils avaient tué Bekter.

Temüdjin avait la même expression, rendue plus terrible encore à présent par la hideuse ligne de points barrant son front. Incapable de soutenir le regard féroce de son frère, Kachium se tourna lui aussi vers la vallée. Les Tatars, parvenus à son extrémité, disparurent dans un bois épais.

— Il est temps, dit Temüdjin en se levant. Nous devons les rattraper avant qu'ils s'arrêtent pour la nuit. Je ne veux pas les perdre dans le noir.

Il ne regarda pas derrière lui quand il mit son cheval au galop. Il savait qu'ils suivraient.

Börte était allongée sur une couche humide de feuilles mortes et

d'aiguilles de pin. Les Tatars lui avaient lié les mains et les pieds avant d'installer leur camp dans le bois. Terrifiée, elle les regarda couper les branches desséchées d'un arbre mort et allumer un feu. Ils mouraient de faim et l'hébétude désespérée des premiers soirs commençait seulement à se dissiper. Borte écouta leurs voix gutturales et s'efforça de maîtriser sa peur. C'était difficile. Ces hommes avaient pénétré au galop dans le camp de Temüdjîn en espérant une victoire facile. Ils avaient été écrasés, ils avaient perdu des frères et des amis, avaient eux-mêmes failli mourir. Deux d'entre eux en particulier ressentaient encore la honte cuisante de la fuite. C'étaient eux qui s'étaient jetés sur elle le premier soir pour évacuer leur frustration et leur rage de la seule manière qui leur restait. Borte frissonna au souvenir de leurs mains brutales sur elle. Le plus jeune des deux n'était guère plus qu'un garçon mais il avait été le plus cruel, la frappant du poing au visage jusqu'à ce qu'elle soit à moitié assommée et couverte de sang. Puis il l'avait violée, comme les autres.

Elle laissa échapper de sa gorge un grognement de peur animale qu'elle ne parvenait pas à contrôler. Elle s'exhorta à être forte mais quand le plus jeune, assis près du feu, se leva et s'approcha d'elle, elle sentit sa vessie se vider en un jet soudain qui fuma dans l'air. Malgré l'obscurité, elle vit le Tatar montrer les dents.

— J'ai pensé à toi toute la journée sur mon cheval, dit-il en s'accroupissant près d'elle.

Elle se mit à trembler, s'en voulut de ce signe de faiblesse. Temüdjîn lui avait dit qu'elle appartenait aux Loups, à présent, et qu'elle était capable de tout supporter. Elle ne cria pas quand le jeune Tatar la saisit par un pied et la traîna derrière lui vers les hommes rassemblés autour du feu. Elle s'efforça de penser à son enfance, au temps où elle courait entre les yourtes. Mais elle se rappela surtout les coups de son père, l'indifférence de sa mère devant sa souffrance. Le seul bon souvenir qu'elle gardait, c'était celui du jour où Temüdjîn était enfin venu la chercher, si grand et si beau dans ses fourrures.

Les Tatars observèrent avec intérêt leur jeune compagnon quand il délia les pieds de la prisonnière. Devant la concupiscence de leurs regards, elle se prépara de nouveau à résister. Elle ne parviendrait pas à les arrêter mais c'était tout ce qui lui restait et elle ne leur abandonnerait pas ce dernier lambeau de son orgueil. Dès que ses jambes furent libérées, elle frappa de son pied nu la poitrine du jeune Tatar. Il l'écarta d'une gifle en riant.

— Vous êtes déjà morts ! leur lança-t-elle. Il vous tuera tous.

Excité, le visage rouge, il ne répondit pas, ouvrit le *deel* de la captive, exposant ses seins au froid du soir. Elle se débattit furieusement et il fit signe à l'un des autres de venir l'aider à la tenir. Celui qui se leva était gras et puait. Borte avait senti son haleine fétide

près de sa joue la veille et ce souvenir lui donna la nausée, son estomac vide se soulevant inutilement. Elle rua de toutes ses forces et le jeune Tatar jura.

— Tiens-lui les jambes, Aelic, dit-il, ouvrant ses fourrures pour se dénuder.

L'homme plus âgé se penchait pour saisir Börte par les chevilles quand ils entendirent des pas crisser sur les feuilles mortes.

Quatre hommes surgirent d'entre les arbres. Trois d'entre eux avaient un sabre à la main, le quatrième tenait la corde d'un arc près de son oreille.

Prompts à réagir, les Tatars empoignèrent leurs armes. Börte parvint à se mettre à genoux. Son cœur cogna contre sa poitrine quand elle découvrit Temüdjin et ses frères, accompagnés du forgeron Arslan. Ils avançaient d'un pied léger, parfaitement en équilibre pour porter les premiers coups.

Les Tatars poussèrent des rugissements auxquels leurs assaillants répondirent par le silence. Temüdjin fit un pas de côté pour esquiver la lame d'un Tatar, le frappa de la poignée de son sabre. L'homme tomba, Temüdjin lui expédia son pied dans le visage, sentit l'os du nez craquer sous son talon. Le deuxième Tatar à se ruer sur lui, armé d'un couteau, était le jeune qui s'apprêtait à violer Börte. Temüdjin le laissa venir, se tourna juste un peu pour que le coup se perde dans les plis de son *deel*. Il cogna de la main gauche, faisant reculer le Tatar, puis le frappa aux cuisses de son sabre et l'homme s'effondra dans un cri de douleur. Le couteau tomba sur les feuilles, près de Börte, qui le saisit de ses mains entravées tandis que Temüdjin, essoufflé, cherchait déjà une autre proie.

Le jeune Tatar voulut se relever et ne vit pas tout de suite Börte qui, à genoux, s'approchait de lui. Quand son regard tomba sur elle, il secoua désespérément la tête, leva les mains mais Börte lui coinça le bras droit sous un genou et tenta d'abaisser le couteau. De sa main libre, le Tatar la saisit à la gorge et serra. La vision de Börte se troubla mais elle ne renonça pas. La tête repoussée par le bras de l'homme, elle sentit enfin sous ses doigts la gorge palpitante. Elle aurait pu y enfoncer le poignard, continua cependant à remonter. L'homme résistait mais le sang coulait de ses cuisses et elle le sentait s'affaiblir.

Elle trouva les yeux, y enfonça ses ongles. La pointe du couteau lacéra la joue du Tatar avant que Börte puisse presser de tout son poids. Soudain, il n'y eut plus de résistance quand la lame glissa dans l'orbite de l'œil. Börte poussa. La main qui lui serrait le cou tomba mollement sur le côté et Börte s'affaissa, pantelante. Sentant encore sur sa peau l'odeur de ses violeurs, elle fut prise d'une rage muette et tourna le couteau dans l'orbite, l'enfonça plus profondément encore.

— Il est mort, dit Arslan en lui posant une main sur l'épaule.

Elle se dégagea comme si ce contact la brûlait, leva la tête, vit de la tristesse dans les yeux du forgeron.

— Tu es en sécurité, maintenant, ajouta-t-il.

Elle ne répondit pas et ses yeux s'emplirent de larmes. Tout à coup, elle entendit de nouveau les bruits autour d'elle. Les autres Tatars hurlaient de douleur et de peur. C'était exactement ce qu'elle avait appelé de ses vœux.

Börte s'accroupit, posa des yeux égarés sur le sang qui couvrait ses mains. Elle lâcha le couteau, regarda au loin.

— Temüdjin, appela Arslan, viens t'occuper d'elle.

Il ramassa l'arme et la jeta parmi les arbres. Ne comprenant pas pourquoi il gaspillait une bonne lame, elle tourna la tête pour le lui demander.

Temüdjin traversa le camp, éparpillant au passage les brandons du feu sans même le remarquer. Il prit Börte par les épaules et voulut la serrer contre lui. Elle se débattit et tenta de se dégager.

— Arrête ! lui ordonna-t-il quand elle leva les poings pour lui marteler le visage.

Il baissa la tête sous les premiers coups, la tint plus fort.

— C'est fini, Börte. Arrête !

Elle cessa soudain de lutter et s'effondra contre lui, secouée de sanglots.

— Je suis là, maintenant, dit-il à voix basse. C'est fini, tu ne risques plus rien.

Il répéta plusieurs fois ces mots tandis que ses sentiments tournoyaient douloureusement dans sa tête. Soulagé de l'avoir retrouvée vivante, il sentait encore en lui l'envie rageuse de faire mal aux hommes qui l'avaient enlevée. Il se tourna vers ses frères, occupés à ligoter les Tatars. Deux des prisonniers, percés par les flèches de Kachium, pleuraient comme des enfants. Un troisième mourrait probablement de la blessure qu'Arslan lui avait faite au ventre, mais ses compagnons survivraient.

— Ranimez le feu, dit Temüdjin à ses frères. Je veux qu'ils sentent sa chaleur et qu'ils comprennent ce qui les attend.

Khasar et Kachium rassemblèrent les braises dispersées par Temüdjin, traînèrent une branche morte dessus. Les flammes léchèrent aussitôt le bois sec, montèrent rapidement.

Arslan regarda les époux réunis. Börte était blême, comme si elle avait perdu connaissance.

— Tuons-les et retournons au camp, suggéra Arslan. Il n'y a pas d'honneur dans ce que tu veux faire.

Temüdjin se tourna vers lui, les yeux fous.

— Pars si tu en as envie. Il s'agit d'une dette de sang.

Arslan demeura immobile.

— Je n'y prendrai pas part, lâcha-t-il enfin.

Flanqué de ses frères venus le rejoindre, le jeune khan hocha la tête. Tous trois fixèrent le forgeron, qui se sentit soudain glacé. Il n'y avait aucune pitié dans leurs regards. Derrière eux, les Tatars gémissaient de terreur et les flammes ronflaient en s'élevant.

La poitrine nue de Temüdjin luisait de sueur. Ses frères avaient nourri le feu jusqu'à qu'on ne puisse plus s'approcher du cœur jaune du brasier.

— Je donne ces vies au ciel et à la terre, j'éparpille leurs esprits dans les flammes, clama Temüdjin, levant la tête vers les étoiles froides.

Son torse était barré d'une large tache noire allant de son menton à sa taille. Il tenait le dernier Tatar par la gorge et le soulevait légèrement. Quoique affaibli par ses blessures, l'homme se débattait encore et agitait les jambes, laissant des marques sur le sol. Temüdjin ne semblait pas sentir son poids. Il se tenait si près du feu que les poils fins de ses bras avaient disparu mais, perdu dans une transe de mort, il n'éprouvait aucune douleur.

Kachium et Khasar l'observaient en silence, à quelques pas de lui. Eux aussi portaient des traces de sang tatar et dégageaient une odeur de chair brûlée. Des trois corps gisant nus à côté du feu, deux avaient la poitrine percée de trous noirs d'où s'était écoulé assez de sang pour laver chagrin et colère. Le feu était uniquement pour le survivant.

Insensible à tout ce qui l'entourait, Temüdjin se mit à psalmodier des mots qu'il n'avait pas entendus depuis que le vieux Chatagai les avait prononcés par une nuit glacée, il y avait bien longtemps. L'incantation du chamane parlait de perte et de vengeance, d'hiver et de sang. Temüdjin n'avait pas à faire d'effort pour se rappeler les paroles, elles venaient sur sa langue comme s'il les avait toujours connues.

Terrifié, le dernier Tatar griffait le bras de Temüdjin, l'écorchait de ses ongles cassés.

— Approche, Börte, dit-il sans quitter l'homme des yeux.

Elle s'avança dans la lumière du feu, qui alluma d'autres flammes dans son regard. Temüdjin dégaina son poignard luisant déjà d'une vie sombre. D'un geste vif, il tailla dans la poitrine du Tatar, fit aller et venir la lame pour trancher dans le muscle. L'homme ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit. Temüdjin coupa, pressa ; des organes brillants apparurent. Du pouce et de l'index, il détacha un morceau du cœur, le piqua sur la pointe du couteau et le tint dans le feu. Sa propre peau roussit tandis que la chair du Tatar grésillait. Il grogna, conscient de la douleur mais refusant d'y céder. Il laissa le Tatar tomber sur les

feuilles mortes, les yeux encore ouverts. Sans un mot, Temüdjïn tendit la chair grillée à Börte, qui la porta à ses lèvres.

La chair était presque crue et difficile à mâcher. Un filet de sang chaud coula de la bouche de Börte. C'était un rite magique très ancien : manger la chair et l'esprit de son ennemi. Quand le morceau de cœur glissa dans sa gorge, elle éprouva un intense sentiment de légèreté et de force. Ses lèvres se retroussèrent, révélant ses dents ; les épaules de Temüdjïn s'affaissèrent, comme si quelque chose avait soudain quitté son corps. L'instant d'avant, il proférait de sombres incantations, il apportait la vengeance. Il n'était plus maintenant qu'un homme exténué par le chagrin et la douleur.

Börte tendit la main vers le visage de son époux, lui caressa la joue et y laissa une trace de sang.

— C'est assez, dit-elle par-dessus les craquements du feu. Tu peux dormir, à présent.

Il hocha la tête d'un air las, recula pour rejoindre enfin ses frères. Arslan se tenait un peu plus loin, la mine sévère. Il n'avait pas pris part à la tuerie, il n'avait pas mangé de morceaux de chair taillés dans des hommes vivants. Il n'avait pas senti le regain de vie qui accompagnait leur ingestion, ni l'épuisement qui suivait. Sans regarder les corps mutilés des Tatars, il s'allongea sur le sol et glissa les mains dans les manches de son *deel*. Ses rêves seraient terribles, il le savait.

Toghril des Kereyits fut tiré du sommeil par la main de sa première épouse, qui le secoua rudement.

— Debout, paresseux ! dit-elle, fracassant de sa voix forte un merveilleux rêve.

Le khan grogna, ouvrit les yeux. Elle lui avait donné six filles, et pas un seul fils. Il la regarda avec irritation en se frottant la figure.

— Pourquoi me déranges-tu, femme ? Je rêvais de toi quand tu étais jeune et jolie.

En guise de réponse, elle le frappa dans les côtes.

— L'homme que tu as mandé est arrivé avec ses compagnons en guenilles. Ils ne valent guère mieux que des vagabonds, à ce que j'ai pu voir. Vas-tu passer la journée à dormir pendant qu'ils inspectent tes tentes ?

Toghril réprima un bâillement, se gratta, posa les pieds sur le sol froid et regarda autour de lui.

— Tu ne m'as rien apporté à manger pour me redonner des forces ? maugréa-t-il. Tu veux que je les reçoive l'estomac vide ?

— Ton estomac n'est jamais vide, rétorqua-t-elle. Il ne serait pas convenable de les faire attendre pendant que tu engloutis un agneau de plus.

— Femme, rappelle-moi donc pourquoi je te garde, dit-il en se mettant debout. J'ai oublié.

Elle grogna tandis qu'il commençait à s'habiller, avec des gestes étonnamment vifs pour un homme de sa corpulence. Après qu'il eut aspergé d'eau son visage, elle lui mit dans les mains un pain chaud fourré de mouton dégoulinant de graisse. Souriant enfin, il en enfourna la moitié dans sa bouche et rota doucement en mâchant. Puis il se rassit et avala le reste tandis que sa femme lui lançait ses bottes. Il l'aimait beaucoup.

— Tu as l'air d'un gardien de moutons, lui dit-elle quand il se dirigea vers la porte. S'ils te demandent où se cache le vrai khan des Kereyits, réponds-leur que tu l'as mangé.

— Femme, tu es la lumière de mon cœur.

Il se baissa pour sortir dans l'aube froide, gloussa en entendant claquer contre la portière de feutre le projectile qu'elle lui avait lancé.

L'humeur de Toghril changea quand il découvrit les visiteurs. Ils

étaient descendus de cheval et semblaient déjà irrités par la foule stupide qui se pressait autour d'eux. Toghril souffla en regrettant de ne pas avoir emporté un autre pain fourré. Son estomac grondait. Il songea qu'il serait tout à fait indiqué d'organiser un festin de bienvenue en l'honneur de ses hôtes. Sa femme ne pourrait y trouver à redire.

Quand les enfants kereyits s'écartèrent sur son passage, il constata que ses féaux l'avaient précédé. Il chercha Wen Chao des yeux mais, apparemment, l'ambassadeur jin n'avait pas encore quitté sa couche. En approchant du groupe, Toghril fut profondément déçu par son petit nombre. Était-ce là la horde que Wen avait promise ?

La plupart des visiteurs regardaient autour d'eux avec fascination et nervosité. Toghril remarqua au centre du groupe cinq hommes qui se tenaient près de chevaux efflanqués, le visage tendu. Il sourit en se dirigeant vers eux et ses féaux lui emboîtèrent le pas.

— Je vous offre l'hospitalité dans mon camp, déclara-t-il. Lequel d'entre vous est Temüdjin des Loups ? J'ai beaucoup entendu parler de lui.

Le plus grand des cinq s'avança, inclina la tête avec raideur, comme s'il n'en avait pas l'habitude.

— Je n'appartiens plus aux Loups, seigneur. J'ai rompu mon allégeance envers la tribu de mon père. Ces guerriers que tu vois sont mon peuple, maintenant.

Temüdjin n'avait jamais vu d'homme aussi gros que Toghril. Il s'efforça de dissimuler sa surprise pendant que le khan saluait ses frères, Jelme et Arslan. Sa poignée de main était ferme, il ne devait pas avoir plus de trente ans, mais il était enveloppé de graisse et une large panse tendait son *deel*.

Il avait un visage rond posé sur les plis épais de son cou. Fait étrange, il portait une tunique très semblable à celle de Wen Chao. Ses cheveux aussi étaient coiffés à la mode des Jin et Temüdjin ne savait que penser d'un tel homme. Il ne ressemblait à aucun des khans qu'il avait connus et seuls ses traits et sa peau rougeâtre rappelaient qu'il appartenait à leur peuple commun.

Temüdjin échangea un regard avec Kachium tandis que Toghril en terminait avec les salutations.

— La bête s'est réveillée, dit l'obèse en posant une main sur son ventre. Vous devez avoir faim après votre voyage, les amis, non ?

Il claqua dans ses mains, réclama qu'on apporte à manger. Les Kereyits se dispersèrent et regagnèrent leurs yourtes, sans doute pour rapporter de quoi assouvir l'appétit de leur khan. Ils semblaient avoir l'habitude de cette corvée.

— Je ne vois pas plus de trente guerriers avec toi, fit observer Toghril. Wen Chao m'en avait promis cent.

— J'en trouverai d'autres, répondit Temüdjin, instantanément sur la défensive.

— C'est donc vrai que tu accueilles des vagabonds dans ton camp ? Ils ne volent pas ?

— Pas chez moi. Et ils se battent bien. On m'avait dit que tu cherchais un chef de guerre. Si ce n'est pas le cas, je ramènerai ces hommes dans le Nord.

Le ton vif de la réponse dérouta Toghril. Un instant, il souhaita avoir ne serait-ce qu'un fils au lieu de toutes ces filles que sa femme lui avait données. Il n'aurait pas à chercher le soutien de sauvages descendus des collines.

— Wen Chao a fait ton éloge et je me fie à son opinion, dit-il. Mais nous en parlerons lorsque nous aurons mangé.

Il sourit de plaisir anticipé en sentant l'odeur du mouton qui cuisait déjà dans les tentes. Ignorant l'offre, Temüdjin reprit :

— Il y a un camp tatar à un mois de cheval au nord. Il compte une centaine de guerriers. Si tu ajoutes à mes hommes trente des tiens, je te rapporterai des têtes tatares pour te montrer de quoi nous sommes capables.

Toghril cligna des yeux en le regardant. Ce jeune guerrier s'adressait à un homme dont il devait rechercher l'alliance et il parlait comme si l'on devait courber la tête devant lui. Le khan des Kereyits se demanda s'il n'allait pas lui rappeler sa position, puis décida de n'en rien faire.

— Nous parlerons de ça aussi, dit-il. Mais si tu ne manges pas avec moi, je serai offensé.

Temüdjin hocha la tête et Toghril se détendit quand on apporta des plats de viande fumant dans l'air froid. Il vit ses hôtes les regarder avec avidité : aucun doute, ils avaient souffert de la faim pendant tout l'hiver. On avait allumé un feu au centre du camp et, de la tête, Toghril les invita à le suivre. Temüdjin échangea un regard méfiant avec ses compagnons ; l'un de ses frères haussa les épaules, l'autre sourit, savourant le repas à l'avance.

— Très bien, dit Temüdjin avec réticence. Nous mangerons d'abord.

— J'en serai honoré, répondit Toghril sans parvenir à chasser de sa voix une certaine sécheresse.

Il se força à songer aux richesses que Wen lui avait promises. Ce jeune pillard l'en rapprocherait peut-être.

Wen Chao les rejoignit autour du feu lorsque le soleil fut au-dessus de l'horizon. Dédaignant les couvertures étendues sur le sol froid, les serviteurs de l'ambassadeur apportèrent un petit banc pour

leur maître. Temüdjin les regarda avec intérêt relever la viande avec des épices contenues dans de petites fioles. Toghril claqua des doigts afin qu'ils fassent de même pour lui et ils s'empressèrent de le satisfaire. Ce n'était manifestement pas la première fois que le khan des Kereyits faisait cette demande.

Les soldats jin ne prirent pas part au festin. Yuan, leur chef, les envoya prendre position autour du camp tandis que son maître mangeait sans plus se soucier d'eux.

Toghril ne permit pas de commencer la discussion avant d'être repu. Deux fois, Temüdjin voulut l'entamer ; deux fois le khan, la bouche pleine, lui montra la nourriture. C'était frustrant et Temüdjin crut déceler une lueur amusée dans le regard de Wen Chao. Le Jin se rappelait probablement sa propre surprise devant la prodigieuse capacité de Toghril à manger et à boire. Il n'y avait apparemment pas de limite à ce que l'énorme khan pouvait avaler. Temüdjin et ses frères avaient fini bien avant lui, et juste un peu après Wen, qui avait un appétit d'oiseau.

Enfin, Toghril se déclara rassasié et étouffa un rot de la main.

— Tu peux constater que nous n'avons pas eu faim pendant l'hiver ! s'exclama-t-il joyeusement en se tapotant le ventre. Les esprits ont été bons pour les Kereyits.

— Et ils seront généreux à l'avenir, ajouta Wen Chao en observant Temüdjin. Je suis heureux que tu aies accepté l'offre que je t'ai faite, seigneur.

Ce dernier mot sonnait faux dans sa bouche mais Temüdjin l'accepta comme son dû.

— En quoi te suis-je nécessaire ? demanda-t-il à Toghril. Tu as assez d'hommes et d'armes pour écraser les Tatars sans mes guerriers.

Toghril leva une main vers ses lèvres luisantes de graisse mais, sentant sur lui le regard de Wen, il tira de son *deel* un chiffon dont il s'essuya la bouche.

— Ton nom est connu, Temüdjin. Il est vrai que les Kereyits sont forts, trop forts pour qu'une autre tribu les attaque, mais Wen m'a convaincu de la nécessité de porter le combat dans le Nord, comme tu l'as fait.

Temüdjin garda le silence. Un coup d'œil au ventre de Toghril suffisait pour comprendre qu'il était incapable de mener lui-même ses hommes à la bataille. Pouvait-il même rester en selle plus d'une heure ? Temüdjin avait cependant remarqué que des centaines de Kereyits se pressaient autour d'eux en plus des cinquante guerriers qui participaient au festin. Ils étaient plus nombreux que les Loups, plus nombreux même que les Olkhunuts. Il devait bien se trouver parmi eux un homme capable de mener une razzia. Le jeune khan n'énonça pas cette idée à voix haute, mais Toghril dut la deviner à son

expression.

— Tu te dis sans doute que je pourrais charger un de mes féaux d'attaquer les Tatars ? Mais combien de jours s'écouleraient avant qu'il ne s'approche de moi, une dague cachée dans la manche de son *deel* ? Ne me prends pas pour un benêt, Temüdjin. Les Kereyits ont grandi parce que j'ai veillé à ce qu'ils restent forts, parce que Wen Chao nous a donné des chevaux, des vivres et de l'or. Je contemplerai peut-être un jour mes terres dans son pays. Les Kereyits connaîtront la paix et l'abondance de mon vivant si je repousse les Tatars.

— Tu veux installer toute ta tribu chez les Jin ? fit Temüdjin, incrédule.

— Pourquoi pas ? Est-ce trop, d'imaginer une vie sans une douzaine de tribus qui aboient autour de toi, guettant un moment de faiblesse ? Wen nous a promis ces terres et les Kereyits y prospéreront.

Temüdjin se tourna vers l'émissaire jin et dit :

— J'ai entendu beaucoup de promesses, mais jusqu'ici je n'ai vu que des portraits sur du papier. Où sont les chevaux que tu devais me donner ? L'armure et les sabres ?

— Si nous tombons d'accord aujourd'hui, j'enverrai un messenger à Kaifeng. Tu les auras dans moins d'un an.

Le fils de Yesugei secoua la tête.

— Encore des promesses. Discutons de choses que je peux toucher.

Il ramena ses yeux jaunes, dorés par la lumière du matin, sur le khan des Kereyits.

— Ce campement tatar dans le Nord dont je t'ai parlé, mes frères et moi en avons reconnu les défenses. Nous avons suivi un petit groupe jusqu'à une journée de cheval des tentes et nous n'avons pas été repérés. Si tu veux que je mène tes hommes, donne-moi les plus aguerris et j'exterminerai les Tatars. Scellons ainsi notre accord plutôt que par des présents qui n'arriveront peut-être jamais.

Quoique furieux qu'on mît sa parole en doute, Wen Chao n'en laissa rien paraître quand il prit la parole :

— Seigneur, tu as eu de la chance de ne pas tomber sur les éclaireurs de ce camp. Je les ai croisés en retournant chez les Kereyits.

— Ils sont tous morts, déclara froidement Temüdjin. Nous avons rattrapé les derniers d'entre eux alors qu'ils regagnaient le camp principal.

Impassible, l'ambassadeur répondit :

— C'est peut-être pour cette raison que tu as amené si peu d'hommes aux Kereyits. Je comprends.

Temüdjin plissa le front. Il avait exagéré ses forces et s'était fait prendre sur le fait, mais il ne pouvait laisser passer l'insinuation :

— Nous avons perdu quatre hommes et nous en avons tué trente.

Nous avons leurs armes et leurs chevaux, il ne nous manque que les guerriers pour s'en servir.

Toghril guetta avec intérêt la réaction du Jin.

— C'est une belle victoire, ne trouves-tu pas, Wen ? Temüdjin mérite la réputation qu'il s'est taillée. Au moins, tu as envoyé aux Kereyits l'homme qu'il fallait.

Le regard du gros khan tomba sur quelques morceaux de viande restant dans un plat. Il tendit la main pour les prendre, s'enduisit les doigts de graisse.

— Tu auras tes trente guerriers, déclara-t-il. Les meilleurs des Kereyits. Rapporte-moi cent têtes et je ferai inscrire ton nom dans les chants de mon peuple.

Temüdjin eut un sourire crispé.

— Tu m'honores, seigneur, mais si je te rapporte cent têtes, je réclamerai cent guerriers pour cet été.

Il regarda Toghril s'essuyer les doigts d'un air pensif. L'homme était d'une grosseur écœurante mais Temüdjin ne doutait pas de l'intelligence aiguë tapie au fond de ces yeux noirs. Toghril avait déjà exprimé sa crainte d'être trahi. Comment pourrait-il faire davantage confiance à un étranger qu'à un homme de sa tribu ? Pensait-il que ses guerriers reviendraient inchangés après une bataille contre les Tatars ? Temüdjin se rappela ce que son père lui avait dit autrefois : il n'est lien plus fort que celui qui unit des hommes qui ont risqué leur vie ensemble. Ce lien pouvait passer avant la famille, avant la tribu, et Temüdjin voulait que ces guerriers kereyits deviennent les siens.

Ce fut Wen Chao qui brisa le silence, peut-être parce qu'il avait deviné les appréhensions de Toghril.

— Accorde encore une année à la guerre, seigneur, lui dit-il, et tu connaîtras ensuite trente ans de paix. Tu régneras sur des terres magnifiques.

Temüdjin le fixait avec un dégoût croissant. Au bout d'un moment, Toghril hocha la tête, satisfait.

— Je te donnerai mes meilleurs hommes pour écraser le camp tatar. Si tu réussis, je t'en confierai peut-être d'autres. Je ne t'accable pas de promesses puisque tu les dédaignes. Nous nous entraïdons et chacun de nous obtient ce qu'il désire. S'il y a trahison, je m'en occuperai le moment venu.

— Alors, nous sommes d'accord, répondit Temüdjin, sans rien montrer de la faim de pouvoir qui le dévorait. Wen Chao, je voudrais aussi le chef de tes gardes, celui que tu appelles Yuan.

L'ambassadeur fit mine de réfléchir. En fait, il s'apprêtait à faire la même suggestion.

— Pour cette attaque, tu peux l'avoir, répondit-il, feignant une certaine réticence. C'est un excellent soldat mais je préfère qu'il ignore

que j'ai fait son éloge.

Temüdjin tendit la main, Toghril la serra entre ses doigts dodus avant que Wen n'y joigne les siens.

— Fais venir ce Yuan, Wen Chao. Je veux essayer son armure et voir si nous pouvons en fabriquer d'autres.

— Je peux t'en faire envoyer cent, protesta le diplomate, tu les auras dans un an.

Temüdjin haussa les épaules.

— Dans un an, je serai peut-être mort. Fais venir ton guerrier.

Wen adressa un signe à l'un de ses serviteurs présents. L'homme partit en trotinant, revint quelques instants plus tard avec le chef des gardes. Yuan s'inclina d'abord devant Toghril, puis devant Wen Chao et enfin devant Temüdjin. Tandis que le jeune khan s'approchait de lui, son maître lui lança quelques mots dans sa langue. Quel que fût l'ordre, Yuan demeura immobile tandis que Temüdjin examinait son armure, notant la façon dont les plaques, cousues sur un tissu épais, se chevauchaient.

— Elle arrête une flèche ?

— Une des tiennes, oui, répondit Yuan.

— Reste là, dit Temüdjin en s'éloignant.

Wen Chao le regarda prendre son arc, l'encorder, encocher une flèche. Yuan ne manifesta aucune frayeur et l'ambassadeur fut fier du calme apparent de son garde tandis que le Mongol visait.

— Nous allons voir, dit Temüdjin avant de lâcher la corde.

La flèche frappa Yuan avec une telle force qu'il tomba à la renverse. Il demeura un moment sans bouger et, juste au moment où Temüdjin le croyait mort, il redressa la tête, se releva, le visage toujours impassible.

Le jeune khan ignore les cris indignés des Kereyits autour de lui. Toghril s'était levé et ses guerriers s'étaient précipités pour se mettre entre lui et l'étranger. Lentement, pour ne pas les exciter davantage, Temüdjin reposa son arc et franchit la distance qui le séparait de Yuan.

La flèche avait transpercé la plaque de fer laqué, sa pointe s'était prise dans l'épais tissu qui se trouvait dessous. Temüdjin défit les lacets noués dans le dos de Yuan, écarta la sous-tunique en soie pour dénuder la poitrine.

Un bleu s'élargissait sur la peau du garde autour d'une entaille ovale. Un mince filet de sang coulait sur ses abdominaux.

— Tu peux encore te battre ? demanda Temüdjin.

Yuan cracha sa réponse d'une voix tendue :

— Mets-moi à l'épreuve.

Temüdjin sourit de sa colère, lui tapota le dos, examina de plus près l'égratignure faite par la flèche.

— La soie ne s'est pas déchirée, fit-il observer.

— C'est un tissage très résistant. J'ai vu des plaies dans lesquelles la soie s'était enfoncée sans être traversée.

— Où puis-je trouver des tuniques semblables ?

— Uniquement dans les cités jin, répondit Yuan.

— J'en ferai peut-être venir. Notre cuir bouilli n'arrête pas aussi bien les flèches. Vos armures nous seraient utiles.

Temüdjin se tourna vers Toghril, encore sous le choc.

— Les Kereyits ont une forge ? Du fer ?

L'obèse acquiesça de la tête.

— Tu peux me faire une armure semblable ? demanda Temüdjin à Arslan.

Le forgeron s'approcha de Yuan et, après avoir extrait la flèche, examina le carré de métal gris. La laque était tombée en morceaux, le fer s'était gondolé. Sous la pression des doigts d'Arslan, les dernières attaches cédèrent et la plaque lui resta dans la main.

— Nous pourrions fabriquer des plaques de rechange, dit-il. Celle-ci ne peut plus servir.

Yuan observait calmement les deux hommes. Sa respiration avait retrouvé son rythme normal et Temüdjin ne put s'empêcher d'admirer son sang-froid.

— Si nous restons cinq jours chez les Kereyits, combien d'armures me feras-tu ?

— Ces minces plaques de fer ne sont pas difficiles à forger, mais chacune d'elles doit être finie à la main, répondit Arslan. Si je les laisse non polies, si j'ai des hommes pour m'aider à la forge, des femmes pour les coudre...

Il s'interrompt, réfléchit.

— Trois. Peut-être plus.

— Alors, je te charge de cette tâche. Si Wen Chao nous prête quelques armures de plus, nous aurons un groupe d'hommes que les Tatars ne pourront pas arrêter.

L'ambassadeur pinça les lèvres en considérant la question. Le Premier ministre enverrait effectivement de l'or et des chevaux s'il en faisait la demande. La cour de Kaifeng ne lésinait pas sur les cadeaux à faire aux tribus pour se les concilier. Il n'était pas sûr, en revanche, qu'elle serait aussi généreuse pour les armures. Seul un imbécile partage les avantages qu'il a au combat. S'il laissait l'armure à Temüdjin, nul doute que le Premier ministre hausserait les sourcils s'il l'apprenait, mais Wen Chao avait-il le choix ? Il se força à sourire, inclina la tête.

— Je te les ferai porter ce soir, seigneur, promit-il.

Il réprima un frisson en songeant aux guerriers de Temüdjin équipés d'armures aussi bonnes que celles des soldats jin. Il faudrait

peut-être alors s'allier aux Tatars pour refouler les tribus mongoles. Wen Chao se demanda s'il ne venait pas de prolonger son exil dans la steppe et cette idée l'atterra.

Dans une tente des Kereyits, le lendemain soir, Khasar donna à son jeune frère Temüge une gifle qui le fit tourner sur lui-même. Âgé de treize ans, le garçon n'avait pas l'ardeur de ses aînés et il se redressa, les larmes aux yeux.

— Pourquoi m'as-tu frappé ? gémit-il.

— Comment peux-tu être le fils de notre père ? soupira Khasar. Kachium m'aurait décollé la tête si je lui avais fait ça, et il n'a que deux ans de plus que toi.

Sans prévenir, Temüge se jeta sur Khasar... et fût expédié au sol par une autre taloche.

— C'était un peu mieux, reconnut Khasar. J'ai tué un homme quand j'avais ton âge...

Il s'interrompit, scandalisé de voir que Temüge pleurnichait.

— Tu pleures ? Kachium, tu te rends compte ?

Allongé sur un lit, Kachium enduisait d'huile le bois de son arc sans leur prêter attention. Il leva les yeux, regarda son jeune frère qui se frottait le nez et les yeux.

— Ce n'est encore qu'un enfant, dit-il avant de reprendre sa tâche.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Temüge, rouge de colère.

— En tout cas, tu pleures comme un gosse, le taquina Khasar. Si Temüdjïn te voyait, il te jetterait aux chiens.

— Il ne ferait jamais ça, geignit le garçon.

— Bien sûr que si. Il te mettrait tout nu et te laisserait sur une colline pour que les loups te mangent, reprit Khasar, l'air affligé. Ils aiment les jeunes, la chair est plus tendre.

— Temüdjïn a dit que je pouvais venir avec lui pour attaquer les Tatars si je voulais, répliqua Temüge.

Khasar savait que c'était vrai mais il feignit l'étonnement.

— Quoi ? Un freluquet comme toi ? Contre ces grands Tatars velus ? Ils sont pires que les loups, ces guerriers. Plus grands que nous, et la peau blême. Certains disent que ce sont des fantômes et qu'ils viennent te prendre dans ton sommeil...

— Laisse-le donc, intervint Kachium.

Khasar se tourna vers lui, s'éloigna d'un pas réticent. Kachium s'assit au bord du lit.

— Ce ne sont pas des fantômes mais des hommes coriaces, qui savent manier le sabre et l'arc, dit-il à Temüge. Tu n'es pas encore assez fort pour les affronter.

— Tu l'étais, à mon âge, objecta le garçon.

Un filet de morve luisante lui coulait du nez et Khasar se demanda s'il finirait par lui glisser dans la bouche.

— Je tirais mieux à l'arc que toi, c'est exact, dit Kachium. Je m'exerçais chaque jour jusqu'à avoir les doigts en sang.

De la main gauche, il tapota les muscles compacts de son épaule droite, plus développée que la gauche.

— J'ai bâti ma force, poursuivit-il. As-tu fait de même ? Chaque fois que je te vois, tu joues avec les enfants ou tu bavardes avec notre mère...

— Je me suis exercé, bougonna Temüge.

Ses frères savaient qu'il mentait ou tout au moins qu'il enjolivait la vérité. Même avec une bague en os pour protéger son doigt, il faisait un archer déplorable. Kachium l'avait aussi emmené courir avec lui pour lui donner de la résistance. Le souffle du garçon ne s'améliorait pas. Au bout de quelques minutes, il hoquetait, hors d'haleine.

Khasar secoua la tête.

— Si tu ne sais pas tirer à l'arc et si tu n'es pas assez fort pour tenir un sabre, tu les tueras comment, les Tatars ? À coups de pied ?

Il pensait que son jeune frère se jetterait de nouveau sur lui mais Temüge avait renoncé.

— Je vous déteste, dit-il. J'espère que les Tatars vous égorgeront tous les deux.

Il se serait rué hors de la tente si Khasar ne lui avait fait un croche-pied quand il passa devant lui. Temüge tomba à plat ventre devant la porte, se releva et sortit sans un regard en arrière.

— Tu es trop dur avec lui, argua Kachium en reprenant son arc.

— Non. Si j'entends encore une fois dire que c'est « un garçon tellement sensible », je vais vomir. Tu sais avec qui je l'ai vu bavarder, aujourd'hui ? Avec Wen Chao, le Jin. Ils parlaient d'oiseaux, ou quelque chose comme ça. Tu peux m'expliquer ce que ça veut dire ?

— Je ne peux pas, mais c'est mon petit frère et je veux que tu cesses de le harceler comme une vieille femme. C'est trop te demander ?

Kachium avait haussé le ton et Khasar réfléchit à la façon dont il allait réagir. Il lui arrivait encore d'avoir le dessus quand ils se battaient, mais leurs dernières bagarres lui avaient laissé tant de bleus qu'il n'en provoquait plus à la légère.

— Quel genre de guerrier deviendra-t-il si nous le traitons différemment des autres ? demanda-t-il.

Kachium leva les yeux de son arc.

— Il sera peut-être chamane, ou conteur comme le vieux Chatagai.

— Chatagai était un guerrier dans sa jeunesse, ou du moins il le prétendait.

— Laisse Temüge trouver son chemin. Ce n'est peut-être pas celui sur lequel nous voulons le mener, conclut Kachium.

Börte et Temüdjin étaient étendus l'un près de l'autre. La bouche encore ensanglantée du sang de leurs ennemis, ils avaient fait l'amour le soir même du châtimeut infligé aux Tatars. Elle avait poussé un cri de douleur quand il l'avait pénétrée et il se serait peut-être retiré mais elle avait noué les jambes autour de lui pour le retenir, le visage ruisselant de larmes.

C'était la seule fois. Depuis, elle ne pouvait supporter qu'il la touche. Chaque fois qu'il se glissait sous les fourrures, elle l'embrassait, elle se blottissait entre ses bras mais rien de plus. Le sang ne lui était pas venu depuis qu'elle avait quitté les Olkhunuts et elle craignait maintenant pour l'enfant. C'était celui de Temüdjin, elle en était presque certaine. Au camp de sa tribu, elle avait vu plusieurs chiens monter tour à tour une même femelle et, parfois, les chiots avaient un pelage de diverses couleurs. Elle ne savait pas s'il pouvait lui arriver la même chose et elle n'osait pas poser la question à Hoelun.

Dans l'obscurité d'une tente étrangère, elle pleurait tandis que son mari dormait et elle ne savait pas pourquoi.

Temüdjin essuya avec agacement la sueur qui coulait dans ses yeux. L'armure qu'Arslan lui avait faite était bien plus lourde qu'il ne l'avait imaginé. Il avait l'impression qu'on l'avait roulé dans un tapis et le bras qui maniait son sabre semblait avoir perdu la moitié de sa vitesse. Il faisait face à Yuan et constatait avec irritation que le Jin portait la même armure sans qu'une seule goutte de transpiration perle à son front.

— Encore une fois, dit sèchement le khan.

Une lueur amusée dans le regard, Yuan s'inclina avant de lever son sabre. Il avait recommandé aux Mongols de porter leur armure en permanence, jusqu'à ce qu'elle devienne une seconde peau. Même au bout d'une semaine sur le chemin du camp tatar, ils étaient tous encore trop lents. Temüdjin obligeait ses hommes à s'exercer tous les jours à l'aube et au crépuscule, avec ou sans armure. Cela retardait les soixante guerriers qui avaient quitté le camp des Kereyits, mais Yuan approuvait ces efforts. Sans entraînement, les hommes en armure seraient comme les tortues de son pays. Ils survivraient aux premières flèches des Tatars mais, descendus de leur cheval, ils seraient des proies faciles.

Avec l'aide des forgerons kereyits, Arslan avait fabriqué cinq assemblages de plaques. Tenant sa promesse, Wen Chao leur en avait donné dix autres et n'en avait gardé qu'une pour le nouveau chef de sa garde. Avant son départ, Yuan avait choisi l'homme lui-même et veillé à ce qu'il comprenne ses responsabilités.

Temüdjin portait l'une des nouvelles armures, constituée d'une longue plaque sur la poitrine, d'une autre couvrant le bas-ventre et de deux de plus pour les cuisses. Des épaulières partaient du cou et descendaient jusqu'au coude et c'étaient elles qui lui causaient le plus de difficultés. Il suffisait à Yuan de faire un pas de côté pour esquiver des coups manquant de vitesse.

Le Jin regarda Temüdjin s'avancer vers lui, devina ses intentions à la façon dont il marchait. Le jeune khan faisait porter son poids sur sa jambe gauche, ce qui voulait dire que le coup viendrait probablement de la gauche et d'en bas. Ils utilisaient des sabres d'acier tranchant mais, jusque-là, aucun d'eux n'avait vraiment été en danger. Yuan était trop habile pour blesser quelqu'un à l'entraînement et

Temüdjin ne s'approchait jamais assez pour le toucher.

Au dernier moment, Temüdjin changea de jambe d'appui et au lieu d'un geste circulaire se fendit pour une attaque vers l'avant. Yuan ramena sa jambe droite en arrière, la lame glissa sur les écailles de son armure. Il ne craignait pas une entaille faite par un coup manquant de force, cela aussi Temüdjin devait l'apprendre. Il y avait beaucoup d'autres coups qu'on pouvait ignorer ou simplement dévier avec un peu d'agilité.

Yuan se porta brusquement en avant et effleura le nez de son adversaire de la poignée de son sabre. En même temps, il chassa l'air de ses poumons en criant « Hei ! » puis recula.

— Encore, marmonna Temüdjin, attaquant avant que le Jin se soit remis en position.

Cette fois, il brandit le sabre au-dessus de sa tête, l'abattit. Yuan para avec son arme et, dans un claquement d'armures, ils se retrouvèrent poitrine contre poitrine. Temüdjin avait glissé un pied derrière le garde, qui tomba en arrière.

Étendu par terre, il regarda Temüdjin, attendit le coup suivant.

— Et puis ?

— Et puis, quoi ? répliqua Temüdjin. Maintenant, je plongerais ma lame dans ta poitrine.

Sans bouger, Yuan répondit :

— Sûrement pas. J'ai été entraîné à me battre dans toutes les positions.

Du pied, il faucha une jambe de Temüdjin, qui s'écroula à son tour. Le jeune khan se releva aussitôt, les traits crispés.

— Si je ne portais pas cette lourde armure, tu n'aurais pas la partie aussi belle.

— Je t'abattrais de loin, repartit Yuan. Ou j'abattrais ton cheval.

Temüdjin s'apprêtait à lever de nouveau son arme. Malgré la fatigue qui lui brûlait les poignets, il était déterminé à porter un coup puissant avant de monter en selle pour la journée. Il arrêta son geste.

— Alors, il faut protéger aussi les chevaux. Rien que la tête et le poitrail.

— Je l'ai vu faire, dit Yuan. On peut coudre les plaques de fer sur un harnais en cuir aussi facilement que sur une tunique en soie.

— Tu es un excellent maître, Yuan, je te l'ai dit ?

Le Jin observait attentivement son élève, sachant qu'une attaque surprise était toujours possible. À vrai dire, il était stupéfait que Temüdjin n'éprouve aucune honte à se faire battre cent fois de suite devant ses hommes. Il n'imaginait pas ses anciens chefs acceptant une telle humiliation. Temüdjin, lui, semblait ne pas en avoir conscience, ou s'en moquer. Ces barbares étaient une espèce étrange, mais ils s'imprégnaient de tout ce qu'il avait à leur apprendre sur leur nouvelle

armure. Il avait même commencé à discuter tactique avec Temüdjin et ses frères. C'était pour Yuan une expérience nouvelle d'avoir un jeune auditoire aussi attentif. Quand il commandait la garde de Wen Chao, il savait que le but de son existence, c'était de donner sa vie pour protéger l'ambassadeur, ou tout au moins de tuer autant d'ennemis que possible avant de succomber. Les hommes qu'il accompagnait dans la steppe connaissaient tous leur tâche et il avait rarement à les corriger. Yuan avait découvert qu'il prenait plaisir à les entraîner.

— Encore, entendit-il Temüdjin réclamer. Cette fois, je viendrai de ta gauche.

Yuan sourit. Les deux dernières fois où Temüdjin l'avait prévenu, l'attaque était venue de la droite. Cela n'était pas particulièrement important et ces tentatives pour le berner l'amusaient.

Temüdjin eut un mouvement vif, son sabre jaillissant avec plus de vitesse qu'auparavant. Voyant l'épaule droite du jeune khan s'abaisser, Yuan leva son arme. Au dernier moment, Temüdjin attaqua bel et bien par la gauche. Le Jin aurait encore pu parer le coup, mais il choisit de laisser la lame toucher sa gorge.

— C'était mieux, dit-il à un Temüdjin exultant. Ton armure te ralentit moins.

— Tu as laissé passer ma lame, n'est-ce pas ?

Yuan laissa un sourire lui monter aux lèvres.

— Quand tu seras encore meilleur, tu le sauras.

Lancé au galop, Yuan regarda à droite puis à gauche, constata que les frères de Temüdjin maintenaient solidement la ligne. L'exercice durait toute la journée et Yuan se trouvait aux prises avec les problèmes d'une attaque en masse. L'habileté à l'arc des soixante hommes n'était pas en cause. Les trente hommes que Toghril leur avait donnés étaient adroits, mais ils n'avaient aucune expérience de la guerre et Temüdjin se montra d'abord cinglant avec eux. Ses propres guerriers exécutaient ses ordres instantanément alors que les nouveaux tardaient toujours à réagir.

Yuan avait été surpris de se voir confier le commandement de l'aile droite. Il s'attendait que ce poste revienne à Khasar, et celui-ci pensait de même. Les regards mauvais que le frère de Temüdjin lui lançait quand il passait avec ses dix gardes ne lui avaient pas échappé. Chaque soir, après l'exercice, Temüdjin les rassemblait autour du feu et donnait ses instructions pour le lendemain. C'était un détail mais, en plus de Jelme, d'Arslan et de ses frères, il incluait Yuan dans la réunion et posait mille questions. Quand le Jin pouvait répondre grâce à son expérience de la guerre, tous écoutaient attentivement. Parfois, Temüdjin secouait la tête alors que Yuan n'en était qu'à la moitié de

ses explications et Yuan comprenait son point de vue. Les hommes que Temüdjïn commandait n'avaient pas combattu depuis des années. Il y avait une limite à ce qu'on pouvait leur apprendre en un laps de temps court, même avec une discipline implacable.

Yuan entendit le cor de Temüdjïn émettre deux sons brefs. Cela signifiait que l'aile gauche, rompant l'alignement, devait passer devant. Yuan échangea un regard avec Khasar et les deux groupes de dix accélérèrent pour prendre leur nouvelle position.

Le Jin regarda autour de lui. La manœuvre avait été nettement exécutée ; cette fois, les guerriers de Toghril avaient entendu le signal, ils y avaient réagi immédiatement. Ils faisaient des progrès et Yuan sentit une étincelle de fierté s'allumer en lui. Si ses anciens officiers avaient pu le voir, ils se seraient tordus de rire. Première lame de Kaifeng, il se retrouvait à chevaucher avec des sauvages. Il tenta de se moquer de lui-même comme les soldats jin l'auraient fait mais, curieusement, le cœur n'y était pas.

Temüdjïn souffla un seul coup, l'aile droite s'avança à son tour, laissant le centre derrière. Yuan regarda Kachium et Jelme qui chevauchaient à droite, l'air sombre dans leur armure. Les cavaliers entourant le frère de Temüdjïn étaient plus dépenaillés mais ils prirent l'alignement comme un seul homme. Yuan commençait à songer à la bataille avec un plaisir anticipé.

Derrière, Temüdjïn souffla un coup long. Les hommes ralentirent tous ensemble, chacun des officiers donnant des ordres à son groupe de dix. Les chevaux se mirent au petit galop, puis au trot, et Temüdjïn ramena le centre avec Arslan.

L'alignement se reforma, le khan passa devant et obliqua vers la gauche, le visage rouge d'excitation, les yeux brillants.

— Envoie les éclaireurs ! cria-t-il à Yuan. Nous laisserons les chevaux se reposer pendant qu'ils cherchent !

— À tes ordres, seigneur, répondit machinalement le garde de Wen Chao.

Les mots lui avaient échappé. Il était soldat depuis trop longtemps pour changer ses habitudes et, à vrai dire, il prenait plaisir à préparer ces hommes au combat. Il se tourna sur sa selle vers deux jeunes guerriers.

— Tayan, Rulakh, chevauchez devant jusqu'au coucher du soleil. Si vous voyez autre chose que quelques vagabonds, revenez.

Il connaissait à présent les noms des soixante hommes, il avait fait l'effort de les mémoriser. Les deux cavaliers, provenant de la bande de pillards de Temüdjïn, inclinèrent la tête et partirent au galop. Yuan ne montra rien de sa satisfaction mais Temüdjïn dut la deviner, à en juger par son sourire.

— Cela te manquait, je crois, professeur ! lui cria Temüdjïn. Le

printemps arrive dans ton sang !

Yuan ne répondit pas. Il avait passé deux ans dans la garde de Wen Chao. Le serment qu'il avait fait à l'empereur l'obligeait à obéir à tout ordre donné par une autorité légitime. Au fond de lui-même, il reconnut que Temüdjin voyait juste : la camaraderie d'une campagne lui avait manqué, même si les guerriers des tribus ne ressemblaient en rien aux hommes qu'il avait connus. Il espérait que les frères survivraient au premier fracas des armes.

La lune fut à nouveau pleine un mois après qu'ils eurent quitté le camp des Kereyits. À l'exubérance des premières semaines avait succédé une froide détermination. On bavardait moins autour du feu et les éclaireurs étaient nerveux. Ils avaient trouvé l'endroit où Temüdjin et ses frères avaient affronté les Tatars. Les cercles noirs sur l'herbe réveillèrent de sombres souvenirs chez ceux qui avaient participé au combat. Kachium et Khasar étaient particulièrement silencieux quand ils remontèrent à cheval. La nuit où ils avaient sauvé Börte s'était gravée trop profondément en eux pour qu'ils oublient l'incantation de Temüdjin ou l'explosion de lumière qui les avait éblouis quand ils avaient avalé la chair de leurs ennemis. Ils ne parlaient pas de ce qu'ils avaient fait. La nuit leur avait semblé interminable, mais quand l'aube s'était enfin levée, ils avaient parcouru les environs pour savoir où le petit groupe avait eu l'intention de conduire Börte. Le camp principal n'était pas loin. Les Tatars survivants auraient pu le rejoindre en une matinée et Börte aurait peut-être été perdue à jamais.

Temüdjin pressa sa paume contre les cendres d'un feu et fit la grimace. Elles étaient froides.

— Envoyez les éclaireurs plus loin, dit-il à ses frères. Si nous les surprenons avant qu'ils aient établi un autre camp, ce sera rapide.

Les Tatars s'étaient apparemment préparés pour une saison entière, peut-être dans l'intention de traquer les pillards qui les avaient harcelés tout l'hiver. Ils se déplaçaient avec des chariots transportant leurs tentes et de vastes troupeaux dont on pouvait compter et interpréter les excréments. Temüdjin se demanda à quelle distance ils se trouvaient. Il se rappela la frustration qu'il avait éprouvée quand, le goût du sang tatar encore sur sa langue, il avait observé un camp trop nombreux pour qu'il pût l'attaquer. Il n'était pas question de le laisser s'échapper. C'était pour cette raison qu'il s'était adressé à Toghril, il n'avait pas eu le choix.

— Ils sont beaucoup, dit Yuan derrière lui.

Le guerrier jin avait compté les cercles noirs et remarqué les traces.

— Plus que les cent dont tu as parlé à Toghril, ajouta-t-il.

Temüdjin se tourna vers lui.

— Peut-être. Je ne pouvais pas donner de chiffre exact.

Yuan observa l'homme qui leur avait fait traverser la steppe pour tuer. Il songea qu'il aurait mieux valu avoir cinquante des meilleurs guerriers de Toghril plutôt que trente. Mais ces renforts auraient dépassé en nombre les hommes de Temüdjin et cela n'aurait peut-être pas plu au jeune khan. Yuan avait remarqué que Temüdjin avait mélangé les groupes pour que tous apprennent à se connaître. Il était réputé pour sa férocité... et pour sa réussite. Ces hommes le considéraient déjà comme leur khan. Yuan se demanda si Toghril était conscient du risque qu'il avait pris. La promesse d'or et de terres pouvait amener à agir imprudemment, Wen Chao en avait apporté la preuve.

Temüdjin fit signe à ses frères de le rejoindre en incluant Temüge dans son geste. Le cadet avait reçu la plus petite des armures. Les hommes de Wen Chao étaient en général de stature modeste mais elle était quand même trop grande pour lui et Temüdjin retint un sourire quand il vit Temüge tirer nerveusement sur sa bride pour faire tourner son cheval.

— Tu as fait des progrès, petit frère, lui dit-il, ignorant le grognement dédaigneux de Khasar. Nous ne tarderons plus à trouver les Tatars. Seras-tu prêt quand nous attaquerons ?

Temüge leva les yeux vers ce frère qu'il vénérât. Il ne dit rien de la peur qui lui glaçait le ventre, ni de son épuisement après l'exercice. Chaque fois qu'il descendait de cheval, il avait les jambes tellement raides qu'il devait s'agripper à sa monture pour ne pas tomber à genoux.

— Je serai prêt, répondit-il, se forçant à prendre un ton enjoué.

Au fond de lui, il était au désespoir. Il savait qu'il ne méritait pas le nom d'archer et que le sabre tatar que Temüdjin lui avait donné était trop lourd pour sa main. Il avait dissimulé un poignard sous son *deel* et c'était de cette arme qu'il espérait pouvoir se servir. L'idée de tailler dans la peau et le muscle, de sentir le sang gicler sur ses mains, le terrorisait encore. Il ne serait jamais aussi fort et impitoyable que les autres. Il ne savait pas encore en quoi il pourrait être utile, mais il ne supportait plus le mépris dans le regard de Khasar. La veille du départ, Kachium était venu lui dire que Börte et Hoelun auraient besoin de soutien au camp des Kereyits, tentative transparente pour le tenir à l'écart des combats à venir. Temüge avait refusé. Si elles avaient vraiment besoin de secours, cinquante guerriers ne les sauveraient pas au milieu de tant de Kereyits. La présence des deux femmes au camp était la garantie que Temüdjin reviendrait avec les têtes promises.

De tous les frères, seul Temüğe n'avait pas été nommé officier. Avec Jelme, Arslan et Yuan en plus de ses frères, Temüdjin disposait des six hommes dont il avait besoin et Temüğe savait qu'il était encore trop jeune, trop inexpérimenté. En montant à cheval, il toucha la lame de son poignard pour en éprouver le tranchant. Il rêvait de leur sauver la vie à tous pour qu'ils posent sur lui un regard étonné et comprennent qu'il était vraiment lui aussi un fils de Yesugei. Il frissonna dès qu'ils repartirent, plus sensible au froid que les autres semblaient l'être. Il chercha en lui le courage tranquille dont ils faisaient preuve et ne trouva que terreur.

Les éclaireurs aperçurent le gros des troupes tatares deux jours après que Temüdjin eut examiné leur ancien camp. À peine descendus de cheval, ils coururent faire leur rapport.

— Ils se déplacent, seigneur, annonça le premier. Ils ont envoyé des cavaliers devant dans toutes les directions, mais leur armée traverse lentement la vallée en venant par ici.

Temüdjin montra les dents.

— Ils ont envoyé trente hommes à notre recherche et pas un seul n'est rentré au camp. Ils doivent soupçonner la présence d'une tribu nombreuse dans la région. Bien. S'ils se méfient, ils hésiteront.

Il leva le bras pour appeler ses officiers. Tous avaient assisté au retour précipité des éclaireurs et ils s'empressèrent de venir aux nouvelles.

— Nous chevaucherons tous ensemble, dit-il. Vous réglez votre allure sur la mienne. Si quelqu'un rompt la formation, je le jetterai aux faucons.

Voyant Khasar sourire, il poursuivit :

— Même si c'est mon propre frère. À mon signal, tirez vos flèches puis dégainez votre sabre. Nous frapperons sur une seule ligne. Si vous êtes désarçonnés, restez vivants assez longtemps pour que le reste d'entre nous finisse le massacre.

— Tu ne feras pas de prisonniers ? demanda Arslan.

Sans hésiter, Temüdjin répondit :

— S'il y a des survivants après notre attaque, j'interrogerai les chefs pour en savoir plus. Après quoi, ils ne me serviront plus à rien. Je ne grossirai pas nos rangs avec des ennemis jurés.

La consigne passa rapidement parmi les guerriers une fois que les officiers furent retournés parmi eux. Ils firent avancer leurs montures sur un seul rang. Lorsqu'ils parvinrent sur une crête, chacun put voir les Tatars, cavaliers et chariots progressant lentement dans la plaine.

Avec ensemble, les Mongols se mirent au trot et descendirent sus à l'ennemi. Temüdjin entendit le son lointain des cors d'alarme. Il

détacha son arc, y mit une corde et l'essaya. Puis il passa un bras derrière lui pour ouvrir le carquois fixé à sa selle, prit la première flèche, vérifia du pouce son empennage. Elle irait droit au but, comme les autres.

Les Tatars ne manquaient pas de courage. Entendant les cors mugir dans la plaine, les guerriers coururent vers leurs chevaux et sautèrent en selle avec des cris aigus qui parvinrent aux oreilles des hommes de Temüdjin. Demeurant en formation, les soixante guerriers du jeune khan se mirent au galop. Les officiers rappelaient à l'ordre tout impatient et attendirent que Temüdjin lui-même, en équilibre sur ses étriers, tire sa première flèche.

Yuan avait discuté l'avantage de frapper l'ennemi sur une seule ligne, qui se révéla cependant fondé dans le contact initial avec l'avant-garde ennemie. Les premiers cavaliers tatars, criblés de flèches, tombèrent de leurs chevaux. Temüdjin constata que les Tatars avaient divisé leurs forces pour laisser des hommes défendre les chariots, mais le nombre de ceux qui déferlaient dans la plaine était encore supérieur à ce qu'il avait estimé.

La charge de Temüdjin les brisa en petits groupes de deux, cinq ou dix hommes, incapables de faire face. Temüdjin eut l'impression que quelques secondes seulement s'étaient écoulées avant qu'ils laissent derrière eux un sillage de morts et de chevaux sans cavaliers. Les chariots semblaient approcher à une vitesse étourdissante. Il regarda à droite et à gauche avant de sonner trois coups rapides, signal de prendre la formation en croissant. Il avait presque trop attendu mais les guerriers de Yuan passèrent devant, imités par Kachium et Jelme à droite. Ils parvinrent au camp, prirent hommes et chariots en tenailles.

Les doigts de Temüdjin cherchèrent une flèche à tâtons dans un carquois vide. Lâchant son arc, il dégaina son sabre.

Au centre du croissant, un chariot lourdement chargé de feutre et de cuir le bloquait. Il vit à peine le premier homme qui se dressa sur son passage, le décapita d'un seul coup de lame avant de talonner son cheval pour le lancer dans la masse des guerriers tatars. Arslan et dix autres le suivirent, tuant tous ceux qui se trouvaient à leur portée. Des femmes et des enfants terrorisés se réfugièrent sous les chariots avec des plaintes semblables au cri du faucon dans le vent.

Le changement fut soudain. L'un des Tatars laissa tomber son arme mais il se serait quand même fait tailler en pièces s'il ne s'était pas jeté à plat ventre au passage de Khasar. D'autres l'imitèrent et

demeurèrent prostrés sur le sol tandis que Temüdjin et ses officiers traversaient le camp au galop, cherchant des poches de résistance. Il fallut un moment pour que leur soif de sang s'apaise. Finalement, Temüdjin prit son cor et donna le signal de ralentir l'allure. Ses hommes éclaboussés de sang frais l'entendirent, essayèrent de leurs doigts leurs sabres luisants de l'éclat même de la vie.

Il y eut un moment de silence absolu. Là où, auparavant, grondaient les sabots et claquaient les ordres, le calme se fit. Temüdjin écouta, étonné, ce silence qui se prolongea le temps que ses frères le rejoignent. Puis, quelque part, une femme geignit, le bêlement des chèvres et des moutons reprit. Peut-être n'avait-il jamais cessé, mais Temüdjin ne l'avait pas entendu par-dessus le vacarme de son cœur battant dans ses oreilles.

Il tira sur sa bride pour faire tourner son cheval, regarda autour de lui. Le camp n'était plus que chaos. Les Tatars encore vivants pressaient leur visage contre le sol, silencieux et désespérés. Là d'où était venue l'attaque, un cavalier solitaire avait réussi à survivre. Bouche bée, l'homme était tellement hébété par ce qu'il venait de voir qu'il ne tentait même pas de s'enfuir.

— Amène-le ici ou tue-le, dit Temüdjin à Kachium.

Kachium hocha la tête, tapota l'épaule de Khasar pour lui réclamer des flèches. Khasar n'en avait plus que deux mais il les tendit à son frère, qui détacha l'arc accroché à sa selle. Temüdjin nota avec amusement qu'il n'avait pas jeté sa précieuse arme pendant la bataille.

En voyant le Mongol galoper vers lui, le Tatar sortit de sa stupeur et fit faire demi-tour à sa monture pour s'échapper enfin. Avant qu'il ait pu prendre de la vitesse, Kachium décocha une flèche qui l'atteignit dans le haut du dos. L'homme resta encore un moment en selle avant de s'effondrer ; Kachium le laissa où il était tombé et retourna vers le camp en levant son arc pour signaler qu'il avait exécuté l'ordre.

Les guerriers de Temüdjin, qui avaient suivi la scène, poussèrent un rugissement. Ceux qui avaient encore leur arc le brandirent en triomphe. Tout s'était passé si vite que la fin les avait surpris et laissés indécis. L'immense joie d'avoir affronté la mort et survécu s'empara d'eux et ils mirent pied à terre. Plusieurs des hommes de Toghril s'approchèrent des chariots avec excitation, écartant les peaux et les plaques de feutre pour se faire une idée du butin.

Les guerriers d'Arslan désarmèrent les prisonniers, les ligotèrent. Ceux qui étaient indemnes furent traités rudement, avec mépris. Ils n'avaient pas le droit d'être encore vivants après une telle bataille et Temüdjin n'éprouvait aucune pitié pour eux. En descendant de cheval, il s'aperçut que ses mains tremblaient, serra les rênes pour masquer cette faiblesse.

Temüğe s'approcha de lui, sauta à terre. Le garçon était livide mais Temüdjïn remarqua qu'il tenait encore un sabre ensanglanté, l'air étonné, comme s'il ne savait pas comment l'arme lui était venue dans la main. Le khan chercha le regard de son frère pour le féliciter, mais Temüğe se détourna et vomit sur l'herbe. Temüdjïn s'éloigna pour ne pas l'embarrasser. Il lui adresserait quelques mots d'éloge quand il se serait ressaisi.

Temüdjïn alla se poster au milieu des chariots et sentit les regards de ses officiers sur lui. Les hommes attendaient quelque chose de lui. Il porta une main à son front comme pour chasser les idées sombres qui se bousculaient dans son esprit puis il s'éclaircit la gorge.

— Arslan ! Trouve les outres d'eau-de-vie et fais-les garder par un homme sûr. Khasar, envoie huit éclaireurs reconnaître les environs. Il y a peut-être d'autres Tatars.

Il se tourna vers Kachium, qui venait de les rejoindre.

— Rassemble les prisonniers et fais monter trois des tentes par tes hommes le plus vite que tu pourras. Nous passerons la nuit ici.

Ce n'était pas assez, il le sentit. Les guerriers l'observaient, les yeux brillants, une ébauche de sourire aux lèvres.

— Vous vous êtes bien battus. Le butin est à vous, partagez-le équitablement.

Cette fois, ils poussèrent des cris de joie et lorgnèrent vers les chariots lourdement chargés. À eux seuls, les chevaux rendraient instantanément riches un grand nombre d'entre eux, mais ce n'était pas à cela que pensait Temüdjïn. Dès que la bataille avait été remportée, il s'était retrouvé devant la perspective du retour au camp de Toghril. Le khan des Kereyits réclamerait sa part, bien sûr. C'était son droit, même s'il n'avait pas été présent. Temüdjïn ne rechignerait pas à lui accorder quelques dizaines de chevaux et de sabres. Mais il n'avait aucune envie de lui rendre les guerriers qui l'avaient si bien servi. Il avait besoin d'eux, alors que Toghril ne pensait qu'aux terres des Jin qu'il obtiendrait en récompense. Il se baissa soudain, toucha le sol là où un des guerriers avait succombé. Quand il se redressa, les brins d'herbe avaient laissé sur sa main de petites taches de sang.

— Lorsque vous raconterez à vos enfants que vous avez combattu avec les fils de Yesugei, souvenez-vous de ceci : il n'y a qu'une tribu, il n'y a qu'une terre, qui ne connaît pas de frontières. Ce n'est qu'un début.

Peut-être l'acclamèrent-ils uniquement parce qu'ils avaient encore en eux l'excitation de la victoire. Peu importe, se dit-il.

Les Tatars étaient venus pour une longue campagne. Leurs chariots transportaient de l'huile pour les lampes, des cordes, des

vêtements, de la soie la plus fine à une toile si épaisse qu'on pouvait à peine la plier. Les Mongols trouvèrent aussi un sac en cuir plein de lingots d'argent et assez d'arkhi pour réchauffer leurs gosiers pendant les soirs d'hiver. Temüdjin se fit apporter le sac et les outres dans la première tente qui fut plantée. Plus de vingt Tatars avaient survécu à l'attaque et il les avait fait interroger pour savoir qui était leur chef. Ils s'étaient contentés de le fixer en silence. Il avait dégainé son sabre, en avait abattu trois avant que le quatrième ne jure et crache par terre.

— Le chef n'est pas ici, lâcha l'homme avec rage. Il est mort avec les autres.

Sans un mot, Temüdjin l'avait poussé vers Arslan puis avait regardé froidement ses comparses.

— Je n'ai aucun amour pour votre peuple, aucun besoin de vous laisser en vie, les prévint-il. À moins que vous ne puissiez m'être utiles, je vous ferai égorger ici même.

Les Tatars gardèrent le silence.

— Très bien, dit Temüdjin.

Il se tourna vers le plus proche de ses guerriers, l'un des frères qu'il avait ramenés du nord.

— Tue-les, Batu.

Le petit homme dégaina son poignard, le visage dénué d'expression.

— Attendez, je peux vous être utile ! s'exclama soudain un prisonnier.

— Si tu ne me caches rien, tu vivras, j'en fais le serment.

Le Tatar grogna.

— Combien de temps survivrai-je, seul et sans arme ? Promets-moi un arc et un cheval, je te dirai tout ce que tu veux.

— Tu oses marchander ?

Le prisonnier ne répondit pas.

— Tu es plus courageux que je ne pensais, dit Temüdjin avec un sourire. Tu auras ce que tu demandes, je t'en donne ma parole.

Avant que l'homme ait eu le temps de se ressaisir, il lui posa sa première question :

— Pourquoi êtes-vous venus sur les terres de mon peuple ?

— Tu es bien Temüdjin des Loups ?

Le jeune khan ne prit pas la peine de le reprendre. C'était ce nom qui semait la peur dans le Nord.

— Oui, confirma-t-il.

— Ta tête est mise à prix. Les khans du Nord veulent ta mort. Ils te traqueront où que tu ailles, prédit le captif avec une joie sombre.

— On ne traque pas un homme qui vient à vous, lui fit remarquer Temüdjin d'un ton calme.

Le Tatar battit des cils en se remémorant les événements de la

journée. Il l'avait entamée au milieu de guerriers solides, il l'avait finie entouré de morts. Il frissonna, partit d'un rire amer.

— Alors, nous nous traquons l'un l'autre et seuls les corbeaux s'engraissent.

— Les tiens ont assassiné le khan des Loups, lui rappela Temüdjin.

Il ne parla pas de Börte. Cette souffrance-là était encore trop récente et trop vive pour qu'il l'exprime.

— Je le sais, répondit le Tatar. Je sais aussi qui nous l'a livré. Ce n'était pas quelqu'un de mon peuple.

Temüdjin se pencha en avant, ses yeux jaunes brillant d'une lueur féroce.

— Tu as promis de me dire tout ce que tu sais, murmura-t-il. Parle et tu auras la vie sauve.

Le prisonnier baissa la tête, réfléchit.

— Défais d'abord mes liens.

Temüdjin dégaina son sabre, encore couvert de sang. Le Tatar se retourna pour montrer ses mains entravées derrière son dos, mais il sentit le métal froid contre sa gorge.

— Dis-moi qui, ordonna Temüdjin.

Les mots tombèrent de la bouche du prisonnier :

— Le khan des Olkhunuts. Il a reçu des lingots d'argent pour nous prévenir.

Temüdjin fit un pas en arrière. Le prisonnier se tourna de nouveau vers lui, le regard fou.

— C'est comme ça que cette guerre sanglante a commencé. Combien de morts as-tu déjà faits ?

— Pour mon père ? Pas assez, répliqua Temüdjin. Loin de là.

Il songea de nouveau à sa femme et à la froideur qui s'était glissée entre elle et lui.

— J'ai à peine commencé à régler mes comptes avec ton peuple, ajouta-t-il.

Temüdjin et le prisonnier se fixaient encore quand la portière de la yourte s'écarta. D'abord, aucun des deux hommes ne chercha à voir qui venait d'entrer dans la yourte puis le Tatar tourna la tête, découvrit Yuan et s'exclama :

— Je te connais !

Il tira désespérément sur ses liens, leva vers Temüdjin un regard implorant.

— Je t'en supplie, je...

Yuan s'approcha vivement de lui, dégaina son sabre et l'abattit. La lame trancha la gorge du Tatar, d'où jaillit une gerbe de sang.

Temüdjin saisit le Jin par le poignet, le fit reculer et le plaqua contre le treillis de la yourte en lui serrant le cou.

— Je lui avais promis la vie sauve et tu déshonores ma parole !

Yuan ne sut que répondre. Les doigts emprisonnant sa gorge étaient de fer et son visage commença à se violacer. Temüdjïn lui pressa le poignet jusqu'à ce que le sabre lui échappe puis secoua le Jin avec rage. Il le lâcha soudain. Yuan s'affaissa ; du pied, Temüdjïn expédia l'arme au loin avant qu'il puisse la récupérer.

— Quels secrets détenait-il, Yuan ? Où t'avait-il déjà vu ?

Des bleus apparaissaient déjà sur le cou du Jin et ce fut dans un croassement qu'il répondit :

— Il ne savait rien. Peut-être l'ai-je croisé un jour quand mon maître voyageait dans le Nord. J'ai cru qu'il t'attaquait.

— Les mains liées derrière le dos ? Tu es un menteur.

— J'accepte le combat si tu me défies ! lança Yuan avec un regard furieux.

Temüdjïn le frappa avec force.

— Que me caches-tu ?

Derrière eux, Arslan et Kachium venaient d'entrer dans la yourte, le sabre à la main. À proximité d'une tente, on devinait aisément ce qui s'y passait et ils avaient entendu un bruit de lutte. Yuan prit une inspiration et ferma les yeux.

— Je suis prêt à mourir si tu en décides ainsi, dit-il d'un ton calme. Je t'ai infligé le déshonneur de ne pas tenir ta parole.

— Depuis combien de temps Wen Chao est-il sur les terres de mon peuple ? demanda Temüdjïn.

Yuan dut faire un effort pour répondre, comme s'il était déjà parti loin :

— Deux ans.

— Et avant lui, qui ton Premier ministre avait-il envoyé ?

— Je ne sais pas. J'étais encore dans l'armée, à l'époque.

— Ton maître a marchandé avec les Tatars ?

Cette fois, Yuan garda le silence.

— On m'a rapporté que le khan des Olkhunuts a trahi mon père, poursuivit Temüdjïn. Comment les Tatars auraient-ils pu prendre contact avec une grande tribu pour manigancer ce coup ? Il aurait fallu un intermédiaire, un homme neutre en qui les deux camps avaient confiance, tu ne crois pas ?

Il entendit Kachium jurer derrière lui à l'annonce de cette trahison.

— T'es-tu aussi rendu chez les Olkhunuts ? insista Temüdjïn. Avant d'aller chez les Kereyits ?

— Tu parles d'un temps antérieur à l'arrivée de mon maître dans ces terres, dit Yuan. Tu cherches des secrets là où il n'y en a pas.

— Je me demande qui est venu parmi nous avant Wen Chao, murmura Temüdjïn. Je me demande combien de fois les Jin ont

envoyé leurs hommes trahir mon peuple. Je me demande quelles promesses ils ont faites.

Le monde qui lui semblait si stable le matin encore s'écroulait autour de lui. Étourdi par ces révélations, il avait des difficultés à respirer.

— Ils ne veulent pas que nous devenions forts, n'est-ce pas, Yuan ? Ils préfèrent que les Tatars et les Mongols s'entretuent. C'est ce que m'a dit Wen Chao, non ? Que les Tatars étaient devenus trop forts, s'étaient trop rapprochés de vos précieuses frontières...

Temüdjin imagina le regard froid que les Jin portaient sur les tribus. Depuis des siècles, sans doute, ils les manœuvraient subtilement, ils les poussaient à s'égorger mutuellement.

— Combien des miens sont morts à cause de tes maîtres, Yuan ?

— Je t'ai dit tout ce que je savais, répondit le Jin. Si tu ne me crois pas, prends ma vie ou renvoie-moi à Wen Chao.

Durcissant le ton, il ajouta :

— Ou mets-moi un sabre dans la main et laisse-moi me défendre de ces accusations.

— Avec ta permission, seigneur, dit Arslan sans quitter Yuan des yeux. Donne-lui un sabre et je l'affronterai.

Yuan se tourna vers le forgeron, inclina légèrement la tête pour accepter la proposition.

— J'en ai trop entendu, dit Temüdjin. Ligotez-le, je prendrai une décision demain.

Kachium attacha les mains du Jin qui n'opposa aucune résistance et ne protesta pas, même quand Kachium le fit tomber d'un coup de pied. Il demeura étendu sur le flanc, impassible, à côté du cadavre du Tatar qu'il avait occis.

Aux premières lueurs de l'aube, Temüdjin allait et venait devant les tentes, l'air troublé. Il n'avait pas dormi. Les éclaireurs qu'il avait envoyés avec Khasar n'étaient toujours pas rentrés et ses questions, demeurées sans réponse, continuaient à s'agiter dans sa tête. Il avait passé plusieurs années de sa vie à châtier les Tatars pour la mort de Yesugei et le sort réservé à ses fils. Si Yesugei avait vécu, Bekter ou Temüdjin serait devenu khan des Loups et Eeluk serait resté un serviteur loyal. Un chemin semé de morts et de souffrances reliait le jour où il avait appris la mort de son père et ce jour-ci, qui le trouvait perplexe et déprimé. Qu'avait-il accompli pendant ces années ? Il songea à Bekter et, un instant, souhaita qu'il fût encore en vie. Assurément, le chemin aurait été différent si Yesugei n'avait pas été assassiné.

Il sentit sa colère se ranimer. Le khan des Olkhunuts méritait de

goûter aux souffrances qu'il avait causées. Temüdjin se rappela la révélation qu'il avait eue alors qu'il était prisonnier des Loups : il n'y a de justice en ce monde que celle qu'on impose soi-même. Il devait rendre coup pour coup, infliger des blessures deux fois plus profondes que celles qu'on lui avait faites. Il en avait le droit.

Au loin, il aperçut deux de ses éclaireurs qui regagnaient le camp au galop. Temüdjin plissa le front, sentit son cœur battre plus vite. Il n'avait pas été le seul à remarquer leur arrivée et déjà le camp s'animait, les guerriers endossaient *deels* et armures, sellaient leurs chevaux avec une rapide efficacité. Il se demanda à nouveau ce qu'il devait faire de Yuan. Il ne pouvait plus avoir confiance en lui, mais il s'était pris de sympathie pour cet homme depuis qu'il lui avait décoché une flèche dans la poitrine, au camp des Kereyits. Il n'avait pas envie de le tuer.

Quand les éclaireurs furent plus près, il vit que Khasar en faisait partie et que son cheval était couvert d'écume. Autour de lui, les hommes attendaient avec inquiétude. Temüdjin se força à demeurer immobile tandis que son frère sautait à terre.

Les guerriers devaient croire leur khan différent, incapable d'éprouver comme eux de la peur.

— Qu'est-ce qui t'a fait galoper si vite ? demanda-t-il d'une voix ferme.

— Plus de Tatars que je n'en ai jamais vu, répondit Khasar, haletant. Une armée à côté de laquelle ceux que nous venons d'écraser ont l'air d'une bande de pillards faméliques.

Il s'interrompit un instant pour reprendre haleine, poursuivit :

— Tu disais qu'ils viendraient en force au printemps, et les voilà.

— Combien ? dit sèchement Temüdjin.

— Plus que je n'ai pu en compter, à une journée de cheval, probablement moins, maintenant. Ceux que nous avons tués n'étaient que leur avant-garde. Des centaines de chariots arrivent, un millier d'hommes, peut-être. Je n'ai jamais rien vu de tel, jamais.

— Donne à boire à ton cheval avant qu'il tombe raide. Ordonne aux hommes de se mettre en selle et trouve-toi un cheval frais. Je veux voir cette armée qui fait peur à mon jeune frère.

— Je n'ai pas dit qu'elle me faisait peur, j'ai seulement pensé que tu aimerais savoir que tout le peuple tatar descend vers le sud pour avoir ta tête. C'est tout. Par les esprits, Temüdjin, nous les avons piqués, encore et encore. Maintenant, ils rugissent. Qu'allons-nous faire ?

— Attends, Khasar, dit Temüdjin. Je dois d'abord régler autre chose...

Il entra dans la tente où Yuan avait passé la nuit. Arslan et Kachium le suivirent. Les trois hommes ressortirent avec le prisonnier

qui se frottait les poignets. On avait coupé ses liens. Khasar, sidéré, se demandait ce qui s'était passé en son absence.

— J'ai fini par te considérer comme un ami, Yuan, dit Temüdjin. Je ne peux pas te tuer aujourd'hui.

Il fit venir un cheval sellé, lui tendit la bride.

— Retourne auprès de ton maître.

Le Jin monta en selle, regarda longuement Temüdjin.

— Je te souhaite bonne chance, seigneur.

Temüdjin frappa de la main la croupe de l'animal ; Yuan partit au petit trot sans un regard en arrière.

Khasar rejoignit ses frères et, comme eux, suivit des yeux le guerrier qui s'éloignait.

— J'imagine que je commande l'aile gauche, maintenant, dit-il.

Temüdjin eut un rire.

— En route, décida-t-il. Je veux voir ce que tu as vu.

En se retournant, il découvrit Jelme déjà à cheval et prêt à partir.

— Ramène les hommes chez les Kereyits, annonce-leur qu'une armée est en marche. Toghril devra se battre ou s'enfuir.

— Et nous ? demanda Khasar, abasourdi. Il nous faut plus de soixante guerriers. Il nous faut plus d'hommes que les Kereyits ne peuvent en aligner.

Temüdjin se tourna vers le sud.

— Quand j'aurai vu de mes yeux cette armée, nous retournerons sur les terres qui entourent le mont Rouge. Je trouverai les hommes dont nous avons besoin, mais nous devons d'abord affronter un autre ennemi.

Il avait l'air si sombre que même Khasar garda le silence et le khan poursuivit, d'une voix à peine audible :

— Mes frères et moi avons un compte à régler avec les Olkhunuts, Arslan. Nous risquons d'y laisser notre vie. Tu n'es pas obligé de nous accompagner.

Le forgeron secoua la tête. Il ne regarda pas Jelme mais sentit les yeux de son fils sur lui.

— Tu es mon khan, répondit-il.

— Cela suffit ? dit Temüdjin.

Arslan hocha la tête avec lenteur.

— C'est tout pour moi.

Temüdjin gardait les bras tendus tandis que les féaux de Sansar le fouillaient. Khasar et Arslan durent laisser les mêmes mains palper aussi la moindre parcelle de leur corps. Les hommes qui gardaient la tente du khan des Olkhunuts sentaient que cette fouille mettait les visiteurs de méchante humeur. Ils portaient tous les trois des armures jin sur des *deels* d'été et des tuniques en soie prises aux Tatars. Les féaux tâtaient les plaques étranges cousues sur l'épais tissu. L'un d'eux fit un commentaire et Temüdjin choisit ce moment pour écarter sa main, comme si elle offensait sa dignité. Le cœur battant, il attendait d'être reçu par son plus vieil ennemi.

Autour d'eux, les Olkhunuts, toujours curieux, s'étaient rassemblés et bavardaient en montrant du doigt les hommes curieusement vêtus qui avaient interrompu leur matinée de travail. Temüdjin ne vit pas parmi eux le vieux Sholoi, mais son oncle était là et Koke avait cette fois encore pris possession de leurs sabres avant d'entrer dans la yourte du khan pour annoncer leur arrivée. En prenant leurs armes, le jeune cousin avait paru déçu. Un coup d'œil suffisait pour voir qu'elles n'avaient pas la qualité de celles que Temüdjin portait auparavant. Le travail des forgerons tatars était grossier, il fallait aiguiser les lames plus souvent.

— Tu peux entrer, dit enfin l'un des féaux à Temüdjin. Toi aussi, ajouta-t-il en désignant Khasar. Ton ami attendra dehors.

Temüdjin cacha sa consternation. Il n'était pas sûr que Khasar soit capable de garder son calme dans une situation tendue, mais Kachium avait d'autres tâches ce matin-là. Sans répondre, il baissa la tête pour entrer dans la yourte.

Pour une fois, Sansar ne trônait pas dans son grand fauteuil mais parlait à voix basse à deux de ses féaux quand Temüdjin s'avança. Koke se tenait sur le côté. Il avait laissé tomber par terre les sabres qu'il avait apportés, signe du peu de valeur qu'il leur accordait.

Entendant des pas, Sansar cessa de murmurer et se dirigea vers son fauteuil. Temüdjin remarqua qu'il marchait avec précaution, comme si l'âge rendait ses os fragiles. Il avait toujours l'air d'un vieux serpent avec sa tête rasée, ses yeux sans cesse en mouvement. Temüdjin eut du mal à le regarder sans montrer sa haine mais il garda un visage impassible. Les féaux prirent position de chaque côté de leur

maître. Temüdjin fit un effort pour se rappeler les hommages dus au khan d'une puissante tribu.

— Je suis honoré d'être en ta présence, seigneur.

— Te revoilà, maugréa Sansar. Je pensais en avoir fini avec toi. Pourquoi viens-tu m'importuner ? J'ai l'impression de te voir plus souvent que mes épouses. Que me veux-tu encore ?

Temüdjin sentit l'irritation de Khasar devant ce ton condescendant et, d'un regard, lui signifia de se maîtriser. Dans son coin, Koke souriait.

— Peut-être as-tu entendu parler de l'armée tatare qui descend des terres désolées du Nord, dit le jeune khan. Je l'ai vue de mes yeux, je suis venu te prévenir.

Sansar eut un rire sec.

— Les vagabonds et les bergers à cent lieues à la ronde ne parlent que de ça. Les Olkhunuts n'ont pas de querelle avec les Tatars. Nous ne sommes pas remontés aussi loin dans le Nord depuis quarante ans, avant que je devienne khan.

Les yeux brillants, il se pencha en avant.

— Tu les as poussés à la guerre, avec tes razzias, poursuivit-il. Tu dois en assumer les conséquences. J'ai peur pour toi, vraiment.

Le ton démentait les mots et Temüdjin espérait que Khasar garderait le silence, comme il lui en avait donné l'ordre.

— Ils ne respecteront pas les tribus qui prétendent qu'il n'y a pas de sang entre elles et eux, argua Temüdjin. J'ai vu mille guerriers dans leur camp, avec autant de femmes et d'enfants. Jamais ils n'étaient venus sur nos terres en si grand nombre.

— Je suis atterré, dit Sansar en souriant. Qu'est-ce que tu as l'intention de faire ?

— Leur barrer la route, répliqua Temüdjin, dont le propre calme se lézardait devant l'amusement manifeste du vieillard.

— Avec les Kereyits, je suppose ? Tu vois, je suis au courant de votre alliance. Les nouvelles vont vite quand elles sont aussi intéressantes. Mais cela suffira-t-il ? Je ne crois pas que Toghril puisse amener plus de trois cents guerriers au festin que tu envisages.

Temüdjin prit une lente inspiration pour conserver son sang-froid.

— Les archers olkhunuts ont une haute réputation. Avec trois cents de tes hommes, je pourrais...

Il s'interrompit quand Sansar s'esclaffa en se tournant vers Koke et ses deux féaux.

— Pardonne-moi, mais l'idée que...

Sansar s'interrompit à son tour, secoua la tête.

— Tu es venu quémander des guerriers ? Tu espères repartir d'ici avec tous les Olkhunuts sous tes ordres ?

— Les Tatars nous écraseront, une tribu après l'autre, prédit

Temüdjin.

Dans son ardeur à convaincre le vieux khan, il fit un pas en avant. Les féaux se raidirent mais Temüdjin les ignora.

— Combien de temps seras-tu en sécurité une fois que les Kereyits auront été anéantis ? Combien de temps survivront les Oïrats, les Naïmans, les Loups ? Nous sommes restés si longtemps séparés que tu sembles avoir oublié que nous ne formons qu'un seul peuple.

Immobile sur son siège, Sansar l'observait de ses yeux noirs.

— Je ne me connais aucun frère chez les Kereyits, dit-il, chuchotant presque. Les Olkhunuts sont devenus forts sans leur aide. Tu devras te battre ou t'enfuir seul, Temüdjin. Tu n'auras pas mes guerriers. Telle est ma réponse. N'en espère pas d'autre.

— J'ai un sac de lingots d'argent pris aux Tatars, plaïda Temüdjin, comme si chaque mot lui était arraché. Fixe un prix par homme, je t'achèterai tes guerriers.

Sansar renversa la tête en arrière pour éclater de rire. D'un geste brusque, Temüdjin détacha l'une des plaques de son armure et, bondissant en avant, l'enfonça dans la gorge exposée de l'Olkhunut. Le visage éclaboussé de sang, il trancha dans la chair avec le bord métallique malgré les mains de Sansar qui le griffaient.

Les féaux ne s'attendaient pas à une attaque aussi soudaine. Quand ils eurent surmonté le choc et dégainé leur sabre, Khasar était déjà sur eux, abattant son poing sur le nez du plus proche. Lui aussi avait dans la main une plaque aiguisée arrachée à son armure là où les deux frères avaient à moitié coupé les fils. Il s'en servit pour taillader le cou du deuxième féal d'un large geste circulaire. L'homme tituba en arrière, s'écroula sur le plancher. Une odeur nauséabonde emplît l'air quand il vida ses boyaux tandis que ses jambes continuaient à s'agiter spasmodiquement.

Haletant et couvert de sang, Temüdjin s'écarta du corps inerte de Sansar. Le féal que Khasar avait frappé se jeta en avant avec fureur mais Khasar avait saisi le sabre de son compagnon. À l'instant où les deux lames claquèrent, Temüdjin bondit sur l'homme et le fit tomber à terre, lui tenant les bras. Khasar plongea son sabre dans la poitrine du féal, le ressortit et l'enfonça à nouveau plusieurs fois jusqu'à ce qu'il ne bouge plus.

Koke demeurait immobile, la bouche ouverte de terreur muette. Lorsque les deux frères tournèrent vers lui leur regard dur, il recula, heurta du pied les sabres tatars. Il en saisit un, le tira de son fourreau d'une main tremblante.

— Je suis ton cousin, bredouilla-t-il. Laisse-moi vivre, fais-le au moins pour ta mère.

Temüdjin entendit des cris d'alerte dans le camp. Les guerriers des Olkhunuts ne tarderaient pas à se rassembler.

— Lâche ton arme et tu vivras, dit-il.

Koke laissa tomber le sabre, Khasar regarda son frère mais Temüdjin secoua la tête.

— Maintenant, sors, et enfuis-toi si tu veux. Je n'ai pas besoin de toi.

Koke faillit arracher la portière en feutre dans sa hâte. Silencieux, Temüdjin et Khasar regardèrent un moment la gorge béante du khan des Olkhunuts. Sans un mot, Khasar s'approcha du fauteuil et donna au cadavre un coup de pied qui le fit glisser par terre.

— Quand tu verras notre père, marmonna-t-il, raconte-lui comment tu es mort.

Temüdjin vit, accrochés à la toile de la yourte, deux sabres qu'il connaissait bien et tendit les bras pour les prendre. Il entendit dehors des cris et des claquements d'armes. Posant sur Khasar ses yeux froids, il lui demanda :

— Alors, frère, es-tu prêt à mourir ?

Ils sortirent sous le soleil printanier, balayèrent rapidement le camp des yeux pour voir ce qui les attendait. Arslan se tenait à un pas de l'entrée de la tente, deux cadavres à ses pieds. La veille, ils avaient passé en revue tous les détails du plan mais il n'y avait pas moyen de savoir ce qui allait se passer maintenant. Temüdjin croisa le regard du forgeron, qui haussa les épaules. Il ne comptait pas survivre longtemps.

— Il est mort ? demanda Arslan.

— Oui, répondit Temüdjin en lui tendant son ancien sabre.

Arslan savait qu'il ne le garderait sans doute pas longtemps mais il le prit, laissa tomber par terre son sabre tatar. Par-dessus l'épaule du forgeron, Temüdjin observa l'agitation des guerriers olkhunuts. Plusieurs d'entre eux avaient bandé leur arc mais, faute d'ordres, hésitaient à tirer. Temüdjin en profita.

— Faites silence ! intima-t-il à la foule.

Les cris de rage et de peur redoublèrent, mais les Olkhunuts les plus proches se turent et cessèrent de gesticuler, rappelant à Temüdjin ces animaux qui demeurent pétrifiés sous le regard du chasseur jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

— Je prends possession de la tribu des Olkhunuts par droit de conquête ! cria-t-il, s'efforçant de se faire entendre du plus grand nombre. Il ne vous sera fait aucun mal, je vous le jure.

Il parcourut la foule des yeux, estima sa frayeur et sa colère. Quelques Olkhunuts incitaient les autres à agir mais, pour le moment, personne ne semblait avoir envie de se jeter sur des hommes qui montraient une telle assurance.

Par instinct, Temüdjin fit deux pas en direction d'un groupe de féaux de Sansar. Le danger le plus grand venait d'eux car il s'agissait là d'hommes aguerris, il le savait. Un mot malencontreux, une hésitation, et ils exploseraient en une éruption de violence, trop tard pour sauver l'homme qu'ils avaient fait serment de protéger. L'humiliation le disputait à la fureur sur leurs visages quand Temüdjin éleva de nouveau la voix :

— Je suis Temüdjin des Loups. Vous connaissez mon nom. Ma mère est olkhunut, ma femme est olkhunut, mes enfants le seront. Je revendique mon droit d'héritage par le sang. Un jour, je rassemblerai toutes les autres tribus sous ma bannière.

Les féaux ne réagissaient toujours pas. Temüdjin gardait son sabre baissé, conscient que le lever provoquerait sa mort. Des archers le visaient. Il s'efforça de garder un visage impavide. Que faisait Kachium ?

— Ne craignez rien quand vous entendrez les cors des guetteurs, dit-il aux féaux d'une voix forte. Ils signaleront l'arrivée de mes hommes, mais ceux-ci ont l'ordre de ne pas toucher à mon peuple.

Les Olkhunuts émergeaient de la stupeur des premiers instants et il ignorait totalement ce qu'ils allaient faire. Les plus proches semblaient l'écouter.

— Vous êtes courroucés, je le sais, mais vous vous couvrirez d'honneur quand je mènerai mon peuple contre les Tatars. Vous vengerez la mort de mon père et nous formerons une seule tribu sur toute l'étendue de la steppe. Comme cela aurait toujours dû être. Alors, les Tatars nous craindront. Alors, les Jin nous craindront.

Voyant leurs mains crispées commencer à se détendre, il lutta pour ne pas révéler son sentiment de triomphe. Les cors résonnèrent et il tenta à nouveau de rassurer la foule.

— Il ne sera fait aucun mal aux Olkhunuts, je le jure sur l'esprit de mon père. Laissez mes hommes entrer et réfléchissez au serment que je vous demande de faire.

Il parcourut la foule du regard, constata que tous les yeux étaient sur lui, maintenant.

— Vous avez entendu dire que je suis un loup féroce pour les Tatars, un véritable fléau. Vous avez entendu dire que ma parole est d'acier. Je vous le répète : les Olkhunuts sont en sécurité sous ma protection.

En voyant Kachium et ses dix hommes fendre lentement la foule, il éprouva un soulagement indicible. Quelques Olkhunuts encore cloués sur place furent doucement écartés par les chevaux des nouveaux venus. La foule garda le silence tandis que Kachium et ses guerriers mettaient pied à terre.

Temüdjin serra brièvement son frère dans ses bras, submergé par

une émotion qui menaçait de lui faire perdre ce qu'il avait gagné.

— Je recevrai les féaux en privé pour qu'ils me prêtent serment, annonça Temüdjin. Au coucher du soleil, ce sera votre tour. N'ayez pas peur. Demain, nous irons dans le Nord rejoindre les Kereyits, nos alliés.

Il regarda autour de lui, constata que les arcs avaient enfin été abaissés.

— Les Olkhunuts sont craints au combat, poursuivit-il. Nous montrerons aux Tatars qu'ils ne peuvent pas pénétrer impunément sur nos terres.

Un homme lourdement bâti se fraya un chemin dans la foule, gifla rudement un jeune garçon qui s'écartait trop lentement, l'expédiant au sol.

Le sentiment de triomphe de Temüdjin s'évanouit. Il savait que Sansar avait des fils et l'homme qui s'approchait ressemblait beaucoup au vieux khan, en plus solide.

— Où est mon père ? demanda l'Olkhunut en s'avançant.

Les féaux se tournèrent vers lui et plusieurs d'entre eux inclinèrent la tête. Temüdjin serra les mâchoires, prêt à une attaque. Autour de lui ses frères se raidirent et chacun se retrouva soudain avec un sabre ou une hache à la main.

— Ton père est mort. J'ai pris possession de la tribu, déclara Temüdjin.

— Qui es-tu pour me parler sur ce ton ?

Avant que Temüdjin puisse répondre, l'homme ordonna aux féaux :

— Tuez-les tous.

Personne ne bougea et Temüdjin reprit espoir.

— Il est trop tard, dit-il avec calme. Ces hommes m'appartiennent par le sang et la conquête. Il n'y a plus de place pour toi ici.

Sidéré, le fils de Sansar regarda tour à tour ces hommes qu'il connaissait depuis toujours. Ils détournèrent les yeux.

— Alors, je réclame le droit de t'affronter devant toute la tribu. Si tu veux la place de mon père, tu devras me tuer.

L'homme avait du courage et Temüdjin éprouva pour lui une certaine admiration.

— J'accepte, dit-il, bien que je ne connaisse pas ton nom.

Le fils de Sansar roula des épaules pour détendre ses muscles.

— Je m'appelle Paliakh, khan des Olkhunuts.

Sans perdre de temps à contester cette déclaration, Temüdjin s'approcha d'Arslan, lui prit son sabre.

— Expédie-le vite, lui glissa le forgeron. S'ils commencent à l'acclamer, nous sommes tous morts.

Temüdjin le regarda sans répondre, se retourna vers Paliakh et lui

lança le superbe sabre. Il remarqua l'habileté avec laquelle l'homme l'attrapa. Temüdjin songea que la vie de tous les siens dépendait maintenant de son adresse et des interminables séances d'exercice avec Arslan et Yuan qu'il s'était imposées.

Paliakh fendit l'air de son arme, découvrit ses dents quand Temüdjin lui fit face.

— Avec cette armure ? Aurais-tu peur de m'affronter sans elle ? Autant m'abattre de loin avec un arc !

Temüdjin aurait ignoré la remarque si les féaux ne l'avaient approuvée par un murmure. Il écarta les bras, attendit qu'Arslan et Kachium détachent les plaques. Il se retrouva vêtu simplement d'une mince tunique de soie. Sous les yeux de tous les Olkhunuts, il leva son sabre et lança à son adversaire :

— Viens donc.

Avec un rugissement, Paliakh se rua sur lui, cherchant, dans sa fureur, à le décapiter d'un coup. Temüdjin fit un pas sur la gauche, frappa l'homme à la poitrine, ouvrant une plaie que Paliakh ne parut pas sentir. Il abattit de nouveau son sabre et Temüdjin dut parer de son arme. Les deux hommes demeurèrent un moment l'un contre l'autre puis Paliakh tenta de repousser Temüdjin de sa main libre. Aussitôt, le jeune khan lui transperça le cou.

Le fils de Sansar tenta de cracher le sang qui inondait sa gorge. Il lâcha le sabre d'Arslan, porta les deux mains à son cou et le pressa. Sous le regard de Temüdjin, il se retourna comme pour s'éloigner puis tomba en avant et ne bougea plus. Un nouveau murmure parcourut les Olkhunuts. Temüdjin les regarda froidement en se demandant s'ils allaient le tailler en pièces. Au milieu d'eux, Koke semblait horrifié. Son regard croisa celui de Temüdjin et il se retourna, disparut dans la foule.

Les Olkhunuts regardaient fixement leur nouveau khan, tels des moutons. Perdant patience, il les écarta pour aller prendre un brandon dans un feu de cuisson allumé sous une marmite. Il l'approcha des bords de la tente du khan, regarda les flammes commencer à lécher le feutre sec. Il ne ferait pas honte aux féaux en les contraignant à voir le cadavre de leur ancien maître.

— Laissez-nous, maintenant ! cria-t-il à la foule. Il y a du travail à faire. Nous partirons à l'aube, soyez prêts.

Il les regarda jusqu'à ce qu'ils commencent à bouger, se scindant en petits groupes pour commenter ce qui s'était passé. Ils se retournèrent plusieurs fois vers les hommes qui se tenaient autour de la yourte en feu, mais Temüdjin attendit qu'il ne reste plus que les féaux.

Les hommes que Sansar avait choisis pour sa garde personnelle étaient moins nombreux que Temüdjin ne l'avait pensé. Les Olkhunuts

n'avaient pas fait la guerre depuis une génération et même les Loups entouraient leur khan de plus d'hommes armés. Ils étaient cependant plus nombreux que les guerriers accompagnant Kachium et la tension monta entre les deux groupes quand ils se retrouvèrent face à face.

— Je n'importunerai pas les épouses et les jeunes enfants de Sansar, dit Temüdjin. Laissons-les pleurer sa mort dans la dignité. Il ne leur sera fait aucun mal, ils ne seront pas abandonnés comme je l'ai été.

Plusieurs féaux approuvèrent de la tête. Tous connaissaient l'histoire de la femme et des fils de Yesugei. Elle avait fait le tour des tribus et s'était ajoutée au millier d'autres contes et mythes des chamanes.

— Vous êtes les bienvenus près de mon feu, continua-t-il.

Il leur parlait comme s'ils n'avaient aucune possibilité de refuser et ce fut peut-être pour cette raison qu'ils ne protestèrent pas. Il n'en savait rien et il s'en moquait. Une immense fatigue s'était emparée de lui. Il avait faim, il avait soif.

— Qu'on nous apporte à manger pendant que nous discuterons de la guerre à venir, ordonna-t-il. J'ai besoin d'hommes à l'esprit vif pour en faire mes officiers et je ne sais pas encore qui d'entre vous commandera et qui suivra.

Il attendit que Kachium et Khasar aient ajouté des bûches au feu puis il s'assit enfin sur le sol. Ses frères et Arslan l'imitèrent, les Olkhunuts firent de même jusqu'à ce que tous se retrouvent autour des flammes, observant avec méfiance la nouvelle force qui allait changer leur vie.

Excepté pour la guerre, les Olkhunuts ne s'étaient jamais rendus chez les Kereyits et, de chaque côté, les guerriers montraient de la nervosité. Les deux tribus s'étaient mises en mouvement puisque Toghril cherchait à maintenir une certaine distance entre son peuple et les envahisseurs tatars.

Temüdjin avait envoyé Kachium prévenir Toghril, mais les Kereyits s'étaient malgré tout armés et postés en formation défensive autour du centre de leur camp. Les cors percèrent plusieurs fois l'air de leurs notes plaintives. Temüdjin fit approcher les Olkhunuts jusqu'à ce que les deux groupes puissent se voir puis il leur donna l'ordre de faire halte et s'avança avec Khasar, Arslan et dix des féaux de Sansar. Il laissa ses propres hommes près des chariots pour parer à toute attaque surprise. Il n'avait pas besoin de leur recommander d'être vigilants, la tension était presque palpable. Même après la retraite des Kereyits vers le sud, les Tatars devaient être à moins de deux semaines de cheval et Temüdjin n'était pas encore prêt à les affronter.

Il descendit de selle, laissa sa monture baisser la tête pour brouter l'herbe verte. Il aperçut Toghril au loin et se demandait distraitemment comment ferait l'énorme khan pour trouver un cheval capable de le porter lorsqu'il le vit monter sur un chariot tiré par deux hongres noirs. Wen Chao le rejoignit et les féaux des Kereyits, armés d'arcs et de sabres, formèrent un carré autour de leur seigneur.

Lorsqu'ils furent à portée de voix, Temüdjin leva les mains pour montrer qu'il n'avait pas d'armes. Geste inutile puisqu'il était entouré d'hommes armés, mais tout était bon pour tenter de rassurer Toghril. Il avait besoin de l'aide de l'obèse.

— Tu es le bienvenu dans mon camp, Toghril des Kereyits ! cria-t-il. Je t'accorde les droits de l'hospitalité.

Toghril descendit du chariot avec précaution, le visage tendu. Parvenu près de Temüdjin, il parcourut des yeux les rangs de guerriers et la masse des Olkhunuts alignés derrière. Ils étaient presque aussi nombreux que les siens et il se mordilla la lèvre inférieure avant de répondre :

— J'accepte.

Quelque chose dans le regard de Temüdjin lui fit ajouter :

— Es-tu devenu le khan des Olkhunuts ? Je ne comprends pas.

Temüdjin choisit ses mots avec soin :

— J'ai pris leur commandement par les droits que me donnent ma mère et mon épouse. Sansar est mort, ils sont venus avec moi pour combattre les Tatars.

Connaissant l'homme, il avait donné l'ordre d'allumer des feux de cuisson dès que les Olkhunuts avaient fait halte dans la plaine verte. Tandis qu'il parlait, on avait étendu sur le sol de grandes toiles blanches en feutre et apporté d'énormes plats de mouton et de chèvre. En sa qualité d'hôte, Temüdjin aurait dû s'installer le dernier mais il tenait à rassurer totalement Toghril. Il s'assit sur le feutre, replia ses jambes sous lui. Le khan des Kereyits n'eut d'autre choix que prendre place en face de lui et inviter d'un geste Wen Chao à faire de même. Temüdjin commença à se détendre et ne regarda pas autour de lui tandis que Khasar et Arslan s'installaient à leur tour, suivis des autres. Devant chaque guerrier de Temüdjin s'assit un homme des Kereyits, jusqu'à ce que les deux camps soient égaux en nombre. Derrière Temüdjin, le peuple des Olkhunuts observait son nouveau khan en silence.

Yuan aussi était là et il garda la tête baissée en s'asseyant pour ne pas croiser le regard de Temüdjin. Wen Chao fronça les sourcils devant l'attitude du chef de ses gardes.

— Puisque personne ne pose la question, commença Toghril, j'aimerais savoir comment tu as fait pour partir avec une douzaine d'hommes et revenir avec l'une des grandes tribus sous tes ordres.

Avant de répondre, Temüdjin montra la nourriture et Toghril se mit à manger, ses mains et ses mâchoires s'activant indépendamment de ses yeux noirs.

— Le père ciel veille sur moi, répondit Temüdjin. Il récompense ceux d'entre nous qui font face aux menaces pesant sur nos terres.

Il jugea préférable de ne pas parler de la façon dont il avait tué Sansar à un homme dont il voulait se faire un allié. Toghril ne prendrait que trop facilement peur de son chef de guerre.

Le khan des Kereyits, visiblement insatisfait de la réponse, ouvrit la bouche pour prendre de nouveau la parole, révélant une bouillie de viande et de sauce. Avant qu'il pût dire un mot, Temüdjin poursuivit :

— J'ai un droit sur eux par le sang et ils ne m'ont pas rejeté. Ce qui compte, c'est que nous avons maintenant assez d'hommes pour briser les Tatars.

— Combien sont avec toi ? demanda Toghril sans cesser de mâcher.

— Trois cents cavaliers, bien armés. Tu peux en aligner autant.

— Les Tatars sont plus de mille, as-tu dit, rappela Wen Chao.

Temüdjin posa ses yeux jaunes sur l'ambassadeur jin en se demandant ce qu'il savait, ce que Yuan lui avait rapporté.

— Ce ne sera pas facile, répondit-il à Toghril comme si Wen Chao n'avait rien dit. Nous aurons besoin de nombreuses armures jin. Les Olkhunuts ont deux hommes qui disposent des forges et de l'habileté nécessaires pour fabriquer sabres et plaques. Je leur ai donné mes ordres. Il faudra aussi protéger le cou et le poitrail de nos chevaux.

Il s'interrompt, regarda Toghril s'efforcer de mâcher un morceau de viande nerveuse.

— J'ai démontré l'avantage de notre tactique sur des groupes plus petits mais qui nous dépassaient quand même en nombre, reprit-il. Les Tatars ne chargent pas comme nous sur une ligne, ils ne prennent pas la formation en croissant pour attaquer les flancs de l'ennemi. Je ne crains pas leur nombre.

— Tu veux me pousser à risquer tout ce que j'ai, dit Toghril en secouant la tête.

— Il faut anéantir cette armée tatare, seigneur khan, intervint de nouveau Wen Chao. Mes maîtres se souviendront de ton aide. Ils ont déjà réservé des terres pour ton peuple quand la bataille sera finie. Là-bas, tu seras roi, tu ne connaîtras plus ni la faim ni la guerre.

Devant cette nouvelle preuve de l'emprise que Wen Chao avait sur le Kereyit, Temüdjïn sentit croître son aversion pour l'émissaire des Jin. Wen Chao et lui poursuivaient peut-être le même objectif, mais le jeune khan n'aimait pas voir un homme de son peuple sous la coupe d'un étranger.

Pour dissimuler son irritation, Temüdjïn se mit à manger et savoura les herbes des Olkhunuts. Alors seulement Wen Chao tendit la main vers un plat, remarqua-t-il. L'homme avait une trop grande habitude de l'intrigue et des coups retors, cela le rendait dangereux.

Toghril aussi nota la chose, considéra un moment le morceau de viande qu'il tenait entre ses doigts avant de le fourrer dans sa bouche avec un haussement d'épaules.

— Tu veux mener les Kereyits ? demanda-t-il à Temüdjïn.

— Pour cette seule bataille, comme je l'ai déjà fait.

C'était le cœur du problème et Temüdjïn pouvait comprendre les craintes de l'énorme khan.

— J'ai ma propre tribu maintenant, Toghril. Beaucoup se tournent vers moi pour trouver à la fois la sécurité et un chef. Une fois les Tatars écrasés, j'irai passer un an ou plus dans les terres clémentes du Sud. J'en ai assez du Nord glacé. La mort de mon père a été vengée et je pourrai peut-être élever en paix des fils et des filles.

— Pour quoi d'autre faisons-nous la guerre ? murmura Toghril. Très bien, je te donnerai les hommes que tu réclames. Tu auras mes Kereyits, mais après la bataille, ils m'accompagneront dans l'Est. Ne compte pas qu'ils restent avec toi quand plus aucun ennemi ne nous menacera.

Temüdjin tendit la main ; les doigts grasseyeux de Toghril se refermèrent sur les siens. Ils se regardèrent, aucun ne faisant confiance à l'autre.

— Je suis sûr que mon épouse et ma mère aimeraient maintenant rejoindre leur peuple, dit le jeune khan.

— Je vais te les faire envoyer, assura Toghril.

Temüdjin put enfin se détendre complètement.

Hoelun traversa le camp de son enfance avec Börte et Eluin, toutes trois escortées par Khasar, Kachium et Arslan. Temüdjin leur avait recommandé de rester vigilants. Les Olkhunuts l'avaient apparemment accepté, entraînés par le cours irrésistible des événements. Cela ne signifiait pas qu'elles pouvaient se promener n'importe où parmi les tentes en toute sécurité.

Alourdie par sa grossesse, Börte peinait à rester au niveau de Hoelun. La jeune femme avait saisi l'occasion de revenir chez les Olkhunuts : elle les avait quittés en femme de pillard ; les retrouver en épouse de khan lui donnait un plaisir exquis. Elle avançait la tête haute, saluant ceux qu'elle reconnaissait. Eluin tendait le cou d'excitation en cherchant sa famille du regard. Quand elle aperçut sa mère, elle s'élança pour la prendre dans ses bras. Depuis son arrivée au camp de Temüdjin, elle avait pris confiance en elle. Khasar et Kachium lui faisaient tous deux la cour et Temüdjin semblait satisfait de les laisser régler cette histoire entre eux. Sous les attentions des deux frères, elle s'était épanouie. D'une voix à peine audible, elle annonça à ses parents la mort de sa sœur et son père, accablé, s'assit lourdement sur un rondin devant leur yourte.

Hoelun, quant à elle, n'éprouvait que de la tristesse. Tous ceux qu'elle connaissait étaient devenus vieux ou avaient rejoint les esprits. C'était une expérience étrangement déplaisante de revoir les tentes et les *deels* décorés des familles qu'elle avait connues enfant. Dans son souvenir, le camp était resté le même mais la réalité était faite de visages inconnus.

— Verras-tu ton frère ? lui demanda Börte dans un murmure. Ton neveu ?

On entendait au loin le bruit des sabots des chevaux des Olkhunuts et des Kereyits que Temüdjin formait à sa tactique. Ils étaient à l'exercice depuis l'aube et Hoelun savait que son fils les épuiserait pendant les premiers jours. De nombreux Kereyits éprouvaient du ressentiment à devoir combattre aux côtés de familles de rang inférieur. Avant même la fin du premier soir, deux querelles avaient éclaté et un Kereyit avait été poignardé. Sans même laisser au vainqueur la possibilité de s'expliquer, Temüdjin l'avait exécuté.

Hoelun frissonna en se rappelant l'expression de son fils. Yesugei se serait-il montré aussi impitoyable ? Peut-être, s'il avait eu la chance lui aussi de commander à autant de guerriers, pensa-t-elle. S'il était vrai, comme le disaient les chamanes, qu'à la mort de chaque homme une partie de son être restait sur la terre tandis que l'autre montait au ciel, Yesugei devait être fier de ce que son fils avait accompli.

Eluin couvrait de baisers le visage de son père, mêlant ses larmes à celles du vieil homme. Quand elle se leva pour partir, sa mère pressa la tête de la jeune femme contre son épaule. Börte détourna les yeux avec une expression indéchiffrable.

Hoelun n'avait pas eu besoin de lui demander ce que lui avaient fait subir les Tatars qui l'avaient enlevée à Temüdjin. Ce n'était que trop clair dans la façon dont elle refusait tout contact, sautant en arrière même quand Hoelun lui posait la main sur le bras. Hoelun comprenait ce qu'elle avait souffert mais elle savait mieux que personne que le temps émousserait la lame du chagrin. Même les souvenirs de Bekter lui semblaient lointains à présent, non pas moins vivants mais dépouillés de leur souffrance.

Hoelun s'apercevait que son retour chez les Olkhunuts ne lui procurait pas la joie qu'elle avait espérée. Tout était différent. Elle n'était plus l'enfant qui, partie à cheval avec ses frères, avait croisé le chemin de Yesugei. Elle se souvenait de lui ce jour-là, superbe et sans peur. Enq avait poussé un cri en recevant la flèche de Yesugei dans la hanche puis s'était enfui au galop. Elle avait alors haï l'étrange guerrier, mais comment aurait-elle pu savoir qu'il serait l'homme qu'elle aimerait ? Comment aurait-elle pu savoir qu'elle retournerait chez les siens en mère d'un khan ?

Elle vit se diriger vers elle un vieil homme qui marchait en s'appuyant sur un bâton. À la façon dont Börte réagit, Hoelun comprit que c'était son père.

Sholoi s'approcha d'elles en boitant, observa les deux femmes escortées par des guerriers. Son regard passa rapidement sur Hoelun, revint en arrière.

— Je me souviens de toi, lui dit-il, même si cela fait longtemps.

Elle plissa les yeux, tenta de se rappeler l'homme qu'il devait être quand elle était jeune. Elle se souvint vaguement qu'il lui avait appris à tresser des harnais avec de la corde et du cuir. Il était alors déjà vieux, du moins à ses yeux d'enfant. Elle sentit avec étonnement des larmes monter en elle.

— Je me souviens de toi aussi, répondit-elle.

Il sourit, révélant des gencives brunâtres. Son sourire édenté s'élargit quand il adressa un signe de tête à Börte, qui n'avait pas prononcé un mot.

— Je ne pensais pas te revoir, dit-il.

Börte se raidit et Hoelun se demanda si la jeune femme avait senti l'affection du vieil homme sous son ton bourru. Il se mit soudain à rire.

— Deux épouses de khan, deux mères de khan, et pourtant seulement deux femmes devant moi. Je gagnerai une ou deux outres d'arkhi avec cette devinette.

Il tendit le bras, toucha le *deel* de Börte, en frotta le tissu entre ses doigts.

— Tu as fait le bon choix, ma fille, je le vois. J'ai toujours pensé que ce Loup avait quelque chose en lui. Ne te l'avais-je pas dit ?

— Tu m'avais dit qu'il était probablement mort, répliqua Börte, plus glaciale que Hoelun ne l'avait jamais vue.

Il haussa les épaules.

— Peut-être, reconnut-il tristement.

Dans le silence qui se fit, Hoelun soupira :

— Tu l'adores, ta fille. Pourquoi ne le lui dis-tu pas ?

Sholoi rougit sans qu'elles sachent si c'était de colère ou de gêne.

— Elle le sait, marmotta-t-il.

Börte pâlit.

— Comment le saurais-je ? Tu ne l'as jamais dit.

— Je pensais l'avoir fait, répondit Sholoi.

Il semblait s'intéresser aux guerriers à l'exercice dans la plaine et ne regardait pas sa fille.

— Je suis fier de toi, avoua-t-il tout à trac. Et je te traiterai avec plus de douceur si c'était à refaire.

— C'est trop tard, rétorqua Börte. Je n'ai rien d'autre à te dire.

Le vieil homme parut se ratatiner sous les paroles de sa fille. Quand Börte se tourna vers Hoelun, elle avait les larmes aux yeux. Sholoi, qui continuait à fixer la plaine, ne parut pas le remarquer.

— Rentrons, dit Börte d'un ton implorant. C'était une erreur de venir ici.

Hoelun songea à la laisser quelques heures avec son père. Temüdjin avait été clair, cependant : Börte portait son héritier, elle ne devait courir aucun risque. Hoelun refoula son irritation devant le comportement compliqué du père et de la fille. Si elles portaient maintenant, Börte ne reverrait plus jamais son père et passerait ses dernières années à le regretter. Temüdjin attendrait.

— Installez-vous ! lança-t-elle à ses fils et à Arslan. Nous resterons un moment ici pendant que Börte rend visite à son père dans sa yourte.

Khasar et Kachium, au moins, avaient l'habitude de lui obéir.

— Le khan a ordonné... commença Arslan.

Elle se tourna brusquement vers lui.

— Ne formons-nous pas un seul peuple ? Il n'y a rien à craindre

des Olkhunuts. Je suis bien placée pour le savoir.

Ne sachant que répondre, Arslan baissa les yeux.

— Kachium, reprit Hoelun, va trouver Enq et dis-lui que sa sœur mangera avec lui.

Il partit aussitôt, sans songer à demander où se trouvait la yourte de son oncle. Hoelun le vit hésiter au croisement de deux sentiers et sourit. Il demanderait son chemin plutôt que de revenir tout penaud, elle en était sûre. Ses fils étaient capables de réfléchir par eux-mêmes.

— Khasar, tu m'accompagneras, et toi aussi, Arslan. Nous mangerons puis nous reviendrons chercher Bôrte et son père.

Arslan, partagé, se rappelait les recommandations de Temüdjîn. Il n'appréciait pas d'être mis dans cette situation, mais poursuivre la discussion embarrasserait Hoelun devant les Olkhunuts. Il finit par incliner la tête.

Sholoi, qui avait suivi l'échange, se tourna vers sa fille pour voir comment elle réagissait.

— Ça me plairait bien, dit-il.

Bôrte acquiesça et un sourire illumina le visage du vieil homme. Ils partirent ensemble et Hoelun les suivit des yeux avec satisfaction.

— Nous allons faire la guerre, murmura-t-elle. Les priverais-tu d'une dernière chance de se parler en père et fille ?

Ignorant si la question s'adressait à lui, Arslan ne répondit pas. Hoelun demeura un instant perdue dans ses souvenirs puis se ressaisit.

— J'ai faim, annonça-t-elle. Si la yourte de mon frère est toujours à la même place, je saurai la trouver.

Elle se mit en marche d'un pas décidé, suivie d'Arslan et de Khasar.

Quatre jours après que Temüdjîn eut amené les Olkhunuts, les cors sonnèrent alors que le soleil se couchait dans la plaine. Bien qu'épuisés par leur journée, les guerriers des deux tribus interrompirent leur repas, oubliant leur faim pour prendre leurs armes.

Temüdjîn monta sur son cheval pour mieux voir. Pendant un moment d'angoisse, il crut que les Tatars les avaient encerclés, ou qu'ils avaient divisé leurs forces pour attaquer sur deux fronts. Puis il pâlit et ses doigts se crispèrent sur sa bride.

Kachium, dont les yeux étaient toujours aussi bons, se raidit lui aussi. Arslan, incapable de voir aussi loin que les deux frères, s'interrogea sur leur réaction.

— Qui sont-ils ? demanda-t-il en regardant la masse sombre de cavaliers qui galopaient vers eux en formation parfaite.

Temüdjîn cracha par terre.

— C'est la tribu de mon père, Arslan. Ce sont les Loups.

Les torches vacillaient et ronflaient dans le vent de la nuit lorsque Eeluk fit son entrée dans le camp. Dès que les Loups avaient fait halte, Temüdjin avait envoyé Arslan leur accorder l'hospitalité. En regardant Eeluk se diriger à grands pas vers l'endroit où il était assis avec ses frères, il ne savait pas encore s'il le laisserait vivre. S'en prendre à un hôte constituerait un crime qui le desservirait auprès des Olkhunuts et des Kereyits mais il songeait qu'il pourrait amener Eeluk à enfreindre les lois de l'hospitalité et avoir ensuite toute latitude de le tuer.

Eeluk s'était épaissi depuis la dernière fois que Temüdjin l'avait vu. Il avançait tête nue, le crâne rasé à l'exception d'une unique mèche de cheveux tressés qui dansait sur son front. Il portait un lourd *deel* noir bordé de fourrure sombre sur une tunique et des guêtres. Temüdjin plissa les yeux en reconnaissant la poignée du sabre à tête de loup accroché à sa hanche. Eeluk marchait entre les tentes sans un regard alentour, les yeux fixés sur les silhouettes entourant le feu central. Tolui l'accompagnait, plus grand et plus fort encore que dans le souvenir de Temüdjin.

Le jeune khan aurait voulu rester assis pour montrer le peu de cas qu'il faisait de l'homme qui était venu à lui mais il en fut incapable. Il se leva et ses frères l'imitèrent, comme à un signal. Remarquant à quel point ils étaient tendus, Toghril soupira et se mit debout lui aussi. Yuan et une douzaine de ses meilleurs guerriers se tenaient derrière. Quelles que soient les intentions d'Eeluk, il paierait de sa vie la moindre provocation.

Le regard du khan des Loups passa de Temüdjin à Khasar puis à Kachium, se fit interrogateur quand il s'arrêta sur Temüge. Eeluk ne reconnut pas le fils cadet de Yesugei mais vit de la peur dans ses yeux.

Il n'y avait pas de peur dans ceux des autres. Chacun d'eux était prêt à l'assaillir, les muscles contractés, le cœur battant. Depuis des années, il hantait tous leurs rêves et ils l'avaient tué de mille façons dans leur sommeil. La dernière fois que Khasar et Kachium l'avaient vu, c'était quand il les avait abandonnés dans la steppe désolée à l'approche de l'hiver. Tout ce qu'ils avaient souffert depuis ce jour, ils pouvaient l'en tenir pour responsable. Dans leur imagination, il avait pris les traits d'un monstre et ils étaient étonnés de voir simplement un homme, vieilli mais encore vigoureux. Ils avaient du mal à

demeurer impassibles.

Le regard de Tolui fut attiré par Temüdjin et retenu par ses yeux jaunes. Le colosse aussi avait des souvenirs mais se sentait beaucoup moins sûr de lui que le jour où il avait capturé le fils de Yesugei et l'avait ramené à son khan. Il avait appris à rudoyer les plus faibles et à ramper devant les puissants. Ne sachant pas comment traiter Temüdjin, il détourna la tête, troublé.

Ce fut Toghril qui prit la parole quand le silence devint embarrassant :

— Tu es le bienvenu dans notre camp. Partageras-tu notre repas ?

— Volontiers, acquiesça Eeluk sans quitter les frères des yeux.

Le son de sa voix fit naître en Temüdjin une nouvelle vague de haine mais il s'assit sur le feutre avec les autres, observant Eeluk et Tolui au cas où ils se saisiraient d'une arme. Lui-même gardait son sabre à portée de main et restait vigilant. Sansar s'était cru en sécurité dans sa yourte.

Eeluk prit son bol de thé salé à deux mains. Alors seulement, Temüdjin leva le sien, but une gorgée sans en sentir le goût. Il garda le silence. C'était à Eeluk qu'il revenait de parler en sa qualité d'invité et Temüdjin cachait son impatience derrière son bol.

— Nous avons été ennemis autrefois, dit enfin Eeluk quand il eut vidé le sien.

— Nous le sommes encore, répliqua Temüdjin.

Eeluk tourna vers lui son visage plat. Quoique entouré d'hommes prêts à lui sauter à la gorge, il paraissait calme. Il avait cependant les yeux injectés de sang, comme s'il avait bu avant la rencontre.

— Peut-être, mais ce n'est pas pour cette raison que je suis ici maintenant, répondit Eeluk. Les tribus ne parlent que de l'armée tatare qui descend vers nous, une armée dont tu as provoqué la venue par tes razzias.

— Et alors ?

Irrité, Eeluk eut un sourire crispé. Cela faisait des années qu'aucun homme n'avait osé lui parler sur ce ton.

— Les plaines se sont vidées de leurs vagabonds. Ils se sont joints à toi face à un ennemi commun.

Temüdjin comprit tout à coup pourquoi Eeluk était venu. Il entrouvrit les lèvres mais ne dit rien et laissa Eeluk poursuivre :

— J'ai souvent entendu parler du jeune Loup qui harcelait les Tatars. Ton nom est connu dans la steppe, à présent. Ton père serait fier de toi.

La rage monta dans la gorge du jeune khan comme une bile rouge et il faillit se jeter sur Eeluk mais il se maîtrisa au prix d'un immense effort. Eeluk devina la fureur que ses mots avaient suscitée.

— Je m'étais déjà mis en route quand j'ai appris que tu avais uni

tes forces à celles des Olkhunuts et des Kereyits, dit-il. Je pense néanmoins que tu auras besoin de mes hommes pour écraser les Tatars et les rejeter dans le Nord.

— Combien d'hommes as-tu ? demanda Toghril.

— Cent quarante, répondit Eeluk.

Se tournant vers Temüdjîn, il ajouta :

— Tu connais leur qualité.

— Nous n'avons pas besoin d'eux. Je suis à la tête des Olkhunuts, maintenant. Nous n'avons pas besoin de toi.

— Il est vrai que tu ne sembles pas aussi désespéré que je l'imaginais, reconnut Eeluk. Tu auras quand même besoin de tous les cavaliers que tu pourras trouver si les chiffres que j'ai entendus sont exacts. Avoir les Loups avec toi te permettrait de... garder en vie un plus grand nombre des guerriers de ta tribu. Tu le sais.

— Et en échange ? Tu n'es pas là pour rien.

— Les Tatars possèdent des lingots d'argent et des chevaux, répondit Eeluk. Ils ont des femmes. Cette armée met en mouvement de nombreuses tribus. Ils ont sans doute beaucoup de choses de valeur.

— C'est donc la cupidité qui t'amène, cracha Temüdjîn avec mépris.

Le khan des Loups s'empourpra et Tolui s'agita, irrité par l'insulte.

— Les Loups n'auraient pas pu les affronter seuls, se justifia Eeluk. Nous aurions dû nous replier dans le Sud à leur approche. Quand j'ai appris que les Kereyits feraient face et que tes pillards s'étaient joints à eux, j'ai parié sur la possibilité que tu puisses oublier notre passé. Rien de ce que j'ai vu ici ne m'a fait changer d'avis. Tu as besoin des Loups. Tu as besoin de moi à tes côtés.

— Pour un sixième du butin, murmura Toghril.

Eeluk le regarda en dissimulant le dégoût que cette masse de chair lui inspirait.

— Si trois khans combattent, les prises doivent être divisées en trois.

— Je ne barguignerai pas comme un marchand, dit sèchement Temüdjîn avant que Toghril pût répondre. Je n'ai pas encore accepté ton offre.

— Tu ne peux pas m'empêcher de me battre contre les Tatars si je le décide, fit valoir Eeluk. Il n'y a pas de honte à discuter du partage.

— Je pourrais t'en empêcher, il me suffirait de donner un ordre, rétorqua Temüdjîn, perdant son sang-froid.

Sans même s'en rendre compte, il commença à se lever. Eeluk l'arrêta en déclarant, sûr de lui :

— Tu ne ferais jamais ça aux familles. Ce serait gâcher des vies dont tu as besoin pour affronter les Tatars. À quoi cela rime-t-il de

nous battre entre nous ? On me dit que tu es un visionnaire, Temüdjin. Eh bien, montre-le.

Tous les hommes présents attendaient la réaction du jeune khan. Sentant leurs regards sur lui, il desserra ses poings crispés et se rassit, éloigna sa main droite de la poignée de son sabre. Le courage qu'Eeluk avait montré en venant dans son camp faisait honte à Temüdjin et lui rappelait l'époque où il était un jeune garçon parmi des hommes. Il savait qu'il avait besoin des guerriers qu'Eeluk avait amenés. Si seulement cette alliance ne lui répugnait pas autant !

— Les Loups obéiront-ils à mes ordres ? Y obéiras-tu ?

— Il ne peut y avoir qu'un chef dans la bataille, répondit Eeluk. Donne-moi le commandement d'une aile, je me battrai avec plus de vaillance que n'importe lequel de tes hommes.

— Il te faudra apprendre les signaux, les formations d'attaque que j'ai répétées avec les autres. Il ne suffit pas de se lancer au galop et de tuer tout ce qui est à ta portée.

Eeluk détourna les yeux. Il ne savait pas exactement ce qu'il trouverait quand il avait ordonné aux Loups de démonter leurs tentes et de se mettre en route. Il avait envisagé la possibilité d'arracher une part de butin aux tribus faisant face aux Tatars mais, au fond, il avait surtout senti l'odeur du sang dans le vent, comme un vrai loup, et il n'avait pas pu y résister. Jamais, depuis qu'il était en vie, la steppe n'avait vu une armée comme celle des Tatars. Yesugei les aurait affrontés et cela lui avait échauffé l'esprit d'apprendre que les fils du vieux khan défiaient l'armée descendant du nord.

Il s'attendait cependant à être accueilli à bras ouverts par des hommes apeurés. L'alliance avec les Olkhunuts avait changé la donne. Alors qu'il s'apprêtait à exiger la moitié du butin, les rejetons de Yesugei le traitaient avec une froide arrogance. Mais il s'était engagé, il ne pouvait plus repartir simplement avec ses hommes. Il perdrait une partie de son ascendant sur eux s'ils le voyaient rejeter. À la lumière vacillante des torches, il distinguait de nombreuses rangées de yourtes s'étirant dans l'obscurité. La vue de tant de guerriers répondait à ses rêves. Que n'accomplirait un khan avec un aussi grand nombre d'hommes derrière lui ? Si Temüdjin et ses frères mouraient au combat, leurs guerriers, désemparés et effrayés, viendraient peut-être grossir les rangs des Loups.

— Mes hommes exécuteront tes ordres à travers moi, répondit-il enfin.

Temüdjin se pencha en avant.

— Une fois les Tatars éventrés, nous réglerons un vieux compte entre nous. En ma qualité de fils aîné de Yesugei, je revendique les Loups. Te battras-tu contre moi avec le sabre que tu portes comme s'il t'appartenait ?

— Il m'appartient, répliqua Eeluk, les traits tendus.

Le silence se fit autour d'eux. Toghril sentit la haine des deux hommes à peine masquée par leur civilité. Eeluk s'efforça de se calmer en faisant mine de réfléchir. Avant même de se mettre en route, il savait que Temüdjïn voulait sa mort. Il avait caressé l'idée d'accueillir parmi les Loups les pillards survivants arrachés au cadavre de Temüdjïn, et voilà qu'il se retrouvait devant le khan des Olkhunuts. La prise s'annonçait cent fois plus grande. Les esprits étaient peut-être avec lui cette fois.

— Quand les Tatars seront brisés, je me battrai contre toi, déclara-t-il, les yeux brillants.

Temüdjïn se leva tout à coup et de nombreuses mains se portèrent vers la poignée d'un sabre. Immobile, Eeluk le regarda mais les yeux du jeune khan étaient ailleurs.

Eeluk se retourna pour voir ce qui avait attiré l'attention de Temüdjïn. Hoelun marchait lentement vers eux, comme en transe. Lorsqu'il découvrit la veuve de Yesugei, Eeluk se leva lui aussi, imité par Tolui.

Hoelun passait le bout de sa langue sur sa lèvre inférieure, tache rouge sur une figure blême. Au moment où son regard croisa celui d'Eeluk, elle se jeta en avant, le bras levé.

Kachium se glissa entre eux et empoigna fermement sa mère, qui abattait sa main vers le visage du khan des Loups. Ses ongles ne firent que l'effleurer. Silencieux, Eeluk sentit Temüdjïn derrière lui. En se débattant, Hoelun cria à son fils aîné :

— Comment peux-tu le laisser vivre après ce qu'il nous a fait ?

— Il est invité dans mon camp, mère. Quand nous aurons combattu les Tatars, je lui prendrai les Loups ou il aura les Olkhunuts.

Eeluk se retourna et Temüdjïn lui adressa un sourire amer.

— N'est-ce pas ce que tu veux, Eeluk ? Ta tribu ne me paraît pas plus nombreuse que lorsque tu nous as abandonnés dans la steppe, promis à la mort. Avec toi, le père ciel s'est détourné des Loups mais cela changera.

Eeluk s'esclaffa en faisant jouer les muscles de ses épaules.

— J'ai dit tout ce que j'étais venu dire, répondit-il. Au combat, tu sauras qu'un homme meilleur que toi tient ton aile. Après quoi, je te donnerai une leçon et je ne te laisserai pas la vie une seconde fois.

— Retourne à ta yourte, Eeluk. Je commencerai à entraîner tes hommes demain à l'aube.

À mesure que les Tatars descendaient dans la plaine verte, de petites tribus fuyaient devant eux. Quelques-unes ne s'arrêtèrent même pas en découvrant l'armée que Temüdjïn avait rassemblée et

l'évitèrent, points sombres filant au loin entre les collines. D'autres ajoutèrent leur nombre à ses guerriers et son armée se renforça chaque jour d'un mince apport de cavaliers furieux. Temüdjin avait envoyé des messagers aux Naimans, aux Oirats, à toutes les grandes tribus. Soit on ne put les trouver, soit elles ne voulurent pas venir. Il comprenait leur réticence, même s'il la méprisait. Les tribus n'avaient jamais combattu de concert. En avoir réuni trois était déjà stupéfiant. Elles s'étaient entraînées ensemble jusqu'à ce qu'il les juge prêtes. Pourtant, le soir, il avait fréquemment été appelé pour mettre fin à une querelle sanglante, pour punir des bandes se battant en souvenir de griefs hérités des générations précédentes.

Il ne s'était pas rendu dans le camp des Loups. Aucune des familles n'était intervenue en faveur de sa mère quand Eeluk l'avait abandonnée avec ses enfants. Autrefois, Temüdjin aurait donné n'importe quoi pour se retrouver parmi ceux qu'il avait connus enfant, mais comme Hoelun l'avait découvert avant lui, ils n'étaient plus les mêmes. Tant qu'Eeluk serait à leur tête, un retour chez les Loups ne lui apporterait pas la paix.

Le vingtième jour après l'arrivée des Olkhunuts chez les Kereyits, les éclaireurs rapportèrent que l'armée tatare était à l'horizon, à moins d'un jour de marche. Elle poussait devant elle, comme un troupeau de chèvres, une famille de vagabonds.

Temüdjin sonna le rassemblement et le silence se fit dans les camps tandis que les guerriers embrassaient femmes et enfants avant de monter à cheval. Un grand nombre d'entre eux avalaient à la hâte le pain fourré de mouton qu'une fille ou une mère leur avait mis dans la main. Les ailes se formaient, les Loups d'Eeluk à gauche, les Olkhunuts à droite sous le commandement de Kachium et Khasar.

Temüdjin, occupant le centre avec les Kereyits, inspecta la ligne de ses cavaliers et fut satisfait. Huit cents guerriers attendaient son signal pour fondre sur l'ennemi. Les forges des Kereyits et des Olkhunuts étaient restées allumées nuit et jour pour fournir à un tiers de ses hommes des armures copiées sur celles de Wen Chao. Leurs chevaux étaient protégés par des tabliers de cuir recouverts de plaques de fer. Temüdjin savait que les Tatares n'avaient jamais rien vu de tel. Il attendit que les femmes reculent, aperçut Arslan embrasser la jeune Tatare qu'il avait capturée puis prise pour épouse. Le nouveau khan des Olkhunuts regarda autour de lui mais ne vit pas Börte. Elle aurait déjà dû enfanter et il savait qu'elle ne pouvait quitter sa yourte. Hoelun lui avait raconté que Yesugei était au loin la nuit de sa naissance et cette pensée fit monter à ses lèvres un sourire désabusé. La roue avait tourné mais les enjeux étaient bien plus élevés. Il avait fait tout ce qui était en son pouvoir et se disait que Yesugei observait probablement ses fils.

Temüdjin croisa le regard de Khasar et de Kachium, découvrit Temüge au deuxième rang, à gauche. Il leur adressa un signe de tête auquel Khasar répondit par un sourire. Ils avaient parcouru un long chemin depuis qu'ils avaient quitté la ravine où chaque jour de survie était un exploit.

Quand ils furent prêts, le chamane des Olkhunuts s'avança sur une jument à la robe blanche immaculée. Il était frêle et très vieux, les cheveux de la couleur de sa monture. Tous les regards se posèrent sur lui tandis qu'il entamait ses incantations, bras levés vers le père ciel. Il tenait à la main une omoplate de mouton passée au feu qu'il brandissait comme une arme. Temüdjin sourit. Le chamane des Kereyits n'avait pas en lui une telle faim de guerre et Temüdjin avait choisi l'homme convenant le mieux au rite.

Sous le regard des guerriers, le chamane descendit de cheval et pressa son corps contre la terre, cette mère qui les gouvernait tous. Les cavaliers attendirent, parfaitement immobiles. Enfin, le vieil homme se redressa et déchiffra les lignes sombres de l'os.

— La mère se réjouit ! clama-t-il. Elle a soif du sang tatar que nous ferons couler en elle !

Il brisa l'omoplate entre ses mains avec une force surprenante. Temüdjin cria à pleins poumons aux guerriers alignés :

— La terre ne connaît qu'un peuple, mes frères ! Elle se rappelle le poids de nos pas. Combattez aujourd'hui avec courage et les Tatars s'enfuiront devant nous !

Ils levèrent leurs arcs en poussant un rugissement et Temüdjin sentit les battements de son cœur s'accélérer. Le chamane remonta sur sa jument et retourna dans les rangs des cavaliers. Par crainte superstitieuse, aucun d'eux ne croisa le regard du vieil homme, mais Temüdjin lui adressa un hochement de tête.

Au bout des rangées, des cavaliers portant des petits tambours se mirent à les battre sur un rythme reprenant celui du cœur de Temüdjin. Il leva un bras, l'abaisse vers la droite. Khasar partit au trot avec cent des meilleurs guerriers olkhunuts, tous protégés par une armure. Lors de la charge, rien ne les arrêterait, espérait Temüdjin. Tandis qu'ils se détachaient du gros de son armée, il pria pour les revoir.

Lorsque la ligne redevint silencieuse et que les cavaliers de Khasar furent à près de deux kilomètres, Temüdjin talonna son cheval et les Kereyits, les Loups et les Olkhunuts s'ébranlèrent avec ensemble, laissant derrière eux les femmes et les enfants, et la sécurité du camp.

Même s'ils savaient tous à quel ennemi ils avaient affaire, ils eurent un choc en découvrant l'étendue de l'armée des Tatars. Elle avançait lentement, comme une tache sur la terre, masse sombre de cavaliers et de chariots. Temüdjin et ses frères, qui l'avaient pourtant repérée huit cents kilomètres plus au nord, en étaient encore impressionnés. Leur détermination ne chancela cependant pas. Les hommes qui accompagnaient les fils de Yesugei savaient qu'ils étaient prêts pour la bataille. Si la peur s'insinuait dans leurs rangs, cela ne se voyait pas sur leurs visages. Seules leurs mains, revenant sans cesse à leur carquois pour en compter les flèches, révélaient leur nervosité quand les cors d'alarme des Tatars résonnèrent au loin.

Temüdjin chevauchait une jument que l'herbe du printemps avait rendue vigoureuse. Plusieurs fois, il dut crier des ordres pour retenir ses chefs trop impétueux. Eeluk était le plus indiscipliné d'entre eux. Son aile gauche ne cessait de dépasser l'alignement et Temüdjin finit par se demander s'il ne passait pas délibérément outre à ses ordres. Devant, les Tatars s'agitaient et poussaient des cris qui se perdaient dans le vent. Le soleil brillait, Temüdjin en sentait la chaleur sur son dos comme un don du ciel. Il vérifia une fois de plus ses flèches dans son carquois. Il voulait frapper les Tatars au galop et savait qu'il devait retarder le plus possible le moment d'accélérer. Les Tatars descendaient vers le sud depuis au moins trois lunes, chevauchant chaque jour. Il espérait qu'ils seraient moins frais que ses guerriers, moins avides de tuer.

Quand il fut plus près, il porta son poids en avant, éleva au petit galop le rythme des sabots qui frappaient le sol sous lui. Ses hommes suivirent avec un ensemble parfait, bien qu'Eeluk s'efforçât une fois de plus d'être le premier dans la mêlée. Temüdjin souffla dans son cor, s'attirant un coup d'œil furieux d'Eeluk tandis que les Loups reprenaient l'alignement. Temüdjin entendait les cris farouches de ses guerriers qui plissaient les yeux dans un vent de plus en plus fort. Il encocha sa première flèche en sachant que, bientôt, l'air en serait plein. L'une d'elles trouverait peut-être sa gorge et l'enverrait mourir dans une dernière étreinte avec la terre. Sa peur se perdit dans sa concentration. Les premiers traits fusèrent des rangs tatars mais il ne donna pas le signal du galop. Il fallait attendre le dernier moment. Les

deux armées continuaient à se rapprocher.

Temüdjin talonna sa monture en poussant un cri. La jument répondit en bondissant en avant. Peut-être éprouvait-elle la même excitation que celui qui la montait. La ligne des cavaliers suivit et Temüdjin banda son arc. Un instant, ce fut comme s'il tenait entre deux doigts le poids d'un homme adulte mais sa main restait ferme. Il sentait le rythme du galop se communiquer à son corps puis il y eut ce moment d'immobilité absolue quand les quatre sabots de la jument quittèrent le sol.

Les Tatars étaient déjà au grand galop. Temüdjin risqua un coup d'œil à ses hommes. Huit cents guerriers déferlaient dans la plaine sur deux rangs, prêts à tirer. Grimaçant tant les muscles de ses épaules étaient contractés, il lâcha sa première flèche.

Le bruit qui suivit ressembla à un unique claquement qui se répercuta dans les collines environnantes. Des flèches volèrent dans le ciel bleu, y parurent un instant suspendues avant de plonger vers les rangs tatars. Beaucoup se perdirent, s'enfonçant dans le sol jusqu'à l'empennage. Beaucoup d'autres déchirèrent de la chair et arrachèrent des cavaliers au monde.

La riposte vint aussitôt et Temüdjin vit des flèches s'élever au-dessus de lui. Il n'en avait jamais tant vu, c'était comme une ombre passant sur le soleil. Elles arrivèrent d'abord lentement puis parurent prendre de la vitesse et il les entendit bourdonner tels des insectes. Ses doigts cherchèrent à tâtons une seconde flèche et ses guerriers tirèrent à nouveau avant que les traits tatars frappent leur ligne comme un coup de marteau.

Des hommes lancés au galop churent de leur selle, leurs cris se perdant loin derrière en un instant. Temüdjin sentit quelque chose ricocher sur sa cuisse, sur son épaule. Les traits n'avaient pas percé l'armure. Il poussa un cri de triomphe et, quasiment debout sur ses étriers, décocha flèche sur flèche. Malgré le vent qui gênait sa vision, il choisissait ses cibles et tuait avec une frénésie sauvage.

Quelques moments seulement s'écoulèrent sans doute avant qu'ils n'atteignent les premiers cavaliers tatars, mais ils semblèrent durer une éternité. Temüdjin suspendit son arc à un crochet de selle pour le garder à portée de main. C'était une des idées que ses officiers et lui avaient eues. Il dégaina le sabre qu'Arslan avait forgé pour lui, entendit le crissement de la lame quittant le fourreau. Chaque battement de cœur durait un siècle, il avait le temps. Il saisit le cor accroché à son cou, le porta à sa bouche et souffla trois fois. Du coin de l'œil, il vit les ailes s'avancer et, brandissant son sabre à deux mains, se prépara à frapper.

Ils heurtèrent les premiers rangs des Tatars dans un énorme fracas. Les cavaliers fondaient les uns sur les autres à toute vitesse sans

qu'un seul s'écarte, et nombre d'entre eux furent projetés à bas de leur selle. Les flèches tirées à bout portant s'enfonçaient dans les visages et les cous. La mort venait vite et les deux armées perdirent des dizaines d'hommes en l'espace d'un instant. Sentant que son armure le protégeait, Temüdjïn lança un cri de défi pour appeler l'ennemi à lui. Un guerrier tatar passa à sa droite, si rapidement que Temüdjïn ne vit qu'une forme floue mais il eut le temps de le frapper au passage. Un autre lui décocha une flèche de si près qu'elle perça l'armure et lui entailla la poitrine. Il sentit la pointe bouger, déchirer sa peau à chaque mouvement. Abattant son sabre, il trancha la tête de l'archer.

Du sang coulait entre les plaques de son armure. La charge avait enfoncé la première ligne des Tatars mais ils étaient si nombreux qu'ils ne furent pas brisés. Les rangées de guerriers commencèrent à se scinder en petits groupes d'hommes qui décochaient des flèches à en avoir les doigts engourdis puis passaient au sabre quand leur arc était devenu inutile. Temüdjïn chercha ses frères du regard, mais ils étaient perdus dans la mêlée. Il tuait, encore et encore, dirigeant sa jument d'une simple pression des genoux. Un Tatar hurlant se rua sur lui, la bouche ouverte et déjà pleine de sang. Temüdjïn lui plongea son sabre dans la poitrine, tira pour dégager la lame.

Un autre l'attaqua de côté avec une hachette qui entama son armure. Elle ne la traversa pas totalement mais Temüdjïn bascula sous la violence du coup. Un muscle de ses cuisses se déchira quand il les serra pour demeurer en selle. L'homme était déjà passé.

Les Loups d'Eeluk se taillaient un chemin sur la gauche. Plusieurs d'entre eux avaient été désarçonnés et avançaient à pied en restant groupés, criblant les Tatars de projectiles. Ils portaient des corselets de cuir sous leurs *deels* hérissés de flèches brisées. Certains avaient la bouche cernée de gouttes rouges mais ils continuaient à se battre, se rapprochant du centre tatar. Temüdjïn vit qu'Eeluk chevauchait à leurs côtés, le visage couvert de sang, abattant le sabre qui avait appartenu à Yesugei.

Des chevaux agonisants ruaient au sol, menaçant de leurs sabots quiconque passait à proximité. Contournant l'un d'eux avec sa jument, Temüdjïn découvrit un guerrier olkhunut coincé dessous. Il croisa le regard de l'homme et jura, sauta à terre pour l'aider. Au moment où ses pieds touchaient le sol, une autre flèche se ficha dans son armure. Elle le fit tomber sur le dos mais il se releva, tira l'homme par les bras jusqu'à ce qu'il puisse se relever. Un carquois plein de flèches se trouvait à proximité et Temüdjïn le ramassa avant de remonter en selle. Il prit son arc, talonna sa jument. Les Tatars semblaient ne pas se rendre compte de leurs pertes et ne cédaient toujours pas. En le voyant de nouveau sur sa monture, ses guerriers frappèrent et tuèrent de plus belle. Il vit les Olkhunuts progresser sur sa droite mais ils

n'étaient pas assez nombreux pour encercler l'ennemi. Quand ils n'eurent plus de flèches, ils lancèrent sur les Tatars des hachettes tourbillonnantes et en abattirent un grand nombre avant d'empoigner leurs sabres.

Temüdjin entendit un grondement de sabots avant de voir Khasar débouler avec les renforts. Ils avaient contourné le lieu de la bataille, cachés par les collines, et déferlaient au galop. Le flanc tatar tenta de leur faire face mais ses rangs étaient trop serrés. Par-dessus le bruit des chevaux, Temüdjin perçut les cris des guerriers pris au piège de leurs propres troupes.

Les cavaliers et les chevaux protégés par des plaques de fer enfoncèrent le flanc tatar comme une lance, laissant derrière eux une traînée de morts. Les hommes et leurs montures furent accueillis par une pluie de flèches tatares mais ils ralentirent à peine avant d'être parvenus au centre de l'ennemi.

Temüdjin vit les Tatars refluer vers lui. Incapable de parler tant son excitation était grande, il jeta sa jument dans une masse d'hommes. L'animal frémit de douleur quand des flèches frappèrent le cuir et le fer qui protégeaient son poitrail haletant. Le carquois à nouveau vide, Temüdjin eut recours à son sabre pour tailler en pièces tout être vivant à sa portée.

Il chercha des yeux ses officiers, vit qu'ils avaient reformé les lignes et avançaient tous ensemble. Kachium et Arslan avaient forcé les Olkhunuts à suivre la charge folle de Khasar vers le centre ennemi. Beaucoup avaient perdu leur monture mais ils restaient groupés, recevant sans broncher les coups inutiles arrêtés par leurs armures tandis qu'eux tuaient à chaque moulinet de leur sabre. Quand les Tatars les entendirent crier derrière eux, un vent de panique souffla dans leurs rangs.

La bataille se fit moins féroce à mesure que la fatigue gagnait les hommes. Certains, exténués d'avoir tant tué, se tenaient sur les côtés, haletants. D'autres, désespérés de se sentir à bout de forces, tombaient sous les coups d'hommes plus frais. L'herbe était rouge de sang et jonchée de corps, quelques-uns remuant encore faiblement comme pour refuser le froid qui s'emparait d'eux. Le vent soufflant entre les grappes d'hommes qui s'affrontaient portait l'odeur du massacre à des poumons épuisés. Les Tatars commençaient enfin à faiblir et reculaient pas à pas.

Eeluk se jeta dans un groupe ennemi comme s'il avait perdu l'esprit. Il était tellement couvert de sang qu'il ressemblait à un esprit de mort aux yeux fous. Usant de toute sa puissance, il renversait l'ennemi du poing et du coude, le piétinait. Ses Loups le suivaient et les Tatars, que la terreur privait de leur courage, levaient à peine leurs sabres. Certains fuyaient, d'autres tentaient de se regrouper pour

protéger leurs familles rassemblées à l'arrière.

Toujours à cheval, Temüdjïn voyait les visages pâles de femmes et d'enfants regardant leurs guerriers se battre. Il n'éprouvait aucune pitié pour eux. Le père ciel récompensait les forts par la chance. Les faibles succombaient.

— Nous les tenons ! rugit-il.

Malgré leur fatigue, ses hommes retrouvèrent des forces en le voyant chevaucher parmi eux et se remirent à frapper de plus belle. Les doigts rendus glissants par le sang, il prit son cor, souffla trois fois pour donner le signal d'encercler l'ennemi. Eeluk et Kachium avancèrent. Les carquois étaient vides mais les sabres s'abattaient encore et les Tatars, cédant enfin, couraient vers leurs chariots avant d'être totalement cernés. Ils opposeraient là-bas une dernière résistance, Temüdjïn le savait et s'en réjouissait.

Ses hommes se précipitèrent derrière les Tatars et il sonna du cor pour ralentir leur charge. Avec irritation, il s'aperçut que les hommes d'Eeluk, trop occupés à tuer, n'avaient pas obéi à son ordre. Un instant, il envisagea de les laisser affronter seuls les Tatars regroupés autour des tentes mais il n'aurait pas supporté de voir Eeluk se faire tuer par un autre que lui. Dans leur camp, les Tatars retrouveraient des arcs et des flèches. Celui qui les affronterait devrait essayer un orage. Eeluk avait peut-être eu raison de ne pas temporiser. Temüdjïn serra les mâchoires, donna le signal d'avancer.

Une volée de flèches monta des tentes. Certaines, tirées par les femmes, tombèrent devant eux mais d'autres eurent assez de force pour ravir la vie d'hommes qui savouraient déjà leur victoire. Temüdjïn entendit le halètement de son armée lancée au galop. Rien n'arrêterait ses hommes et les flèches passaient entre eux en sifflant, les faisant chanceler quand elles touchaient les plaques des armures.

Penché dans le vent, Temüdjïn s'apprêtait à finir ce qu'ils avaient commencé.

Lorsque ce fut terminé, on pouvait deviner aux amoncellements de cadavres l'endroit où les Tatars avaient tenté de résister. Ils avaient tenu un moment, avant que les cavaliers de Khasar ne perforent leurs rangs. Temüdjïn regarda les guerriers des trois tribus chercher du butin sur les chariots. Ils avaient combattu et vaincu ensemble, il leur serait difficile d'en revenir à leur ancienne méfiance, du moins à l'égard d'hommes qu'ils connaissaient.

Fourbu, Temüdjïn descendit de cheval, dénoua avec une grimace les lanières qui maintenaient sa cuirasse. Une dizaine des plaques de fer avaient été arrachées et un grand nombre de celles qui restaient étaient tordues. Trois tiges de flèche cassées émergeaient des couches

protectrices. Deux pendaient mollement, la troisième demeurait droite et c'était de celle-là qu'il voulait se débarrasser. Il s'aperçut qu'il n'arrivait pas à ôter sa cuirasse. Quand il tira plus fort, quelque chose bougea dans sa chair, provoquant un vertige.

— Laisse-moi t'aider, proposa Temüge, qui se tenait à sa gauche.

Temüdjïn jeta un coup d'œil à son frère cadet, fit signe qu'il voulait être seul. Il n'avait pas envie de parler. Maintenant que la fièvre de la bataille était retombée, son corps ressentait tous les coups qu'il avait reçus. Il souhaitait uniquement se défaire de sa lourde armure et s'asseoir.

Temüge s'approcha, palpa de ses doigts la plaque brisée et la tige qui montait et descendait au rythme de la respiration de son frère.

— Ça ne doit pas être profond, murmura-t-il. Si tu ne bouges pas, je peux l'extraire.

— Eh bien, fais-le donc, marmonna Temüdjïn.

Il serra les dents tandis que Temüge coupait la tige avec son poignard puis glissait la main sous les plaques et le tissu. Lentement, il ôta la cuirasse, examina la blessure. La soie ne s'était pas déchirée mais la flèche l'avait enfoncée dans le muscle pectoral. Malgré le sang qui coulait autour de la flèche, Temüge avait l'air satisfait.

— Un peu plus profond et tu étais mort. Je peux l'enlever, je crois.

— Tu l'as vu faire ? Il faut tourner en tirant, dit Temüdjïn.

À sa surprise, Temüge sourit.

— Je sais. La soie est prise dedans. Ne bouge pas.

Après une longue inspiration, il saisit la tige glissante, enfonça ses ongles dans le bois pour avoir une meilleure prise. Temüdjïn grogna de douleur quand la pointe remua en lui. Sa poitrine frissonna, comme les muscles d'un cheval harcelé par les mouches.

— Dans l'autre sens, dit-il.

— Je l'ai, répondit Temüge, écarlate.

La flèche tournoyait quand elle l'avait atteint. Lorsque les doigts agiles de Temüge la firent tourner dans l'autre sens, elle sortit facilement, un filet de sang à demi coagulé suspendu à sa pointe.

— Presse quelque chose sur la plaie pendant un moment, recommanda Temüge, avec dans la voix un accent de triomphe tranquille.

Temüdjïn lui tapota l'épaule et le complimenta :

— Tu as la main ferme.

— Parce que je n'étais pas à ta place. Moi, j'aurais pleuré comme un enfant.

— Non, sûrement pas, assura le jeune khan en serrant doucement la nuque de son frère.

Les traits de Temüdjïn se crispèrent si soudainement que Temüge

se retourna pour connaître la cause de ce changement.

Eeluk se tenait sur un des chariots tatars, une outre dans une main, un sabre ensanglanté dans l'autre. Même de loin, il semblait débordant d'énergie et dangereux. Le voir redonna vie aux membres de Temüdjïn, effaçant sa fatigue. Eeluk cria quelque chose à ses Loups.

— Je ne me souviens pas de lui, dit Temüge. C'était il y a si longtemps.

— Pas pour moi, répondit Temüdjïn d'un ton sec. Je vois son visage chaque nuit dans mon sommeil.

Il dégaina son sabre d'un geste lent et Temüge fut effrayé par l'expression de son frère. On entendait les hommes rire autour des chariots et quelques-uns applaudirent même à ce qu'Eeluk leur beuglait.

— Tu devrais attendre de t'être reposé, plaida Temüge. Même si elle n'est pas très profonde, la blessure t'a sans doute affaibli...

— Non. Le moment est venu, répondit Temüdjïn en se dirigeant vers les chariots.

Temüge allait le suivre quand il vit Khasar et Kachium emboîter le pas de leur frère. Il n'avait pas envie de voir une mort de plus. Il ne supportait pas l'idée que Temüdjïn puisse être tué. La peur lui soulevait l'estomac et lui faisait tourner la tête. Si Eeluk gagnait, tout ce qu'ils avaient accompli serait perdu. En voyant Temüdjïn s'éloigner d'un pas ferme, il sut soudain qu'il devait être à ses côtés. Ils étaient les fils de Yesugeï et le moment était venu. Temüge fit un premier pas hésitant puis se précipita derrière son frère.

Eeluk rugissait de rire à ce qu'un de ses guerriers venait de lui dire. Ils avaient remporté une glorieuse victoire sur l'envahisseur tatar. Il s'était battu avec courage, ses hommes l'avaient suivi jusqu'au cœur de la bataille. Il ne se flattait pas en acceptant leurs acclamations. Il avait rempli plus que sa part ; à présent, les richesses des Tatars les attendaient. Les femmes réfugiées sous les chariots feraient partie de la fête et il ramènerait au camp des Loups de nombreuses jeunes filles qui porteraient les fils de ses féaux. La tribu croîtrait, le bruit se répandrait que les Loups avaient joué un rôle dans la victoire. Enivré par les plaisirs de la vie, il se tenait droit, laissant le vent sécher sa sueur. Tolui luttait en riant avec deux guerriers loups qui essayaient de le renverser. Ils s'effondrèrent tous les trois, bras et jambes entremêlés. Eeluk sentit sa peau se tendre sous le sang séché. Lâchant son sabre, il se frotta le visage de ses deux mains puissantes pour le débarrasser de la boue rouge de la bataille. Quand il releva la tête, il découvrit Temüdjïn et ses frères marchant vers lui.

Il grimaça avant de se pencher pour ramasser son arme. Bien que

le chariot fût haut, il sauta pour éviter d'en descendre en leur tournant le dos. Il se reçut bien, fit face aux fils de Yesugei, un sourire aux lèvres. Temüdjin et lui étaient les seuls khans à avoir assisté à la victoire. Si les Kereyits s'étaient bien battus, leur chef gras et bouffi était resté en sécurité dans sa yourte, à huit kilomètres au sud. Eeluk respira profondément et se calma en regardant autour de lui. L'ayant vu sauter, les Loups se dirigeaient lentement vers lui. Les Olkhunuts et les Kereyits avaient interrompu le pillage et approchaient, par petits groupes, pour regarder ce qui allait se passer. La rumeur d'une vieille querelle entre leurs chefs s'était répandue et ils ne voulaient pas manquer le combat. Sous les chariots, les femmes gémissaient tandis que les guerriers, les délaissant, gagnaient l'endroit où Eeluk et Temüdjin se faisaient face en silence.

— C'est une grande victoire, dit Eeluk, parcourant des yeux les hommes rassemblés.

Une centaine de ses Loups avaient survécu à la bataille mais ils étaient cependant beaucoup moins nombreux que les guerriers des deux autres tribus et Eeluk savait que l'affaire ne pouvait se régler qu'entre lui et Temüdjin.

— Il s'agit d'une vieille dette ! leur cria-t-il. Je ne veux pas qu'il y ait de représailles !

Les yeux brillants, il regarda Temüdjin et poursuivit :

— Je n'ai pas voulu ce combat entre nous mais je suis le khan des Loups et je ne m'y déroberai pas.

— Je revendique le peuple de mon père, dit Temüdjin. Je ne vois pas de khan là où tu te tiens.

Avec un rire bref, Eeluk leva son sabre.

— Alors, je vais te le faire voir, répliqua-t-il.

Remarquant que Temüdjin avait ôté une partie de son armure, il tendit sa paume ouverte devant lui. Temüdjin se tint prêt tandis qu'Eeluk dénouait les plaques de cuir bouilli qui l'avaient protégé pendant la bataille. Temüdjin écarta les bras, laissant ses frères faire la même chose pour lui, et les deux hommes se retrouvèrent simplement en tunique, jambières et bottes. Chacun d'eux cachait au mieux sa fatigue et s'inquiétait de la fraîcheur apparente de l'autre.

Temüdjin leva son arme, les yeux rivés sur le sabre qu'Eeluk tenait comme s'il ne pesait rien. Dans ses séances d'entraînement avec Arslan ou Yuan, c'était toujours le visage d'Eeluk qu'il voyait, mais la réalité était différente et il ne parvenait pas au calme dont il avait désespérément besoin. L'ancien féal de son père paraissait étrangement plus grand. L'homme qui avait abandonné la famille de Yesugei dans la steppe était un colosse d'une carrure impressionnante sans son armure. Temüdjin secoua la tête comme pour chasser sa peur.

— Approche, charogne, murmura-t-il.

Eeluk plissa les yeux.

Les deux hommes rompirent soudain leur immobilité absolue en se jetant en avant. Temüdjün para le premier coup, sentit ses bras trembler sous le choc. Sa blessure à la poitrine lui faisait mal et il s'efforçait de maîtriser une rage qui, par son excès, menaçait sa vie. Eeluk poursuivit son attaque, abattant son sabre comme un couperet avec une force terrible, obligeant Temüdjün à faire un saut de côté ou à essuyer un coup terrible. Son bras droit s'engourdissait déjà sous les impacts.

Les guerriers des trois tribus avaient formé un large cercle autour d'eux mais ils ne poussaient ni cris ni acclamations. Leurs visages formaient une tache floue pour Temüdjün qui tournait autour de son ennemi et sautait agilement pour échapper au sabre d'Eeluk qui fendait l'air.

— Tu es plus lent qu'avant, le railla le jeune khan.

Eeluk, cramoisi, ne répondit pas. Il attaqua de nouveau mais Temüdjün para et lui expédia son coude dans la figure. Eeluk riposta aussitôt par un coup de poing dans la poitrine.

La douleur transperça Temüdjün, qui comprit qu'Eeluk avait visé la tache rouge de sa tunique. Avec un grognement, il se rua en avant, la fureur décuplée par la souffrance. Eeluk bloqua l'assaut, frappa de nouveau le muscle blessé qui se remit à saigner. Temüdjün gémit, recula, mais, lorsque Eeluk marcha vers lui, il s'écarta pour éviter le sabre de son père et frappa violemment de son arme le bras de son ennemi, sous le coude. Porté à un homme moins puissant, le coup aurait peut-être tranché l'avant-bras mais le corps d'Eeluk était pétri de muscles. La blessure était quand même terrible et le sang jaillit. Eeluk ne baissa pas les yeux vers sa main désormais inutile bien que le sang coulât sur ses jointures et tombât à grosses gouttes.

Temüdjün hocha la tête, découvrit ses dents. Certain que son adversaire s'affaiblirait, à présent, il ne se hâtait pas de conclure.

Eeluk chargea de nouveau. Le choc des lames faisait à chaque fois trembler tout le corps de Temüdjün mais il exultait en sentant les forces d'Eeluk décliner. Lorsqu'ils s'écartèrent l'un de l'autre, Temüdjün reçut un coup à la cuisse droite qui lui paralysa la jambe et il resta immobile tandis qu'Eeluk tournait autour de lui. Les deux hommes haletaient, épuisant les dernières forces qu'ils avaient recouvrées après la bataille. Seules la volonté et la haine les maintenaient encore face à face.

Par deux fois, le sabre d'Eeluk passa au ras du cou de Temüdjün. Mais sa blessure au bras saignait toujours et il chancela soudain, le regard vague, la peau plus pâle.

— Tu es en train de mourir, lui assena Temüdjün.

Sans répondre, Eeluk porta un nouvel assaut, hoquetant à chaque

inspiration. Temüdjin esquiva le premier coup, laissa le second lui taillader le flanc pour frapper à son tour. Eeluk recula en titubant, blessé à la poitrine. Il se plia, fléchit les genoux et faillit lâcher son sabre.

— Mon père t'aimait, dit Temüdjin en le fixant. Si tu avais été loyal, tu serais aujourd'hui à mes côtés.

Le teint blême, Eeluk respirait avec peine.

— Mais tu as trahi sa confiance, poursuivit Temüdjin. Meurs donc, Eeluk. Je n'ai plus rien à faire de toi.

Le khan des Loups voulut répondre mais aucun son ne sortit de ses lèvres d'où coulait un filet de sang. Quand il mit un genou au sol, Temüdjin rengaina son sabre et attendit. Eeluk s'accrocha un moment encore à la vie puis s'écroula enfin sur le côté. Sa poitrine se souleva une dernière fois, s'immobilisa. Un des Loups s'avança et Temüdjin se raidit, prêt à faire face à une nouvelle attaque, mais il vit que c'était Basan et il hésita. L'homme qui lui avait sauvé la vie s'approcha du cadavre et le regarda. Sans prononcer un mot, il se pencha pour prendre le sabre à tête de loup, se redressa. Sous le regard de Temüdjin et de ses frères, il tendit l'arme, poignée en avant. Temüdjin la saisit, sentit son poids familier dans sa main. Il vacilla et ses frères se précipitèrent pour le soutenir avant qu'il ne s'effondre.

— J'ai attendu longtemps pour voir ça, lui souffla Khasar à l'oreille.

Se souvenant du coup de pied que Khasar avait décoché au corps de Sansar, Temüdjin murmura :

— Traite Eeluk avec dignité. J'ai besoin de rallier les Loups à moi et ils ne nous pardonneraient pas de profaner sa dépouille. Laissons-les la porter dans les collines pour l'offrir aux faucons.

Il parcourut du regard les rangs silencieux des trois tribus.

— Je rentrerai ensuite au camp et je réclamerai ce qui m'appartient. Je suis le khan des Loups.

Il savoura le goût de ces mots sur sa langue, et ses frères, en les entendant, le serrèrent plus fort, sans rien montrer de leurs sentiments à ceux qui les observaient.

— Je m'en occupe, dit Khasar. Il faut panser ta blessure avant que tu te vides de ton sang.

Temüdjin hocha la tête, épuisé. Il se dit qu'il devrait s'adresser aux Loups, qui paraissaient abasourdis, mais cela attendrait. De toute façon, ils n'avaient nulle part ailleurs où aller.

Plus de deux cents guerriers avaient péri dans la bataille contre les Tatars. Avant même que l'armée de Temüdjin quitte les lieux, le ciel s'emplit de faucons, de vautours et de corbeaux. Les oiseaux s'abattaient sur les cadavres et se disputaient leur chair avec des cris aigus. Temüdjin avait donné l'ordre qu'on ne fasse aucune différence entre Kereyits, Olkhunuts et Loups. Les chamanes des trois tribus surmontèrent leur aversion mutuelle pour célébrer ensemble les rites mortuaires tandis que les guerriers regardaient les rapaces tournoyer au-dessus d'eux. Les incantations avaient à peine pris fin que des vautours sautillaient entre les corps, épiant les vivants de leurs yeux sombres.

Ils laissèrent les Tatars là où ils étaient tombés mais il était déjà tard dans la journée quand les chariots s'ébranlèrent. Temüdjin et ses frères chevauchaient en tête, suivis des féaux des Loups. S'il n'avait pas été le fils de leur ancien khan, ils l'auraient peut-être tué dès qu'Eeluk s'était écroulé, mais Basan lui avait remis le sabre de Yesugei et ils n'avaient pas bougé. Même s'ils ne s'étaient pas réjouis autant que les Olkhunuts et les Kereyits, ils étaient calmes et ils étaient à lui. Tolui se tenait parmi eux, raide sur sa selle, le visage portant les marques d'une correction. Khasar et Kachium l'avaient discrètement entraîné à l'écart la veille et il évitait de les regarder en chevauchant.

Lorsqu'ils arrivèrent au camp de Toghril, les femmes sortirent des yourtes pour accueillir qui un mari qui un fils, scrutant fébrilement les visages jusqu'à s'être assurées que l'être cher avait survécu. Des voix s'élevaient, exprimant la joie ou la douleur, et la plaine vibrait de clameurs et de bruits.

Temüdjin dirigea sa jument fourbue vers l'endroit où Toghril se tenait avec Wen Chao. Les quelques hommes que le khan des Kereyits avait gardés avec lui pour protéger les familles n'osèrent pas croiser le regard de Temüdjin quand il passa sur eux. Ils ne l'avaient pas accompagné au combat. Il descendit de cheval.

— Nous leur avons brisé l'échine, annonça-t-il. Ils ne redescendront plus dans le Sud.

— Où est le khan des Loups ? demanda Toghril.

— Devant toi. J'ai pris possession de la tribu.

Temüdjin se tourna pour donner des ordres à ses frères et ne vit

pas Toghril changer d'expression. Les guerriers sentaient tous une odeur de mouton en train de cuire. Ils mouraient de faim et rien ne se ferait avant qu'ils aient mangé et bu tout leur content.

Wen Chao vit Yuan s'approcher de lui, un chiffon sanglant noué autour d'un tibia. Temüdjin marchait déjà vers la tente de sa femme et l'ambassadeur attendit que son garde descende de cheval et s'agenouille devant lui.

— Nous ne connaissons pas les détails de la bataille. Dis-nous ce que tu as vu.

Gardant les yeux fixés au sol, Yuan répondit :

— À tes ordres, maître.

Le soleil couchant stria les collines de barres d'or et d'ombre. La ripaille s'était poursuivie jusqu'à ce que les hommes soient ivres et repus. Toghril y avait pris part sans toutefois acclamer Temüdjin comme les autres, même quand les féaux des Loups avaient amené leurs familles pour qu'elles prêtent serment de loyauté au fils de Yesugei. Les yeux du jeune khan s'étaient emplis de larmes quand elles s'étaient agenouillées devant lui et Toghril avait senti naître en lui du ressentiment. Certes, il ne s'était pas battu, mais n'avait-il pas joué lui aussi un rôle dans la victoire ? Elle n'aurait pas été remportée sans les Kereyits et c'était lui qui avait fait venir Temüdjin du Nord glacé. Toghril avait évidemment remarqué que ses Kereyits se mêlaient aux autres au point qu'on ne puisse plus les en distinguer. Ils regardaient avec admiration et respect l'homme qui avait rassemblé les tribus sous son commandement et remporté une victoire écrasante sur un ennemi ancestral. Le ver de la peur rongeaient les tripes de l'obèse. Eeluk était tombé, et Sansar avant lui. Il imaginait sans peine les poignards dégainés dans la nuit pour Toghril des Kereyits.

Après le festin, il s'était retiré sous sa tente en compagnie de Wen Chao et de Yuan et ils avaient longuement parlé. Quand la lune se leva, il prit une profonde inspiration et sentit les vapeurs de l'arkhi dans ses poumons. Il était ivre mais c'était ce qu'il lui fallait.

— J'ai tenu toutes mes promesses, rappela-t-il à l'ambassadeur des Jin.

— En effet, convint Wen. Tu seras khan de vastes terres et tes Kereyits connaîtront la paix. Mes maîtres seront satisfaits d'apprendre une victoire aussi écrasante. Quand tu auras réparti le butin, je partirai avec toi. Rien ne me retient plus ici. J'aurai peut-être la chance de passer mes dernières années à Kaifeng.

— Si on me laisse partir ! s'écria Toghril, la chair tremblotant d'inquiétude et d'indignation.

Wen Chao pencha la tête sur le côté, tel un oiseau intrigué par un

bruit.

— Tu crains le nouveau khan, dit-il à voix basse.

— J'ai toutes les raisons de le craindre, avec le sillage de morts qu'il laisse derrière lui. J'ai posté des gardes autour de cette tente, mais demain matin, qui sait combien de temps s'écoulera avant que...

Toghril laissa la phrase en suspens, se tordit les doigts.

— Ils l'ont tous acclamés, reprit-il, même mes Kereyits, tu l'as bien vu.

Le Jin était préoccupé. Si Temüdjïn égorgeait ce gros imbécile, les représailles ne l'épargneraient pas lui-même. Il réfléchit longuement sous le regard impassible de Yuan. Quand le silence devint oppressant, Toghril but une longue gorgée d'eau-de-vie et rota.

— À qui puis-je me fier, maintenant ? geignit-il. Ce soir, Temüdjïn se saoulera et dormira profondément. S'il meurt dans sa yourte, il n'y aura personne pour m'empêcher de partir demain matin.

— Ses frères t'en empêcheront, objecta Wen. Ils seront fous de rage.

La vision troublée par l'arkhi, Toghril se frotta les yeux de ses poings.

— Mes Kereyits comptent pour moitié dans l'armée qui nous entoure et ils ne doivent rien à ses frères, argua-t-il. Si Temüdjïn mourait, je pourrais emmener mes hommes.

— Si tu échoues, vous perdrez tous la vie, le prévint Wen Chao.

Il craignait de se faire tuer lui aussi si cet idiot manquait son coup dans le noir, juste au moment où une chance s'offrait à lui de retourner à la cour des Jin après des années passées dans la steppe. Dans les deux cas, sa propre sécurité serait menacée, mais il aurait peut-être une meilleure chance de s'en tirer en attendant le matin. Même si Temüdjïn ne lui devait rien, il le laisserait probablement retourner à Kaifeng.

— Ne prends pas de risques, conseilla-t-il au khan. Les lois de l'hospitalité nous protègent. Il y aura un carnage si tu laisses la peur te guider.

— Non, répondit Toghril, tranchant l'air de la main. Tu les as vus l'acclamer. S'il meurt cette nuit, j'emmènerai mes Kereyits avant l'aube. Au lever du soleil, les autres seront loin derrière nous et en plein chaos.

— C'est une erreur de... commença Wen Chao.

À la stupéfaction de l'ambassadeur, Yuan l'interrompit :

— Je conduirai des hommes à sa yourte, seigneur, dit le guerrier jin à Toghril. Temüdjïn n'est pas mon ami.

Le khan des Kereyits se tourna vers lui, pressa ses mains charnues.

— Agis promptement, Yuan. Ses frères et lui ont bu plus encore

que moi. Ils ne s'attendent pas à ce coup, pas cette nuit.

— Et son épouse ? demanda Yuan. Elle dort auprès de lui. Elle se réveillera, elle criera.

Toghril secoua la tête pour dissiper les vapeurs de l'arkhi.

— Seulement si tu y es contraint. Je ne suis pas un monstre mais je veux être encore en vie demain.

— Yuan ? Quelle est cette folie ? lança sèchement l'ambassadeur.

L'officier tourna vers son maître un visage sombre.

— Temüdjin s'est considérablement élevé en peu de temps. S'il meurt cette nuit, nous ne le verrons pas dans quelques années à nos frontières.

Wen réfléchit à l'avenir, conclut qu'il était cependant préférable de laisser Temüdjin voir l'aube. Lui-même n'aurait pas à supporter la compagnie de Toghril jusqu'aux frontières de son pays si le jeune khan décidait de le supprimer. Temüdjin laisserait sans doute partir l'ambassadeur des Jin. Wen n'en avait cependant pas la certitude et, pendant qu'il hésitait, Yuan s'inclina et se dirigea vers l'ouverture de la tente. Pris dans son irrésolution, l'ambassadeur ne dit rien quand il sortit. Le front plissé, il l'entendit parler aux gardes kereyits, dehors. En un instant, ils furent trop loin pour qu'il pût les rappeler.

Wen fit alors appeler ses porteurs. Quoi qu'il arrive, il serait parti au lever du soleil. Il ne parvenait pas à chasser le sentiment de danger qui l'oppressait. Il avait accompli tout ce dont le Premier ministre aurait pu rêver. Les Tatars avaient été écrasés, il pouvait enfin retrouver la paix et la sécurité de la cour de Kaifeng. Plus jamais il ne sentirait à toute heure du jour une odeur de sueur et de mouton. Les fraveurs d'ivrogne de Toghril pouvaient encore tout compromettre et il savait qu'il serait incapable de fermer l'œil de la nuit.

Temüdjin dormait profondément quand la portière de sa yourte se souleva. Allongée près de lui, Börte remua dans son sommeil pour rejeter les fourrures qui la protégeaient du froid de l'hiver. Elle avait trop chaud et l'enfant qu'elle portait lui faisait un ventre énorme. La lueur du poêle baignait la tente d'une lumière orange. Lorsque Yuan entra avec les deux Kereyits, le couple demeura endormi.

Les gardes dégainèrent leurs sabres, s'avancèrent tandis que Yuan contemplait les deux corps étendus. Il écarta les bras pour les arrêter.

— Attendez, chuchota-t-il. Je ne tuerai pas un homme endormi.

Ils échangèrent un regard, incapable de comprendre cet homme étrange. Yuan prit une inspiration et murmura :

— Temüdjin ?

Entendre son nom tira le jeune khan d'un rêve agité. Il ouvrit des yeux troubles, sentit son crâne palpiter. Tournant la tête, il découvrit

Yuan près de lui et, un instant, les deux hommes se regardèrent. Les mains de Temüdjin étaient dissimulées par les fourrures et, quand il bougea enfin, Yuan vit qu'il tenait le sabre de Yesugei. Temüdjin bondit hors du lit, complètement nu, jeta le fourreau de l'arme sur le côté. Le mouvement réveilla Börte, qui hoqueta de terreur.

— J'aurais pu te tuer, fit observer Yuan d'une voix calme. Une vie contre une vie. Tu m'avais laissé la mienne, je n'ai plus de dette envers toi, désormais.

— Qui t'a envoyé ? Wen Chao ? Toghril ? *Qui ?*

Temüdjin secoua la tête pour éclaircir ses pensées mais la tente parut basculer.

— Mon maître n'a aucune part dans tout cela, affirma Yuan. Nous partirons demain matin pour rentrer chez nous.

— C'est Toghril, alors. Pourquoi se tourne-t-il maintenant contre moi ?

Le Jin haussa les épaules.

— Il te craint. À raison, peut-être. Souviens-toi que j'aurais pu t'ôter la vie. Je me suis conduit avec honneur envers toi.

Temüdjin soupira. Il avait la tête qui tournait et se demandait s'il n'allait pas vomir. L'aigreur de l'arkhi lui brûlait l'estomac et, malgré quelques heures de sommeil, il se sentait encore épuisé. Il ne doutait pas que Yuan aurait pu le tuer s'il l'avait voulu. Un moment, il envisagea d'appeler ses guerriers et de tirer Toghril de sa yourte. Peut-être n'était-ce que l'effet de la fatigue mais il avait trop vu la mort et le sang d'Eeluk lui irritait encore la peau.

— Tu partiras avant le lever du soleil, dit-il à Yuan. Emmène Wen Chao et Toghril avec toi.

Il se tourna vers les deux hommes qui avaient accompagné le Jin. Médusés par ce retournement de situation, ils n'osaient pas affronter son regard.

— Il pourra se faire escorter par ces hommes. Je ne veux pas d'eux ici après ce qu'ils ont tenté de faire.

— Il voudra tous les Kereyits, objecta Yuan.

— Pas question. S'il préfère, je peux les rassembler et leur révéler cet acte de lâcheté. Ils ne suivront pas un imbécile. Les tribus m'appartiennent, celle des Kereyits comprise.

Temüdjin s'était redressé en parlant et Yuan vit la tête de loup du sabre de Yesugei briller à la lueur du poêle.

— Dis-lui que je lui laisse la vie s'il part avant l'aube. Si je le trouve encore ici, je le défierai devant ses guerriers.

Posant sur le Jin un regard sombre et dur, il poursuivit.

— Toutes les familles de l'océan d'herbe me reconnaîtront pour khan. Dis-le à ton maître quand tu retourneras auprès de lui. Il n'a rien à craindre de moi aujourd'hui mais il me reverra.

Yuan songea que ces mots faisaient écho à sa propre mise en garde dans la tente de Toghril, mais les terres jin se trouvaient fort loin. Les tribus rassemblées par Temüdjin ne constituaient qu'une armée peu nombreuse comparée à celles que Yuan connaissait. Il ne craignait pas l'ambition de cet homme.

— Le camp se réveillera quand nous partirons, dit-il.

Temüdjin le regarda, retourna se coucher sans répondre.

Voyant que Börte écarquillait les yeux de frayeur, il lui lissa les cheveux. Elle le laissa la toucher et parut ne pas même sentir sa main.

— Pars, Yuan, dit-il à voix basse.

Il tira les fourrures sur son corps nu, arrêta son geste pour ajouter :

— Merci.

Yuan entraîna les deux gardes dans l'air froid de la nuit. Lorsqu'ils furent à quelque distance de la yourte, il fit halte dans l'obscurité. Ils ne virent pas le poignard qu'il tira de dessous sa ceinture et, même s'ils l'avaient vu, ils n'étaient pas de taille à lutter contre la meilleure lame de Kaifeng. Deux coups vifs les mirent à genoux. Yuan attendit qu'ils s'écroulent et ne bougent plus. Il avait désobéi aux ordres mais il était sans inquiétude : il n'y avait plus aucun témoin pour révéler à Wen Chao ce qu'il avait fait. Le camp était silencieux et glacé sous les étoiles. Il n'entendit que le bruit de ses pas sur le sol quand il repartit pour aller annoncer à son maître que Temüdjin était trop bien gardé. Yuan ne se retourna qu'une fois vers la yourte du khan et grava son image dans son esprit. Il avait payé sa dette.

La lune avait sombré derrière les collines quand l'entrée de Khasar dans la tente tira une seconde fois Temüdjin de son sommeil. Avant même d'être totalement éveillé, il saisit le sabre de son père et se leva d'un bond. Börte s'agita, geignit sans ouvrir les yeux. Il lui caressa la joue.

— Tout va bien, murmura-t-il, ce n'est que mon frère.

Börte marmonna quelque chose mais ne se réveilla pas, cette fois.

— Je vois que tu rêvais de femmes aguichantes, dit Khasar en riant.

Temüdjin rougit, drapa une fourrure autour de sa taille en s'asseyant sur le lit.

— Parle moins fort, elle dort. Qu'est-ce que tu veux ?

Il vit Kachium entrer à son tour et se demanda si on le laisserait enfin finir sa nuit.

— J'ai pensé que tu aimerais savoir qu'il y a deux cadavres dehors.

Temüdjin hochait la tête, les yeux encore ensommeillés. Il n'était pas surpris.

— Toghril et Wen Chao semblent se préparer au départ, reprit Khasar, intrigué par son manque de réaction. Leurs gardes ont rassemblé des chevaux et apporté cette boîte ridicule dans laquelle le Jin se déplace. Tu veux que je les empêche de partir ?

Temüdjin reposa le sabre de Yesugei sur les fourrures, réfléchit.

— Combien d'hommes emmènent-ils avec eux ?

— Une trentaine, répondit Kachium de l'entrée de la yourte. Plus la première épouse et les filles de Toghril. Avec Yuan et les gardes jin, cela fait un groupe important. Toghril a un chariot pour transporter sa masse. Tu sais quelque chose que nous ignorons ?

— Toghril a envoyé des hommes m'assassiner, mais il a choisi Yuan pour les commander.

Khasar eut un sifflement indigné.

— Je peux lancer les Loups à ses trousses avant qu'il soit loin. Ils ne lui ont pas prêté allégeance.

Avec étonnement, il vit Temüdjin secouer la tête.

— Laisse-le partir. J'aurais dû le tuer, de toute façon. Nous avons les Kereyits.

— Combien d'hommes encore rallieras-tu à toi ? demanda Kachium. Il n'y a pas si longtemps, tu n'étais que le chef de quelques pillards du Nord.

Temüdjin demeura un long moment silencieux puis leva enfin la tête et dit, sans regarder ses frères :

— Je serai le khan de tous. Nous formons un seul peuple, qu'un seul homme doit guider. Sinon, comment nous emparerons-nous des grandes cités des Jin ?

Un sourire monta lentement aux lèvres de Khasar.

— Il y a des tribus qui n'ont pas pris part à la bataille contre les Tatars, rappela Kachium à ses deux frères. Les Naïmans, les Oïrats...

— Seules contre nous, elles ne pourront pas résister. Nous les prendrons une par une.

— Redevenons-nous les Loups ? demanda Khasar, les yeux brillants.

— Nous sommes le peuple d'argent, les Mongols, répondit Temüdjin. Si les autres vous posent la question, dites-leur qu'il n'y a pas de tribus. Dites-leur que je suis le khan de l'océan d'herbe et qu'ils me connaîtront sous ce nom, Gengis. Oui, dites-leur. Je suis Gengis et je commence à peine ma chevauchée.

Épilogue

Le fort situé sur la frontière de l'Empire jin était une construction massive de bois et de pierre. Les quelques Kereyits qui accompagnaient leur khan dans son exil paraissaient nerveux en s'en approchant. Ils n'avaient jamais rien vu de comparable à cet énorme bâtiment, avec ses ailes et ses cours. On y pénétrait par un grand portail en bois clouté de fer dans lequel était ménagée une entrée plus petite. Les deux sentinelles qui y montaient la garde portaient une armure très semblable à celle des hommes de Wen Chao. Sous le soleil matinal, ils ressemblaient à des statues, brillantes et parfaites.

Levant les yeux vers le haut des murs, Toghril constata que d'autres soldats les observaient. La frontière elle-même se réduisait à une simple piste. Pendant le voyage, Wen Chao avait parlé avec orgueil d'une muraille longue comme la steppe, mais c'était plus au sud. Dès qu'il l'avait repéré, il s'était dirigé droit sur le fort, sachant que faire autrement les exposerait à une mort rapide. Les seigneurs jin n'accueillaient pas à bras ouverts ceux qui se glissaient furtivement dans leurs terres. Toghril était abasourdi et pantois d'admiration devant ce bâtiment, le plus haut qu'il eût jamais vu. Il ne parvint pas à cacher son excitation tandis que Wen Chao descendait de son palanquin.

— Attendez ici, dit l'ambassadeur. Je dois leur montrer des papiers pour qu'ils nous laissent passer.

Lui aussi semblait agité par la proximité de sa terre natale. Dans peu de temps, il serait de nouveau au cœur de Kaifeng et son succès ferait grincer les dents du petit Zhang.

Toghril descendit de son chariot, regarda Wen s'approcher des gardes et leur parler. L'un d'eux jeta un coup d'œil au groupe de Mongols, soldats et esclaves, puis s'inclina, ouvrit la petite porte et disparut dans le fort. Wen Chao attendit sans montrer d'impatience. Après tout, il avait survécu à des années de vie d'inconfort.

Yuan vit le commandant du fort sortir et examiner les papiers de l'ambassadeur. Il n'entendit pas ce que les deux hommes disaient, ignore les regards interrogateurs que Toghril lui adressait. Lui aussi était fatigué des barbares, et la proximité des terres jin lui rappelait sa famille et ses amis.

Enfin satisfait, le commandant rendit les papiers à Wen, qui le

traita dès lors en subordonné. L'autorité du Premier ministre exigeait une obéissance immédiate et les soldats se tenaient au garde-à-vous, comme pour une inspection. La porte se rouvrit, le commandant retourna dans le fort en emmenant ses soldats. Wen Chao hésita à le suivre, se tourna vers le groupe qui attendait. Son regard trouva celui de Yuan et s'y riva, perplexe. Faisant usage de la langue et du style de la cour jin, il annonça :

— Ces hommes ne seront pas autorisés à entrer. Dois-je te laisser avec eux ?

Toghril fit un pas en avant.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda-t-il. Qu'est-ce qui se passe ?

Les yeux de Wen Chao ne quittaient pas ceux de Yuan.

— Tu m'as trahi quand tu n'as pas tué le khan dans sa tente, accusa-t-il.

Yuan, immobile, ne montrait aucun signe de peur.

— Ordonne-moi de rester et je resterai, dit-il. Ordonne-moi de venir et je viendrai.

L'ambassadeur hochait lentement la tête.

— Viens avec moi et vis, mais sache que j'aurais pu te faire tuer.

Yuan franchit les pas qui le séparaient de la petite porte, pénétra à l'intérieur. Toghril avait observé la scène avec une panique croissante.

— Quand passons-nous la frontière ? s'enquit son épouse.

Il se tourna vers elle et lorsqu'elle vit la terreur peinte sur ses traits, son propre visage se décomposa. Le diplomate jin revint à la langue des tribus en espérant que c'était la dernière fois que ces sons grossiers sortaient de sa bouche :

— Je suis désolé.

Puis la porte se referma derrière lui.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria Toghril. Réponds-moi ! Que se passe-t-il ?

Il se figea en repérant un mouvement en haut des murailles du fort. Des hommes y avaient pris position et l'obèse vit avec horreur qu'ils bandaient leur arc et le visaient.

— Non ! brailla-t-il. On m'avait promis...

Des flèches fendirent l'air, s'enfoncèrent dans la chair des Kereyits. Toghril tomba à genoux, les bras écartés. Ses filles se mirent à hurler, mais leurs cris furent aussitôt interrompus par des claquements sourds qui firent plus mal au khan que ses propres blessures. Un instant, il maudit les hommes qui s'insinuaient dans les tribus en prétendant être leurs alliés et les manipulaient avec de l'or et des promesses. Il s'écrasa au sol. Sous l'herbe rare, la poussière de la steppe mongole lui emplit les poumons et l'étouffa.

Le flot coléreux se tarit, le matin redevint silencieux.

FIN

Postface

La plus grande joie qu'un homme puisse connaître, c'est vaincre ses ennemis et les pousser devant lui. Monter leurs chevaux et prendre leurs biens, voir les visages de ceux qui leur étaient chers mouillés de larmes et serrer leurs femmes et leurs filles dans ses bras.

Gengis Khan

Les événements de la jeunesse de Temüdjin qui firent de lui Gengis Khan sont passionnants à lire. Très peu de documents de l'époque nous sont parvenus et le plus célèbre d'entre eux, *L'Histoire secrète des Mongols*, faillit être perdu. L'original, commandé par Gengis et écrit dans sa langue, ne fut pas retrouvé. Heureusement, on en fit une transcription phonétique en chinois et c'est de ce texte que nous tenons la majeure partie de ce que nous savons de Temüdjin des Bord-jigins, les Loups Bleus. Sa traduction en anglais par Arthur Waley a été ma source principale pour *Le Loup des plaines*.

Le sens exact du mot « Temüdjin » est discuté. Temüdjin-Uge était un Tatar. Yesugei le tua dans un combat et donna son nom à son fils. Ce nom ressemble au mot qui signifie « fer » en mongol et c'est généralement le sens qu'on lui attribue, bien qu'il puisse s'agir d'une simple coïncidence. Temüdjin naquit avec un caillot de sang dans la main, ce qui effraya probablement ceux qui étaient avides de tels signes.

De haute taille pour un Mongol, Temüdjin avait « des yeux de chat ». Même parmi des hommes connus pour leur endurance, il se fit remarquer par sa capacité à résister à la chaleur et au froid ainsi que par son indifférence aux blessures. Il avait une parfaite maîtrise de son corps dans ce domaine. D'une manière générale, les Mongols ont de bonnes dents, une vue excellente, des cheveux noirs et une peau rougeâtre. Ils pensent être apparentés aux ancêtres des Indiens d'Amérique qui traversèrent le détroit de Béring il y a environ quinze mille ans, quand il était encore gelé. Les similarités entre les deux peuples sont saisissantes.

Dans la Mongolie actuelle, la majorité de la population chasse encore à l'arc ou au fusil, élève des moutons et des chèvres et vénère les chevaux. Les Mongols pratiquent le chamanisme et déposent dans

tout endroit élevé de longues bandes de tissu bleu pour honorer le père ciel. « L'enterrement au ciel », qui consiste à laisser le corps sur une hauteur afin qu'il soit dépecé par des oiseaux de proie, se déroule comme je l'ai décrit.

Le jeune Temüdjin fut conduit à l'ancienne tribu de sa mère, les Olkhunuts, pour y trouver une épouse, mais son père Yesugei eut recours à l'autre façon de trouver une femme en enlevant Hoelun à son mari avec ses frères. Il semble que Yesugei fut empoisonné par ses ennemis tatars, même si nous ignorons les détails de l'événement.

Après la mort de Yesugei, la tribu choisit un nouveau khan et abandonna Hoelun et ses six enfants, dont le bébé Temülen. Je n'ai pas inclus dans cette histoire le demi-frère Belgutei, parce qu'il n'y joue pas un rôle essentiel et qu'elle comprend déjà trop de noms semblables. De même, j'ai changé les noms quand l'original m'a paru trop long ou trop compliqué. Eeluk est beaucoup plus simple que « Tarkhutai-kiriltukh ». Le mongol n'est pas une langue facile. Elle ne possède pas le son *k* et le mot « khan » se prononce *haan*. Kubilai Khan, le petit-fils de Gengis, se prononçait sans doute *Hou-blai Haan*. La prononciation exacte de « Gengis » est peut-être mieux rendue par *Chinggis*, mais c'est sous la forme Gengis que je l'ai appris et qu'il résonne en moi.

Hoelun et ses enfants étaient promis à la mort et il faut voir une preuve des qualités exceptionnelles de cette femme dans le fait qu'aucun d'eux n'a péri dans l'hiver qui suivit leur abandon. Nous ne savons pas exactement comment ils ont survécu à la faim et à des températures inférieures à -20 °C, mais la mort de Bekter montre qu'ils ont vraiment frôlé l'abîme pendant cette période. Cela dit, mon guide mongol dormait vêtu de son *deel* par de très grands froids et avait les cheveux collés au sol par le gel à son réveil. C'est un peuple endurant qui, encore aujourd'hui, pratique trois sports – la lutte, le tir à l'arc et le cheval – à l'exclusion de tous les autres.

Temüdjin tua Bekter à peu près comme je l'ai raconté mais c'est Khasar, pas Kachium, qui tira la deuxième flèche. Après que Bekter eut volé de la nourriture, les deux jeunes garçons lui tendirent une embuscade et l'abattirent. Je crois que pour comprendre cet acte il faut avoir vu sa famille mourir de faim. La Mongolie est une terre dure. Le jeune Temüdjin ne fut jamais cruel et rien dans les documents n'indique qu'il prit plaisir à tuer ses ennemis, mais il savait être impitoyable.

Lorsque la tribu envoya des hommes voir ce qu'était devenue la tribu abandonnée, ils se heurtèrent à une vive résistance des fils de Hoelun. Après une poursuite, Temüdjin resta caché dans les fourrés pendant neuf jours sans manger jusqu'à ce que la faim le contraigne à se montrer. Fait prisonnier, il s'échappa et plongea dans une rivière.

Le banc de glace bleue que je décris ne figure pas dans *L'Histoire secrète*, mais j'en ai vu de semblables pendant mes voyages en Mongolie. J'ai changé Sorkan-sira en Basan pour nommer l'homme qui le repéra dans l'eau et ne le livra pas. C'est aussi Sorkan-sira qui le cacha dans sa yourte. Après l'échec des recherches, Sorkan-sira lui donna une « jument fauve à bouche blanche », des vivres, du lait, un arc et deux flèches avant de le renvoyer vers sa famille.

Börte, l'épouse de Temüdjïn, fut enlevée par des Merkits et non par des Tatars, comme je l'ai écrit. Il fut blessé pendant l'attaque. Elle resta aux mains de ses ravisseurs plusieurs mois et non quelques jours. Temüdjïn n'était donc pas certain d'être le père de son fils aîné, Djötchi, qu'il n'accepta jamais totalement. Ce fut parce que Chatagai, son second fils, refusa de reconnaître Djötchi comme successeur au titre de khan que Gengis désigna son troisième fils Ögödei comme son héritier.

La pratique cannibale consistant à manger le cœur de son ennemi était rare mais pas inconnue dans les tribus de Mongolie. On appelait d'ailleurs « chair humaine » la meilleure partie de la marmotte, l'épaule. En cela aussi, on peut voir un lien avec les pratiques et les croyances des tribus indiennes d'Amérique.

Toghril des Kereyits se vit effectivement promettre un royaume en Chine du Nord. S'il fut d'abord le mentor du jeune pillard, il en vint à craindre l'ascension de Temüdjïn et échoua dans sa tentative pour le faire assassiner, enfreignant ainsi la règle première des tribus selon laquelle un khan doit toujours réussir. Toghril fut contraint à l'exil et tué, semble-t-il, par les Naïmans.

Être trahi par ceux à qui il avait accordé sa confiance alluma en Temüdjïn un désir de vengeance, une soif de pouvoir qui ne le quittèrent jamais. Ce qu'il vécut enfant engendra ce qu'il devint, un homme qui refusait de plier, qui rejetait la peur et la faiblesse sous toutes leurs formes. Il n'était attaché ni aux biens matériels ni aux richesses et ne se souciait que de voir tomber ses ennemis.

L'arc mongol à double courbure est tel que je l'ai décrit, avec une puissance de tir supérieure à celle de l'arc anglais, qui a cependant montré son efficacité sur les armures deux siècles plus tard. Le secret de cette puissance, c'est sa structure stratifiée, avec des couches de corne bouillie et de tendons ajoutées au bois. La couche de corne est appliquée côté intérieur puisque la corne résiste à la compression. La couche de tendons recouvre le côté extérieur puisqu'elle résiste à l'extension. Épaisses d'un doigt, elles augmentent la puissance de l'arc, au point que la force nécessaire pour le maintenir bandé équivaut à celle qu'il faut pour tenir un homme suspendu à l'aide de deux doigts. Les flèches sont en bois de bouleau.

L'habileté des Mongols avec un arc et leur incroyable rapidité à

manœuvrer permirent à Gengis de bâtir son empire. Ses cavaliers se déplaçaient plus vite que les colonnes blindées actuelles et pouvaient subsister longtemps avec un mélange de sang et de lait de jument qui ne nécessitait pas de lignes de ravitaillement.

Chaque guerrier portait deux arcs, de trente à soixante flèches dans deux carquois, un sabre – tous n'en possédaient pas –, une hachette et une lime en fer pour affûter les pointes de flèche accrochées au carquois. En plus de ses armes, il était équipé d'un lasso en crin de cheval, d'une alène pour percer des trous dans le cuir, d'une aiguille et de fil, d'une marmite en fer, de deux gourdes en cuir pour l'eau, et portait cinq kilos de lait caillé durci dont il consommait une demi-livre par jour. Chaque unité de dix hommes disposait d'une yourte transportée par un cheval de remonte, ce qui la rendait totalement autonome. S'ils avaient du mouton séché, ils l'attendrissaient en le laissant plusieurs jours sous leur selle en bois. Il est significatif que le mot mongol signifiait « pauvre » soit formé à partir du verbe « aller à pied », « marcher ».

Je n'ai pas repris dans mon roman l'histoire de Hoelun montrant à ses fils qu'on peut facilement briser une flèche mais qu'un faisceau de ces traits est difficile à rompre, métaphore classique de la force du groupe.

L'alliance de Temüdjin avec Toghril des Kereyits lui permit de faire de ses hommes une bande victorieuse de pillards protégée par un khan puissant. S'il n'avait pas fini par comprendre que les Jin manipulaient son peuple depuis mille ans, il ne serait probablement resté qu'un phénomène local. Il eut en définitive la vision d'un peuple en marche. Jusqu'à lui, les Mongols gaspillaient en affrontements entre tribus leurs incroyables qualités guerrières. Entouré d'ennemis, parti de rien, Temüdjin parvint à les unir.

Ce qui suivit ébranlerait le monde.

Conn Iggulden

[1] *Temüdjin* viendrait de *temür*, « fer ». (N. d. T.)

[2] Lait de jument fermenté légèrement alcoolisé. Également distillé pour obtenir une boisson plus forte, l'arkhi. (N. d. T.)